

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. M^{gr} le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



JULIET 1764.

TOME XXI.



PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1764.

EXTRAIT.

*Réflexions sur les préjugés qui s'opposent
aux progrès & à la perfection de l'Inocu-
lation ; par M. GATTI, médecin-con-
sultant du roi, & professeur en médecine
en l'université de Pise. A Bruxelles ; &
se trouve à Paris, chez Mufier fils, 1764 ;
in-12 de 239 pages.*



ON VAINCU que les plus
grands obstacles que l'inoculation
trouve à s'établir en France ;
avoient leur source dans des pré-
jugés adoptés & répandus par des gens de
l'art, par des personnes instruites, & favo-
rables d'ailleurs à l'inoculation ; & par des

inoculateurs même, M. Gatti a cru que rien ne s'opposeroit plus à son établissement, si l'on parvenoit à détruire ces préjugés. C'est ce qu'il entreprend dans l'ouvrage que nous annonçons, & dont nous donnerons d'autant plus volontiers une idée un peu étendue à nos lecteurs, qu'il nous a paru qu'on pouvoit appliquer aux obstacles qui arrêtent les progrès de la médecine, en général, ce qu'il dit de ceux qui ont retardé l'établissement de l'inoculation dans la plupart des pays occidentaux de l'Europe.

Il réduit à quatre chefs les préjugés qu'il entreprend de combattre ; 1^o ceux qui regardent la nature de la petite vérole ; 2^o les préjugés relatifs à la méthode d'inoculer ; 3^o les préjugés contre l'inoculation, fondés sur la crainte de la contagion qu'elle peut répandre ; 4^o les préjugés sur la crainte du retour de la petite vérole après l'inoculation. Entrons en matière.

Comme il n'y a aucune maladie, dit M. Gatti, aussi universelle & aussi funeste que la petite vérole, il n'y en a aucune sur laquelle l'esprit des hommes se soit autant exercé pour en découvrir la nature, & pour en expliquer les effets. On ne trouve, à la vérité, dans les ouvrages de Sydenham, l'oracle de tous les bons médecins, spécialement dans la petite vérole, que des faits & des observations, & l'aveu de son igno-

rance, tant sur la nature de la maladie, que sur les causes de la plûpart de ses symptômes. Boerhaave qui a poussé l'étude des causes dans la médecine, plus loin qu'aucun autre, déclare qu'il n'a rien à ajoûter à ce que Sydenham en a dit, & se renferme, comme lui, dans la description des faits & dans l'observation; mais le commun des médecins n'ignore rien : c'est d'après la connoissance des causes, qu'ils raisonnent de la petite vérole; &, ce qui est encbre pis, c'est d'après cette connoissance, qu'ils parlent de l'inoculation, qu'ils la condamnent ou qu'ils l'approuvent. Cet abus, ajoûte notre médecin philosophe, prend sa source dans l'estime trop grande que les hommes font de leur raison, & dans la fausse opinion où nous sommes presque tous, que nous pouvons trouver dans nos pensées seulement, les forces que la nature emploie, & les moyens avec lesquels elle agit. Incapables le plus souvent de la patience qu'il faut avoir, & de la lenteur qu'il faut mettre dans la recherche & dans l'observation des effets, pour parvenir de leur connoissance à celle des causes, nous nous hâtons de rapprocher les faits nouveaux des faits déjà connus; la plus foible analogie nous détermine à faire ces rapprochemens, & nous élevons avec précipitation un système qui n'est pas celui de la nature, & qu'une seule obser-

vation détruit. Mais s'il y a une science dans laquelle ces erreurs soient funestes, c'est sur-tout la médecine, art admirable, dont l'action s'exerce sur la vie & la santé des hommes, c'est-à-dire, sur ce qu'il y a de plus essentiel pour eux, & sur les phénomènes les plus compliqués & les plus fugitifs de ceux que la nature nous présente. En médecine, la croyance d'une seule erreur, la supposition fautive d'une seule cause peuvent faire plus de mal que l'ignorance de cent causes & de cent vérités, parce que la supposition d'une cause détourne de la connoissance des faits, & que, d'un autre côté, la connoissance des faits multipliés peut nous dispenser de celle des causes.

Les fausses idées qu'on s'est faites sur la nature de la petite vérole, ont leur source dans l'opinion que la petite vérole est une maladie spontanée. C'est d'après cette idée, qu'on a pensé qu'il y avoit un *germe à développer*, une *humeur à purger*, une fermentation à exciter. C'est d'après cette idée qu'on a donné presque toutes les règles du traitement de la petite vérole en général, de la préparation à l'inoculation, & de la méthode d'inoculer. C'est d'après cette idée, qu'on a prétendu que l'inoculation ne garantissoit pas du retour de la petite vérole, que la meilleure inoculation étoit celle qui don-

noit une petite vérole plus abondante, &c. préjugés qui s'opposent si fortement à l'établissement de cette pratique : or cette opinion, que la petite vérole est une maladie spontanée, est absolument incertaine ; & toutes les observations, toutes les analogies, tous les faits semblent concourir à nous faire penser qu'elle n'existe jamais, que par la voie de la contagion & de la communication. Suivons M. Gatti dans le développement de cette vérité.

Telle est la nature du corps humain, que dans l'état même de la plus parfaite santé, certaines matieres appliquées dans la plus petite quantité à quelqu'une de ses parties, changent merveilleusement son état, dérangent toutes ses fonctions, & causent souvent sa destruction. Ces matieres qu'on nomme *poisons*, produisent des maladies qui ne sont point semblables entr'elles, mais qui sont toujours l'effet constant & déterminé de l'espece de poison qu'on a employée. Parmi ces poisons, il y en a qui tirent leur origine du corps humain lui-même, & qui, appliqués, & pour ainsi dire, semés dans un autre corps, se reproduisent & se multiplient ; mais leur reproduction ne se fait que par un dérangement dans la machine, qui est plus ou moins grand, & qui est différent, selon la différente nature du poison. Qu'on prenne du pus d'un bubon

d'un pestiféré, de la salive d'un enragé, du virus d'un vérolé ; qu'on applique la plus petite quantité de ces matières à une légère incision faite dans quelque partie du corps d'autant d'hommes robustes & sains, chacun de ces hommes aura une maladie différente, mais toujours correspondante à la matière appliquée. Dans tous, le poison appliqué, se trouvera reproduit & multiplié ; l'un aura la peste, l'autre la rage, &c. & le pus du pestiféré, & la salive de l'enragé, seront de même nature que la salive & le pus appliqués, & se reproduiront & se multiplieront de la même manière, s'ils sont à leur tour semés dans un autre corps. Il y a autant d'espèces de ces derniers poisons, qu'il y a de maladies contagieuses ; & leur nature est aussi différente, que la nature des maladies qu'elles produisent. Mais nous ne connoissons pas mieux la nature de ces poisons contagieux, que celles des poisons que nous fournissent les animaux venimeux, & les autres régnes de la nature.

Maintenant, qu'on recueille tous les phénomènes que présentent les poisons agissans sur le corps humain, & tous les caractères des maladies contagieuses, & qui existent dans l'homme, par la voie de la communication ; qu'on rassemble, d'un autre côté, tous ceux qui accompagnent la petite vérole, on se convaincra que cette maladie

est aussi l'effet d'un poison appliqué à quelque partie de notre corps ; que ce poison est dans la matiere qui forme les boutons de la petite vérole, & que sa formation est, dans l'œconomie animale, l'effet d'une matiere étrangere ; comme la sortie du sang par l'extrémité des arteres, après la morsure de l'hæimorrhöus, est l'effet d'une matiere qui est passée des gencives de ce serpent dans le corps de l'homme mordu. Semblable aux poisons & aux matieres qui portent les maladies contagieuses, & plus active encore, à certains égards, la matiere de la petite vérole produit la petite vérole dans l'homme, si elle est introduite dans le corps par une legere incision, si elle est frotée sur la peau, si elle est respirée par le nez, ou avalée avec la salive, & si le sujet en est susceptible : donc la petite vérole que l'on a par contagion, est l'effet de l'application de la matiere variolique à quelque partie du corps, aussi - bien que celle que l'on a par l'inoculation ; avec cette seule différence, que, dans l'inoculation, c'est l'intelligence qui applique le poison ; dans la contagion, c'est le hazard.

Après avoir ainsi démontré que la petite vérole, prise par contagion, est l'effet de l'application de la matiere variolique, aussi-bien que celle qu'on a par inoculation, M. Gatti s'attache à combattre l'opinion de

ceux qui prétendent que la petite vérole a lieu, indépendamment de toute contagion, & qu'elle est quelquefois spontanée. Il se fonde, 1^o sur l'analogie qu'il a fait remarquer entre la petite vérole, d'un côté, & les maladies contagieuses & les poisons ; 2^o sur l'histoire de cette maladie, qui, en effet, confirme fortement sa conjecture ; car on ne trouve aucun vestige de son existence, avant le sixième siècle de l'ère chrétienne ; elle a été inconnue en Europe, jusqu'au douzième siècle ; en Amérique, jusqu'à ce que les Européens l'y eussent portée, il y a environ 200 ans ; elle n'est connue dans le Groenland, que depuis 30 ou 40 ans ; elle régné presque continuellement dans les grandes sociétés où les causes de la contagion sont toujours subsistantes & voisines, & passagèrement dans les petites. Il y a des sociétés isolées, & qui ont peu de commerce avec les autres, où des générations entières se succèdent, sans la connoître. Mais, dira-t-on, si la petite vérole n'est jamais spontanée, d'où est venue la première petite vérole dans l'espèce humaine ? M. Gatti convient qu'il n'est pas possible de répondre à cette question ; & il en propose une foule d'autres, relatives à la même maladie, qui sont tout aussi insolubles, de l'aveu même de ses adversaires ; ce qui lui fait tirer cette con-

clusion : Si nos connoissances sur cette matiere, sont si bornées ; & si les jugemens formés sur les causes, sont si trompeurs, qu'a-t-on autre chose à faire que de s'en tenir uniquement à l'observation ? Il n'y a rien à craindre avec un tel guide ; s'il ne nous mene pas bien loin, du moins nos pas seront assurés.

Les préjugés relatifs à la méthode d'inoculer, en nuisant à la perfection de la pratique, ont contribué beaucoup, & contribuent encore à entretenir l'éloignement que l'ignorance & la timidité inspirent pour l'inoculation. Les règles que l'on a données sur cette matiere, regardent la préparation des sujets, le choix de la matiere variolique, & le traitement de la maladie.

Préparer un sujet à l'inoculation, c'est travailler à lui donner les dispositions nécessaires pour avoir la petite vérole, avec le moindre détriment possible de sa santé. D'où il suit, qu'avant de donner des règles pour la préparation, il est nécessaire de déterminer quelles sont ces dispositions : or il ne paroît pas qu'on ait mis à cette recherche le soin qu'elle demandoit, ni qu'on ait pris les meilleurs moyens pour y réussir. On a négligé les observations, & on a cherché les moyens de les déterminer, moins d'après les faits & l'expérience, que d'après des raisonnemens incertains

sur la nature de la maladie. Selon l'opinion commune, on a regardé la moindre disposition dans le sang à l'inflammation, comme la condition la plus importante pour le succès de l'inoculation, celle qu'on devoit avoir principalement en vue dans la préparation. Cependant on voit assez souvent un jeune homme sain, robuste & sanguin, dont le sang a, par conséquent, la plus grande disposition à l'inflammation, avoir une petite vérole, soit naturelle, soit inoculée, très-legere & très-bénigne, tandis qu'une fille qui est foible & délicate, & qui a le moins de cette disposition inflammatoire, l'a confluentè & mortelle. M. Gatti en conclut qu'il y a bien de la précipitation à donner, comme on l'a fait, des règles positives & générales, dans une matiere où le doute est si raisonnable, où les exceptions sont si fréquentes; que ces règles sont insuffisantes, souvent nuisibles; qu'on les a plutôt supposées que prouvées; qu'on les a déterminées plutôt d'après des idées incertaines sur la nature de la petite vérole, que d'après l'expérience: en un mot, qu'on s'est occupé beaucoup trop de procurer les dispositions qu'on croyoit devoir amener une petite vérole bénigne, & qu'on n'a pas assez observé celles dans lesquelles se trouvent communément les sujets qui ont une petite vérole peu abon-

dante. Les moyens de procurer ces dispositions, ne peuvent pas être absolument certains ; & après tout, on peut se dispenser d'inoculer ceux à qui elles manquent ; au lieu que lorsque la nature a préparé les voies à la petite vérole, préparation qu'elle fait bien plus sûrement que l'art, & qu'il est bien plus aisé de reconnoître, que de procurer ; alors il ne reste plus au médecin, que de ne pas la troubler dans son action, parce que l'effet du poison variolique, c'est-à-dire la qualité de la maladie, est une suite infaillible des dispositions du sujet, à moins que des causes extérieures ne dérangent la marche de la nature.

Dans tout le Levant, où la petite vérole naturelle est aussi meurtrière qu'ailleurs, l'inoculation est toujours sans danger, parce que la seule préparation qu'on y met en usage, est de reconnoître si le sujet est préparé par la nature ; parce qu'ayant observé que les sujets sains qui ont une haleine douce, une peau souple, & dans laquelle une petite blessure se cicatrise promptement, ont une maladie légère ; & s'étant assuré que la qualité de la maladie est en raison composée de ces trois conditions, on commence par examiner si elles se trouvent dans le sujet qu'on veut inoculer ; & ces dispositions une fois reconnues ou procurées par une préparation bien différente

de celle qui est reçue parmi nous, on inocule sans crainte & sans danger. Nous ne suivrons point M. Gatti dans les conjectures qu'il hazarde sur la liaison de ces signes avec les dispositions qu'ils indiquent ; nous conclurons cependant avec lui, qu'ils peuvent guider sûrement le médecin & l'inoculateur.

L'âge & la saison convenables à l'inoculation, ont été aussi mal déterminés que les autres conditions. L'âge & la saison dans lequel on a les dispositions nécessaires, sont l'âge & la saison qui conviennent ; ces circonstances sont peu importantes ; la seule qui le soit véritablement, est l'état actuel du sujet.

On a prescrit, 1^o de prendre, pour inoculer, la matiere des bourons d'une petite vérole, la plus bénigne & la plus discrète ; 2^o de la prendre dans un sujet sain ; 3^o de ne point employer une matiere variolique affoiblie. M. Gatti est bien éloigné de croire les deux premières de ces règles aussi importantes, qu'on l'a imaginé jusqu'ici. Il seroit absurde sans doute, dit-il, de choisir, pour inoculer, la matiere d'une petite vérole confluente, de préférence à celle d'une petite vérole bénigne, quoiqu'il soit démontré par l'expérience, que la matiere d'une petite vérole très-confluente, donne une petite vérole de la meilleure

espece, si le sujet est bien disposé, & que la matiere d'une petite vérole très-bénigne, donne à un sujet mal disposé une petite vérole très-mauvaise ; enfin, que la qualité de la petite vérole dépend uniquement de la disposition du sujet auquel on la donne, & point du tout de la qualité de la petite vérole dont on a emprunté la matiere. De même, on doit prendre la matiere dans un sujet sain, plutôt que dans un sujet mal-sain ; mais on doit entendre ici, par un sujet sain, celui dont la petite vérole n'est accompagnée d'aucune maladie contagieuse, quel que soit d'ailleurs l'état de sa santé, que sa petite vérole soit abondante ou légère, qu'il ait quelque autre maladie non contagieuse, unie à la petite vérole, ou qu'il n'en ait point. Il est certain qu'on peut communiquer, avec la petite vérole, les maladies qui sont contagieuses, la rougeole, par exemple, la fièvre scarlatine ; mais on ne communiquera pas la pulmonie, la paralysie, la goutte, en inoculant la petite vérole d'un pulmonique, d'un paralytique, d'un gouteux, comme on ne communiqueroit pas ces maladies, en introduisant une goutte du sang de celui qui en est attaqué, dans une incision faite à un homme sain, & comme elles ne se communiquent pas par le contact, par la respiration ; en un mot, la matiere variolique ne commu-

nique point les maladies du sujet dans lequel on la prend , à moins que ces maladies ne soient contagieuses , & que leur poison ne soit contenu dans la matiere du bouton.

Quant à la troisieme règle de ne point employer une matiere variolique affoiblie , il ne croit pas que ce préjugé mérite d'être combattu sérieusement. Il est persuadé qu'il feroit utile de pouvoir affoiblir la matiere variolique , mais il ne connoît aucun moyen d'obtenir cet affoiblissement ; cependant il penche à croire qu'une matiere variolique qui a passé par plusieurs corps , en servant successivement à plusieurs inoculations , a moins de malignité que la matiere d'une petite vérole naturelle , & que peut-être on devra un jour à l'inoculation l'affoiblissement de ce poison parmi les hommes.

Rien ne prouve mieux l'incertitude des méthodes qu'on suit dans le traitement de la petite vérole , que les variations perpétuelles qu'elles éprouvent , & le grand nombre de victimes que cette cruelle maladie s'immole sur-tout dans les grandes villes , où l'on est plus à portée des secours de l'art ; de sorte que ce n'est pas sans raison que Baglivi a dit que , *dans cette maladie , les enfans des riches périssent plus souvent par les remedes , que par la force du mal*. On comprend que ces erreurs & ces incertitudes

incertitudes sur le traitement de la petite vérole naturelle, doivent s'être répandues aussi sur les méthodes de traiter la petite vérole inoculée; mais ici, elles ne produisent pas des effets aussi dangereux, parce que la petite vérole inoculée est toujours plus légère, & moins abondante que la naturelle. On ne peut nier cependant que la pratique de l'inoculation ne se soit perfectionnée. Nous voyons qu'en Angleterre, dans les premiers tems, il mouroit deux ou trois inoculés sur cent, tandis qu'à peine en meurt-il aujourd'hui un sur quatre cent, encore peut-on douter que cette victime unique soit immolée par l'inoculation. Nous devons desirer, ajoute M. Gatti, pour le progrès de l'inoculation, & le bien de l'humanité, qu'un grand nombre de médecins éclairés se livrent à cette pratique, comme plusieurs l'ont déjà fait en Europe. Ces hommes instruits, qui ont appris, dans l'étude de la nature, à ignorer une science frivole & dangereuse, supprimeront la plupart des maximes qu'on a données jusqu'à présent, & réduiront l'art d'inoculer à des règles simples, faciles & sûres, dérivées uniquement de l'observation. Quand le Code de ces loix sera formé, quand le nombre des succès aura affermi dans l'opinion du public l'utilité & la sûreté de l'inoculation, que ses règles seront simplifiées

& débarrassées de cette foule immense de préjugés qui les obscurcissent, la pratique pourra passer immédiatement des mains des bons médecins entre les mains des femmes, sans être exercée par cette multitude d'artistes ignorans, que les demi-connoissances & les prétentions rendent si dangereux.

Nous avons eu si souvent occasion de traiter la question de la contagion de la petite vérole artificielle, que nous ne croyons pas devoir nous arrêter beaucoup à cette partie de l'ouvrage de M. Gatti, quoiqu'il ait traité cette matière d'une façon entièrement neuve. Nous nous contenterons de rapporter, en peu de mots, les principaux argumens dont il se sert, pour détruire les objections que la crainte de cette contagion a fait faire. En convenant que la petite vérole inoculée est contagieuse comme la petite vérole naturelle, il fait observer que, pour accuser avec justice cette première d'avoir répandu la contagion dans la capitale, il auroit fallu constater, 1^o qu'il existoit, depuis que l'inoculation étoit établie, une épidémie plus considérable que celle qui régné continuellement dans cette grande ville; ce qu'on n'a pas fait. 2^o Quand l'augmentation de l'épidémie seroit aussi réelle qu'on le prétend, il faudroit encore prouver que cette augmentation a

été l'effet de l'inoculation ; car avant qu'on inoculât , il y avoit aussi , de tems en tems , des épidémies. Mais comment prouver que l'inoculation a produit une épidémie à Paris , lorsqu'il est de notoriété publique , qu'il n'y a jamais eu six personnes inoculées à la fois dans cette ville , où il y a , année commune , au moins dix mille personnes attaquées de la petite vérole naturelle , contre lesquelles on ne prend nulle précaution ? Malgré cela , M. Gatti , de peur qu'on ne l'accuse d'éluder l'objection , convient que l'inoculation de plusieurs personnes donnant l'existence à plusieurs petites véroles , & ces petites véroles étant des causes de contagion , s'il y a beaucoup d'inoculations , les causes de contagion seront multipliées. Mais il fait observer , 1^o qu'il y a une grande différence entre ces deux choses ; introduire dans la société une cause de contagion qui ne devoit jamais y exister , & hâter l'existence d'une cause de contagion qui devoit y exister un peu plus tard. L'inoculation ne fait que hâter l'existence de la petite vérole ; elle n'introduit d'autre cause de contagion , que celles qui auroient existé sans elle un peu plus tard. On oppose contre l'inoculation les craintes de ceux qui n'ont pas eu la petite vérole , & qui ne veulent pas recourir à l'inoculation. Mais ne sommes-nous pas en

droit de faire valoir , en faveur de cette pratique , les craintes de ceux qui , redoutant la petite vérole autant que les premiers , cherchent à se délivrer de leurs inquiétudes , en se faisant inoculer ? 2^o Il y a une très-grande différence entre ces deux choses ; augmenter le nombre des causes de contagion , & augmenter la contagion. On augmente , à la vérité , le nombre des petites véroles actuelles par l'inoculation ; mais ces petites véroles étant beaucoup plus bénignes & plus legeres que les petites véroles naturelles de la meilleure espece , chacune de ces causes de contagion est moins agissante. D'ailleurs il est plus aisé de se garantir de la contagion de la petite vérole inoculée , dont le danger est prévu , avant qu'il arrive , que de celle de la petite vérole naturelle , qui attaque , lorsqu'on s'y attend le moins.

Nous ne croyons pas devoir passer sous silence une observation qu'on a communiquée à M. Gatti , & qu'il recommande à l'examen de ses lecteurs. « On ne se récrie , lui a-t-on dit , « contre la contagion que » peut répandre l'inoculation , que d'après » la persuasion , que plus la contagion se » répand , & plus il meurt de personnes de » la petite vérole , toutes choses égales » d'ailleurs ; car si la petite vérole étoit » d'autant moins meurtriere , que la conta-

»gion se répand plus librement ; on voit
 » bien que ce feroit rendre un mauvais ser-
 » vice au genre humain , que de prendre
 » tant de précautions pour l'empêcher de se
 » répandre. . . . Tous ou presque tous les
 » hommes ont la petite vérole une fois en
 » leur vie. De-là il suit , qu'en travaillant à
 » empêcher la contagion , on ne fait que
 » retarder , pour chaque individu , le mo-
 » ment auquel il en fera attaqué. Or ,
 » comme il est certain que le danger de mou-
 » rir de la petite vérole , augmente avec l'âge ,
 » dans une progression très-marquée , retar-
 » der ainsi l'arrivée de la petite vérole ,
 » c'est peut-être la rendre beaucoup plus
 » meurtrière ; & empêcher la contagion de
 » se répandre , c'est travailler peut-être à
 » faire périr un plus grand nombre d'hom-
 » mes.

Dans l'examen que M. Gatti fait ensuite des
 moyens qu'on a proposés pour empêcher
 que l'inoculation ne répande la contagion , il
 fait observer , 1^o qu'une loi qui défendrait
 d'inoculer dans la capitale , seroit défec-
 tueuse , puisqu'on pourroit la violer impu-
 nément , ou qu'on ne pourroit en constater
 la violation que par des moyens qui tendent
 à rompre tous les liens de la société ; 2^o
 que cette loi priveroit la plus grande partie
 des habitans des grandes villes des avan-
 tages de cette pratique , pour la réserver

aux riches qui seroient seuls en état d'aller se faire inoculer à la campagne. L'établissement d'un hôpital d'inoculation, sans parler des autres inconvéniens qu'il entraîneroit après lui, seroit un moyen insuffisant pour suppléer à ce défaut de la loi, parce que les citoyens de l'ordre moyen, qui sont les plus nombreux, ne voudroient pas en profiter.

Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire, ne nous permettent pas de suivre M. Gatti dans l'examen qu'il fait des préjugés qu'on a sur le retour de la petite vérole. Nous nous contenterons de remarquer qu'il établit, 1^o que s'il y a des exemples d'une seconde petite vérole, ils sont si rares, qu'ils doivent être regardés comme non-avenus; 2^o que la petite vérole ne revient pas après l'inoculation, du moins qu'il n'y a aucun fait bien avéré, qui le constate; 3^o que la petite vérole ne revient pas davantage après une inoculation qui n'a donné qu'une petite quantité de boutons, & un écoulement peu abondant par les incisions.

Terminons notre Extrait par un morceau de la conclusion du livre de M. Gatti. » L'histoire de l'inoculation chez les différentes nations, dit-il, nous apprend qu'elle » a d'ordinaire trouvé plus d'opposition dans » chaque pays, à mesure que les peuples

» ont été plus policés, plus éclairés, plus
 » instruits, & qu'elle s'est établie avec d'au-
 » tant plus de facilité dans les pays où elle
 » a été une fois connue, qu'elle y a trouvé
 » plus d'ignorance, de grossièreté & de
 » barbarie. Ce phénomène, ajoûte-t-il, qui
 » peut paroître étrange au premier coup
 » d'œil, n'est pas difficile à expliquer.
 » L'homme inculte & ignorant, qui a peu
 » d'idées, qui raisonne peu; voit que tous
 » ou presque tous les hommes ont la petite
 » vérole; que tous ou presque tous ne l'ont
 » qu'une fois; que quand ils l'ont naturelle-
 » ment, souvent ils en meurent ou en font
 » dangereusement malades; que lorsqu'ils
 » l'ont par la voie de l'inoculation; ils ne
 » sont que très-légèrement indisposés, &
 » n'en meurent presque jamais: de-là il
 » passe à une connoissance pratique, & se
 » fait inoculer. L'homme instruit, au con-
 » traire, l'homme policé, le peuple raison-
 » neur, accoutumé à réfléchir davantage,
 » à combiner des rapports, à s'entretenir
 » d'économie animale, de médecine, &c.
 » raisonne beaucoup sur les faits; & ses
 » raisonnemens subtils, fondés sur des demi-
 » connoissances, s'écartent souvent de la
 » vérité pratique, à laquelle les simples &
 » les ignorans sont conduits plus directe-
 » ment que lui.



OBSERVATION

Sur la Colique des Peintres , & Réflexions relatives aux différens traitemens usités jusqu'ici ; par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY , docteur en médecine à Fougères.

Après avoir lu les écrits d'un grand nombre de célèbres médecins (a) sur la colique minérale , peut-on , sans prévention , porter un jugement solide & sur le siège de cette maladie & sur l'espece de traitement qui lui convient ? C'est un problème, en médecine , dont la solution ne paroît pas avoir été donnée ; on peut l'espérer sur-tout de deux grands praticiens (b) à qui l'on a confié successivement le soin des malades d'un hôpital , où , depuis sa fondation , les hommes attaqués de la colique minérale , se rendent , par préférence , dans l'espoir d'y trouver une guérison plus assurée que par-tout ailleurs. Jusqu'à présent , l'Histoire des varia-

(a) Citois , Sennert , Riviere , Junken , Baglivi , Boerhaave , du Bois , Combalusier , Doazan , le Poix , Willis , Hoffman , Henckel , Astruc , Tronchin , Haen.

(b) MM. Le Hoc , & Verdelhan , med. de la Charité de Paris.

tions de la méthode curative que l'on y a pratiquée ; le détail (a) & la nature des dérangemens trouvés dans plusieurs corps morts de cette maladie , après avoir subi le traitement usité ; la contrariété de sentimens de plusieurs auteurs aussi distingués par leurs ouvrages que par la réputation la mieux méritée ; la disposition où se trouve la plûpart des médecins de soumettre la colique minérale aux principes de la théorie la plus universellement reçue, & conséquemment aux loix de la pratique qui en dérive , doivent jeter nécessairement dans une cruelle perplexité. En attendant les connoissances desirées sur un objet aussi important , l'occasion de traiter cette maladie se présente ; les accidens en sont urgens : il faut agir & prendre un parti ; c'est le cas où jè me suis trouvé : j'ai cru que la relation fidelle des accidens que j'ai observés , & de la méthode que j'ai suivie , pourroit servir à jeter quelque jour sur cette matiere ; la voici.

Le nommé Coufin , natif de Paris , âgé de trente ans , d'un tempérament bilieux , d'un caractère vif , se livrant aux plaisirs , & sur-tout au vin , peintre & doreur depuis douze ans , éprouve , pendant quinze jours , des douleurs passageres dans les extrémités

(a) M. Borden , Recherches sur la Rachialgie , Journal de Méd. Mars 1762.

supérieures & inférieures , un sentiment de pesanteur dans l'estomac , un embarras dans le bas-ventre , une constipation constante , des explosions de flatuosités par la bouche , des rapports de mauvaise odeur , un dégoût pour toutes nourritures , un sommeil interrompu & agité : cependant il continue l'ouvrage où il étoit occupé , depuis deux mois , chez M. des Alleux , & qui consistoit à peindre deux appartemens , l'un en jaune & l'autre en verd. Pour le premier , il se servoit de stil de grain & de céruse unie avec de l'huile de noix ; pour le second , de colophone , de céruse & de verd-de-gris unis avec la térébenthine.

Le premier jour du traitement , septieme Août dernier , le malade ressentoit des douleurs violentes & presque continuelles dans les régions épigastrique & ombilicale : ces douleurs augmentoient un peu par la pression ; le ventre étoit applati & fort resserré ; les urines passaient difficilement & en petite quantité ; tout ce que le malade avaloit , étoit rejeté aussi-tôt par le vomissement : il s'y mêloit quelques matieres glaireuses & bilieuses ; la bouche restoit amere , la langue pâteuse , le visage pâle & retiré , le pouls petit , serré & plus lent que dans l'état de santé , l'ame consternée , toutes les parties du corps successivement douloureuses.

Dans cet état , mon avis fut de faire fai-

gnier le malade au bras , de lui faire recevoir , trois heures après , un lavement fait d'une décoction de camomille , de mélilot , de mollaine & de pariétaire , deux onces de miel mercurial & autant d'huile de lys ; de lui faire boire de l'eau de veau où l'on avoit fait cuire une once des quatre semences froides majeures , deux gros de semences de pavot blanc , & fait fondre un scrupule de nître sur deux pintes. Dans les heures intermédiaires , on lui donnoit une cuillerée de potion composée avec quatre onces de chacune des eaux de fleurs de tilleul & de caille-lait , quatre grains de camphre , douze gouttes de *laudanum* liquide & deux onces d'huile d'amandes-douces.

Le second jour , les accidens continuoient au moins au même degré ; on pratiqua , le matin , une seconde saignée du bras ; on répéta , toutes les trois heures , le lavement qui évacua un peu de matieres fécales , dures & desséchées ; le soir , on fit une troisieme saignée au bras : au reste , on continua l'usage de l'eau de veau émulsionnée & celui de la potion. La nuit fut des plus orageuse.

Le troisieme jour , au matin , il étoit survenu un nouvel accident ; le cours des urines avoit été entièrement intercepté pendant la nuit : on pratiqua une quatrieme saignée au bras ; le sang ne présenta d'autre vice , si ce n'est que la sérosité en étoit

très-bilieuse. Trois heures après cette saignée, le malade fut mis dans un bain d'eau tiède, & il y resta une heure ; le reste du jour fut employé à répéter le bain, les lavemens & les autres remèdes. Le malade rendit des urines en grande quantité dans le premier bain ; leur cours s'entretint ensuite assez libre : les lavemens évacuèrent des matières en partie desséchées, en partie liquides, bilieuses porracées. La nuit fut moins orageuse, mais sans repos.

Le quatrième jour, la situation du malade n'étoit pas différente du jour précédent, si ce n'est que le ventre n'étoit plus douloureux au toucher : cependant le malade fut mis trois fois dans le bain, & y resta près d'une heure à chaque fois. Dans les heures intermédiaires, on répéta les lavemens qui évacuèrent quelques matières liquides bilieuses ; au reste, on se borna à l'eau de veau pour boisson. Le soir, les douleurs de l'abdomen cessèrent ; on pouvoit comprimer en tous sens, & assez rudement, tout le ventre, sans les renouveler : le poulx étoit un peu plus développé, mais sans fièvre : le vomissement continuoit ; on donna au malade quatre cuillerées de la potion sur les neuf heures ; on répéta la même dose à une heure après minuit, observant de faire prendre un petit bouillon un instant auparavant. La nuit fut assez tranquille ; le

SUR LA COLIQUE DES PEINTRES. 29
malade dormit trois à quatre heures, à différentes reprises ; la peau fut presque toujours moite.

Le cinquieme, l'accident qui fixa particulièrement mon attention, fut la continuation du vomissement. Je prescrivis un purgatif composé avec une once & demie de casse mondée, demi-once de sel de la Rochelle & deux grains de tartre stibié ; le tout fondu en trois verres d'eau, & à prendre, en trois fois, à demi-heure d'intervalle de l'une à l'autre. Ce remede procura, par le vomissement, des évacuations abondantes de matieres glaireuses, jaunes & vertes ; il ne se fit, par les selles, qu'une évacuation de matieres pareilles à celles du vomissement. L'après-midi, le malade reçut un lavement ordinaire, qui procura quatre selles ; le soir, il prit la moitié de la potion calmante : il reposa, pendant la nuit, environ cinq heures : son sommeil fut accompagné d'une sueur médiocre, mais constamment entretenue.

Le sixieme, le malade étoit tranquille, à tous égards ; il ne se plaignoit que de foiblesse, & demandoit instamment à manger : le vomissement n'étoit pas revenu depuis qu'il avoit été occasionné par le purgatif. Crainte de plus grande erreur dans le régime, je lui permis de prendre un coulis léger ou un peu de pain trempé dans un

bouillon ; je lui conseillai de faire sa boisson d'une tisane de racine de guimauve , de feuilles de bourache & de cerfeuil , & , sur deux pintes de liqueur , de faire fondre demi-gros de nître , de se faire donner chaque après-midi un lavement , si le ventre ne s'entretenoit pas libre , & de continuer à prendre le soir trois ou quatre cuillerées de potion , espérant le purger incessamment , pour confirmer sa convalescence.

Le malade jugea que ces précautions ne lui étoient pas nécessaires ; & croyant recouvrer ses forces , en proportion des alimens qu'il prendroit , il se mit à faire quatre ou cinq repas par jour ; il se nourrit surtout d'œufs à la coque avec du pain , de potages , de rôties au vin , de soupes de lait , de biscuits , d'écrevisses ; il but du cidre & du vin ; il continua cette façon de vivre les septieme , huitieme & neuvieme jour jusqu'à midi , ayant , pendant ce tems , le ventre resserré , sans prendre de lavemens ; aussi les accidens des premiers jours de la maladie reparurent-ils avec la même violence.

Le neuvieme , à midi , je commençai de visiter le malade ; son état n'étoit différent de celui des deux premieres jours , qu'en ce que le poulx étoit dur & un peu fréquent , l'abdomen plein , tendu & également douloureux au toucher. On en revint de nouveau à la diète , aux boissons adoucissantes , aux

lavemens qui évacuèrent beaucoup de matieres desséchées & de lait caillé ; les douleurs du ventre étoient bien diminuées , à ma visite du soir. On fit prendre , sur les neuf heures , quatre cuillerées de la potion ordinaire ; cependant le malade fut , pendant la nuit , dans une agitation constante , & ne prit aucun repos.

Le dixieme , l'état du malade ne différoit en rien de celui où il avoit été le jour précédent ; on continua aussi les mêmes secours , qui furent suivis des mêmes effets. Vers le soir , la dureté du pouls & sa fréquence cessèrent ; il revint petit & lent : le malade ne se plaignoit alors que d'un sentiment de pesanteur & de plénitude dans l'estomac , qui l'entretenoit dans une disposition prochaine au vomissement. La nuit fut inquiète , agitée , & presque sans repos.

Le onzieme , au matin , l'état du malade étoit le même que la veille ; on répéta l'eau de casse avec un grain de tartre stibié seulement. Ce remede procura cinq fois le vomissement de matieres bilieuses , & relâcha le ventre une fois. L'après-midi , le malade reçut un lavement qui évacua beaucoup de matieres dures & des matieres bilieuses liquides ; le soir , sur les neuf heures , les douleurs d'estomac & d'entrailles augmentèrent beaucoup ; le pouls étoit lent & plus concentré qu'il n'avoit été jusqu'alors ; la

peau étoit presque froide ; les extrémités supérieures & inférieures étoient attaquées de crampes ; le malade se rouloit , en tous sens , dans son lit , & ne sçavoit quelle situation garder. J'avoue que , dans cette circonstance , j'étois bien fâché de n'avoir pas fait précéder ce dernier purgatif d'une ou deux saignées & de quelques bains qui m'avoient paru disposer le malade si avantageusement au premier , & qui ne fut suivi d'aucun trouble. Je me bornai à faire prendre au malade le tiers de la potion augmentée d'une once de syrop de diacode ; une heure après , on lui donna un lavement qui fut aussi-tôt rejeté , sans avoir attiré de matieres. Pendant la nuit , on donna le reste de la potion en deux fois , à deux heures de distance. Le calme succéda à la tempête ; le malade dormit par intervalle ; à cinq heures , il fit une selle de matieres jaunes & vertes très-fluides.

Le douzieme , le malade ressentoit , de tems en tems , de vives douleurs dans les entrailles ; les crampes revenoient , par intervalle , aux extrémités : cependant la chaleur de la peau paroissoit naturelle ; le pouls étoit plus lent que dans l'état de santé. Je lui fis faire usage , pour boisson ordinaire , d'une infusion de fleurs de tilleul & de caille-lait , sur deux pintes de laquelle on mêloit une once de miel de Narbonne , demi-gros de
liqueur

liqueur minérale d'Hoffman & deux onces de syrop de pivoine mâle : on lui donna un lavement composé avec une décoction de mauve & de pariétaire , cinq onces d'huile de noix , & demi-once de baume tranquille : ce lavement fut retenu peu de tems , & n'évacua aucunes matieres. Le soir , le malade étoit tranquille & ressentoit seulement , par intervalle , des douleurs à l'estomac : il prit , sur les neuf heures , quatre cuillerées de la potion où l'on avoit mis quinze gouttes de laudanum liquide avec une once de syrop diacode ; il dormit presque toute la nuit.

Le treizieme , je trouvai le malade levé , ne ressentant aucunes douleurs ; il avoit le pouls naturel , le ventre plat & resserré , la tête étonnée : je le déterminai à ne prendre cependant que du bouillon pour toute nourriture , à continuer sa dernière tisane , à entrer dans le bain depuis trois heures après midi jusqu'à quatre , & avaler , le soir , sur les neuf heures , deux cuillerées de la potion. La nuit se passa , en souffrant , de tems en tems , des douleurs d'estomac & d'entrailles , & en prenant du repos dans les tems de tranquillité ; le ventre se relâcha deux fois ; les matieres étoient abondantes , fluides & noires.

Le quatorzieme , je trouvai encore le malade levé ; il ne se plaignoit que d'une grande foiblesse , pour laquelle il demandoit

absolument de la nourriture autre que du bouillon : je lui permis de prendre , le matin , une soupe legere ; à une heure après midi , deux œufs frais à la coque , avec un peu de pain ; depuis quatre heures jusqu'à cinq , il resta dans le bain : au reste , il continua la tisane anti-spasmodique ; & le soir , sur les neuf heures , il prit deux cuillerées de la potion. Les douleurs d'estomac & d'entrailles se renouvelèrent pendant la nuit : le malade fut cependant quatre fois à la selle , rendit des matieres bilieuses liquides ; la peau s'entretint toujours moite ; le repos fut d'environ quatre heures.

Le quinzieme , toutes les douleurs étoient dissipées ; le pouls étoit petit & fréquent : on se borna au régime du jour précédent , à la même tisane , & le soir , à deux cuillerées de la potion : la liberté du ventre augmenta ; il eut six évacuations de matieres fluides , vertes & noirâtres : le malade eut un repos assez constant pendant la nuit.

Le seizieme , tout alloit au mieux : le malade fut purgé avec trois gros de séné , demi-gros de sel d'absynthe , deux onces de manne , une once de syrop de roses solutif & un grain de tartre stibié ; le tout infusé , fondu & mêlé dans deux verres d'eau de chicorée sauvage , à prendre en deux doses , à une heure de distance l'une de l'autre. Ce remede procura plus de trente

évacuation par les selles ; bien loin que le malade en fût affoibli , il avouoit se trouver plus fort qu'il n'avoit été ci-devant : effectivement le visage étoit moins pâle , l'œil plus vif , la peau moite , le pouls développé & un peu fréquent. Le soir , il prit quatre cuillerées de la potion : le repos de la nuit ne fut interrompu que pour aller trois fois à la selle.

Le dix septieme , il ne paroissoit rester aucun vestige de la maladie : le ventre continuoit d'être libre : on permit au malade les alimens des convalescens , sans cependant abandonner la tisane anti-spasmodique. Je lui conseillai , en outre , de prendre l'air extérieur , de faire de l'exercice & de s'éloigner , pour quelque tems , de son atelier. La convalescence se confirma ; les forces revinrent promptement ; & quatre à cinq jours après le dernier purgatif , le malade recommença ses travaux ordinaires , sans avoir éprouvé , depuis ce tems , le moindre accident.

Dans les maladies où se trouve une grande obscurité sur leur cause , leur siège & l'espèce de traitement qui leur convient , chaque médecin agit ordinairement en conséquence de ce qui lui paroît le plus probable. Dans la colique des peintres , tous les auteurs sont d'un sentiment assez unanime sur la présence des particules métalliques diffé-

remment alliées & introduites dans le corps humain.

De toutes les parties du corps , je ne crois pas qu'il s'en trouve qui ne puisse devenir le siège de la maladie des peintres en général. Aux uns le poison affectera primitivement le cerveau & l'origine des nerfs ; aux autres , il n'agira que sur une paire ou même quelques branches particulieres de nerfs : ici , il entretiendra tout le genre nerveux en éréthisme ; là , il occasionnera une espece de relâchement & de stupeur : tantôt il se portera sur le poumon , le foie , la matrice , la vessie : tantôt il se déposera sur les aponévroses , sur les ligamens des articulations , & se mêlera avec la synovie ; chez quelques-uns , il se trouvera compliqué avec un *virus* scorbutique , scrophuleux , vérolitique ; chez quelques autres , il sera affoibli ou fortifié par un tempérament décidé , par la qualité de l'air , par les exercices , par la façon de vivre : le plus souvent il se fixe dans une ou plusieurs parties du canal alimentaire & du tissu glanduleux des parties contenues dans l'abdomen : ce n'est même que dans cette circonstance qu'on doit donner le nom de *colique des peintres*.

Le traitement de la maladie des peintres , en général , doit donc recevoir des variations , à raison de la variété du poison qui en est le principe , & des différentes

parties qui en deviennent le siège : celui de la colique minérale n'est pas encore si décidé que les sentimens ne soient partagés : les uns pensent qu'il faut relever le ressort des fibres nerveuses & musculieuses, évacuer brusquement, & sans préparation, par des émétiques & autres purgatifs irritans ; les autres se bornent à relâcher le genre fibreux, à émousser le foyer d'irritation, à calmer les douleurs & disposer la nature à des évacuations lentes. Il paroît, par le journal que je viens de donner, que j'ai tenu un milieu entre ces deux méthodes, & qu'ainsi la première m'a paru dangereuse, & la dernière insuffisante.

La nature paroît être, au premier coup d'œil, en contrariété avec elle-même dans les symptômes de la colique des peintres. Pour la dévoiler, il est nécessaire de recourir à l'analogie de quelques autres faits de pratique bien connus. Le poulx, loin d'être fiévreux, y est ordinairement aussi lent & quelquefois plus que dans l'état de santé ; le visage est pâle ; la langue est humide ou couverte d'un mucilage blanc. Est-on, pour cela, assuré qu'une partie du genre nerveux, sur-tout celle qui avoisine les foyers d'irritation, ne soit pas dans un éréthisme constant ? Le même état se rencontre quelquefois dans des affections vaporeuses, dans des coliques venteuses, spasmodi-

ques , bilieuses ; alors on ne doute point de la nécessité d'affouplir les nerfs , de prévenir des étranglemens , de parer des engorgemens , de tempérer l'âcreté de la bile , de relâcher les sécrétoires , de ramener la fluidité , & enfin de l'évacuer.

Dans la colique des peintres , le ventre est applati ; on peut , le plus souvent , comprimer les parties contenues , sans occasionner de douleurs ; conséquemment n'aura-t-on plus lieu de craindre que la circulation du sang y soit ralentie , que les vaisseaux éprouvent une espèce de pléthore , d'engouement & d'étranglement , & qu'ainsi elles cessent d'être susceptibles d'inflammations , de gangrene ou de sphacele ? Jettant les yeux sur le détail de neuf ouvertures de cadavre rapporté par M. Bordeu , on n'y découvre qu'étranglemens , engorgemens , inflammations , meurtrissures , gangrene , déchirures , épanchemens , polypes. C'est donc avec raison qu'on peut présumer & qu'on doit craindre ces délabremens par les autres symptômes de la colique minérale ; telles sont les douleurs lancinantes que les malades ressentent dans l'une ou l'autre des régions de l'abdomen , la dysurie ou quelquefois même la strangurie , la constipation accompagnée de tensions flatueuses , le vomissement d'une petite quantité de matières glaireuses , jaunes ou vertes , l'insomnie

constante, ou qui ne cede qu'aux narcotiques, les crampes ou mouvemens convulsifs qui parcourent toutes les parties du corps, la consternation de l'ame.

Des parties métalliques introduites dans le corps humain en quantité suffisante pour produire les effets de la colique minérale, les plus grossières se déposent, se cantonnent le plus souvent entre différens replis de la membrane veloutée du canal alimentaire; de plus atténuées pénètrent, par la route commune de la circulation, dans le tissu glanduleux des parties contenues dans l'abdomen; par-tout elles portent leur action & sur les solides & sur les fluides; dans les premiers, elles causent un resserrement, une crispation, un froncement proportionné au degré d'irritation qu'elles y font naître; elles rapprochent les parties intégrantes des autres & leur font acquérir un épaisissement & un volume disproportionné à la force systaltique & au calibre des vaisseaux sécrétoires. De-là suit nécessairement un trouble général dans les sécrétions, un engouement dans le tissu glanduleux, un ralentissement & une irrégularité dans la circulation du sang qui, venant alors à croupir en différentes parties, ou se porter en plus grande quantité où il trouve moins de résistance, occasionne une pléthore locale: seule, elle peut conduire à tous les dérangemens con-

nus par les ouvertures des cadavres : on les fera naître bien plus sûrement, si l'on a la témérité de donner alors au malade un vomitif, ou tout autre purgatif irritant.

Les effets de l'irritation causée & entretenue par les différens foyers de particules minérales, sont donc d'une telle conséquence, qu'on ne peut s'empêcher d'y remédier, avant que d'en enlever la cause. Cette espece de poison paroît, à la vérité, recevoir peu d'altération des adoucissans, huileux, relâchans, pris par la bouche. D'un côté, l'estomac est entretenu dans un spasme si constant, que la plus grande partie de ces remèdes avalés, est aussi-tôt rejetée par le vomissement ; conséquemment ils ne séjournent pas assez de tems dans l'estomac, ne parviennent point du tout ou en trop petite quantité dans les intestins grêles, pour agir sur le premier foyer des particules minérales ; de l'autre côté, les nerfs voisins du point d'irritation, & ceux avec lesquels ils sympathisent, sont entretenus dans un si grand froncement ; les vaisseaux de tout genre sont tellement rétrécis, qu'il ne leur est pas possible de se distribuer dans le tissu glanduleux ou second foyer des parties métalliques.

Aussi ne doit-on pas espérer de pouvoir remplir les vues curatives par ces seuls secours : leur insuffisance conduit même natu-

rellement à la nécessité des saignées proportionnées à l'âge, aux forces, au tempérament du malade. & à la grandeur des engorgemens, à l'usage des anti-spasmodiques mariés avec les narcotiques, selon la violence des accidens, aux bains d'eau tiède, pour introduire dans la masse du sang, par la voie des pores absorbans, des parties aqueuses les plus subtilisées, aux fréquens lavemens émolliens, qui serviront d'un second bain, ou de fomentation, pour la plupart des parties contenues dans l'abdomen.

L'expérience prouve que, par ces remèdes, on rend la circulation du sang moins gênée & moins irrégulière, on dissipe la plénitude des vaisseaux, on prévient leur rupture & les épanchemens, on détend le genre nerveux, on le rend moins susceptible de l'impression des foyers d'irritation, on dégorge le tissu glanduleux, on détrempe & on laisse les parties minérales moins enveloppées de matieres tenaces qui les retiennent. Le premier objet rempli, on s'aperçoit bientôt, que les matieres fécales, au lieu d'être globuleuses, desséchées & endurcies, deviennent fluides, jaunes, vertes ou noirâtres. C'est aussi de ce premier tems de relâchement dont il faut profiter, pour ébranler, détacher & évacuer avec sûreté les foyers de particules minérales : on satisfait à cette seconde indication

par des émétiques gradués, si l'appareil du poison réside dans l'estomac ; par des cathartiques, s'il séjourne dans le canal intestinal ; par l'un & l'autre de ces remèdes mariés ensemble, si le foyer d'irritation se trouve & dans l'estomac & dans les intestins. Il est même nécessaire de répéter ces remèdes, pendant le cours de la maladie, plus ou moins souvent, suivant que les accidens indiquent qu'il reste une plus ou moins grande quantité de parties minérales à détruire & à évacuer.

Suivant ces principes qui répondent à la plus saine théorie & que la pratique confirme, la nécessité des purgatifs ne paroît pas douteuse ; il s'agit seulement de faire naître & de saisir la circonstance où il faut les placer sans danger ; leur grand avantage est d'ailleurs fondé sur la méthode usitée à la Charité de Paris, par laquelle le plus grand nombre de malades atteints de la colique minérale est guéri. Ce fait d'observation doit bannir toute timidité à les employer avec les précautions que nous venons d'indiquer. En effet, il est rare qu'ils soient suivis de mauvais effets, lorsqu'ils ne sont ni trop forts ni trop foibles : les purgatifs trop forts, en augmentant tout-à-coup le degré d'irritation sur le tissu membraneux & nerveux du canal alimentaire, peuvent y faire naître la gangrene ; en produisant de

vives secouffes, de fortes impressions sur les glandes de l'estomac, des intestins, du pancréas, du mésentère, du foie, ils peuvent y occasionner des étranglemens suivis de ruptures & d'épanchemens.

Les purgatifs trop foibles, en ébranlant simplement le foyer de particules métalliques, sans l'évacuer, peuvent le rendre mobile dans le canal alimentaire & le faire pénétrer, avec les boissons, dans le torrent de la circulation; qu'une certaine quantité de ce poison se cantonne dans le poumon, il en naîtra une maladie rebelle aux remèdes les plus appropriés, souvent suivie de suppuration ou d'épanchement, & presque toujours mortelle; que ce même poison affecte le cerveau jusqu'à y ralentir la circulation du sang, & en conséquence, occasionner une compression à l'origine des nerfs ou leur obstruction, il y succédera une paralysie en différentes parties du corps, suivant que telle paire de nerfs, qui y porte le mouvement & le sentiment, sera obstruée ou comprimée. Ces suites funestes se préviennent, en pratiquant des saignées révulsives, en précipitant l'ordre des remèdes ci-dessus marqués, & en rappelant, par les purgatifs, les parties minérales aux égouts du canal alimentaire.



DESCRIPTION

*D'un Enfant monstrueux; par M. LAUNAY
HANET, maître chirurgien à Piré,
près Rennes.*

Le 20 Mai 1763, une femme, du bourg de Moulins, près Rennes, enceinte d'environ sept mois, accoucha assez heureusement de deux enfans jumeaux, unis antérieurement par les trois ventres, sçavoir, la tête, la poitrine & l'abdomen, jusqu'à l'ombilic. Ces enfans étoient venus au monde par les pieds; ils étoient morts, & leur mort avoit été occasionnée sans doute par quelque choc violent, peu de tems avant l'accouchement; car je trouvai le cuir chevelu divisé par une plaie longue de trois travers de doigt, située sur la fontanelle, dont les angles répondoient aux sutures sagittales de chaque sujet; cette plaie étoit remplie d'un sang coagulé.

A l'extérieur, les deux troncs paroissent unis par leur partie antérieure, depuis le haut de la tête jusqu'à la région ombilicale; tout le reste étoit bien séparé, ayant quatre extrémités supérieures, & autant d'inférieures naturellement conformées. Leur sexe étoit bien marqué, (c'é-

toit deux garçons.) Les deux têtes n'en paroissent faire qu'une de figure oblongue , dont les visages bien conformés se trouvoient sur les parties latérales : leurs parties postérieures étoient dans l'état naturel , & répondoient à un double col fort court , qui étoit enveloppé dans les mêmes tégumens ; ce qui le faisoit paroître simple.

Mon premier dessein étoit de conserver ce sujet dans l'esprit-de-vin ; mais craignant la putréfaction , je pris le parti d'en faire un squelette.

Pour mieux développer la structure d'un monstre aussi rare , je commençai par suivre le cordon ombilical : il partoît d'un double placenta , dont les deux portions étoient fortement adhérentes , & alloit aboutir à un anneau commun aux deux sujets , premier point de leur réunion , en les considérant de bas en haut. Ayant ouvert l'abdomen , je trouvai deux veines ombilicales qui s'écartoient pour aller gagner le foie de chaque sujet , situé dans leur hypocondre droit , comme dans l'état naturel.

Ils avoient chacun une bouche , une langue , un pharynx , un œsophage , un ventricule ou estomac , leurs intestins grêles , & les gros , une rate , un pancréas , un mésentère , deux reins , une vessie , un épiploon bien conformés ; le péritoine étoit commun

aux deux sujets, & ne formoit qu'un seul sac membraneux; la plèvre, au contraire, formoit un sac pour chaque sujet: de leur adossement, il résultoit une forte cloison ou un mediastin qui séparoit les viscères de chaque poitrine, dans laquelle on ne remarquoit point de médiastin particulier, de sorte qu'elles ne formoient qu'une cavité; mais il y avoit dans chacune un larynx, une trachée-artère, deux poumons, un thymus, un cœur avec son péricarde: un grand diaphragme terminoit inférieurement cette double poitrine, & la séparoit à l'ordinaire du ventre inférieur. J'observai que les viscères qui appartennoient à chaque sujet, dépendoient de la portion de face qui étoit à la droite de chacun.

Quant à la charpente osseuse, les faces & les poitrines étoient formées par égale portion, par chaque sujet. Leur crâne, composé de seize os, ne formoit qu'une boîte osseuse, dont les pariétaux, les temporaux & les occipitaux gardoient leur situation & leur forme naturelle; mais le coréal, l'ethmoïde, le sphénoïde de chaque sujet étoient divisés en deux parties égales, & séparés de haut en bas, ainsi que tous les os de la face & des mâchoires, sçavoir les os propres du nez, les os *unguis*, ceux de la pommette, les cornets inférieurs du nez, les os du palais & la mâchoire inférieure,

depuis la future sagittale jusqu'à la symphyse du menton. Leurs poitrines de même étoient divisées depuis la partie supérieure du sternum, jusqu'à la partie inférieure du cartilage xiphoïde.

Pour se former une idée de la réunion de tous ces os, il faut supposer la tête & la poitrine de ces deux sujets ouvertes comme deux livres, & que s'étant approchées, elles se soient unies pour former, de concert, deux faces qui se trouvent sur les parties latérales des deux sujets qui ont concouru, par égale portion, à les former, de façon que chacun a dû fournir un œil, une joue, &c. Il en est de même des poitrines; les côtes ou leurs cartilages s'unissent non antérieurement comme dans l'état naturel, mais sur les parties latérales; les clavicules sont attachées de chaque côté à la partie supérieure de cette union; de sorte qu'il n'en résulte pour les deux poitrines qu'une seule caisse qu'on peut diviser en quatre faces; deux postérieures formées par l'épine de chaque sujet, à l'ordinaire, & deux latérales formées par vingt-quatre côtes de chaque côté, chaque sujet en fournissant douze à chaque face pour sa portion, comme dans l'état naturel.

Des viscères contenus dans le grand crâne que nous avons décrit, le cerveau proprement dit, étoit divisé en quatre parties,

représentant chacune un quart de sphere, séparé & soutenu par un double repli de la dure-mere qui formoit une double faux; ce cerveau répondoit aux deux faces. Chaque sujet avoit un cervelet séparé du cerveau par la tente du cervelet, comme dans l'état naturel; il avoit aussi une moëlle allongée particuliere, qui alloit sortir par le trou ovalaire de l'occipital correspondant. Les corps des deux os sphénoïdes étoient séparés entre les apophyses clinoides, à l'endroit de la selle turcique, & laissoient un trou ovale, à pouvoir passer le doigt, qui perçoit le crâne: ce trou étoit bouché par la dure-mere.

Nota. Nous avons vu ce squelette singulier entre les mains de M. de Buffon, docteur-régent de la faculté de médecine, à qui l'auteur du Mémoire l'avoit confié.

OBSERVATION

Sur une Hernie inguinale complete, guérie par la gangrene; par M. DAUNOU, maître en chirurgie à Boulogne-sur-mer.

L'homme qui fait le sujet de cette observation, nommé Jean-Pierre Peletier, tonnelier, âgé de quarante-neuf ans, d'un tempérament

pérément bilieux & robuste , fortifié par le travail , accoutumé à une vie laborieuse , portoit , depuis plusieurs années , une hernie inguinale , du côté gauche , qu'il avoit retenue , à l'aide d'un bandage herniaire ; cependant , malgré tous ses soins , les efforts pénibles obligeoient la hernie à tomber dans les bourses ; aussi-tôt il se mettoit dans une position convenable , pour en faire lui-même la réduction , & il réussissoit ordinairement ; mais enfin il arriva , qu'étant retombée , après quelques efforts un peu considérables , il ne lui fut plus possible de la faire rentrer.

Le malade , pauvre & chargé de famille , occupé de la réduction de sa hernie , s'abandonna entièrement aux soins de la nature. Au bout de quatre jours , son état misérable , & sollicité par des personnes charitables , l'obligea enfin à implorer le secours de la chirurgie. Je fus appelé , le 6 de Février de l'année 1762 : je trouvai le malade dans le danger le plus éminent , avec fièvre , rapport nidoreux , hoquet & vomissement de matieres fécales ; la langue sèche , couverte d'une saburre blanchâtre. Le malade , qui avoit une soif immodérée , ne cessoit de demander à boire : après tout ce détail , & l'examen que j'en fis , je reconnus véritablement une hernie inguinale , & je jugeai qu'il y avoit déjà quelques jours que l'étranglement s'étoit fait : il s'étoit en effet

manifesté par des accidens qui depuis avoient toujours augmenté, tels que les nausées & le vomissement bilieux.

Le bas-ventre étoit fort tendu & douloureux ; le scrotum étoit de la grosseur de la tête d'un enfant de deux ans ; de sorte que la verge se trouvoit comme ensevelie dans la tumeur ; le scrotum étoit rempli de contusions produites par les différentes compressions réitérées par le malade , qui pensoit toujours parvenir à la réduction de sa hernie.

Après avoir bien examiné ce que je viens de rapporter , je formai , en conséquence , le plan de la curation. On conçoit que , dans une maladie dont le progrès avoit été si rapide , il n'y avoit pas un moment à perdre. Je débutai par les-saignées du bras ; ensuite je mis en œuvre les topiques , tels que les fomentations avec les spiritueux , sur les parties contuses du scrotum , afin de ranimer & d'y rappeler la chaleur naturelle , laquelle étoit entièrement éteinte : j'appliquai ensuite les cataplasmes anodins & émolliens sur les parties non-contuses du scrotum , ainsi que sur toute la tumeur herniaire , & sur le bas-ventre & ses régions , pour les relâcher & ramollir.

Le malade fit usage des lavemens de même nature ; je ne négligeois point , selon les indications , les potions huileuses , en faisant

tenir le malade dans une situation convenable à son état, c'est-à-dire, couché sur le dos, la tête basse, les genoux élevés & médiocrement écartés.

Les minoratifs doux furent aussi employés, suivant les besoins : je lui fis prendre, pour sa boisson ordinaire, une tisane faite avec le tamarin, les feuilles de citronnelle, auxquelles j'ajoutai deux pincées de graines de lin, enveloppées dans un nouet. Le malade prit, pour toute nourriture, un bouillon, de quatre heures en quatre heures. Du six au neuf, son état ne fut point amélioré ; les nausées, le hoquet & le vomissement des matières intestinales, d'une odeur insupportable & très-fétide, persistoient, ainsi que la grosseur du scrotum ; le bas-ventre étoit toujours météorisé : cependant cela ne m'empêcha pas de continuer les mêmes remèdes, persuadé, comme je l'étois, de leur efficacité. Le dix, à la visite du matin, je reconnus que la région hypogastrique étoit moins tendue, & le scrotum plus souple ; & relâché ; ses rides commençoient à reparoître ; ce changement favorable me fit espérer ; & pour ne pas rester spectateur oisif, je m'avais d'abord de profiter de ce moment, pour tenter la réduction de la hernie : elle fut faite avec succès ; aussi tous les accidens cessèrent, & le malade continua d'être bien pendant deux jours ; ce chan-

gement en mieux pouvoit être regardé comme un acheminement à sa guérison, mais sa durée fut courte. Le treize, ses forces diminuerent, son pouls, de dur qu'il étoit, s'affoiblit, & devint très-petit & déprimé; le visage plombé; les extrémités froides; le scrotum œdémateux & insensible; ce qui sembloit mettre le comble à cet état misérable: il tomba enfin dans un affaïssement total; ce qui fut suivi d'une perte de connoissance momentanée; ce changement d'état si soudain & si inespéré, éloigna toutes mes espérances, & me faisoit craindre à tout moment pour ses jours. Quels remedes proposer dans une si triste conjoncture? Ceux qui, dans le premier tems de cette maladie, auroient pu faciliter la réduction de l'intestin, ou du moins retarder & même empêcher la mortification, & qu'on avoit négligés, par la faute du malade, ne convenoient plus. C'étoit ici le cas de relever le pouls, & de rappeler les forces de la nature presque opprimée: je continuai à lui donner tous mes soins: je me tournai du côté des cordiaux: je lui fis donner, quoique sans espoir, de demi-heure en demi-heure, une cuillerée d'une potion cordiale; & par l'usage de cette potion, le malade sortit peu-à-peu de son affaïssement, ses forces parurent se réveiller; le pouls se releva; la connoissance

lui revint ; les extrémités reprirent leur chaleur naturelle , mais la couleur du visage resta toujours plombée ; il se forma , sur le scrotum , des taches livides , & quelques phlictènes bleuâtres , remplies d'un ichor rousâtre : je fus très-surpris d'un pareil désordre. Je fus obligé de faire des mouchetures avec la lancette sur les parties , & particulièrement sur les phlictènes : j'y fis aussi des fomentations avec une forte décoction de quinquina & d'aristoloche ronde dans le vin , animé avec la dissolution du camphre dans l'esprit de vin , comme étant un grand anti septique : le malade fut mis à l'usage du quinquina ; la dose étoit de deux gros dans une infusion de camomille ; cela fut réitéré de trois heures en trois heures : j'eus soin de faire avaler un petit verre de la décoction des feuilles de persicaire , à chaque pansement. Le quinze , le scrotum étoit déjà tout sphacélé : je fis des scarifications assez profondes , sans que le malade en ressentît la moindre impression de douleur. Le seize , au matin , je fus très-vivement frappé , en entrant dans sa chambre , de l'odeur cadavéreuse qui y étoit répandue. Examen fait des parties , je les trouvai dans l'état le plus affreux de gangrene & de pourriture ; l'odeur qui en exhaloit , en étoit insupportable ; les scarifications furent mul-

tipliées pour empêcher le progrès de la gangrene, & séparer le mort du vif; mais tout cela fut inutile : il se forma plusieurs escarres très-considérables, & profondes; cet état d'épuisement & de pourriture m'annonçoient presque certainement la mort prochaine du malade. J'eus recours à l'onguent de styrax, pour faciliter la chute des escarres, en continuant toujours à fomentier les parties gangrenées, avec la même décoction de quinquina. La gangrene augmenta toujours, malgré cela, & gagna jusqu'au-dessous de l'anneau; la branche de l'os pubis, du côté de la hernie, fut mise à découvert, après la chute des escarres qui tombèrent par lambeaux pourris. Le scrotum se détacha dans tout son entier, & même jusqu'à la tunique albuginée du testicule, ainsi que le périnée, jusqu'à la marge de l'anus; l'urethre en fut percée : à chaque fois que le malade urinoit, il passoit quelque peu d'urine par la plaie de l'urethre. Les mêmes pansemens furent continués jusqu'au vingt-six, que les plaies commencèrent à se vivifier, & devinrent d'une sensibilité si grande, que le malade eut peine à supporter ces lotions, & que je fus obligé de tempérer la vivacité des fomentations. L'odeur cadavéreuse commençoit à se dissiper; les plaies furent pansées avec des bourdonnets & des

plumasseaux chargés d'un digestif animé : je substituai à la place de la décoction de quinquina une décoction détersive , faite avec la mille-feuille , l'aigremoine , le millepertuis , la petite serpentaire , l'orge & le miel. L'art aidoit chaque jour la nature dans ces pénibles travaux , & le succès en fut heureux : la suppuration s'y établit ; les restans des chairs sphacélées & gangrenées se détachèrent peu-à-peu des saines , par la suppuration qui fut très-abondante ; la régénération des chairs fut fort bonne , & prompte ; ce qui me rassuroit du côté de la vie du malade. Quand les chairs furent venues presque au niveau de la superficie de la peau , je changeai entièrement de pansemens , pour faire des lotions avec l'eau de chaux ; les plaies furent cicatrisées avec la charpie sèche , mais principalement avec celle qui est rapée , & le plomb-brûlé , le baume de Saturne , & l'onguent blanc de Rhasis ; les cicatrices se formerent peu-à-peu ; l'appareil fut soutenu par le bandage ordinaire. Le malade recouvra l'appétit & la santé la plus parfaite , dans l'espace de deux mois & demi ; il y a plus : il fut guéri radicalement de sa hernie ; il quitta son bandage. J'ai eu la satisfaction de voir cet homme entreprendre & soutenir les travaux le plus pénibles ; parfaitement guéri , il travaille à son

56 OBS. SUR UNE HERNIE INGUIN.

ordinaire ; tous les efforts que son état l'oblige de faire , ne lui procurent aucun dérangement ; enfin il jouit d'une santé parfaite , comme s'il n'avoit jamais eu de hernie.

Cette observation donne lieu à plusieurs réflexions qui peuvent être de quelque considération. L'intestin étoit-il gangrené , ou ne l'étoit-il pas , lors de la réduction de la hernie ? S'il l'étoit , qu'est devenue la partie gangrenée de l'intestin ? Cela mérite l'attention des sçavans. On me reprochera peut-être , lorsque je vis les signes réunis , qui caractérisent la mortification des parties descendues dans le scrotum , de n'avoir pas proposé l'opération qu'on regarde comme le seul & unique remede capable d'opérer la guérison. Mais combien de sujets n'ont-ils pas péri par l'opération , qu'on auroit peut-être guéris , si on l'eût différée ? Je sçais cependant que l'opération a ses avantages ; mais la nature ménage quelquefois aux maladies extraordinaires , des ressources surprenantes , inconnues à l'art. Je crois que nous avons l'obligation de cette guérison à la vertu admirable du quinquina contre la gangrene , tant pris intérieurement , qu'en fomentation.



R É F L E X I O N S

*Sur les Dépôts du Sinus maxillaire ; par
M. JOURDAIN , dentiste , reçu à Paris.*

Les dents cariées ou gâtées ne sont pas toujours la cause des dépôts du sinus maxillaire. Ces maladies tirent quelquefois leur origine d'une cause plus éloignée. Un vice du sang & de la lymphe peut faire une métastase , & , d'une partie qu'il affectoit , se jeter sur une autre , & la léser plus particulièrement. La différence des causes doit donc en faire une aussi pour l'espece de la maladie ; ce qui oblige de consacrer à chacune le nom qui lui convient le mieux , eu égard aux circonstances , aux causes , aux accidens & aux traitemens.

A partir de ce principe , on doit donc examiner à fond ce que l'on doit entendre par le terme de rétention , que M. Bourdet , dans sa *Dissertation sur les dépôts du sinus maxillaire* , emploie indistinctement pour les maladies du sinus , & par celui de dépôt , qu'il ne croit pas propre à désigner ces maladies. Quoique tout cela ne soit , dans le fond , qu'une question de mots , l'explication en est cependant essentielle pour la pratique.

58 RÉFLEXIONS SUR LES DEPOTS

Le terme de *réten*tion ne devroit être employé que dans le cas où une humeur quelconque, qui avoit coutume de se filtrer dans une cavité destinée à la recevoir, s'y trouve retenue, soit par son propre vice, ou par celui de la partie même.

Mais s'il arrive qu'une personne n'ait point de dents cariées ou gâtées, & qu'elle ait toujours bien mouché, mais que depuis quelque tems elle ait été attaquée d'un vice dartreux, cancéreux, scrophuleux, scorbutique ou vénérien, qui, par de mauvaises manœuvres, aura été répercuté vers cette partie; alors ce ne sera plus une rétention, parce que la membrane pituitaire ne fera pas le principe de la maladie; mais la collection, le dépôt de l'urine de ces humeurs produira la maladie, en imbibant la membrane pituitaire; alors cette espèce de maladie doit conserver le nom de *dépôt par métastase*, parce que dans ces cas, la maladie n'est pas produite par l'humeur même de la partie, mais par une humeur étrangère, amenée par les voies de la circulation. Dans mon Traité des Dépôts du sinus, je ne me suis point arrêté à toutes ces dénominations, pour ne point embrouiller l'artiste; j'ai seulement averti que le sinus étoit sujet à l'engorgement, & j'ai eu soin d'indiquer les signes qui caractérisent ces différens cas. Quant aux signes

que M. Bourdet indique dans sa Dissertation, pour caractériser la maladie de laquelle il s'agit aujourd'hui, j'ose l'affurer qu'il y a des cas où ils sont équivoques. Le sinus, comme les autres parties, est sujet à des dépôts indolens, c'est-à-dire, qu'il n'y a point de douleur ni rougeur à la joue; que le malade n'a pas même le moindre accès de fièvre; que la membrane pituitaire n'est que fongueuse; que le périoste n'est point détaché, ni l'os maxillaire ramolli. M. Runge, dans la *Collection des Theses chirurgicales* de M. le baron de Haller, cite un fait très-grave, page 136 du tome I de l'édition de Paris, dans lequel la malade ne souffroit point, & chez laquelle toute la partie osseuse & interne du sinus n'étoit nullement découverte. M. Runge dit encore que la fièvre ne survint que le troisième jour de l'opération: or doit-on l'attribuer à la maladie ou à l'opération?

Il ne s'agit donc pas d'établir sa pratique sur quelques exemples qui séduisent d'abord, mais que les réflexions & une pratique plus consommée forcent d'abandonner. On ne peut point douter que, si dans tous ces cas indistinctement, on employoit le bouton de feu, & à plusieurs reprises, quoiqu'à quelques jours d'intervalle, comme M. Bourdet le dit dans sa Dissertation, on ne s'exposât à des accidens très-graves.

60 RÉFLEXIONS SUR LES DEPOTS

Une pareille conduite dans le cas où la membrane pituitaire ne seroit que fongueuse , seroit aussi dangereuse , qu'elle seroit utile , s'il y avoit carie. Voilà , je crois , des circonstances que M. Bourdet ne devoit point perdre de vue ; & quand il se rappellera la structure de la membrane pituitaire , & des parties qui l'avoisinent , je le crois trop instruit , pour ne point abandonner une méthode que l'on ne peut regarder comme générale , dès qu'elle n'est pas appropriée à tous les cas.

M. Bourdet n'a-t-il pas trop avancé , en disant « que le périoste se sépare du » sinus , dans plus ou moins d'étendue , où » l'os alors se trouve à nud. » A tel point que le périoste se distende , il restera toujours adhérent à l'os , à moins qu'il n'y ait destruction de cette membrane ou de ses attaches ; sans cela , l'os ne peut être à découvert : d'ailleurs , que l'on fasse attention qu'il faut aussi pour cela que la membrane pituitaire soit elle-même détruite , avant que le périoste le soit , parce que l'une est posée & attachée à l'autre , & que le périoste est adhérent à l'os par une multitude inombrable d'attaches de cette membrane , qui percent la propre substance de l'os. Quant à l'insuffisance que M. Bourdet attribue à l'usage de certains remèdes reconnus , usités & approuvés dans la pratique ,

je ne dirai rien sur ce sujet , parce que l'expérience vaut mieux qu'un système imaginaire ; mais je ne puis m'empêcher de blâmer cet auteur , de rejeter les pansemens réitérés. Qu'il réfléchisse sur la nature & la qualité que doit acquérir la supuration pour constater la guérison , alors il conviendra que des pansemens réitérés , faits par une main adroite & un homme intelligent , ne sont nullement douloureux , ni incommodes. Je vais citer une observation sur un vrai dépôt du sinus , pour lequel le malade a été pansé près de sept mois consécutifs , sans se plaindre ni avoir été obligé d'interrompre ses occupations ordinaires , sinon les jours d'opérations. On verra de plus dans cette observation , que l'os maxillaire n'étoit point ramolli , la joue nullement enflammée , le sinus point douloureux , & la membrane pituitaire subsistante en son entier.

OBSERV. sur un dépôt du sinus maxillaire.

Il y a quelques années que M. de V. S. beau-frère de M. de Montarant , intendant du commerce , étant à Strasbourg , souffrit beaucoup d'une grosse molaire supérieure droite ; les douleurs l'obligerent à faire ôter cette dent qui n'étoit nullement gâtée , mais prolongée & chancelante , comme il arrive assez souvent aux gens âgés.

62 RÉFLEXIONS SUR LES DEPOTS

L'opération, qui calma les douleurs, fut suivie d'un gonflement assez considérable de la gencive, que l'on regarda comme l'effet de l'extraction. Deux années se passèrent ainsi, sans que le malade fît beaucoup d'attention à sa situation ; mais le gonflement augmentant de plus en plus, sans que le malade souffrît, les petites molaires, la canine & les incisives de ce côté s'ébranlèrent ; ce fut alors que je fus appelé : le gonflement s'étendoit depuis la dent ôtée, jusqu'à la grande dent incisive, de l'autre côté ; & la partie la plus forte de la tumeur occupoit intérieurement la voûte du palais. La place de la dent ôtée à Strasbourg, étoit désignée par une petite tache bleuâtre ; en appuyant sur cette petite tache, on sentoit le vuide alvéolaire aussi dilaté qu'il l'avoit pu l'être, au moment de l'extraction : si l'on portoit le doigt sur la tumeur du palais, que l'on en portât un autre sur la tache bleue, & que l'on balançât la tumeur, on sentoit une espèce de fluctuation : tout sembloit donc annoncer le séjour d'une humeur quelconque dans cette partie ; cependant, comme le malade ne souffroit en aucune façon, on lui conseilla des gargarismes, mais qui, comme je l'annonçai, ne produisirent ni bons ni mauvais effets.

En 1763, la tumeur étant plus considérable, je revis le malade, & j'annonçai,

comme je l'avois fait la première fois , que cette tumeur ne tiroit point son principe directement des gencives , mais que certainement il y avoit un dépôt dans le sinus ; que quand bien même j'ouvrirois la tumeur , je n'aurois que du sang , mais noir & fétide ; que l'ouverture du sinus ne seroit pas suivie tout de suite d'une évacuation bien purulente , parce que l'humeur , de laquelle la membrane pituitaire étoit imbibée , étant trop épaisse , elle ne pouvoit s'évacuer librement dans l'instant , par l'ouverture que je comptois faire à l'endroit où la dent avoit été ôtée ; que la membrane du palais & celle des gencives ne s'étoient ainsi gonflées , que par la transfusion de la partie la plus subtile de l'humeur du sinus à travers les pores osseux ; qu'enfin , au moyen des injections que je comptois faire le même jour de l'opération , pour détremper cette humeur , la suppuration seroit très-sensible le lendemain. On se rendit à mes raisons , & je fis l'ouverture du sinus , le 12 Novembre suivant , que les accidens étoient à leur plus haut degré. La voûte du palais étoit alors grosse comme un bon œuf de pigeon , sans chaleur ni douleur ; le bord alvéolaire étoit large d'un bon pouce au moins ; le mucus qui sortoit par la narine de ce côté , étoit un peu puru-

lent ; l'œil légèrement tirailé , avec de très-legers picotemens , de tems à autre ; enfin la joue étoit dans son état naturel : il y avoit de plus , entre la canine & la petite molaire , une excroissance fongueuse d'un très-mauvais caractère , & de la grosseur d'un bon pois. Je fis observer toutes ces circonstances à M. Renard , médecin de la faculté , qui assista à l'operation. L'ouverture ne produisit qu'une évacuation sanguine , fétide , & de très-mauvaise odeur : je portai ensuite mon stylet dans le sinus ; je l'en retirai tout couvert d'une matiere purulente de très-mauvaise odeur , mais qui , par son trop d'épaisseur , ne pouvoit s'évacuer par l'ouverture que j'avois faite. Je m'assurai de l'état du sinus , & je reconnus la membrane pituitaire dans toute son étendue extrêmement fongueuse , & insensible au stylet , que je portai jusqu'à la voûte orbitaire : en retirant mon stylet , je sentis un corps étranger ; je m'en assurai , le saisis avec des pinces bien déliées , & le tirai à moi : c'étoit un esquille osseuse , altérée dans quelques-unes de ses parties. Je crus ne me point tromper , en la regardant comme la portion osseuse qui sépare le sinus d'avec les alvéoles : je fis enfin , le même jour , quelques injections d'eau d'orge , qui toutes sortirent , tant par le nez que par les narines

narines postérieures, & je mis un morceau d'éponge préparée, que je portai au degré du plancher alvéolaire.

Au bout de vingt-quatre heures, je pansai mon malade ; j'ôtai l'éponge qui étoit toute imbibée d'une matière purulente très-fétide : dès que l'éponge fut ôtée, il s'évacua, par l'ouverture que j'avois faite, une assez grande quantité de matière semblable à celle de l'éponge : je fis les mêmes injections que la veille ; elles ressortirent très-chargées : je fis moucher le malade, & le *mucus* étoit très-purulent ; ce que je fis observer à MM. Renard & Beaucher, le premier, médecin, & le second, chirurgien du malade.

Le 26 Novembre, la petite molaire & la canine étant extrêmement chancelantes & douloureuses, lorsque le malade mangeoit, je les ôtai, quoiqu'elles ne fussent pas cariées : la petite molaire avoit toute sa racine ; aussi la cicatrice de cette partie fut-elle bientôt faite ; mais la racine de la canine étoit presque totalement détruite ; ce qui produisit, le lendemain de cette opération, un ulcère fongueux, de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sols. Cherchant à éviter les opérations sur un homme de 78 ans passés, j'eus recours aux différens caustères potentiels, que la pratique indique ; mais ces moyens furent insuffisans : j'en vins

66 RÉFLEXIONS SUR LES DEPOTS

donc à l'opération ; j'emportai toutes les fongosités : je mis le bord alvéolaire à découvert , & le trouvai carié : je le touchai avec l'eau mercurielle , & l'exfoliation s'en fit promptement. Dans le tems que j'espérois une bonne cicatrice de cette partie , mon ulcere fongueux se régénéra , se porta davantage du côté du palais , & il avoit dans son centre un petite appendice de très-mauvaise nature. Incertain de ce qu'étoit cette appendice , je la saisis & la tirai à moi avec des pinces ; cette manœuvre excita des douleurs & des picotemens assez violens dans le sinus ; l'œil fut même larmoyant dans cet instant : je crus devoir regarder cette appendice comme un prolongement de la membrane pituitaire ; en effet , la sonde que je portai , en suivant la direction de cette appendice , pénétra dans le sinus. Assuré de tout ce que je desirois , j'emportai , avec des ciseaux , dont les lames étoient très-déliées , le plus haut qu'il me fut possible , cette appendice ; puis garnissant d'un peu de coton le bout d'un stylet , je l'imbibai de beurre d'antimoine : je le portai dans le sinus sur les bords membraneux que j'avois coupés , & sur les bords externes de l'ulcere que j'avois eu soin d'emporter aussi. Toutes ces opérations répondirent à mes vues , & la cicatrice devint bonne & parfaite en peu de tems.

Je n'eus donc plus à m'occuper que de l'intérieur du sinus. Je continuai à le panser, comme je l'avois toujours fait, avec les teintures de myrrhe & d'aloës, le baume du Commandeur, le miel rosat, & suffisante quantité d'eau d'orge : je trempois un séton effilé dans ce mélange, & je l'introduisois dans le sinus, ayant l'attention de garnir une des extrémités du séton d'un morceau d'éponge préparée.

Tout alloit parfaitement bien, c'est-à-dire que le pus étoit très-louable, la membrane moins fongueuse, suivant ce que m'indiquoit le styilet, le bord alvéolaire dans son état naturel, lorsque la voûte du palais, qui ne s'étoit point encore dégonflée, devint livide, flasque, sillonnée de différentes taches marbrées, & un peu sensible. Dans cette circonstance, & dans la crainte d'un cancer, j'emportai, le 20 Février 1764, toute la tumeur rase la voûte du palais, & le bord maxillaire interne. Pour m'assurer de n'avoir plus d'obstacles à combattre, je passai le beurre d'antimoine, avec les précautions nécessaires, sur toutes les parties que je venois de couper ; cette opération eut tout le succès que j'en espérois. Le 30 du même mois, la plaie prit un très-belle couleur, & la suppuration devint très-louable ; ce fut alors que j'ajoutai aux injections, comme consolidant, l'eau vulnéraire

& l'eau d'arquebuse, en dose proportionnée. Vers le 15 Mars, j'ajoutai encore l'esprit-de-vin camphré, le sel ammoniac, les feuilles d'aigremoine & de noyer. J'ordonnai aussi un gargarisme composé d'eau-de-vie de gayac, d'eau d'orge, & d'une très-legere partie de collyrhe de Lanfranc.

Enfin, dans le tems que je croyois n'être plus dans le cas de donner aucuns soins au malade, qui devoit partir, aux fêtes de Pâques, pour la campagne, il lui survint un rhume, & un étouffement violent, lesquels, par son grand âge ou son peu d'attention, formerent un dépôt dans la poitrine, qui l'emporta le 4 Avril dernier:

OBSERVATIONS

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747; par un ancien Médecin de la faculté de Paris.

ANNÉE 1731.

HIVER. Cette année commença comme la précédente, & il y eut beaucoup de maladies qui affectoient toutes la poitrine, & se terminoient souvent, en très-peu de jours, d'une façon funeste aux malades.

On devoit regarder toutes ces maladies comme des affections érysipélateuses, qui,

à raison de la partie sur laquelle elle se portoit, devenoit plus ou moins dangereuse. Lorsqu'elle occupoit l'intérieur de la poitrine, le malade commençoit par cracher le sang, le premier & le second jour : dès le trois, il crachoit du pus, souvent la tête se prenoit, il survenoit du délire, & le malade périssoit sur la fin du trois ; quelquefois cependant il alloit jusqu'au fix. Par l'ouverture du cadavre, on trouvoit le poumon gangrené. Lorsque le mal se portoit au dehors, il avoit des suites moins funestes, quoique cependant il y eût toujours beaucoup à craindre.

Cette maladie fit périr, en très-peu de tems, plusieurs religieuses de l'abbaye *Montmartre*, & du couvent de *Sainte-Marie*.

Le sang que l'on tiroit aux malades, étoit tantôt extrêmement coëneux, tantôt semblable à de la lie de vin.

Quoiqu'il n'y eût presque point de sérosités, & que la coëne du sang, fût fort épaisse & très-dure, cependant ceux auxquels on tiroit du sang de cette nature, mouraient moins promptement, & guérissent plus souvent que ceux dont le sang ressembloit à de la lie de vin fort brune, qui, pour la plus grande partie, périssent.

Le seul traitement, suivi quelquefois de succès, consistoit en saignées abondantes, faites en très-peu de tems, & souvent répé-

tées, en une boisson très-abondante légèrement incisive, en potions acidules, cordiales, aiguillées de quelques grains de tartre stibié; & lorsque les accidens diminuoient un peu, pour lors la casse, la manne, en deux verres, avec le tartre stibié, faisoient merveille.

Par ce moyen, un nommé *Desplanches*, âgé de 23 ans, quoique pris très-vivement, au mois de Février, guérit. Le sang que je lui fis tirer, étoit d'abord très-coëneux; il devint, à la quatrième saignée, semblable à de la lie de vin noire; il avoit un point de côté très-violent, il crachoit du sang, sa tête étoit prise; & pour peu qu'on l'abandonnât à lui même, il avoit du délire, qui cependant se dissipoit, lorsqu'on lui faisoit faire attention, & il répondoit juste aux questions qu'on lui faisoit. Le point de côté, & tous les accidens persévérèrent avec la même violence, pendant six jours, malgré tous les remèdes; enfin, le septième jour, les accidens commencerent à diminuer de violence, & en soutenant les évacuations par des purgatifs appropriés, & dans l'intervalle, des incisifs & des diaphorétiques, le malade guérit enfin; mais il fut obligé, dans sa convalescence, de faire usage du lait.

On doit vraisemblablement attribuer ces maladies aux changemens brusques du froid

au chaud, qui se succéderent rapidement, depuis la saison précédente, & qui avoient duré pendant cet hiver.

PRINTEMPS. On vit régner, dans cette saison, les mêmes maladies; mais elles faisoient moins de ravages qu'en hiver. Le froid continuoit & la sécheresse, ce qui déterminâ de faire des prières publiques. Cette constitution de l'air rendoit très-fréquentes les toux; elles ne cédoient à aucun remède, & tourmentoient avec opiniâtreté.

Malgré le froid & la sécheresse, on vit commencer les petites véroles; à la vérité, il n'y en eut pas un grand nombre &, en général, elles furent peu fâcheuses: il y eut aussi, mais en très-petit nombre, des fièvres malignes. Dans le même tems, on observa beaucoup de dévoiemens, principalement chez les pauvres; mais ils ne furent accompagnés d'aucun accident, & céderent promptement à quelques purgations, & à des toniques employés à petite dose.

ÉTÉ. La sécheresse continua. Il survint, à la fin de Mai & dans le mois de Juin, une chaleur subite, qui fut interrompue par quelques jours très-froids, & qui reprit ensuite avec la même force: ces passages brusques du chaud au froid, rendirent très-fâcheuses les maladies de poitrine; elles étoient moins fréquentes que l'hiver & le

printems précédens , mais elles étoient bien plus funestes.

Un homme âgé de 40 ans , d'un tempérament très-fort & très-robuste , fut pris tout-à-coup d'un point de côté , d'une fièvre violente , de difficulté de respirer : on le saigna quatre fois ; dans les deux premiers jours : je suis mandé : je fais réitérer encore trois fois la saignée ; je fais boire au malade des tisanes & potions béchiques , légèrement incisives : on donne tous les jours trois lavemens au malade ; par ce moyen , les accidens diminuent. Cet état subsiste , le quatre & le cinq , malgré les évacuations d'une bonne condition , que rendoit le malade ; le six , la tête se prend , le ventre devient tendu , cela me détermine à lui faire une huitieme saignée du bras : le sang que l'on tire , est encore plus coëneux qu'il ne l'avoit été. Les mêmes accidens persévèrent , quoique les évacuations continuent ; cela m'engage à prescrire , le sept , au matin , une saignée du pied ; le sang est de la même nature ; les évacuations subsistant toujours , je crois devoir faire prendre , le huit , au matin , un doux purgatif , en deux verres ; malgré l'effet qu'il procure , les accidens augmentent , & le malade périt le soir.

J'en vis plusieurs mourir , le trois & le cinq de leur maladie , malgré les secours

le plus sagement & le plus promptement administrés , quoique , dans les premiers jours de la maladie , ils parussent soulagés par les remèdes , & que leur état fût concevoir la plus grande espérance.

Une inflammation des vaisseaux de la poitrine , du bas-ventre ou de la tête , produite par un sang visqueux , étoit démontrée par l'ouverture des cadavres ; la sécheresse extrême en étoit vraisemblablement la cause. Dans le même tems , on vit régner , surtout parmi les enfans , des éréthipes , des fièvres scarlatines , suivies souvent de rougeoles , & de petites véroles.

Un enfant âgé de 7 ans , d'un tempérament assez délicat , fut pris tout-à-coup d'une fièvre violente ; son corps fut couvert , à l'instant , d'une rougeur universelle : on voyoit même paroître de petits boutons semblables à ceux qu'on observe dans la fièvre miliaire ; la tête étoit prise ; & on sentoît , en le touchant , une chaleur brûlante. Je le fis saigner trois fois , en moins de vingt-quatre heures : je lui fis prendre abondamment une boisson diaphorétique , aiguisée d'un grain de tartre stibié sur pinte ; ces remèdes calmerent en peu de tems les accidens ; la bile coula , & en peu de jours , il fut mis hors de tout danger , quoique la maladie se fût présentée avec les accidens les plus effrayans.

Dans le même tems, c'est-à-dire le 9 Juin, un enfant âgé de 5 ans & 4 mois, fut pris, mais moins vivement, de fièvre & d'érysipele, avec des boutons semblables à ceux de la petite vérole. Je ne fus point obligé de le faire saigner; quelques potions légèrement cordiales, une boisson abondante de tisane de scorfonere, quelques potions huileuses, mirent promptement cet enfant hors de tout danger. Il fut purgé quatre fois: deux jours après la dernière purgation, il fut pris de la petite vérole, que le traitement précédent rendit beaucoup moins dangereuse; la fièvre cependant dura plus qu'elle n'a coutume; & il y eut, jusqu'au huit ou au neuf, un éternuement importun, & un flux de ventre, mais bilieux. La durée de la fièvre fit qu'il ne fut purgé, pour la première fois, que le 15^e de l'éruption; je fis répéter cinq fois la purgation.

Il y eut, dans cette maison, quinze enfans attaqués de la petite vérole, dont aucun ne périt; mais il y en eut quatre, chez lesquels elle fut précédée de l'érysipele & de l'éruption (a), dont j'ai fait

(a) C'est à des éruptions de cette nature, qu'est dûe l'observation de tant de gens qui prétendent avoir eu plusieurs fois la petite vérole. Car, sans vouloir citer, à ceux qui pensent ainsi, des autorités & des observations de médecine, qu'ils révoqueroient en doute, Pourquoi, peut-on leur de-

mention dans la précédente observation.

La sécheresse subsistoit toujours avec chaleur & froid, qui se succédoient avec promptitude; ces variations promptes produisirent des pleurésies fâcheuses, & augmentèrent, sur-tout chez les gens riches, le danger de la petite vérole.

On vit aussi, vers la fin de l'été, quelques fièvres accompagnées de symptômes de malignité.

AUTOMNE. La sécheresse subsistoit toujours; aussi vit-on continuer les petites véroles, plus ou moins fâcheuses, mais constamment dangereuses.

Le seul moyen d'en diminuer le péril, étoit d'évacuer par la saignée, & un purgatif avant l'éruption; car, sans cela, vers le huit, le neuf ou le dix, lorsque la suppuration étoit dans toute sa force, les malades périssoient tout-à-coup, dans l'espace d'une heure, par un catharre suffocant. Quelquefois même on étoit obligé de faire resaigner les malades, ou de les évacuer à ce

matier, la petite vérole inoculée met-elle plus à l'abri de la récédive, que la petite vérole naturelle? cependant il est constant que, depuis qu'on inocule, on cite peu d'exemples de personnes reprises de la petite vérole, après l'avoir eu par infection, (en supposant même vrais les exemples cités,) tandis qu'on ne peut faire un pas, sans trouver quelqu'un qui soutienne avoir eu plusieurs fois naturellement la petite vérole.

période de la maladie. On en vit même périr plusieurs, quoiqu'ils eussent été saignés, & évacués avant l'éruption.

Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que presque tous les vieillards, hommes & femmes, attaqués de la petite vérole, en rechappèrent. Je vis, entr'autres, deux religieuses guérir de cette maladie; l'une âgée de 80 ans, l'autre de 84, tandis que les jeunes gens, & ceux qui étoient dans la force de l'âge, périssoient, ou étoient dans le plus grand danger. Seroit-ce la même raison, qui fit résister à la gelée les vieux arbres, tandis que les jeunes périssoient?

Vers la fin de l'automne, on vit commencer des dévoiemens, plus ou moins opiniâtres & fâcheux; il y eut aussi quelques fièvres malignes. La saison continuoit d'être inconstante, sans froid marqué, comme on l'observe ordinairement à la fin de l'automne.

ANNÉE 1732.

HIVER. Il y eut des dysenteries, particulièrement parmi les pauvres, qui avoient négligé de se faire traiter des dévoiemens, dont il a été fait mention à la fin de la saison précédente; quelques-uns même en périrent, mais en petit nombre.

Les fièvres malignes furent les maladies les plus fréquentes; beaucoup furent très-

mal, & guérirént ; quelques-uns en moururent. Tantôt les malades paroiffoient abforbés, & fans force ; tantôt ils étoient dans une agitation extrême ; leur pouls étoit dur & fort ; les uns avoient du délire, d'autres des mouvemens convulfifs. Les faignées, tant du bras que du pied, & de la gorge, le tartre ftibié, à petite dofe, & continué, une tifane amere, quelques cordiaux entre-mêlés, le tout en raifon des forces, & des fymptomes de la maladie, tirerent plufieurs malades des portes de la mort qui paroiffoit d'autant plus prochaine, que les accidens varioient brufquement, & obligeoient fouvent le médecin d'abandonner l'indication principale, & premiere, pour ne s'occuper que du fymptome.

PRINTEM. Les mêmes fièvres malignes continuerent ; mais elles étoient accompagnées de mouvemens convulfifs plus forts, & l'inflammation étoit plus grande : dans prefque toutes, la poitrine fut affectée ; les malades avoient des accidens entièrement femblables à ceux de la pleuréfie ; auffi fut-on obligé de multiplier beaucoup les faignées, & d'infifter principalement fur les délayans. Par cette méthode, la plupart des malades guérirént, quoiqu'ils euflent été dans le plus grand danger.

Dans ce même tems, à Meaux & aux

environs, il y eut une fièvre inflammatoire maligne, qui faisoit périr les malades en peu de jours; ils étoient couverts de boutons, & leur corps étoit rouge universellement; cette maladie étoit accompagnée de sueurs abondantes, ce qui la fit appeller, *suette*. Cette maladie fit du ravage pendant le mois de Mars, & une partie d'Avril. A la vérité, le traitement des gens de la campagne, & des chirurgiens, la plupart aussi ignorans que les paysans eux-mêmes, augmentoit encore le péril d'une maladie dangereuse par elle-même. Ils regardoient comme critique, l'éruption, la rougeur & la fièvre; &, d'après ce principe, ils couvroient les malades, leur donnoient du vin, & des cordiaux plus ou moins forts; la fièvre augmentoit encore plus par ces remèdes; la tête se prenoit, & les malades périssoient presque tous. Mais, lorsque par ordre du gouvernement, M. *Bailly*, docteur en médecine de la faculté de Paris, y eût été envoyé, il prit une route différente, & guérit presque tous les malades qui voulurent bien être dociles & soumis à ses sages conseils. Il crut, avec raison, que les sueurs & les éruptions, loin d'être critiques, n'étoient que symptomatiques. Il empêcha qu'on ne couvrit trop les malades, fit répéter plus ou moins les saignées, prescrivit des boissons acidules, ordonna

le tartre stibié, tantôt comme vomitif, tantôt simplement comme altérant, & , par ce moyen, tranquillisa tous les esprits, & sauva la vie à tous ceux qu'un traitement contraire auroit fait certainement mourir, comme une funeste expérience ne l'avoit que trop démontré.

En Poitou, il y eut aussi une affection scorbutique, qui ne laissa pas que de faire du ravage, sur-tout dans les commencemens, où la maladie étoit moins connue, & abandonnée à l'ignorance de ceux qui, sur-tout dans la campagne, se mêlent de traiter toutes les maladies, par une routine aveugle, dénuée de tout principe. Lorsque la maladie eut fait assez de ravage pour fixer l'attention des magistrats, on y envoya des médecins du pays, qui, par des remèdes appropriés, tirés de la classe des anti scorbutiques, guériront la plus grande partie des malades, qui furent confiés à leur soin. Ils eurent même la prudence de ne pas vouloir s'en rapporter à leurs lumières seules, & crurent sage de consulter les médecins de Paris, qui, d'après le Mémoire qui leur fut communiqué, adopterent les vues proposées par les médecins du pays.

ÉTÉ. Le commencement de l'été fut froid; la chaleur ne vint que vers la fin de Juillet. Il n'y eut rien d'épidémique à Paris, dans les premiers tems de cette saison.

Mais, dans les mois de Juin & de Juillet, on vit régner, à *Bordeaux* & aux environs, une maladie semblable à celle qui, dans la saison précédente, avoit été observée à *Meaux*, avec cette différence cependant, que la fièvre étoit beaucoup plus forte, & qu'aux sueurs s'étoient jointes des évacuations abondantes de matières crues, par haut & par bas; en conséquence; il falloit, dans le traitement de cette maladie, perdre encore moins de tems, que dans celle de *Meaux*, car les indications étoient plus pressantes.

Vers la fin de l'été, parurent les fièvres malignes, accompagnées de délires, de mouvemens convulsifs, & d'une douleur de tête opiniâtre, lors même que le malade étoit dans son bon sens. On observa même constamment, chez ceux qui se tirèrent d'affaire, car il y en eut beaucoup qui périrent, que la douleur de tête subsistoit, même long-tems après la cessation totale de la fièvre. J'en puis parler d'après ma propre expérience, ayant été moi-même attaqué de cette maladie, saigné sept fois, tant du bras que du pied, & ayant pris, comme altérant, pendant tout le cours de la maladie, le tartre stibié, à la dose d'un grain sur chaque pinte, d'apozèmes incisifs, dont on me donnoit un verre, toutes les trois heures; par ce traitement, je me
tirai

virai d'affaire ; mais ma convalescence fût très-longue , & presque tous ceux qui guérissent , furent dans le même cas que moi.

AUTOMNE. Les fièvres malignes , accompagnées de la douleur vive à la tête , continuèrent dans cette saison ; le traitement fut le même , & presque suivi de succès , chez ceux qui furent traités méthodiquement , dès le commencement de leur maladie ; car , pour peu qu'on eût négligé les saignées , dans les premiers jours , il se faisoit à la tête un dépôt presque toujours suivi de la mort. La seule différence qu'il y eut dans les symptômes & le traitement , c'est que les redoublemens , chez la plus grande partie des malades , étoient précédés de frissons ; aussi employa-t-on utilement le quinquina purgatif en apozèmes.

Les apoplexies & les morts subites furent fort communes. On vit très-peu de petites véroles.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1764.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 3 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	7 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$
2	7 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	9	28 2	28 3	28 4
3	7 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3
4	9	19	13	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
5	10 $\frac{1}{2}$	20	12	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
6	10	21	15 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$
7	13	23	15	28 3 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
8	12 $\frac{1}{2}$	23	13 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
9	11	19	13 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 1 $\frac{1}{2}$
10	11	21 $\frac{1}{2}$	11	27 11 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{3}{4}$	27 10
11	9	15	11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11
12	9 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9	27 10
13	5 $\frac{1}{2}$	15	10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
14	8 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
15	8 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 11
16	8 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	28	28	28
17	8 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{2}{3}$	28 1
18	7 $\frac{1}{2}$	15	7 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
19	7	15 $\frac{1}{2}$	9	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{2}{3}$
20	7	17	11	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2
21	9	19	12	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
22	10	20	15 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{2}{3}$	28 3 $\frac{1}{4}$
23	13 $\frac{1}{4}$	23	15 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$
24	13 $\frac{1}{4}$	22	14 $\frac{1}{4}$	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$
25	13	23	15 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{3}$
26	14	23	14 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{3}$	28 4
27	12 $\frac{1}{2}$	20	10 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
28	8 $\frac{1}{4}$	15	10	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
29	8 $\frac{1}{2}$	15	9	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
30	7	15	7 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$
31	6 $\frac{1}{4}$	14	8 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{3}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 15 h.</i>
1	O-S-O. nua.	O S-O. n. pl.	Couvert.
2	O. beau.	O. beau. fer.	Serein.
3	S. beau.	S. beau.	Serein.
4	S. beau.	S. b. nuag.	Beau.
5	S. couv. b.	N. beau.	Serein.
6	N-E. beau.	S-S-O. b.	Serein.
7	S. beau. fer.	S. ferein.	Serein.
8	S. ferein. b.	S. beau.	Beau.
9	N-O. nuag. beau.	N - O. beau.	Beau.
10	S. couv. b.	S-S-O. vent. f. ond. nuag. pluie.	Nuages. la nuit. Pluie.
11	S - O. vent. couv. nuag.	S. nuag. pet. pluie.	Couvert.
12	O. couv. v. pluie.	O. v. f. ond. nuag.	Serein.
13	O-S-O. vent. fer. beau.	O - S - O. v. beau.	Beau, couv.
14	S-S-O. gr. v. couv.	S-S-O. cou. gr. v. pet. pl.	Beau.
15	S-S-O. beau. nuag. couv.	S-S-O. couv. pet. pluie.	Couvert.
16	S - O. nuag. couv.	O. couv. pl.	Couvert.
17	N-O. couv. nuag.	N-N-O. nua. couv.	Couvert.
18	N. couvert. nuag.	N. nuag. fer.	Serein.
19	N-N-E. b.	N-N-E. b. ferein.	Serein.
20	E-N-E. fer. beau.	E - N - E. b. ferein.	Serein.

84 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
21	N.-O. beau.	N.-O. beau.	Beau.
22	N. ferein. b. couv.	N. couv. beau. fer.	Serein.
23	O. beau.	O. beau. fer.	Serein.
24	N. ferein.	N. ferein.	Serein.
25	N-N-E. fer.	N-N-E. fer.	Serein.
26	N. ferein.	N. ferein.	Serein.
27	N. couv. v. nuage.	N. v. nuag.	Beau.
28	N. couvert. nuage.	O-N-O. nua. beau.	Beau.
29	O. beau.	N. beau.	Serein.
30	N-E. beau.	N-E. b. fer.	Serein.
31	N-E. nuag.	N. nuag. b.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $5\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce même terme : la différence entre ces deux points est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.

2 fois du N-N-E.

3 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

6 fois du S.

4 fois du S-S-O.

2 fois du S-O.

MALADIES REGN. A PARIS. 85

Le vent a soufflé 2 fois de l'O-S-O.
 5 fois de l'O.
 1 fois de l'O-N-O.
 3 fois du N-O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 22 jours beau.
 19 jours serein.
 13 jours des nuages.
 14 jours couvert.
 7 jours de la pluie.
 6 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1764.

Les vicissitudes de chaud & de froid qu'on a éprouvées pendant tout ce mois , ont occasionné un très-grand nombre de rhumes & de maladies catarrhales , qui ont principalement attaqué la gorge & la poitrine , & qui ont été extrêmement rebelles , & sujettes à récider. Dans beaucoup de personnes même , elles ont dégénéré en véritables fluxions de poitrine , accompagnées de fièvre , d'oppression , de difficulté de respirer , de toux violente , & quelquefois de point de côté assez vif. La plupart de ces maladies , lorsqu'on les a traitées méthodiquement , ont cédé , à la fin , aux remèdes , & ont fait périr très-peu de monde. Les remèdes

qu'on a employés avec le plus de succès, ont été les délayans & les béchiques légèrement incisifs; on n'a dû avoir recours aux évacuans, que lorsque l'on a eu des signes bien marqués de coction.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Mars 1764; par
M. BOUCHER, médecin.*

La gelée, qui avoit commencé à la fin de Février, a continué, ce mois, sans être considérable, le thermometre n'ayant pas descendu plus bas qu'au terme de 3 degrés sous celui de la glace; & ce n'est que le 4, qu'il a été observé à ce terme. Au reste, il s'est passé peu de jours, où il n'ait été observé près du terme de la congelation, si l'on excepte les trois derniers jours du mois.

L'état du ciel, à la gelée près, a rempli les desirs du laboureur: il y a eu très-peu de pluie pendant tout le cours du mois; aussi le mercure, dans le barometre, a-t-il été observé, presque tous les jours, au-dessus du terme de 28 pouces.

Les vents ont été *Nord*, la plus grande partie du mois, & sur-tout dans la première moitié.

La plus grande chaleur de ce mois, mar-

quée par le thermometre, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $5 \frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.

15 fois du Nord-Est.

4 fois du Sud-Est.

7 fois du Sud.

7 fois du Sud vers l'Ou.

6 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 20 jours de tems couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.

2 jours de neige.

1 jour de grêle.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mars 1764; par M. BOUCHER.

La continuation des vents du Nord a entretenu les rhumes, les fluxions de poitrine & les fièvres catarrhales. Ces fièvres portoient à la tête & à la poitrine; elles étoient accompagnées de crachemens de

sang, de saignemens du nez, d'affection comateuse, &c. On se trouvoit bien des saignées promptes & copieuses, qui, faites dans le principe de la maladie, obvioient sûrement aux suites fâcheuses, & souvent en arrêtoient d'abord les progrès. J'ai observé, dans plusieurs malades, des douleurs rhumatismales dans les parties musculaires de la tête, du col & des extrémités; aux uns, avec gonflement sensible des parties intéressées, & sans gonflement dans d'autres. Tous les malades, ou presque tous, étoient constipés, & le ventre leur devenoit sensible, ou douloureux, à l'extérieur, dans l'état de la maladie, lorsqu'on n'étoit pas parvenu à le lâcher par des fomentations réitérées, & par des lavemens émolliens.

Nombre de personnes ont été dans le cas de constipation opiniâtre, sans fièvre; & il y a eu beaucoup de fluxions rhumatismales, en diverses parties du corps.

On a vu aussi, pendant tout le mois, des ophthalmies & des squinancies: cette dernière maladie n'a pas été rebelle ni dangereuse.

Il y a eu encore, dans le petit peuple, des fièvres malignes dangereuses, & très-rebelles; elles ne se terminoient que par une diarrhée bilieuse, soutenue quelque tems.



Observations météorologiques pour le mois d'Avril.

Tout ce mois a été pluvieux & assez froid. Le thermometre, au milieu du mois, a été observé, quelques matins, près du terme de la congelation, & cependant il a plu ces jours-là même. La pluie a été assez suivie, depuis le commencement du mois, jusqu'au 15, & les derniers jours du mois.

Le thermometre, du premier au 14, a toujours été observé, les matins, dans les environs du terme de 6 degrés, au-dessus de celui de la congelation; mais, de-là au 28 du mois, il s'est toujours trouvé au-dessus de ce terme.

La hauteur du barometre a varié tout le mois. Le 9 & le 10, le mercure a descendu presqu'au terme de 27 pouces 1 ligne; le 2, le 3, le 4, le 18, le 21 & le 22, il s'est élevé à celui de 28 pouces 3 lignes; & il s'est porté, au-dessus de ce terme, le 19.

Le vent a été plus souvent Nord que Sud.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 13 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 1 degré

au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces $3 \frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $1 \frac{1}{2}$ ligne : la différence entre ces deux termes est de 14 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.
6 fois du N. vers l'Est.
3 fois de l'Est.
3 fois du Sud-Est.
10 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'O.
3 fois de l'Ouest.
9 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

21 jours de pluie.
4 jours de grêle.

Maladies qui ont régné pendant ce mois.

Nous n'avons pas eu, ce mois, de maladies aiguës bien graves, si l'on excepte quelques fièvres continues dans le peuple, qui portoient à la tête, & qui, quoique paroissant de nature inflammatoire, exigeoient néanmoins souvent, à la suite des saignées requises, quelque émético-carthartique.

Les fièvres tierces & doubles-tierces ont été plus répandues que ci-devant. Il étoit

plus sûr de les matter par l'usage continué des remèdes altérans, entre-mêlés d'apozèmes laxatifs, que de les subjuguier par le quinquina.

La petite vérole, qui s'étoit considérablement relâchée dans les mois précédens, a repris, ce mois, dans plusieurs quartiers de la ville; mais elle n'a pas été fâcheuse. J'ai vu succéder la rougeole à cette maladie, dans un enfant de cinq ans. Quelques autres enfans ont encore été attaqués de rougeole ou de fièvre rouge.

La constipation opiniâtre avoit été le symptôme assez ordinaire des maladies aiguës, qui avoient régné pendant l'hiver: elle avoit même eu lieu avec la colique, dans nombre de personnes, indépendamment de la fièvre continue. A ces constipations ont succédé, vers la fin de ce mois, des diarrhées & des lenteries, avec des douleurs de colique, ou des tranchées plus ou moins vives, tant à l'estomac que dans les intestins. Les calmans & les boissons anodines ont dû faire le principal de la cure; mais souvent ces secours ont dû être précédés d'une ou deux saignées.



LIVRES NOUVEAUX.

Gerardi L. B. Van-Swieten *Augustiff. imperator. & imperatricis à confiliis, archiatr. comes. &c. Commentaria in Hermannii Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & curandis morbis, tomus quartus* : C'est-à-dire : Commentaires sur les Aphorismes de *Boerhaave*, de la connoissance & de la cure des maladies ; par M. le baron de *Van - Swieten*, conseiller & premier médecin de leurs majestés impériales, &c. tome IV. A Leyde, chez *Jean & Hermann Verbeeck* ; & se vend à Paris, chez *Cavelier*, 1764, in-4°. Ce quatrième volume des Commentaires de M. le baron de *Van-Swieten*, que le public attendoit avec tant d'impatience, se réimprime actuellement, à Paris, aux dépens du sieur *Cavelier*, dont l'édition ne le cede point à celle de Hollande.

De la Santé : ouvrage utile à tout le monde ; par M. l'abbé *Jacquin*, des académies royales de Rouen & de Metz, & honoraire de la société littéraire d'Arras :

Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant

*Hæc tria, mens hilaris, requies moderata ;
diæta.*

Schol. Salernit.

nouvelle édition. A Paris, chez *Duchefne* ;

1764, in-12. Prix 2 livres 10 sols relié.

Lettre sur le meilleur moyen d'affurer le succès de l'Éducation. A Paris, chez *Guerin & Delatour*, 1764, in-12, brochure de 88 pages.

A V I S

Sur la Jurisprudence de la Médecine en France.

Le public est surpris sans doute de n'avoir pas vu paroître les différentes parties de cet ouvrage, aux termes annoncés dans le *Prospectus*. Les motifs de ce retardement sont trop légitimes, pour ne pas en disculper l'auteur. Son Traité ne devant son existence qu'à la recherche d'un nombre infini de pièces fugitives & cachées, il a dû se prêter aux vues de plusieurs personnes zélées pour les avantages de la Médecine, qui, desirant enrichir son ouvrage de pièces intéressantes, lui ont demandé du tems pour dresser leurs Mémoires.

Ces retardemens, & beaucoup d'autres difficultés que l'auteur a éprouvées, ont empêché le public de profiter de la Souscription que l'auteur avoit proposée : pour y suppléer, il offre à ceux qui desireront les

quatre parties & le Code, les avantages promis aux souscripteurs dans le *Prospectus*, pourvu qu'ils donnent leur nom avant la publication d'une nouvelle partie. Il prendra, avec ses Libraires, les arrangemens convenables, pour qu'ils leur délivrent tout ce qui paroîtra dans la suite, avec une remise de dix sols par volume.

L'auteur a fait un léger changement dans le titre de son ouvrage, en faveur de ceux qui ne veulent que les parties qui les concernent. Il a intitulé la premiere partie : *Jurisprudence générale de la Médecine* ; la 2^e : *Jurisprudence particuliere de la Médecine* ; la 3^e : *Jurisprudence particuliere de la Chirurgie* ; & la 4^e : *Jurisprudence particuliere de la pharmacie & épicerie* ; mais cette différence dans les titres ne change rien dans son plan. Après l'abbregé de tout l'ouvrage, & la premiere partie dont nous avons rendu compte, nous attendions la *Jurisprudence particuliere de la Médecine* ; mais comme cette partie n'est fondée ; pour ainsi dire, que sur des loix particulieres à chaque société de medecins, & qu'au contraire, la *Jurisprudence particuliere de la Chirurgie* est principalement fondée sur des loix générales, celle-ci a été plutôt en état de paroître ; & l'auteur a cru devoir la faire précéder les deux

autres, qu'on mettra sous presse aussi-tôt qu'il aura pu recueillir les Mémoires qu'on travaille actuellement en plusieurs endroits. Il promet d'annoncer dorénavant ce qu'il donnera sur cette matiere, deux mois avant de le faire paroître.

L'auteur avertit enfin qu'il continuera de répondre à tous ceux qui auront besoin de ses avis ; mais il les prie d'avoir le soin d'affranchir leurs lettres.





T A B L E.

<i>E</i> X T R A I T des Réflexions sur les préjugés qui s'opposent aux progrès & à la perfection de l'Inoculation. Par M. Gatti, médecin.	Page 3
Observ. sur la Colique des Peintres, & réflexions sur les traitemens usités jusqu'ici. Par M. Nicolais du Saulsai, médecin.	24
Description d'un Enfant monstrueux. Par M. Launay Hanet, chirurgien.	44
Observation sur une Hernie inguinale complete, guérie par la gangren. Par M. Daunou, chirurgien.	48
Réflexions sur les Dépôts du sinus maxillaire. Par M. Jourdain, dentiste.	57
Observations sur les maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, année 1731.	63
Année 1732.	76
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mai 1764.	82
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1764.	85
Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Mars 1764. Par M. Boucher, médecin.	86
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mars. Par le même.	87
Observations météorologiques pour le mois d'Avril. Par le même.	89
Maladies qui ont régné pendant le mois d'Avril. Par le même.	90
Livres nouveaux.	92
Avis sur la Jurisprudence de la Médecine en France.	93

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Juillet 1764. A Paris, ce 20 Juin 1764.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. M^{gr} le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

AOUST 1764.

TOME XXI.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1764.

EXTRAIT.

*Recueil des Mémoires les plus intéressans de
chymie & d'histoire naturelle, contenus
dans les Actes de l'académie d'Upsal, &
dans les Mémoires de l'académie royale
des sciences de Stockholm, publiés depuis
1720, jusqu'en 1760; traduits du
latin & de l'allemand. A Paris, chez
Didot le jeune, 1764, in-12, 2 vol.
Prix relié 4 livres 10 sols.*

L'OUVRAGE que nous annonçons,
est une de ces collections précieuses,
destinées à étendre la science des faits; la
seule, en physique, qui ait quelque réalité
& quelque certitude. La plupart des mœurs

ceaux qui la composent , contiennent des expériences entièrement neuves , ou de nouvelles applications des expériences déjà connues à des vues utiles pour le progrès des arts de premiere nécessité. Nous aurions désiré pouvoir donner à nos lecteurs une idée de ces différens morceaux ; mais forcés de nous renfermer dans des bornes assez étroites , nous nous contenterons de faire connoître les plus essentiels. Nous commencerons par une expérience faite dans le laboratoire de Stockholm , par M. George Brandt, docteur en médecine , censeur de la Métallurgie , & directeur de ce laboratoire ; expérience par laquelle ce célèbre chymiste entreprend de démontrer qu'il y a une attraction très-puissante entre l'or & le mercure , & qu'il est très-difficile de séparer ces deux substances , lorsqu'elles ont été réunies par certains procédés : elle paroît aussi présenter un moyen de séparer la partie teignante de l'or ; moyen que les chymistes paroissent avoir cherché jusqu'ici , avec peu de succès.

Il prit une demi-once 52 grains d'or purifié à l'antimoine : il l'amalgama avec quatre onces de mercure. Après avoir lavé cet amalgame avec de l'eau de pluie distillée , il le mit dans un matras , dont le col étoit fort étroit , & y ajouta $8\frac{1}{2}$ onces de mercure : il exposa le tout à une lente digestion.

Au bout de dix-huit jours, ayant agité la masse qui avoit été jusques-là d'une couleur d'or uniforme, cette couleur vint se fixer à la superficie, où elle forma une pellicule très-mince, & couvrit le mercure qui conserva sa couleur blanche; cette pellicule prit peu-à-peu une couleur brune, qui se fonça de jour en jour, & refusa constamment de s'unir au mercure qui resta toujours blanc. Au bout de deux mois de digestion, M. Brandt passa son amalgame au chamois, pour en retirer l'excédent de mercure, & l'exposa, en cet état, à une seconde digestion, qu'il soutint pendant trois autres mois. Au bout de ce tems, il ajoûta à cette masse le double de son poids de fleurs de soufre, & exposa le tout dans un creuset fermé, à un feu gradué, pour faire dissiper le mercure: il fit fondre la chaux d'or, qu'il obtint par ce moyen, avec du borax; le régule qu'elle lui donna, se fendoit sous le marteau, & paroissoit plombé dans la fracture; preuve qu'il retenoit une portion du mercure qui avoit résisté à l'action du soufre & du feu le plus violent.

M. Brandt amalgame avec de nouveau mercure ce régule d'or, & le traite une seconde fois avec le soufre, pour tâcher de l'avoir pur. Cela fait, il le dissolvit dans l'eau régale; il décanta cette premiere dissolution, & versa de nouvelle eau régale sur ce qui

n'avoit pu être dissous ; il lui resta encore quelque chose de bleu qui ne s'étoit pas dissous ; ayant remis , pour la troisième fois ; de l'eau régale , il trouva , lorsque la dissolution fut faite , une petite quantité d'une matiere blanche , qui n'avoit pu se dissoudre. Il seroit à souhaiter qu'il eût eu assez de cette matiere pour pouvoir l'examiner ; c'est une expérience qui manque à son travail.

M. Brandt ayant recouvert le bocal de verre , dans lequel se faisoient ces dissolutions , avec un papier blanc , il se fit sur le papier qui recouvroit la première , & qui recevoit les vapeurs qui s'en élevoient durant la digestion , il se fit , dis-je , une tache d'un verd foncé parfaitement ronde , & à côté de cette première , une autre d'un rouge très-foncé , mais très-petite. Le papier qui couvroit la seconde dissolution étoit taché de la même maniere , à cela près , que les couleurs étoient moins foncées. Celle qui recouvroit la troisième , ne prit aucune couleur. De l'eau régale pure , une dissolution d'or & une dissolution de mercure , faites séparément , tenues en digestion , & recouvertes d'un papier , comme les précédentes , ne lui présenterent pas le même phénomène , d'où il conclut qu'il n'y a que l'or amalgamé avec le mercure dissous & digéré de la maniere décrite , qui

puisse produire ces couleurs ; elles lui ont paru désigner les principes de l'or , qui , selon de très-grands chymistes , est composé de deux parties , l'une blanche & l'autre rouge : *La première* , dit M. Brandt , *constitue le corps de l'or , son centre ou sa substance mercurielle ; c'est elle qui lui donne son poids ; cette partie devient , par la digestion ou putréfaction , avec un menstue convenable , ou verte ou noire , ou enfin d'une autre couleur ; l'autre partie , c'est-à-dire la rouge , est un soufre , (une matiere inflammable ,) qui n'est uni à la première , qu'accidentellement ; & on peut l'en séparer & l'en extraire , l'or restant blanc comme l'argent.*

Ce ne sont pas les seuls phénomènes que ces dissolutions présenterent à M. Brandt ; elles lui en fournirent d'autres non moins surprenans. Ayant versé dans la première de l'huile de tartre par défaillance , la liqueur commença par devenir rouge comme du sang , sans perdre sa transparence ; rien ne se précipita d'abord ; & ce ne fut qu'au bout de deux heures , qu'il commença à tomber une petite quantité d'un précipité jaune , semblable à l'or fulminant : malgré cela , la dissolution garda toujours sa couleur. Ayant décanté cette dissolution de dessus le précipité , il s'en fit un second , resplendissant comme de l'or , sans que la dissolution perdit

encore sa couleur , ni sa transparence ; cette dissolution décantée de dessus ce précipité , en fournit un troisieme bien moins considérable , & dont la couleur s'affoiblissoit toujours de plus en plus ; elle tiroit un peu sur le verd : quant à la dissolution , elle étoit toujours rouge & transparente. M. Brandt distilla dans une cornue de verre cette dissolution : il passa dans le récipient une liqueur claire comme de l'eau : il resta dans la cornue un résidu d'un rouge brun , lequel ayant été bien séché & édulcoré , donna une chaux d'or. La seconde dissolution , dans laquelle il versa de l'huile de tartre par défaut , lui fournit un précipité blanc , qui devint d'un brun noir , en l'édulcorant. Cette dissolution ne prit point de couleur rouge , comme la première ; elle prit au contraire une couleur verte. Les différens précipités obtenus de ces dissolutions , traités avec des fondans convenables , donnerent un régule qui cassa sous le marteau , & dont le centre étoit blanc ; outre ce régule , il y en avoit un autre dans les scories , mais plus petit ; il avoit la blancheur de l'argent , & la mollesse du plomb.

M. Jean Gottschalk Wallerius , connu avantageusement par son excellente Minéralogie , ayant dégagé , par le moyen de l'æther , de l'or dissous dans l'eau régale , décanta cet æther , & le garda dans une

bouteille assez exactement fermée avec un bouchon de liége. Au bout de six mois, il ne restoit plus dans cette bouteille, que des crystaux oblongs, semblables à ceux du nître : ils étoient parfaitement transparens, & d'un beau jaune, comme des topazes. Cette expérience fit penser à ce sçavant chymiste, qu'il seroit peut-être possible de faire un nître artificiel avec cette liqueur ; pour cet effet, il distilla de l'æther : il sépara la liqueur pénétrante qui s'élève de celle qui vient ensuite, & qui y est plus foible : il en mit une certaine quantité dans une bouteille oblongue : il y ajoûta du sel de tartre, qui y excita un mouvement d'effervescence. Ayant bouché la bouteille avec soin, il la laissa dans un coin de son cabinet : au bout de quatre mois, il s'y étoit formé de véritables crystaux de nître, qui détonnoient & s'enflammoient sur le champ, lorsqu'on les touchoit avec un charbon allumé.

M. Axel-François Cronsted décrit dans deux Mémoires les expériences qu'il a faites sur un nouveau demi-métal inconnu jusqu'à lui, qu'il appelle *Nickel*, parce que le *Kupfernickel* est la substance qui le lui a fourni en plus grande quantité. La mine de ce nouveau demi-métal effleurit & donne par la lessive un sel crySTALLISÉ, qui étant calciné, fournit un colcothar dont on tire, par la fonte, un régule jaunâtre au-dehors, blanc

& changeant dans la fracture comme le bismuth. Ce régule se dissout dans l'eau-forte, dans l'eau régale, & dans l'esprit-de-sel. La terre métallique du sel cristallisé, fondue avec le borax, donne un verre d'un brun clair & opaque. La mine, lorsqu'on la calcine, répand d'abord une fumée sulfureuse, & ensuite blanche, d'une odeur désagréable; en continuant le feu, la matière métallique sort en rameaux qui, lorsqu'on pousse la calcination, deviennent d'un verd clair, se lient ensemble, & deviennent sonans : ces rameaux fondus avec une matière inflammable, donnent un régule semblable à celui dont nous avons déjà fait mention. Ce régule contient du fer qui s'en sépare par la calcination & la fusion avec le borax : il contient aussi du cobalt, puisque, lorsqu'on en a séparé le fer, il donne, avec le borax, un verre bleu : on peut en séparer ce cobalt, de la même manière que le fer. Lorsque le cobalt & le fer en sont séparés, on a un régule plus blanc que le premier, qui verdit par la calcination, & qui, en augmentant le feu, se met en rameaux comme la mine : ce régule ne soutient point la coupelle : le borax ne le scorifie point aisément ; à la fin, cependant, il le convertit en un verre hyacinthe. Ce régule qui est un peu volatil dans le feu, ne se dissout point dans l'huile de vitriol ; lorsqu'il a été dissous dans l'eau-

forte, il en est précipité par l'alcali fixe; l'alcali volatil le précipite & le redissout: il est un moyen d'union entre le cobalt & le bismuth; il s'unit par la fusion, avec parties égales, ou le double de son poids de régule de cobalt; & cet alliage, dissous dans l'eau-forte, lui donne une couleur rouge comme le régule de cobalt. Il s'unit aussi à l'or, à l'étain, au cuivre, au fer, à l'arsenic, à l'antimoine crud, & au régule d'antimoine, au bismuth & à la mine de plomb; mais il ne s'unit ni à l'argent, ni au mercure, ni au zinc. Il a beaucoup de disposition à s'unir avec le soufre, même lorsqu'il est en état de chaux; il forme avec lui un véritable matte: fondu avec le foie de soufre, ils forment ensemble une masse métallique, d'un jaune verdâtre, qui ressemble à la mine de cuivre ordinaire. Cette grande affinité qu'il a avec le soufre, fait qu'il peut servir à précipiter l'argent chargé de soufre; il le précipite aussi, lorsqu'il est combiné avec l'acide du sel marin. Enfin ce régule n'entre en fusion, qu'après avoir parfaitement rougi; il ne détonne point avec le nître, & sa chaux ne se vitrifie point sans addition; sa pesanteur spécifique est à celle de l'eau, comme 8500 à 1000. Ses cristaux donnent, avec l'huile, une couleur verte, peu agréable; mais on peut la rendre plus vive, en y joignant du bleu.

Nous n'entrerons point dans le détail des choses curieuses & intéressantes, qu'on trouve, sur le sel ammoniac, dans trois Mémoires fournis par Messieurs Leyel, Hasselquist & Scheffer. Nous nous contenterons d'apprendre à nos lecteurs, que M. Hasselquist assure, qu'aux environs du Caire, on fait le sel ammoniac, en sublimant la suie provenue des fientes des animaux qu'on brûle en Égypte, faute de bois; qu'on ne donne point la préférence à celle des chameaux, & qu'on n'y ajoute point l'urine de ces animaux, comme quelques auteurs ont voulu le persuader. Nous nous contenterons également d'indiquer que M. Brandt, en faisant le départ de l'argent & de l'or, par le moyen de l'eau-forte, est le premier qui se soit apperçu qu'il se dissolvoit une certaine quantité d'or, qui restoit confondue avec l'argent, à moins qu'on ne saturât parfaitement l'eau-forte d'argent, ou qu'on ne la laissât quelque tems, pour que l'or qui, à la vérité, y tient peu, puisse se précipiter.

Il y a long-tems que les chymistes se sont apperçus, qu'en distillant, triturant ou laissant putréfier l'eau qui leur paroissoit la plus pure, ils en retiroient toujours une certaine quantité de terre. Les sentimens ont été partagés sur l'origine de cette terre; les uns prétendant qu'elle étoit contenue dans

l'eau ; d'autres , que c'est l'eau elle-même qui se convertit en terre. M. Wallerius adopte cette dernière opinion , dans un Mémoire qu'il a donné sous le titre de *Recherches sur la nature de la terre qui se tire de l'eau , des plantes & des animaux*. Il prétend que cette terre , soit qu'on l'obtienne par la distillation , ou par la trituration , est de la même nature , lorsqu'elle est pure ; c'est-à-dire , que c'est une terre fusible & vitrescible , qui est soluble dans les acides , à l'aide de la chaleur ; ce qui ne paroît guères s'accorder avec l'opinion la plus généralement reçue parmi les chymistes qui la regardoient comme une terre calcaire. Il prétend aussi que les terres qu'on tire des végétaux , sont très-différentes , & qu'on peut les réduire à trois especes. 1^o Une terre plus ou moins fusible , que l'on obtient des plantes farineuses , nourissantes & spongieuses : cette terre est soluble , en partie , par l'acide vitriolique ; mais les deux autres acides n'agissent que très-peu sur elle : elle n'est précipitée que par l'alcali fixe , & elle est d'autant plus fusible , qu'elle vient des végétaux plus nourrissans. 2^o Une terre absorbante que l'on obtient des autres plantes ; après la calcination & la lixiviation , elle absorbe l'eau qu'on y verse , & même l'humidité de l'air. D'ailleurs elle se dissout plus aisément que les terres précédentes ,

dans les acides du nître & du sel marin. L'alcali fixe & l'alcali volatil la précipitent ; l'acide vitriolique la dissout en moindre quantité , & elle n'en peut être précipitée que par l'alcali fixe. Elle est aussi d'autant plus difficile à fondre , que les végétaux , dont elle se tire , sont plus grands.

3^o Une terre calcaire , qui ne se tire que des végétaux les plus durs , tels que les bois ; elle a les propriétés des autres terres calcaires , dont elle se distingue cependant par des nuances particulières. Elle est d'autant plus difficile à fondre , que le bois qui la produit , est plus dur. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les expériences de M. Wallerius , dont nous ne faisons qu'indiquer les résultats les plus généraux , c'est que les plantes de la même espèce donnent deux terres très-diverses , ce qui renverse l'opinion des chymistes qui ont cru qu'il n'y avoit dans les végétaux , qu'une terre calcaire qui servoit à leur accroissement , & que cette terre étoit la seule terre minérale soluble , qui entroit dans leur composition.

Ses expériences sur la terre qui vient du règne animal , font voir que l'on en peut obtenir de quatre espèces , & peut-être plus.

1^o Une terre très-fusible , que l'on obtient des parties fluides ; 2^o une terre qui fond au feu , & qui attire l'eau , qui vient des parties

molles les plus compactes ; 3^o une terre presqu'infusible , qui attire l'eau , tirée des parties solides ; 4^o une véritable terre calcaire ; ainsi les terres animales sont d'un plus grand nombre d'especes , que les terres tirées des végétaux ; & , d'après les expériences de M. Wallerius , celle qui se tire des parties les plus solides des animaux , est réfractaire au feu ; & celle qui se tire des parties fluides , est plus fusible. Ce sçavant chymiste a cru pouvoir conjecturer , d'après ces différences , que , de même que l'eau est composée de parties invisibles , solides & indestructibles , il pourroit se faire que ces particules , étant dans une certaine combinaison entr'elles , constituassent une terre , tantôt plus , tantôt moins fusible , suivant que ces particules ont formé une combinaison plus ou moins forte , à l'aide d'un mouvement plus rapide ou plus lent.

En voilà assez sans doute , pour donner à nos lecteurs une idée de l'ouvrage que nous annonçons : nous osons assurer qu'il en est peu qui contienne autant d'expériences neuves , & de faits intéressans ; & on ne peut que sçavoir gré au généreux citoyen , qui nous enrichit , depuis si long tems , des richesses dont son ancienne patrie auroit joui seule , si son amour éclairé pour les sciences utiles , ne nous eût mis à portée de partager avec elle des connoissan-

ces qui ne peuvent que fructifier dans un tems où tous les esprits semblent se tourner vers l'étude solide des faits.



OBSERVATION

Sur une Fièvre de lait , survenue à la suite d'un dépôt laiteux sur le bas-ventre , six semaines après la couche ; par M. PLANCHON , médecin à Peruwels en Hainault.

On voit naître fréquemment différens désordres d'un lait dérouté chez les femmes en couche , & chez les nourrices. MM. Puzos & Levret ont donné un détail très-ample sur les accidens qui en peuvent résulter , s'il arrive , qu'au lieu de se porter vers les organes que la nature lui a destinés , il enfile des vaisseaux qui lui sont étrangers. Une source des maux , que l'art souvent peut à peine éloigner , accable alors la nouvelle accouchée ; c'est ce que l'expérience journalière nous apprend. Elle nous met sous les yeux ces maladies que ces célèbres écrivains ont vues & traitées avec méthode , opposant , à une cause anciennement inconnue , des moyens curatifs , qui arrachent à la mort des femmes , qui jadis devenoient souvent les victimes des ravages qu'un lait épanché produisoit.

Parmi

Parmi les observations que j'ai faites sur cette maladie, il en est une assez rare, dont je n'ai rien lu de semblable dans aucun auteur. Je vais en donner le détail : on y verra qu'il n'y a point à douter de l'existence de la cause que j'accuse, & que la personne qui fait le sujet de cette observation, n'entra en convalescence, qu'après que la nature eut reproduit, dans les organes destinés à la sécrétion du lait, ce même lait qui s'étoit dévoyé, six semaines avant, comme on verra par la suite.

Une femme assez robuste, accoucha heureusement dans le printems de 1760. Les premiers jours s'écoulèrent, sans aucun accident ; mais le tems de la fièvre de lait, étant passé, elle n'apperçut point cette liqueur nécessaire à son enfant & au rétablissement de sa santé ; les lochies ne couloient qu'à peine : cependant elle ne se rétablissoit pas ; au contraire, une langueur succede à son accouchement, & bientôt le bas-ventre devint le théâtre de ses maux. Une fièvre lente la tint au lit ; elle ressentit des douleurs très-vives dans tout le bas-ventre, spécialement vers la région hypogastrique ; le ventre étoit constipé, tendu & météorisé ; une soif extrême la fatiguoit ; elle étoit sans appétit ; enfin, ces symptômes, qui ruinoient sourdement les forces

de la malade , augmentoient tous les jours , vers les deux heures après-midi.

Cette femme , réduite à un état aussi fâcheux , qui exigeoit les avis d'un vrai médecin , fut bien éloignée d'y recourir. Elle fut consulter un oracle aux urines , résident à *Frasnes-lez-Buifenal* , village situé entre *Ath* & *Tournai*. Cette espèce de charlatan , indigne du nom de médecin , qu'il a obtenu à Louvain , donne tellement dans l'uroscopie , qu'il surprend le public par cette fausse science ; & il a l'impudence , (partage des ignorans ,) de fronder & de mépriser des médecins habiles qui rougissent d'être ses confrères. Cet oracle prétendu , est connu dans toute la province. Des gens sensés sont même assez foux pour le consulter , & assez dupes pour prendre ses remèdes. Au seul aspect des urines , il distribue des remèdes bannaux , dont il fait un mystère. Il refuse même souvent de se rendre chez les malades ; l'urine lui sert de microscope , pour pénétrer dans l'intérieur du corps humain , & il prétend y découvrir les causes des maladies les plus invétérées : c'est ainsi qu'il trompe les paysans , & traite leurs maladies en aveugle. Cette malade eut le même sort : il lui envoya des remèdes tels quels , qui n'empêchèrent point que le mal ne fît des pro-

grès, & ne la mît dans le plus grand danger. Je fus donc appelé, après cinq semaines de maladie : tout ce qui s'étoit passé, l'avoit réduite à une situation très-fâcheuse. La fièvre étoit beaucoup plus sensible, les douleurs du bas-ventre beaucoup plus vives ; & devenoient encore plus cruelles, vers les deux heures après-midi ; les voies urinaires étoient sensiblement affectées, le bas-ventre plus tendu & plus gonflé ; les nuits étoient très-accablantes ; l'insomnie & les agitations de la fièvre la fatiguoient sans relâche ; enfin tous les symptômes, mentionnés plus haut, étoient plus violens ; & elle étoit réduite à ne pouvoir se donner aucun mouvement, tant les douleurs étoient vives ; même la rémission des symptômes n'étoit jamais assez forte, pour lui permettre de se mouvoir ; en un mot, tout dénotoit un état inflammatoire du bas-ventre.

Après tout ce qui avoit précédé & accompagné cette maladie, pouvoit-on ici reconnoître d'autre cause qu'un lait dérouté & fixé sur les parties affligées ? Tout prouvoit qu'il n'y avoit pas à en douter ; mais que n'y avoit-il pas à craindre, après un si long tems que ce lait faisoit des ravages ? Malgré tout, je n'eus d'autres vues, que de tenter la résolution de cet état inflammatoire, en diminuant cette *pléthore lactée* ;

d'où provenoit l'embarras des vaisseaux du bas-ventre, en donnant un libre cours aux humeurs interceptées, tant en relâchant les solides, qu'en atténuant les fluides épaissis par leur séjour dans des vaisseaux qui leur sont étrangers. C'étoient-là les premières indications que j'avois à remplir. Je mis donc en usage les saignées, les lavemens, & les fomentations émollientes & résolutive, les boissons délayantes, nîtreuses & légèrement diurétiques; le lendemain, après avoir procuré une détente suffisante, j'en vins aux doux purgatifs, qui procurerent des évacuations qui ont soulagé la malade. Cette méthode curative diminua donc la violence des symptômes : le ventre se détendit, & fut moins douloureux; cependant, tous les jours, à la même heure, les douleurs du bas-ventre devenoient plus vives, & duroient ainsi toute l'après-dînée, & même pendant la nuit : tous les jours, la même scène reparoissoit. Ce retour périodique m'engagea à lui prescrire le quinquina avec la rhubarbe, malgré les contestations de certaines personnes qui sont encore pétries des anciens préjugés contre ce remède divin, & le regardent follement comme le destructeur de l'estomac. Sans connoître ses vertus, elles se croient en droit de le condamner, & font un crime à

un médecin qui sçait s'en servir à propos. D'abord le retour de douleurs fut moins sensible, & bientôt il n'y eut plus de différence du matin à l'après-dînée; elles se dissipèrent; enfin le ventre fut plus libre, & la malade fut mieux; mais sa convalescence ne paroissoit point encore; le cours des urines n'étoit pas libre; il y avoit toujours un peu de gêne & du mal-aise dans la région hypogastrique. Bref, l'ennemi n'étoit pas encore dompté, & il falloit persister dans l'usage des moyens indiqués plus haut, pour l'éloigner tout-à-fait; mais la nature fut plus active, que je ne l'aurois cru; car relevée, par mes soins, de l'état fâcheux, qui l'oppressoit, elle fit un effort; & donna bientôt des marques incontestables d'une résolution de la matiere morbifique. Dix jours après que je fus appelé, la malade n'avoit presque plus de fièvre, quand, tout-à-coup, il lui en prit un accès très-violent, avec froid, qui dura vingt-quatre heures, & se termina par une sueur. Pendant ce paroxysme, elle sentit des douleurs très-vives dans les seins; ils se gonflèrent, & bientôt les canaux mammaires s'ouvrirent, & le lait coula: il en vint en abondance, & elle put nourrir son enfant: ce fut-là l'époque de sa convalescence; le ventre devint libre; l'appétit reparut; elle

reprit des forces ; toutes les fonctions naturelles se firent sans peine, & elle se porta bien depuis.

Ne peut-on pas conclure de cette observation, que le lait dérouté, & fixé sur le bas-ventre, avoit produit une véritable fièvre intermittente ? Le retour des douleurs vives & lancinantes, vers les deux heures de l'après-dîner, & l'effet que le quinquina produisit, nous laissent-ils lieu d'en douter ? *Quelquesfois*, dit M. Puzos, *le lait répandu prend le caractère d'une fièvre intermittente.* Quoiqu'il en soit, il est toujours vrai que le quinquina conserva l'efficacité qu'il a contre la plûpart des maux périodiques.

La résolution incontestable de cet état inflammatoire du bas-ventre, nous prouve qu'on ne doit jamais désespérer d'obtenir la résolution des dépôts laiteux, malgré qu'il y ait long-tems qu'ils aient pris naissance. M. Puzos, dans son premier Mémoire sur les Dépôts laiteux, en cite quelques exemples. Voici comme il s'explique à ce sujet : *Quoi qu'il y ait eu de tems perdu, en traitant ces sortes de dépôts, & qu'on les ait laissé dégénérer en tumeur douloureuse, dure & circonscrite dans l'un des côtés de l'hypogastre, il ne faut pas désespérer de les résoudre. J'en ai vu un plus grand nombre prendre cette tournure, que je n'en ai vu*

abs céder , toutes les fois qu'on y a employé les remèdes qui convenoient ; ainsi il faut bien se garder de tourner ses vues vers la suppuration. PUZOS, TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS, pag. 358.

La fièvre de lait, après quarante jours de couche, comme on a vu, vint donner des marques, que la nature a fait ici, comme dans bien d'autres maladies inflammatoires; les plus généreux efforts, pour se débarrasser de ce qui dérangoit l'œconomie animale, & rétablir l'équilibre entre les fluides & les solides. On voit combien elle a droit de revendiquer souvent la plus grande partie de l'honneur que nous nous approprions dans la guérison des maladies, & dans l'observation dont je viens de donner un détail. L'art ne seroit jamais parvenu à rétablir cette femme aussi promptement.

O B S E R V A T I O N

Sur un Cholera-morbus, appelé vulgairement, Troussé-Galant ; par M. RENARD, médecin à la Fere en Picardie.

Si non profit, saltem non noceat.

Tout est grave dans le cholera-morbus : *Omnium id (vitium) pendè atrocissimum est*, dit Lommius, *in Med. Observ. p. 150.*

son invasion est terrible, ses progrès rapides, son état douteux, & souvent la fin funeste (a). Cependant les observations théoriques & pratiques semblent ne plus rien laisser ignorer sur le siège, les causes & le traitement de cette formidable maladie; mais tout a ses variétés & ses exceptions dans la nature. Si le *Cholera* de la nommée Anne Devienne, âgée d'environ 40 ans, n'avoit été produit que par une saburre visqueuse & âcre, nichée dans le velouté de l'estomac, ou par une bile abondante, & dépravée; les délayans, en boisson & en lavement, pris à grande dose, les calmans & les narcotiques (b), unis aux cordiaux,

(a) *Adfunt enim vomitus enormes, ac pravorum humorum cum maximâ difficultate & angustia per alvum dejectio, ventris ac intestinorum dolor vehemens, inflatio & distensio; cardialgia, sitis, pulsus celer ac frequens cum astu & anxietate, non raro etiam parvus & inæqualis; insuper & nausea molestissima, sudor interdum diaphoreticus, crurum & brachiorum contractura, animi deliquium, partium extremarum frigiditas; cum a iis consimilibus notæ symptomatis, quæ astantes magnoperè perterrefaciant, atque etiam angusto viginti quatuor horarum spatio ægrum interimant.* Sydenh. sect. 4, cap. 2, pag. 106.

(b) *In quibus affectibus ex opio parata indicantur. (sunt autem tres, vehemens dolor, vomitus vel dejectio enormior & insigniores spirituum animalium ætziæ) in iis & remedii dosis, & repetendi vices cum symptomatis magnitudine omnino sunt conferendæ.* Sydenh. pag. 185.

auroient sans doute bientôt sauvé la malade ; tandis , au contraire , qu'un usage fréquent & continué , pendant six jours , de tous ces remèdes , ne fit , pour ainsi dire , qu'aggraver son déplorable état : déjà son visage étoit pâle & cadavéreux ; les extrémités froides , son pouls petit , fréquent & inégal ; les douleurs très-vives à la partie épigastrique ; les foiblesses alarmantes , les nausées presque continues & la voix éteinte : *In colicâ biliosâ*, dit Baglivi , *succedit frequenter aphonia & vox rauca , & per totum ferè morbi decursum durat*. Ennuyé du peu d'efficacité des remèdes , & craignant , à chaque instant , de voir périr la malade , je conseillai le parégorique de Sydenham. Que pouvois-je faire de mieux ? La malade se trouvoit dans les mêmes circonstances , où l'Hippocrate Anglois en conseille l'usage : *Si æger*, dit-il , pag. 511 , *vomitibus & dejectionibus fuerit exhaustus , & jam frigescent membrorum extrema , tum ad laudanum liquidum confugiendum est in paulo majori dosi*, (v. g. R^x. Laud. liquid. gutt. xxv , in aq. cinnam. Fort. ʒj.)

A peine notre mourante eut-elle avalé une cuillerée de cette potion , qu'elle vomit , avec des efforts surprenans , des matières vertes , glutineuses & porracées. Mais quel fut mon étonnement , lorsque j'y découvris , environ plein une cuillier à bouche ,

de petits corps blancs ! J'en saisis un entre mes doigts , que j'écrasai presque sans résistance. Je reconnus , au tact , une matière grasse , onctueuse : je l'exposai à la lumière d'une chandelle , & elle s'y fondit comme le suif même : son odeur étoit un peu rance & fétide ; sa couleur altérée & citrine. J'étois sûr que la malade n'avoit rien pris de solide , ni de gras , depuis le 23 Décembre dernier , qu'elle tomba malade , jusqu'au 28 du même mois , inclusivement. Sa boisson consistoit en eau de poulet dégraissée , en petit lait & en eau panée. Il fallut donc faire des recherches antérieures à la maladie ; & j'appris que notre malade avoit mangé , trois ou quatre jours , avant de s'aliter , du petit salé grillé , & à demi-cuit : son estomac déjà délabré , depuis plusieurs années , par un mauvais régime , & de fréquentes indigestions , fut donc surchargé , pendant neuf jours , de cette substance grasse & indigeste. Ce phénomène est , sans doute , extraordinaire ; mais ce qui doit le rendre sur-tout intéressant , c'est qu'il semble présenter de nouvelles vues de pratique dans le traitement de cette cruelle maladie. Quelques grains de tartre stibié , donnés en lavage , dans le premier jour , auroient sûrement expulsé cette graisse , (*Vomitus vomitu curatur* ,) qui , comme immiscible à l'eau , déroboit à l'action des

remedes les glaires acrimonieuses & adhérentes aux parois de l'estomac ; & la maladie eût été terminée en deux ou trois jours , comme cela est ordinaire.

Cette observation doit faire rejeter la pratique de ceux qui conseillent l'huile , à grande dose , dans le *cholera-morbus*. Il est évident qu'une telle conduite ne peut être que meurtrière. C'est mettre , entre soi & l'ennemi qu'on veut attaquer , un mur impénétrable. La matiere délétère , enduite par-là d'une couche huileuse , ne pourra plus recevoir l'impression des remedes , & par conséquent tous seront sans effet. Plusieurs personnes cependant en conseilloyent hardiment l'usage à ma malade. Heureusement pour elle , que je logeois dans la même maison ; sans cela , peut-être ne l'aurois-je pas vue du tout , ou trop tard ; & alors elle seroit devenue la proie , & peut-être la victime de quelque empirique favorable à l'huile. Cette prédilection pour l'huile ne doit pas étonner dans une ville où elle étoit , il y a peu , la médecine à la mode. Aujourd'hui on n'y connoît presque plus d'autre purgatif , que les poudres d'Ailhaud ; cependant le Journal de Médecine du mois de Décembre dernier , devoit bien effrayer ses partisans : *Sed vereor ne surdis canam*. Ma malade a été purgée , le deuxieme

Janvier , & s'est toujours bien portée depuis (a).

O B S E R V A T I O N

Sur différens accidens survenus à la suite d'une Hernie complète , avec étranglement de l'intestin iléon ; par M. BONNARD , maître en chirurgie des ville & bailliage de Hesdin.

Joseph Carlet , jeune homme âgé d'environ 28 ans , du village du Parc , à une lieue de Hesdin , occupé le 6 Juillet 1763 , avec quelques autres personnes , à faucher un pré , oublia apparemment que , depuis 12 à 15 ans , il avoit une hernie pour laquelle il ne portoit aucun bandage. S'il eût connu les risques où l'exposoit son ardeur au travail , sa prudence eût sans doute évité des accidens terribles qui le mirent pendant 6 ou 7 jours à deux doigts de la mort. En effet , le retour de sa descente lui faisant ressentir de vives douleurs , il fut contraint de regagner sa maison. Dès qu'il fut arrivé ,

(a) *Purgantia quandoque bene cedunt in colicâ biliosâ , præsertim si nulli adsint vomitus & febris , denturque in formâ liquidâ. Bagl.*

il se mit au lit , & demanda du secours. On fit venir un chirurgien , mais les tentatives qu'il fit pour réduire la hernie , furent vaines pendant quelques jours , malgré les saignées , lavemens & cataplasmes ; au contraire , elle augmenta de plus en plus ; le hoquet & les vomissemens de matieres stercorales se mirent de la partie ; l'inflammation même fit des progrès rapides , & dégénéra en gangrene , depuis l'aîne droite , jusqu'au scrotum , qui se tuméfia extrêmement. Dans cet état , on consulta d'autres personnes , qui ordonnerent dès topiques inutiles , & le malade , souffrant depuis six jours , n'en pouvoit plus. On conseilla aux parens de me faire appeller : c'étoit le 13 Juillet , que le frere vint à Hesdin me chercher. Je trouvai , à cinq heures du matin , le malade presque sans pouls , dans un état de commiseration , & tel que je viens de le dépeindre. Voyant qu'il n'étoit point question de temporiser , & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre , je me déterminai à faire sur le champ l'opération en présence de plusieurs personnes. La description du manuel de cette opération seroit ici inutile. Je dirai seulement que les adhérences qui se-rencontrerent dans celle-ci , la rendirent longue & laborieuse , & qu'il me fallut prendre beaucoup de précaution à l'ouverture du sac herniaire , pour

ne point intéresser l'intestin, qui s'y trouve toujours renfermé : cette incision achevée, l'intestin iléon se présenta à la vue, en forme d'anse ; sa couleur presque livide (a), à cause de son étranglement, me jetta dans une terrible indécision sur le parti que j'avois à prendre : je pris néanmoins celui de le réduire, dans l'espérance qu'il se révivifieroit, comme je l'avois vu arriver ailleurs. Pour procéder à sa réduction, je fus contraint de donner, à la faveur d'une sonde cannelée, plusieurs autres coups de bistouri au cercle de l'anneau ; ce que je ne fis qu'avec beaucoup de précaution ; après quoi, le passage étant libre, je remis l'intestin dans le ventre, & j'appliquai mon appareil. Un quart d'heure après, le malade fut saigné : je lui donnai un lavement, & je lui mis sur le ventre de très-grands morceaux de linge en plusieurs doubles, trempés dans une décoction assez chaude de plantes émollientes.

Dans l'après-midi, l'appareil fut arrosé d'une liqueur anti-putride, & un lavement fut donné, dans l'intention de rappeler les selles supprimées depuis plusieurs jours, & d'appaiser son hoquet qui continuoit contre l'ordinaire ; car il arrive presque toujours qu'il cesse, peu de tems après l'opération.

(a) Cette couleur s'étendoit un peu plus de deux pouces.

Le lendemain matin, 14 Juillet, je fis lever l'appareil, & panser le malade : ne m'attendant point à le retrouver avec son hoquet, je fus très-surpris de ce qu'il continuoît encore, au point qu'il s'en trouvoit très-fatigué & très-incommodé ; ce symptôme est souvent de mauvais augure dans bien des maladies. Je fus presque tenté de le regarder comme tel dans celle-ci ; mais avant que de m'arrêter absolument à ce pronostic, je formai le dessein de le faire cesser par tous les moyens possibles ; ma bonne volonté ne put être exécutée, comme j'aurois souhaité : le remède que je crus le plus sûr pour mieux remplir mes intentions, me manquoit : il fallut retourner à Hesdin, pour m'en munir ; & je ne pus le lui administrer que l'après-dînée, environ une heure après un lavement émollient : ce remède, qui n'étoit purement & simplement que huit grains de pilules de cynoglosse, fit disparaître, comme par enchantement, ce hoquet qui n'avoit pas discontinué d'un moment, depuis sept ou huit huit jours ; ce qui donna au malade une nuit tranquille. Les jours suivans, qui furent le 15 & le 16, se passèrent dans le même calme. Le 17, la plaie, quoique d'ailleurs considérable par sa grande étendue, donnoit beaucoup d'espoir d'une suppuration louable ; la gangrene même, aussi étendue que la plaie, obéissoit aux anti-

putrides (a), & avoit de la disposition à se détacher : j'en coupois moi-même, à chaque pansement, pour abbréger la cure. Je vis, avec plaisir, que le malade étoit dans le cas de guérir en peu de tems, s'il ne survenoit aucun événement ; je n'étois pas cependant sans inquiétude du côté de l'intestin ; en conséquence, je prescrivis une grande diète, avec beaucoup de repos & de tranquillité. Toutes mes attentions n'éviterent point un autre accident, qui se manifesta le lendemain 18, sixieme jour de l'opération ; à la levée de l'appareil, tout le lit étoit inondé d'un mélange, tant fluide que solide, de matieres stercorales : cela me décela ce qui s'étoit passé intérieurement ; en effet, je fus confirmé dans mes soupçons, lorsque la plaie fut à découvert ; l'intestin n'avoit pu se révivifier : il creva, la nuit du 17 au 18, & donna issue aux matieres fécales. Ce nouvel accident déconcerta les parens, & encore plus le patient qui, craignant pour ses jours, me pria de ne le point abandonner : aussi n'ai-je pas manqué d'aller, deux fois le jour, le panser : les lavemens émolliens & térébenthinés furent mis en usage, soir & matin, avant chaque pansement, dans l'in-

(a) L'esprit de térébenthine est le plus puissant anti-putride qu'en puisse employer dans ce cas.

rention de mondifier la plaie de l'intestin, & d'attirer les selles par le rectum : malgré ce secours & celui de quelques minoratifs, les matieres fécales, au lieu de sortir par les voies naturelles, avoient, ainsi que les évacuations causées par les minoratifs, leur issue par la plaie, au-dessus de l'aîne, de façon qu'à chaque pansement, tout l'appareil & le lit en étoient remplis. Le malade ; à compter du moment que l'intestin se creva, fut vingt jours sans aller à la selle par les voies ordinaires ; cependant la plaie pansée deux & quelquefois trois fois le jour, pour raison de propreté, devint dans un bon état, & tout ce qui avoit été gangrené, fut détaché, douze jours après l'opération. On s'aperçut ensuite, c'est à dire, environ le dix-huitieme de l'ouverture de l'intestin, que les matieres fécales y passoient en moindre quantité ; insensiblement les lavemens émolliens & térébenthinés (a) soudoient le boyau, si j'ose me servir de cette expression, & attirèrent quelque peu d'excrément par l'anüs ; de façon que le 12 Août, il ne passa plus rien par la plaie, & le malade alla naturellement à la selle.

(a) Pour dissoudre la térébenthine, il faut, au préalable, qu'elle soit très-exactement mêlée avec un ou deux jaunes d'œuf, à proportion de la quantité ; on peut la donner en lavement, depuis demi-once jusqu'à une once.

Deux jours après, c'est-à-dire, le 14 Août, il s'avisa de manger quelques cerises, quelques prunes, & de fumer par-dessus quelques pipes de tabac; cette imprudence, ainsi qu'une autre commise un mois après, par des alimens indigestes, tels que tarte, pâté, jambon (a), &c. pensèrent lui coûter la vie. Il eut, à chaque fois, une colique avec des tranchées si terribles, que le ventre, dont on entendoit les borborrygmes, se tendit considérablement, & chaque fois l'intestin se rouvrit au point de donner issue aux matieres stercorales. Dans ces deux autres accidens, quelques potions huileuses données à grandes doses, avec quelques gouttes de teinture anodine de Sydenham, & quelques lavemens émolliens évacuèrent copieusement le malade, calmerent ses coliques, & l'intestin se referma, au bout de cinq ou six jours de chaque accident; de sorte que, depuis ce tems-là, il jouit d'une parfaite santé.

Cette cure, quoique des plus graves par ses circonstances, n'a duré, en exceptant le dernier accident, que quarante-cinq jours, c'est-à-dire, qu'au bout de ce tems, la plaie a été parfaitement cicatrisée.

R E M A R Q U E.

De toutes les opérations de chirurgie, il n'y en a point, sans contredit, de plus (a) C'étoit alors la fête du village.

difficile, de plus épineuse, & dont les suites soient plus douteuses, que celle de la hernie complète, avec adhérence & étranglement de l'intestin. Ce n'est encore rien que la difficulté de l'opération. Un chirurgien entendu, & qui ne se préoccupe pas, la surmonte avec un peu de patience. Mais quel parti doit-il prendre, lorsque l'intestin se présente gangrené, ou disposé à le devenir par sa couleur ? Dans le premier cas, le replacera-t-il dans le ventre ? S'il le fait, le malade périra inmanquablement, puisque la séparation qui se fera de la partie gangrenée, produira un épanchement des matieres fécales dans la cavité de l'abdomen. Pour le second cas, on a des exemples de la révivification de l'intestin, opérée par la chaleur naturelle, après sa réduction. On peut en voir un, entr'autres, dans les Feuilles hebdomadaires des Pays-bas François, en Mars 1761, pag. 119 & suiv. Cependant la chaleur naturelle n'a point opéré cet avantage en la personne de Joseph Carlet ; le boyau s'est ouvert, & heureusement que cette ouverture s'est faite antérieurement & parallèlement à l'anneau. C'est événement démontre qu'il seroit mieux de retenir, pendant quelque tems, l'intestin dans la plaie, après l'avoir débridé de l'anneau.

Mais pour revenir à celui qui est gangrené, le chirurgien le coupera-t-il tran-

verticalement haut & bas, c'est-à-dire, au-dessus & au-dessous, pour en ôter la gangrene ? Il ne peut y avoir, à la vérité, de ressource que dans ce parti ; mais après l'amputation, il s'agit de procurer la réunion des deux bouts divisés : pour cela, il est essentiel de reconnoître lequel des deux bouts répond à l'estomac, afin de l'introduire dans l'autre, pour qu'il s'en fasse adhérence. Nous devons cette découverte au génie de M. Ramdhor, chirurgien du duc de Brunswick, lequel, dit le célèbre M. Louis, après avoir amputé environ la longueur de deux pieds d'intestin, avec une portion du mésentère gangrené, dans une hernie, engagea la portion supérieure de l'intestin dans l'inférieure, & il les maintint ainsi par un point d'aiguille auprès de l'anneau ; les excréments cessant dès-lors de passer par la plaie, reprirent leur cours ordinaire par l'anus. La personne a été guérie en peu de tems.

Il est important, & l'on ne sçauroit assez le répéter, que la portion supérieure de l'intestin soit infinuée dans l'inférieure ; cette attention doit décider de la réussite de l'opération. Comme il n'est pas facile de distinguer quelle est précisément la portion qui répond à l'estomac, & celle qui conduit à l'anus, il faut, pour s'en assurer, retenir les deux bouts de l'intestin dans la plaie,

les y fomentent avec un peu de vin chaud, en suite bien examiner par lequel des deux bouts se fait le dégorgement des matieres stercorales.

On voit que cette manœuvre exige beaucoup d'attention pour en assurer le succès. Mœbius , le premier panégyriste de la méthode de Ramdhor , assure qu'il n'a pu réussir dans les expériences qu'il a voulu en faire sur les chiens , & que l'animal est mort de l'épanchement des matieres dans la cavité du ventre , occasionné par la désunion des deux bouts du canal intestinal (a). On peut remarquer de-là , que le procédé ingénieux de M. Ramdhor , quoique d'ailleurs très-recommandable par les avantages qu'il nous promet , ne peut absolument passer pour infallible. A quoi se résoudre donc ? Prendra-t-on le parti , pour mettre plus en sûreté la vie du malade , de retenir dans la plaie le bout de l'intestin qui répond à l'estomac , afin de procurer dans cet endroit un anus artificiel , c'est-à-dire une issue permanente pour la décharge continuelle des excréments ? Il seroit bien triste pour les malades , s'ils ne pouvoient guérir , sans être assujettis pour toujours à une incommodité aussi rebutante que

(a) On croit cependant qu'il ne fit qu'assujettir les deux extrémités de l'intestin par quelques points d'aiguille , sans les insinuer l'un dans l'autre.

désagréable. On sent donc par tout ce que nous venons de dire , que ces circonstances exigent toujours , de la part de celui qui opere , les attentions les plus réfléchies , & forment en même tems le point le plus intéressant de l'art de guérir ; en effet , la gangrene de l'intestin est un accident des plus fâcheux , & qui demande par conséquent les procédés les plus délicats. La vie du malade , dit , avec raison , le même M. Louis , peut dépendre du discernement du chirurgien , dans le choix des différens moyens qu'il convient d'employer , & dont l'application , pour être fructueuse , doit être faite avec autant d'intelligence que d'habileté.

L E T T R E

De M. ROZE , chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu , lieutenant de M. le premier chirurgien du roi , à N.ours , & correspondant de l'académie royale de Chirurgie , contenant deux Observations ; l'une sur une Fille de quatre ans , réglée depuis trente mois ; l'autre sur une Religieuse , à laquelle ses règles ont reparu à l'âge de soixante-douze ans.

MONSIEUR ,

La Lettre de M. Le Cat , insérée dans

vosre Journal du mois d'Avril dernier, pag. 309, me fournit l'occasion d'effectuer un projet qu'il y a long-tems que j'ai formé, c'est de vous adresser deux cas diamétralement opposés, & sur lesquels je donneroïs les témoignages les plus authentiques, si quelqu'un en doutoit. Je me suis, tant dans vosre Journal, que dans tous les autres ouvrages périodiques, fait une loi de ne m'annoncer que du côté de l'observation, laissant aux physiciens l'explication des différens phénomènes qui se présentent dans la nature; & je souhaite bien sincèrement que M. Le Cat trouve dans mes deux observations des ressources pour appuyer son système sur *la phlogose utérine*, tant pour l'éruption que pour la cessation du flux menstruel.

I^{er} CAS. Une jeune enfant, âgée de quatre ans & demi aujourd'hui, est réglée depuis trente mois, & se soutient dans cette évacuation depuis ce tems; cependant il est arrivé quelques petits dérangemens dans les périodes, comme de trois & quatre mois, pendant lesquels il est survenu à cet enfant des dartres humides au visage, & des fluxions catarrheuses sur les yeux, qui n'ont pu être détruites que par le moyen des doux évacuans, & les vésicatoires long-tems entretenus, & sur-tout par le retour du flux menstruel. Cette petite fille, dont

le tempérament n'est ni foible ni robuste ; est cependant par fois rêveuse & un peu mélancolique , sujette à des maux de tête très-fréquens , & à des coliques dans le bas-ventre ; son teint est assez vif , blanc & coloré ; ses cheveux sont blondins & abondans ; sa taille est celle des enfans de son âge ; enfin elle n'a ni plus d'appétit , ni plus d'embonpoint , que si elle n'étoit point réglée. Frappé de la première apparition , je demandai aux parens qu'ils m'informassent des suites , ne prévoyant pas que cette opération se soutiendrait aussi constamment. Les accidens auxquels cet enfant s'est trouvée souvent exposée , m'ont mis à portée de m'en instruire par moi-même , & j'ai eu occasion de remarquer que le sang , qui paroît depuis trente mois , devient toujours de plus rouge en plus rouge , & plus abondant ; de façon qu'aujourd'hui il est semblable à celui d'une personne de vingt-cinq ans , bien robuste & bien saine ; sa quantité ne peut être évaluée , attendu que , lorsqu'il y a six semaines de retard , l'évacuation suivante est du moins d'un quart au dessus de celle qui arrive au bout d'un mois précisément. L'évacuation est toujours précédée d'un léger assoupissement , d'un peu de maussaderie , & d'une envie de pleurer , qui , si elle n'étoit combattue , durerait autant que l'évacuation ; le linge est d'abord taché en rouge.

pâle; la nuit suivante, d'un rouge-rose, & le troisieme jour, plus foncé; cinq jours terminent tout; & quelques taches un peu laiteuses suivent encore pendant trois ou quatre jours, après lesquels la petite fille rentre dans son air de gaieté; ces taches sont, pendant les quatre premiers jours, de la largeur d'un écu de trois livres, au nombre de cinq, six, & quelquefois huit.

On a grandement soin, sur mes représentations, soit à l'approche, soit dans le tems des règles, de ne point chagriner cette petite enfant, ni de lui rien faire faire qui puisse la trop fixer; au contraire, j'ai fort recommandé la dissipation & la promenade, lorsque la saison le permet.

La lecture de beaucoup d'ouvrages sur cette matiere, m'a fait connoître plusieurs exemples prématurés; mais il ne m'en est point encore parvenu d'aussi précoces; car vous voyez, Monsieur, que cette petite fille, qui a aujourd'hui quatre ans & demi, qui sont cinquante-quatre mois, ayant été réglée, il y a trente mois complets, a commencé à avoir cette évacuation à deux ans précisément; & ce qu'il y a de singulier, c'est la constance avec laquelle elle s'est soutenue. J'aurai le soin de suivre cet événement, à mesure que le sujet avancera en âge: je ne me proposois d'en rendre compte, que lorsqu'elle auroit quatorze ans.

138 DEUX OBSERVATIONS

persuadé qu'elle pourra être de quelque utilité à ces grands génies qui, dans l'histoire naturelle, rendent la raison physique de tous les événemens qui s'y passent ; comme M. Le Cat y tient un rang bien distingué, j'ose me flatter qu'il ne me sçaura pas mauvais gré de mon observation. M. Astruc, dans son *Traité sur les Maladies des femmes*, paroissoit avoir approfondi la matière au chapitre qui traite de cette évacuation ; cependant les différens événemens, qui annoncent tous les jours sur cet objet, semblent contrarier les systèmes qu'on a pu avoir imaginé sur les causes physiques de ce flux. Quant à moi, je le répète, je ne me charge point des frais de l'explication, elle surpasse mes foibles connoissances ; mais toujours occupé de tout ce qui peut tendre à l'avancement, aux progrès de l'art & à l'avantage du public, je me ferai dans tous les tems un devoir de ne rien laisser échapper de tout ce qui me paroîtra mériter & fixer l'attention des sçavans. Si le cas que j'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur, n'est ni nouveau, ni essentiel, on ne pourra me blâmer d'avoir voulu devenir utile ; au surplus, je déclare que dans tous les ouvrages que j'ai sur cette matière, ainsi que dans les ouvrages périodiques, que je vois depuis dix-huit ans, tels que le Journal de Verdun, le Mercure de

France, le Journal Œconomique, celui de Médecine & le Trévoux, je n'ai rien vu de semblable; d'ailleurs le fait par lui-même étant rare, pourroit gagner quelque chose, n'étant même que confirmatif: il n'en est pas de même de celui qui suit; je l'ai trouvé dans plusieurs auteurs. Quoiqu'il en soit, comme le détail en sera très-bref, je n'ai pas cru pouvoir m'en dispenser de l'insérer à la suite du premier.

II. CAS. Une religieuse de la Congrégation de notre ville; morte l'année dernière, avoit eu ses règles depuis l'âge ordinaire, jusqu'à quarante-cinq à cinquante ans. Depuis ce tems, jusqu'à soixante-douze, elle n'avoit rien vu; & depuis soixante-douze ans, jusqu'à celui de soixante-dix-neuf, qu'elle est morte, ses règles ont reparu aussi régulièrement & aussi abondamment tous les mois, que dans l'âge le plus vigoureux.

Je ne puis dissimuler toutes-fois cependant que ce cas ne fortifie le jugement de Schenkius, au livre 4^e de ses Observ. en rapportant l'histoire d'une femme qui étant réglée à cent trois ans, ne pouvoit l'être ainsi sans quelques vices de l'utérus; car la religieuse, dont je fais mention, avoit rendu par le vagin des portions polypeuses en différens tems, & sur-tout depuis que ses règles avoient reparu; & elle souffroit même beaucoup dans la région de la ma-

trice , & dans tout le bas-ventre , lorsque l'évacuation devoit arriver ; il n'y a de singulier que la régularité des périodes & la quantité du sang , toujours également sans augmentation , plus dans un tems que dans l'autre.

O B S E R V A T I O N S

Sur un Cancer de l'œil , & sur une Maladie singuliere ; par M. MARTIN , chirurgien principal à l'hôpital Saint André de Bordeaux.

Ce ne sont pas toujours les cures heureuses qui perfectionnent l'art. La gloire que les auteurs en retirent , fait que , dans les cas extraordinaires , ils négligent d'en rechercher les causes , & souvent ces recherches même ne leur sont pas permises ; de façon qu'on voit tous les jours , pour le malheur de notre art , qu'après des merveilles opérées , il ne reste d'autre fruit que l'admiration. L'ouverture des cadavres qui nous découvre le siège d'une maladie qu'on ne sçauroit connoître , sans ce moyen , peut donc être d'une grande utilité , sur-tout si cette connoissance nous empêche de confondre une maladie curable , avec celle qui ne l'est point. J'ai l'honneur de présenter au public deux maladies rares ; l'ouver-

ture des cadavres m'a fait juger que l'une auroit pu guérir par l'opération, & que l'autre étoit sans ressource.

I^{re} OBSERV. Marie Decam, âgée de cinq ans, de Barfac, à six lieues de cette ville, entra dans notre hôpital, le 2 Avril, presque moribonde, avec une tumeur à l'œil gauche, qui sortoit hors de l'orbite, de la longueur de quatre pouces, & qui en avoit trois de circonférence, ressemblant par ses inégalités & ses bourgeons, à un chou-fleur, étranglée comme par un anneau ovalaire, par les paupières, de façon qu'on ne pouvoit rien introduire entre ces parties, sans qu'elles fussent pourtant adhérentes. L'odeur qui exhaloit de cette tumeur, infectoit; & l'humour qui en découloit, étoit séreuse & sanguinolente. Sur le moment, l'extirpation en auroit été faite, si les forces de ce petit enfant l'avoient permis; mais malheureusement pour nous, le peuple de cette ville craint tellement notre maison, qu'il n'y vient qu'à la dernière extrémité, quoiqu'il n'y ait point d'hôpitaux dans le royaume, où les malades soient mieux soignés que dans celui-ci. N'ayant pu recevoir aucun secours, la mort vint terminer ses douleurs. Après sa mort, je cherchai à reconnoître la nature de la maladie; pour cet effet, j'enlevai les tégumens communs du crâne & de la face; ils me parurent

dans le meilleur état, ainsi que les parties qu'ils recouvroient dans ces endroits. Je séparai ensuite la tumeur près des paupieres ; elle pesoit vingt onces : en la coupant par tranches, il en sortit un sang noirâtre ; & dans plusieurs endroits de son intérieur, il y avoit des foyers de suppuration. Le cerveau mis à découvert, il me parut avoir la même mollesse qu'il a ordinairement chez les petits sujets ; les éminences & cavités étoient les mêmes, si ce n'est la couche optique du côté gauche, qui me parut un peu plus solide que la droite ; & le nerf qui semble en sortir, n'avoit pas la moitié de la grosseur du même nerf qui alloit à l'œil sain. Le globe étoit tout changé de nature ; il ne formoit, avec cette masse, qu'un seul & même corps ; la graisse qui se trouve ordinairement dans cette cavité, étoit aussi confondue, ainsi que les muscles droits & grand oblique, jusqu'environ six lignes de leur attache postérieure ; enfin toutes ces parties ne représentoient qu'un corps dur & inégal, blanc dans son centre, résistant à un bon scalpel, lorsque je le coupois, & qui avoit distendu l'orbite, tant dans la circonférence de son fond, que dans celle de son rebord antérieur, d'un tiers plus que celle de l'autre côté. Le périoste, ainsi que les os qui composent cette cavité, n'étoient point altérés, ni leur épaisseur diminuée :

on ne remarquoit aucun écartement entre eux ; cependant la fosse orbitaire avoit acquis la distension que j'ai dit , dans l'espace de six mois.

II. OBSERV. Jean Langereau , de Saint-Stephe en Medoc , âgé de trente ans , entra aussi dans notre hôpital , le 2 Mars. La paupiere supérieure gauche étoit considérablement tendue & enflammée ; la tempe du même côté , élevée jusqu'au-dessous du zygoma : l'œil qu'on ne pouvoit découvrir qu'avec peine , avoit beaucoup augmenté de volume ; la cornée transparente épaissie , paroissoit s'élever en écailles , dans différens endroits de sa surface ; & dans d'autres , elle étoit ulcérée : la sclérotique étoit à-peu-près dans le même état , & la partie de la conjonctive , qui se réfléchit pour aller tapisser la paupiere inférieure , sortoit hors de l'orbite. Ce dernier accident ne m'affligea guères ; Maître Jean nous apprend qu'elle peut considérablement s'étendre , sans perdre son ressort. J'ai traité un enfant de six ans , d'un anthrax sur la paupiere supérieure , qui avoit tellement distendu cette membrane , qu'elle descendoit jusques sur la pommette. Suivant l'avis de l'auteur , je n'y touchois point avec l'instrument ; elle suppura beaucoup ; ensuite , peu-à-peu , elle reprit son état naturel ; de façon qu'elle ne paroît aujourd'hui affectée , que par l'éctro-

pion, qui est une suite nécessaire de l'an-thrax, qui avoit son siège entre le releveur & l'orbiculaire. Je reviens à Jean Langereau : le volume du globe, l'état de la cornée, celui de la paupiere & des tempes me firent tout craindre pour la perte de l'œil ; & sans les derniers accidens, que j'attribuois assez mal à-propos, comme on le verra par la suite, à une maladie essentielle du globe, M. Dubruel, chirurgien en chef, auroit été d'avis de l'extirpation. Les secours les mieux indiqués lui furent administrés, pendant le tems qu'il a resté dans l'hôpital ; nous avons toujours eu le désagrément de les voir sans succès, & le mal augmenter jusqu'au 13 Avril, jour de son décès. Après sa mort, voulant procéder à l'examen de cette maladie, je commençai par disséquer les tégumens du côté malade, ils me parurent dans un bon état. L'enveloppe du muscle temporal étoit soulevée : je la dégageai de la premiere portion de ce muscle, avec beaucoup de peine. Une substance filamenteuse assez compacte, & comme gypseuse, en faisoit l'adhérence : les humeurs & membranes de l'œil étoient un peu changées ; cependant elles se distinguoient, & aucune partie n'étoit plus altérée que la cornée transparente. Entre le périoste & l'orbite, il y avoit un épanchement semblable à celui qui étoit sous la tente du crotaphite. Les

os les plus minces de cette cavité étoient détruits , & les autres cariés ; l'apophyse ptérygoïde , & une grande étendue de la base du crâne , étoient aussi affectés. La nature particuliere de cette humeur , & les ravages qu'elle avoit produits particulièrement sur les os , me parurent trop singuliers pour borner mes recherches à ce seul examen. J'ouvris le cerveau : les membranes étoient dans l'état ordinaire ; ce viscere étoit beaucoup plus mou , qu'il ne se trouve chez les adultes : les ventricules latéraux & inférieurs contenoient une grande quantité de sérosité ; enfin il ne m'a paru pécher que par la mollesse : les couches des nerfs optiques que j'examinai avec beaucoup d'attention , n'étoient nullement affectés. Mais quelle fut ma surprise , après avoir mis le cerveau renversé sur un plat , de trouver entre la dure-mere , & la fosse moyenne du crâne , du côté affecté , une substance semblable à celle que j'avois trouvée sous l'aponévrose du crotaphite , & dans l'orbite ! Cette espece de production étoit très-abondante , & tellement adhérente à la dure-mere , que la macération la plus longue n'a pu la détacher ; elle sembloit entièrement lui appartenir.

Ce malade ne s'est jamais plaint de douleur de tête ; il n'y a eu aucun symptome de compression du cerveau ; cependant la

quantité du fluide épanché étoit plus que suffisant pour en produire les accidens. Il n'y avoit que deux mois que la maladie avoit commencé, lorsqu'il vint à l'hôpital : il n'y a resté que quarante-un jours ; dans moins de trois mois & demi, le mal a donc fait assez de progrès, pour détruire des os privés presque de substance spongieuse, sans attaquer des parties molles, plus faciles, en apparence, à consommer. Il m'a assuré n'avoir jamais vu d'autres femmes que la sienne, dont la vertu ne pouvoit être soupçonnée, & qu'il ne pouvoit attribuer la cause de ce mal, qu'à une chute faite, quinze jours auparavant, sur la tête : je n'affure point que cet accident ait fait naître cette maladie ; cependant on pourroit peut-être le soupçonner, en admettant l'explication ingénieuse, que nous a donnée dans un fait à-peu-près semblable, M. Vieillard, dans le Journal du mois de Juin 1763. Je laisse aux personnes plus heureuses en conjectures, que moi, à prononcer différemment. En attendant, comme je n'ai apperçu aucun vice chez ce malade, je me contente de celle que cet habile médecin nous a donnée ; & , à son exemple, je vais proposer ma façon de penser sur la propagation de cette maladie.

Le fluide épanché en grande quantité dans la fosse moyenne du crâne, par le

décollement de la dure-mere , a passé dans l'orbite , par le moyen de la fente sphénoïdale ; & la fente sphéno-maxillaire lui a permis de s'insinuer vers la base du crâne , & sous l'aponévrose du crotaphite. On peut encore présumer que les membranes où cette espece de production étoit adhérente , se sont détachées de l'os par la commotion , lors de la chute. L'anatomie confirme également l'une ou l'autre façon de penser , & explique pourquoi cette maladie s'est bornée aux arcades sourcilières , & au *processus* , tandis qu'elle est parvenue jusqu'au dehors de la base du crâne.

En faisant le parallele des deux maladies qu'on vient de décrire , il est aisé de juger que celle de Marie Decam étoit curable , en extirpant l'œil , au lieu que Jean Langereau étoit sans ressource. En effet , dans la premiere , le mal avoit commencé par le globe , & s'y bernoit , quoiqu'il fût d'un volume extraordinaire. La diminution du nerf optique prouve seulement que la rétine ne faisoit plus ses fonctions ; & la couche plus solide , confirme que ces nerfs ne se croisent point , comme quelques-uns l'ont cru. Au contraire , dans la seconde observation , l'affection du globe étoit symptomatique , & par conséquent l'extirpation inutile : la cause se trouvoit dans l'intérieur du crâne , ou dans la commotion des mem-

branes , comme je l'ai déjà dit ; (l'état de la couche & du nerf fenſitif de l'œil prouve bien cette vérité.) Quel remede y avoit-il donc à faire ? Je n'en ſçache aucun ; & je regarde une ſemblable maladie , comme au-deſſus de la puiſſance de l'art ; tandis que la première , ſi on l'avoit priſe de bonne heure , avec les précautions qu'on doit prendre , avant d'opérer les maladies d'impureté , auroit certainement guéri.

L E T T R E

Contenant une Obſervation ſur une Plaie de la gorge ; par le même.

MONSIEUR,

Dans votre Journal du mois de Juin de l'année dernière , vous avez eu la bonté d'inſérer mon Obſervation ſur une Plaie de la gorge , qui préſentoit des circonſtances ſingulières , par rapport à la lésion des parties. En voici une qui , par ſa nature , & le défaut de ſecours dont a été privé celui qui en fait le ſujet , mérite , je crois , d'être conſervée.

M. . . . âgé d'environ vingt-fix ans , fut bleſſé , le 7 Janvier , dans un bois peu éloigné de cette ville , avec un couteau qui coupa en travers le cartilage thyroïde , &

le paquet des fibres charnues de l'œsophage , qui s'attachent aux parties latérales de ce cartilage ; de façon que le muscle grand droit antérieur du côté gauche , paroïsoit sensiblement ; ainsi que le long fléchisseur du col. On sent parfaitement que les muscles de l'os hyoïde , & du larynx , qui s'attachent au sternum , devoient être coupés dans leur partie supérieure , de même que les extrémités des rameaux d'arteres & veines , qui vont & reviennent à ces parties. Ce blessé resta dans ce bois , sans avoir la moindre assistance de personne , pendant quatre jours , ses pieds dans l'eau , & la plaie exposée aux injures de l'air. La justice fut informée , par un passant , de son état , le 11 du mois. Elle s'y transporta dans le moment , avec un chirurgien qu'elle trouva sous sa main. Ce chirurgien crut devoir faire à cette plaie cinq points de suture , affermis par deux rouleaux de linge , passés dans l'anneau du fil & le nœud , qui rapprochoient très-bien les bords. Dans cet état , il fut porté à l'hôpital. Mon expérience m'a appris le danger qu'il y a de porter le moindre point d'aiguille sur ces parties ; aussi ne manquai-je point de couper cette suture si artistement faite. La plaie exhaloit une odeur cadavéreuse : sa surface présentoit des chairs blafardes & mortifiées. Une boisson que je lui fis prendre , passa toute au dehors : je n'en

fus point surpris ; car il n'y avoit pas une fixieme partie du diametre de l'œsophage conservée : l'air sortoit avec force , & j'agitoit la flamme d'une chandelle. Je lavai cette plaie avec du vin miellé tiède ; j'en imbibai un plumasseau que j'appliquai dessus , soutenu par des compresses & un bandage qui inclinôit la tête sur la poitrine. Deux heures après ce pansement , le pouls s'éleva. M. du Bruel , aujourd'hui chirurgien en chef , jugea à propos de lui faire tirer six onces de sang : cette premiere saignée eut du succès ; & le lendemain , elle fut réitérée deux fois , avec le même fruit. Quand la plaie parut mondifiée , nous cessâmes l'usage du vin miellé. Les pansemens furent moins fréquens , & ils se firent avec un plumasseau légèrement chargé de baume d'Arcæus. Une conduite aussi simple , dans une plaie si considérable , avec l'attention de tenir la tête penchée en devant , auroit cependant guéri notre malade , dans l'espace d'un mois , si son imprudence ne l'avoit point porté à manger , avec excès , des alimens solides , qui firent rouvrir la plaie par l'action des muscles déglutifs ; néanmoins , trois semaines après cette inconsidération , en suivant le même traitement , il fut très-bien guéri. Cette observation , ainsi que d'autres , qu'on peut lire dans les auteurs , prouvent les ressources de la nature dans

ces sortes de plaies. Ces plaies ne sont mortelles, que quand le tronc commun des artères carotides & les veines jugulaires internes sont intéressés. Ces vaisseaux sont assez à l'abri de cet accident, par le mastoïdier antérieur, & l'éminence du larynx, lorsque l'instrument qui coupe en travers, n'est pas bien affilé, & que le courage manque au suicidé, ou à l'assassin.

O B S E R V A T I O N

Sur une Plaie singulière à la face, compliquée de la présence d'un corps étranger ; par M. LE ROI, chirurgien interne de l'hôpital de S. André de Bordeaux.

Le 30 Novembre 1763, fut porté dans notre hôpital le nommé Jean Dèchamps, âgé de vingt-sept ans, qui avoit reçu un violent coup d'épée sur l'os de la pommette, très-près de son union avec l'apophyse zygomatique. La plaie me parut d'abord de si peu de conséquence, que je n'y fis presque aucune attention ; je me contentai de la panser très-simplement.

Trois jours se passèrent sans nul accident ; ce ne fut que vers la fin du quatrième, que le malade se plaignit beaucoup de la gorge : je m'apperçus même qu'il crachoit une

matiere purulente & sanguinolente; son pouls étoit fort tendu : il avoit le visage rouge & enflammé. La multiplicité de tous ces accidens obligea le chirurgien en chef (a), sous la direction duquel je pansois ce malade, de faire quelques recherches pour en découvrir la cause; elle fut bientôt connue; elle dépendoit de la présence d'une portion de la lame d'épée, qui avoit fait la plaie, & qui pénétoit très-près du voile du palais; la pointe même qui excédoit de deux à trois lignes, irritoit & déchiroit la base de la langue, dans les divers mouvemens qu'elle étoit obligée de faire, sur-tout dans le tems de la déglutition.

On se mit à même de faire l'extraction de ce corps étranger. La plaie fut dilatée, & le corps, qui ne paroissoit point, mis à découvert. On fit tous les efforts pour l'extraire : on mit en usage les différentes especes de pincettes, & cela, sans succès.

On imagina de former une espee de levier proportionné à la partie : on l'introduisit dans la bouche. La pointe de l'épée fut engagée sur l'extrémité du levier qui lui correspondoit : ce moyen qui a eu lieu dans d'autres cas à-peu-près semblables, réussit très-bien dans celui-ci, & permit, après quelques legeres secousses, la sortie

(a) M. Gouteyron.

du corps étranger, par le lieu de son entrée.

Quoique l'extraction du corps étranger fût faite, nous ne fûmes pas pour cela fort tranquilles sur les suites de cette plaie. Nous avions tout à craindre de la fracture de l'os maxillaire, & de l'entrée du corps étranger dans son sinus, ne pouvant guères nous imaginer qu'un corps de cette espèce se frayât un passage dans cette partie, sans y produire quelques-uns de ces accidens : les suites calmerent néanmoins notre crainte ; car depuis le moment de l'extraction du corps étranger, la plaie fut de mieux en mieux ; &, à l'aide d'un léger digestif, & du baume verd de Metz, qui fut employé dans les derniers pansemens, la plaie parvint à une cicatrice parfaite.

Le succès heureux de cette cure nous donna lieu de penser que l'épée, après avoir fracturé l'os de la pommette, s'étoit porté directement entre l'apophyse ptérygoïde, & le sinus maxillaire ; que ce sinus n'avoit reçu aucune atteinte de la part de cet instrument, & que la violence du coup, à l'aide d'une route presque frayée, lui avoit permis de s'y engager, sans fracturer aucune de ces parties.



L E T T R E

De M. BEAUSSIER, chirurgien-major du régiment Suisse de Castella, ancien aide-major des hôpitaux ambulans en Allemagne, à M. ROUX, auteur du Journal de Médecine, sur les inconvéniens qui résultent de l'usage des remèdes spiritueux, dans les Plaies d'arme à feu.

Les fastes de la médecine s'ouvrent également aux bons & aux mauvais succès. Les cures malheureuses, rapportées sincèrement, peuvent éclairer ces routes ténébreuses, où les meilleurs praticiens s'éloignent quelquefois des vues de la nature. Les principes les plus incontestables sont susceptibles d'applications séduisantes. Votre attention à nous présenter les observations intéressantes; nous retrace les principes, les développe, & découvre scrupuleusement toutes les faces sous lesquelles nous devons les envisager. Je voudrois servir l'humanité, en publiant l'observation que j'ai l'honneur de vous envoyer, détruire d'anciens préjugés, & défendre les blessés de l'ignorance ou de l'inattention:

En l'accueillant, vous ferez parvenir

l'instruction à des praticiens peu à portée de voir, peu accoutumés à bien voir. Les conseils qui leur viennent d'ailleurs, sont mal reçus.

Le nommé Pringar, chasseur de M. de Cernay, lieutenant de roi, commandant à Belfort, eut un fusil crevé entre les mains, le 28 Mars 1764. Cet homme, âgé d'environ cinquante ans, étoit d'un tempérament sain & vigoureux, d'une taille au-dessus de la médiocre. Les éclats du canon emportèrent la seconde & la troisième phalange du pouce de la main gauche, qui ne tenoit que par le tendon fléchisseur délabré. Le premier os du métacarpe étoit luxé avec le trapézoïde; les tégumens de l'index emportés à la base de la première phalange, & sur la face interne du premier os du métacarpe; le thénar, l'anti-thénar & l'aponévrose palmaire, emportés en partie, & contus. Je fus appelé le premier, pour panser le blessé: j'achevai de séparer le pouce: j'arrêtai l'hémorragie, qui recommença le troisième jour, en le pansant, & se renouvela deux ou trois fois le même jour, jusqu'à ce qu'ayant découvert l'arcade palmaire, nous y appliquâmes l'agaric, qui arrêta le sang. Le malade passa entre les mains des chirurgiens de la ville.

Le malade ne fut point saigné, parce

que , disoit-on , il avoit perdu beaucoup de sang. On ne lui donna point de lavement , dans le commencement : le pòuls devint fort & plein ; le bras devint , le quatrième jour , très-gonflé & douloureux : la fièvre augmentoit , le délire l'accompagnoit ; la suppuration étoit fort lente. Je proposai la saignée , & les cataplasmes de farines émollientes. On consentit , le cinquième jour , à faire une saignée du bras , à huit heures du soir ; & à appliquer un cataplasme mal cuit , de fleurs de sureau & de camomille. Les escarres se gangrenerent : on les retrancha , & on eut recours au vin & à l'eau-de-vie. La fièvre , que la saignée calma un peu , augmenta le sixième , le septième & le huitième de la maladie : le ventre étoit resserré ; les douleurs , les inquiétudes redoublèrent : on donna quelques lavemens sans succès ; on les émétisa ensuite , avec aussi peu d'effet : la mâchoire inférieure entra en convulsion , & ne permit plus au malade que quelques cuillerées de liquides : le tétanos se joignit à cet accident : le pus fit une fusée sur le dos de sa main ; ce qui rendit les pansemens douloureux : le délire augmentoit la nuit ; les mouvemens convulsifs devenus plus considérables , la fièvre , l'affoiblissement terminèrent le sort de ce malheureux blessé , le 3 Avril. L'eau-de-vie ,

le vin en fomentation, la térébenthine dans les digestifs, étoient employés.

Cette plaie, quoique peu compliquée, est devenue mortelle. En la rangeant dans la classe des plaies d'armes à feu, il est aisé d'en expliquer les accidens.

1^o Les saignées fréquentes, les lavemens, les minoratifs, le délayans sont de ces précautions qui ne supposent que les premiers élémens de la chirurgie, & qui étoient essentiellement nécessaires.

2^o Mais un symptôme dont les conséquences ne se présentent pas à tout le monde, & sur lequel sont fondés les moyens que les maîtres de l'art ont proposé dans la cure des plaies d'arme à feu, c'est la commotion, l'ébranlement général du système nerveux, qui dérange & pervertit toutes les fonctions animales. Cet accident a attiré l'attention des praticiens, par la singularité des effets qu'il produit, & qui dépendent des mouvemens sympathiques des nerfs. Le traitement de la plaie est devenu l'objet secondaire de la cure. L'éréthisme, le spasme a fixé les premiers soins : l'expérience a prouvé que les précautions qu'exige la dernière indication, étoient favorables à l'autre.

Les suppuratifs, les émolliens, les relâchans remplissent cette double intention. En calmant l'irritabilité des nerfs, non par

des anti-spasmodiques, des toniques & des spiritueux, mais par des humectans, on prévient la tension qui cause tant de désordres, on relâche toute la machine; on dispose les humeurs à prendre la route de la plaie, où il se trouve assez de force pour former de bon pus.

Les spiritueux, tels que l'eau-de-vie, l'esprit-de-vin, le vin, les sels, sont donc opposés à la cure des plaies d'arme à feu. Ils portent trop d'action & augmentent le spasme; ils desséchent. En vain s'effraie-t-on du gonflement & de la gangrene. Ces accidens ne sont à craindre, que lorsque les fluides sont épanchés, ou que les solides, en contraction, sont hors d'état de céder à la réaction, & par leur roideur, jettent le désordre dans la circulation; on suppose que les parties aponévrotiques ont été suffisamment débridées.

Ces idées ne sont pas nouvelles: on y applaudit; mais l'habitude, le torrent de l'exemple & du préjugé l'emportent en faveur des spiritueux. Si vos conseils pouvoient sauver quelque blessé, vous repentiriez-vous de les avoir répétés?

J'ai l'honneur d'être, &c.



OBSERVATION

*Sur un Ulcere gangreneux , à la vessie ; par
M. DESGENETS , maître en chirurgie
à Senlis.*

Le 30 Mars 1763 , je fus appelé , au village de Courteuil , à une petite lieue de Senlis , pour voir le fils du sieur Jolyge , meunier & fermier de S. A. M^{te} le prince de Condé , âgé d'environ 10 ans. Cet enfant étoit tombé d'une voiture chargée de six quarts de vin , qu'il conduisoit. Comme il étoit seul , il resta sur la place pendant six ou sept heures , au bout desquelles on le retrouva , après beaucoup de perquisitions. L'ayant examiné avec soin , je lui trouvai le tibia de la jambe gauche , fracturé vers sa partie moyenne , l'humerus , du même côté , avoit aussi une fracture à sa partie moyenne : il avoit , outre cela , une plaie de la longueur de trois travers de doigt , située au-dessus du petit angle de l'œil gauche , anticipant inférieurement jusques sur le muscle crotaphite , qui étoit à découvert , & pénétrant supérieurement jusqu'au péricrâne. Je réduisis les fractures de l'une & de l'autre extrémité : je pansai la plaie de la tête ; ensuite je saignai le

malade ; je le laissai sans aucune souffrance ; ayant toute la connoissance & le raisonnement qu'un enfant de cet âge a coutume d'avoir. Je conseillai qu'on lui donnât une infusion de vulnéraires ; mais il ne voulut rien prendre. Je fus le voir, le lendemain, à sept heures du matin. Je lui trouvai le poulx un peu ému ; la mere , qui en prenoit soin elle-même , me dit qu'il ne se plaignoit ni de ses fractures , ni de sa plaie de tête , mais que , sur les deux heures du matin , il avoit eu de grandes envies d'uriner , sans l'avoir pu faire. J'examinai alors le bas-ventre , & les parties extérieures de la génération. Je n'y remarquai qu'une très - legere impression sur le scrotum , à côté du raphé , & une tension un peu douloureuse au bas-ventre , occasionnée par l'urine retenue dans la vessie. Convaincu que l'impression que je voyois sur le scrotum , n'avoit pu être faite que par le pied d'un cheval , ou par la roue de la voiture , je crus devoir employer le cathéter dans cette circonstance , pour tirer l'urine de la vessie , plutôt que d'avoir recours aux remedes internes , qui auroient pu être préjudiciables , ou du moins sans succès ; n'ayant point cet instrument sur moi , je me contentai de panser la plaie de tête , & de lui faire une seconde saignée. Je revins , l'après-midi , sur les trois heures : je le sondai sans aucune difficulté , &

l'urine

l'urine sortit assez aisément ; je remarquai pour lors que le scrotum se gonflait un peu : j'y appliquai un cataplasme composé de farine de seigle, de celle de fève & d'oxycrat ; je saignai le malade pour la troisième fois.

Le lendemain, qui étoit le troisième jour de l'accident, j'appris de la mère, que son enfant avoit extrêmement souffert toute la nuit, qu'il n'avoit fait qu'un cri pour lâcher de l'eau, sans avoir pu y parvenir. Je lui trouvai un peu de fièvre, & j'observai un gonflement assez considérable au périnée, à la verge & aux bourses, qui étoient transparentes ; le bas-ventre, dont le volume étoit considérablement augmenté, étoit œdémateux depuis l'ombilic ; l'enflure s'étendoit jusqu'au tiers supérieur des deux cuisses. Je conjecturai que l'urine retenue dans la vessie, ne pouvant avoir son cours, s'infiltrait dans le tissu cellulaire de toutes les parties voisines, & causoit tout ce ravage. L'enflure de la verge ne me permettant pas d'introduire la sonde, je crus qu'il étoit nécessaire de faire une ponction au périnée ; mais les parens auxquels je le proposai, ne voulurent pas y consentir. Je leur prognostiquai que la gangrene ne tarderoit pas à se mettre à toutes ces parties ; c'est pour la prévenir, s'il étoit possible, que j'y

appliquai des compresses trempées dans de l'eau-de-vie camphrée, à laquelle j'avois ajouté du sel amimoniac.

Le quatrième jour, je trouvai l'enfant qui souffroit des douleurs affreuses ; l'inflammation du périné & le gonflement du scrotum étoient portés au dernier degré ; il ne pouvoit y rien souffrir dessus. Je dis à la mere de continuer le défensif, & de lui donner un calmant ; ce qui fut fait. Je fus très-étonné, le cinquième jour du calme, dans lequel je trouvai l'enfant ; il avoit très-peu de fièvre : on me dit qu'il avoit dormi une bonne partie de la nuit. Après avoir levé l'appareil, j'apperçus toute la base du scrotum, qui étoit tombée par la mortification, & qui avoit laissé les testicules à découvert : ils étoient gonflés & enflammés, sans cependant être attaqués de la gangrene. Je fis continuer le défensif à l'ordinaire : j'aurois bien voulu faire prendre au malade quelques bols de quinquina, pour remédier à la pourriture ; mais il ne fut pas possible de l'y engager : je le laissai assez tranquille, l'urine s'écoulant abondamment par le tissu cellulaire du scrotum ; ce qui le soulageoit, & fit presque cesser les douleurs qu'il avoit ressenties jusqu'alors. Le sixième jour, l'enfant ne souffroit plus : à la levée de l'appareil, il se détacha un autre escarre gangreneux,

qui s'étendoit depuis l'anus jusqu'au scrotum, & avoit deux travers de doigt de large. L'urine sortoit avec abondance par l'ulcere ; ce qui me fit conjecturer que la vessie avoit été endommagée par la gangrene : je voulus le sonder pour m'en assurer, mais il ne me fut pas possible de le déterminer à y consentir ; l'examen de la plaie, & l'urine qui sortoit, à un travers de doigt de l'anus, me firent reconnoître que la lésion devoit être située principalement au col de ce viscere. Je crus devoir avertir les parens du peu d'espérance qu'il y avoit de parvenir à une cure radicale ; & je les priai de faire venir un de mes confreres qui jouit, dans ces cantons, d'une réputation bien méritée, afin de m'aider de ses conseils ; ce qu'ils m'accorderent. Après avoir bien examiné l'état de la maladie, nous convînmes qu'il falloit employer un digestif bien animé ; car, quoique la nature se fût délivrée de ces deux escarres, il restoit toujours quelques lambeaux gangrenés ; tout l'ulcere avoit une mauvaise couleur ; & l'écoulement qui se faisoit des urines par cette partie, faisoit craindre des accidens encore plus fâcheux.

Je pansai donc la plaie avec des bouffonets & des plumasseaux chargés de ce digestif ; je mis par-dessus des compresses

trempées dans du vin chaud , & j'assujettis le tout par un bandage en double T, soutenu par un scapulaire. Je recommandai de faire observer au malade une diète exacte ; ce qui ne fut pas scrupuleusement observé. Le septieme jour, je trouvai les lèvres de l'ulcere en meilleur état ; l'urine continuoit toujours d'y couler en abondance , & il n'en sortoit pas une goutte par la verge ; ce qui chagrinoit beaucoup le pere & la mere. Je continuai mes pansemens, comme je l'ai dit plus haut : je m'apperçus, quatre jours après, que l'urine commençoit à reprendre son cours par les voies naturelles ; car l'enfant en rendit, en ma présence, plein une cuiller à café, par la verge ; ce qui ranima mes espérances. Quoique l'urine continuât à couler encore par l'ulcere, pendant quelques jours, je voyois, avec plaisir, que l'enfant en rendoit de plus en plus par les voies naturelles ; de sorte qu'au bout de huit jours, elle reprit son premier cours. Depuis cette époque, les chairs sont devenues belles, & l'ulcere a été de mieux en mieux. Pendant ce tems, la partie supérieure du scrotum qui restoit, s'est affaïssée ; les testicules se sont presque rétablis, & la cicatrice des bourses & du périnée a été parfaite en trente-deux jours, à compter du moment où les escarres gangreneux sont tombés.

Il est à présumer que si le malade eût été tranquille dans son lit, il auroit fallu moins de tems ; mais le pere & la mere contens de voir leur enfant hors de danger, lui laissoient faire bien des mouvemens qui ont retardé sa guérison. A l'égard de la plaie de tête, elle fut consolidée en quatorze jours, & les fractures, dans leur tems ordinaire. Il a mis pied à terre, le quarante-fixieme jour, & a marché sans le secours des béquilles, douze jours après.

Mon dessein, en publiant cette observation, n'a été que de rassurer, & d'enhardir ceux qui sont prévenus de l'impossibilité de parvenir à guérir radicalement les ulcères de la vessie, sur l'autorité de quelques auteurs très-respectables, tels qu'Ambroise Paré, & M. Deveaux, qui ont regardé presque toutes ces maladies comme mortelles, ou du moins incurables.

O B S E R V A T I O N

Sur une Plaie de tête, avec fracture & enfoncement de la seconde table de l'os pariétal ; par M. BAYLE, chirurgien juré à Nonette, près d'Issoire en Auvergne.

Le 22 Avril 1762, je fus appelé pour
L iij

voir le nommé Verdrine , métayer de M. *** , âgé d'environ cinquante ans , d'un tempérament robuste & vigoureux , qui avoit reçu un coup de pierre à la partie supérieure & latérale du pariétal droit. La violence du coup fit perdre sur le champ connoissance au blessé , sans procurer de division bien complète du cuir chevelu. Je pansai d'abord la plaie simplement , & je fis au malade une grande saignée du bras , qui le retira de l'état d'assoupissement où il étoit : il passa la nuit assez tranquillement. Le lendemain , j'examinai la plaie avec plus de soin : je ne pus pas découvrir de fracture , par le moyen de ma sonde , parce que le péricrâne n'avoit point été divisé ; néanmoins , comme le blessé se plaignoit d'un tintement d'oreille , qu'il étoit assoupi par intervalles , je me décidai à dilater la plaie , & je fis une incision cruciale : je découvris alors une fracture d'un pouce de long , à la première table , & une séparation bien marquée du diploë , qui me parut dénoter l'enfoncement de la seconde table.

Comme le malade étoit peu à l'aise du côté de la fortune , & qu'il servoit une personne considérable de la province , je crus devoir avertir le maître du danger où il étoit , & de la nécessité urgente de lui faire l'opération du trépan. Je le priai en même tems de vouloir bien faire appeller quelque

chirurgien éclairé , qui pût m'aider de ses conseils. En conséquence, on fit venir , le troisieme jour de la blessure , le chirurgien du voisinage , qui avoit le plus de réputation. Il examina la plaie avec soin ; s'informa de tout ce qui avoit précédé ; le malade répondit à toutes ses questions avec justesse ; deux amples saignées du pied que je lui avois faites , lui ayant redonné sa premiere connoissance. Cette apparence trompeuse fit décider au chirurgien qu'on avoit appelé , que l'opération du trépan devenoit inutile , qu'il suffisoit de panser la plaie simplement & avec méthode , n'y ayant , selon lui , que la premiere table de fracturée ; & , pour le prouver , il fit tirer une serviette que le blessé tenoit entre ses dents , ce qui ne lui occasionna aucune douleur. J'eus beau représenter que les signes qui avoient précédé , demontroient qu'il y avoit un épanchement , mes raisons ne furent point écoutées ; je continuai néanmoins mes soins à ce malheureux , en annonçant qu'il périroit de sa blessure. Huit jours se passerent dans le calme le plus parfait. Le neuvieme , qui étoit le onzieme de l'accident , tous les signes qui annoncent un épanchement , reparurent. Il survint des tintemens d'oreille , un ris sardonique , & le malade tomba dans une véri-

table léthargie. Je propoſai, pour la ſeconde fois, d'avoir recours au trépan : on ſ'y refuſa. Dans une circonſtance auffi fâcheuſe, je fis ce que je pus : je ſaignai deux fois mon malade du pied ; je lui ouvris la jugulaire ; j'eus même recours à la ſaignée de l'artere temporale : je dilatai une ſeconde fois la plaie qui commençoit à ſe cicatriſer. Tous ces ſecours firent diſparoître, pour la ſeconde fois, les accidens, & le malade parut aller affez bien juſqu'au cinquante-ſeptieme jour qu'ils reparurent de nouveau : il ſ'y joignit une hémiplegie, qui attaqua le côté oppoſé à la plaie ; le malade ſuccomba à la fin, & périt le lendemain.

Ayant ouvert le crâne, je trouvai la ſeconde table fracturée & enfoncée, comme je l'avois conjecturé. Il y avoit un épanchement ſéreux & purulent, qui faiſoit une fuſée entre la dure & la pie-mere, & s'étendoit juſqu'au nerf auditif.



OBSERVATIONS

*Sur les Maladies épidémiques qui ont régné
à Paris , depuis 1707 , jusqu'en 1747 ;
par un ancien Médecin de la faculté de
Paris.*

ANNÉE 1733.

HIVER. Les mêmes maladies continuèrent, mais elles furent bien moins fréquentes ; cela vint peut-être du froid qui se fit sentir assez vivement dès le commencement de l'hiver, & dont la rigueur s'adoucit ensuite.

Ce froid produisit beaucoup de douleurs de rhumatismes, & de pleurésies très-graves, accompagnées de fièvre violente, & d'une inflammation si vive, que la résolution s'en faisoit difficilement, si l'on négligeoit de brusquer les saignées, elles tournoient promptement en suppuration.

Il y eut à Paris, dans toute la France, & même on vit s'étendre plus loin encore une toux épidémique. Chez quelques personnes même, il y eut des accès de toux si violens, qu'ils en furent suffoqués, & périrent tout-à-coup.

Le 6 & le 7 Février, il y eut à Paris, un brouillard si épais, qu'il faisoit mal aux yeux & à la poitrine, par son épaisseur & sa

mauvaise odeur. On a toujours observé que ces brouillards extraordinaires étoient suivis de maladies épidémiques graves.

Effectivement beaucoup de personnes périrent tout-à-coup d'apoplexie ; d'autres , & en assez grand nombre , eurent des fièvres malignes , dans lesquelles la tête étoit entièrement prise , & ils rendirent beaucoup de vers , sur-tout par bas : quelques-uns furent pris de toux si violentes , avec point de côté , crachement de sang & de pus , dès le troisième jour , qu'on les voyoit périr suffoqués ; dès les premiers jours , ils avoient du délire. La plus grande partie de ces maladies n'étoit annoncée par aucun signe avant-coureur ; les personnes qui paroissoient jouir de la meilleure santé , se trouvoient prises tout-à-coup , déliroient , & leur maladie étoit très-grave.

Dans les mois de Janvier & de Février , *Dijon* vit presque tous les habitans pris d'une fièvre catarrhale , qui cédoit cependant aux saignées réitérées , aux béchiques incisifs , & à une diète fort exacte : peu de malades en périrent , quoiqu'il y eût souvent cinq cent malades à la fois dans cette ville. La plus grande partie des malades avoient un peu de délire. Il est difficile d'assigner la véritable cause de cette épidémie , à moins qu'on ne l'attribue à la sécheresse

des années précédentes , & à l'inégalité des saisons.

Vers la fin de l'hiver , les toux diminuerent , aussi-bien que le nombre des malades ; mais les maladies , quoique moins fréquentes , étoient toujours de même nature.

Les apoplexies étoient toujours communes , & attaquoient des gens de tout âge ; ce qui , depuis plusieurs années , devient de plus en plus fréquent , sans qu'il soit possible d'en donner de raison satisfaisante.

Il y avoit très-peu de petites véroles.

PRINTEMPS. Cette saison fut froide , & cependant la température en fut très-inégale. Les maladies furent les mêmes que dans l'hiver précédent , sçavoir , des toux , des catarrhes , &c. affections qui dépendoient d'une transpiration interrompue , & qui , à raison de la partie affectée , produisoient des douleurs aiguës à la tête , ou jettoient les malades dans la stupeur , ou occasionnoient des pleurésies , des péripneumonies , des fièvres malignes ; mais dans toutes ces maladies la tête étoit toujours plus ou moins prise. Chez quelques-uns , la douleur de tête étoit si vive , que les malades étoient dans une sorte de phrénésie. J'en vis même une , qui en devint aveugle , quelques jours avant de mourir : par l'ouverture du cadavre

vre, on trouva le cerveau tout infiltré de sérosités. Un homme, (à la vérité il avoit été mal conduit,) âgé de quarante ans, fort, vigoureux, périt dans un transport violent, rendit, en mourant, beaucoup de sang par le nez; son cerveau, & sur-tout les membranes étoient enflammées.

Les saignées répétées beaucoup de fois en très-peu de tems, le tartre stibié donné à petite dose, les purgatifs employés seulement lorsque la bile commençoit à couler, guériront la plus grande partie des malades, dont le soin fut confié à des médecins sages.

A peine y avoit-il quelques petites véroles & rougeoles.

Quelques personnes furent attaquées d'érysipeles, tantôt sur une partie du corps, tantôt sur une autre, le plus souvent cependant à la tête. Ils n'exigèrent rien de particulier pour le traitement.

Les douleurs de tête opiniâtres continuoient toujours, quelquefois seules; & elles accompagnoient toutes les autres maladies.

ÉTÉ. La saison fut fort chaude; c'est sans doute à cette constitution de l'air, que fut dûe l'exaltation & le bouillonnement de la bile, cause de toutes les maladies qu'on observa cet été, mais qui ne furent pas en grand nombre.

Les plus fréquentes étoient des vomissemens, & des évacuations par bas, très-abondantes, le tout accompagné de douleurs violentes de coliques ; cette maladie attaquoit indistinctement les hommes & les femmes, & les conduisoient aux portes de la mort ; cependant il en périt peu ou même point de ceux que l'on saignoit plus ou moins, en proportion de leurs forces, & de la violence des accidens, à qui on faisoit observer une diète très-exacte, boire beaucoup de tisane acidule, telle que la limonade, l'oseille, ou le vinaigre mêlé avec beaucoup d'eau, & un peu de sucre ; les bains réussirent aussi chez plusieurs malades. On terminoit le traitement par des purgatifs, tels que la casse, la manne, & surtout les tamarins aiguïsés de quelques gros de sel de Glauber, qu'il falloit répéter plusieurs fois ; mais il étoit nécessaire de ne point se presser de purger, & d'attendre, pour le faire, que la bile coulât ; car sans cela, tous les accidens augmentoient.

On vit aussi, dans le même tems, quelques fièvres malignes, qui dépendoient de la même cause, & dont le traitement devoit conséquemment remplir les mêmes indications, c'est-à-dire, diminuer la violence de la fièvre par des saignées, employer en quantité des tisanes acidules, soutenir quelquefois les forces par une décoction de

quinquina en tisane , & prévenir par ce moyen la disposition qu'avoient les humeurs à la putréfaction.

Dans le même tems , il y eut plusieurs personnes attaquées d'apoplexies , la plupart mortelles , quelque prompts , & quelque appropriés que fussent les remèdes qu'on employoit.

Les douleurs de tête , dont on a fait mention dans la saison précédente , continuoient , quoique moins violentes.

Il y avoit aussi des éréfipeles , mais qui ne demandoient rien de particulier pour le traitement.

AUTOMNE. Quoique l'automne ait été doux & tempéré , il y a eu cependant beaucoup de fièvres intermittentes , qui , quoiqu'accompagnées de symptômes assez graves , tels que mouvemens convulsifs , & un peu de délire , ont cédé cependant , avec assez de promptitude , à un traitement méthodique , c'est-à-dire , à des saignées , & au quinquina purgatif.

Beaucoup de personnes périrent , les unes , en quelques heures , d'autres , en un ou deux jours , d'apoplexies ; quelques-unes cependant en réchappèrent , mais restèrent paralytiques.

On vit aussi mourir plusieurs personnes de catarrhes suffocans.

Il y eut beaucoup de personnes attaquées de toux violentes & opiniâtres, dans lesquelles les malades ne rendoient que des sérosités : quelques saignées, beaucoup de tisane adoucissante, étoient les seuls remèdes qui réussissoient dans ces maladies, où l'on n'observa jamais cependant le degré de coction, qu'on remarque ordinairement dans ces catarrhes.

Les éréfipeles continuoient ; cependant ils étoient moins fréquens, & moins considérables, & en général peu dangereux, pourvu qu'ils fussent traités par des médecins (a).

On voyoit peu de petites véroles & de rougeoles, excepté parmi les enfans, chez lesquels, en général, elles étoient peu fâcheuses.

Les dévoiemens, maladie assez ordinaire dans cette saison, existoient, sur-tout parmi les pauvres, mais sans aucun accident grave, & se dissipoient promptement par une purgation, & l'usage de quelques toniques.

A N N É E 1734.

HIVER. Les toux opiniâtres, les catar-

(a) Je dis, *par des médecins*, parce que l'expérience d'une assez longue pratique m'a appris que, sur-tout dans les maladies épidémiques, le danger vient moins du mal, que du mauvais traitement.

rhumes , quelques-uns même accompagnés de fièvre & de frissons ; quelques pleurésies ont été les seules maladies qui aient régné dans cette saison : elles céderent aux remèdes appropriés , tels que saignées , béchiques , doux incisifs & diaphorétiques , le tout suivi de purgations plusieurs fois répétées ; mais le froid ordinaire dans l'hiver , & les variations subites de l'air rendirent plus opiniâtres toutes ces maladies , qu'elles ne le sont communément. Peu de malades périrent , mais quelques-uns furent tourmentés de douleurs vives à la tête.

PRINTEMPS. Cette saison n'eut rien de remarquable , pour la température de l'air , qui fut , suivant l'usage , sur-tout dans ce pays-ci , mêlé de chaud & de froid qui se succédoient quelquefois assez promptement.

On ne vit d'autres maladies que des rhumes & des catarrhes plus ou moins longs & fâcheux , à raison de la délicatesse plus ou moins grande des personnes qui en étoient attaquées.

ÉTÉ. Aux catarrhes & aux rhumes qu'on avoit observés au printemps , & qui continuèrent en été , se joignirent des coliques & des débordemens de bile : il y eut aussi , mais en très-petit nombre , des fièvres malignes. Les changemens du froid au chaud ,
&

& du chaud au froid furent très-brusques ; ce sont vraisemblablement ces variations subites, qui furent la cause de ces coliques.

On vit peu de petites véroles, & en général, accompagnées d'accidens peu fâcheux.

Au contraire, les rougeoles furent très-fréquentes ; la toux, symptôme ordinaire de cette maladie, étoit très-violente, très-longue & très-opiniâtre ; elle ne cédoit qu'au tems, quelques remedes qu'on employât : ceux qui réussirent le mieux, furent le tartre stibié, & des purgatifs très-fréquemment répétés, un régime très-exact, & l'usage du lait dans la convalescence.

On observa beaucoup d'érysipeles, dont les progrès étoient très-rapides, & qui se terminoient par la suppuration ; quelquefois même on remarquoit quelques taches gangreneuses, pour peu qu'on négligeât d'y apporter les secours convenables dans les commencemens. Ils consistoient en saignées faites coup sur coup, des lavemens, une boisson très-abondante, privation absolue d'alimens solides, des bouillons très-legers, & si-tôt que l'on voyoit la maladie cesser de faire du progrès, les purgatifs, pris sur-tout dans la classe des acidules, tels que les tamarins : ces remedes faits, dès le commencement, éloignoient ordinairement toute espece de danger, & guérissoient promptement.

ment. Mais lorsqu'on avoit affaire à des malades entêtés, qui s'opposoient à la précipitation salutaire des saignées, la maladie devenoit opiniâtre, & souvent dangereuse, à raison principalement de la partie affectée.

J'ai eu fréquemment occasion d'observer cette résistance, & ce peu de docilité, particulièrement chez les femmes, & sur-tout chez celles du plus haut rang; aussi plusieurs en ont été les victimes, & toutes ont-elles été plus dangereusement affectées.

AUTOMNE. Toutes les saisons de cette année ont été fort inégales, & celle-ci l'a été encore davantage; les vents, le froid, le chaud se succédoient avec une rapidité si grande; & le changement étoit si prompt, que, dans la même journée, on éprouvoit souvent ces variétés; il y eut cependant rarement du tonnerre. Ces altérations brusques & subites produisirent beaucoup de douleurs de rhumatisme, & de toux, chez les personnes dont la poitrine étoit délicate; ces maladies n'exigeoient rien de particulier dans le traitement; quelques saignées, & des purgatifs très-doux, souvent réitérés, étoient les seuls remèdes qu'on devoit employer. Les érysipèles continuoient; mais leur progrès étoit plus lent que dans la saison précédente; aussi demandoient-ils

des secours moins prompts, quoique les mêmes.

Dans le même tems, à Versailles, on observa des fièvres continues, avec quelques symptômes de malignité; mais on devoit les attribuer plutôt à la mauvaise qualité des eaux, qu'à l'intempérie de l'air.

Vers la fin de cette saison, les soldats qui revenoient de l'*Allemagne*, & qui y avoient beaucoup souffert de toute maniere, furent presque tous pris d'une fièvre, qui se terminoit heureusement, pour l'ordinaire, en 20 ou 21 jours. Les symptômes de cette fièvre étoient une douleur de tête, souvent une stupeur, comme s'ils eussent été ivres; leur pouls étoit inégal, leur respiration gênée, leurs forces abbatues: ils étoient, pour la plus grande partie, sourds; ils avoient des mouvemens convulsifs: quelquefois ils sembloient cataleptiques, & souvent ces mouvemens duroient long-tems. Malgré leur épuisement, il falloit les saigner du bras, du pied, de la gorge; mais les saignées ne devoient pas être ni trop amples, ni trop répétées: on leur faisoit boire abondamment d'une tisane acidule nitrée, &, toutes les trois heures, du tartre stibié, à petite dose, mais mêlé avec des cordiaux, soit en potion, soit en maniere d'apozèmes, où on ajoûtoit de la thériaque. Vers la fin du traitement, on leur

faisoit prendre une tisane fébrifuge purgative, dans laquelle on ajoûtoit quelque cordial, ou quelque aromatique. Par ce traitement, ils guérissent presque tous, excepté ceux qui furent pris, en même tems, de dysenterie; car chez ceux-là, qui heureusement furent en très-petit nombre, les saignées & les autres remèdes ne firent rien; & ils périrent tous, au moins en très-grande partie; leurs intestins étoient tout gangrenés.



OBSERVATIONS MÉTÉ OROLOGIQUES

J U I N 1764.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 3 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	8	18	11	28 3 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
2	8	12 $\frac{1}{2}$	8	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
3	6 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
4	6 $\frac{1}{2}$	14	9	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
5	7 $\frac{1}{4}$	15	8	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
6	7	15 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{3}{4}$	28 3	28 3	28 3
7	7 $\frac{1}{2}$	16	10 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
8	8	16	11 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28
9	10 $\frac{1}{4}$	16	9 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
10	10 $\frac{1}{2}$	17	13	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
11	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	11	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
12	10	20	15 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
13	12	22	18	28 3	28 3	28 3
14	14	25	19	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
15	15 $\frac{1}{4}$	26	15 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3
16	14	26 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
17	13	25 $\frac{1}{2}$	20	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
18	18	27 $\frac{1}{2}$	21	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
19	17	24 $\frac{1}{2}$	16	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
20	14	24 $\frac{1}{2}$	19	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
21	15 $\frac{1}{2}$	26	21	28 2	28 2	28 2
22	18	21	20	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
23	17	26	19	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
24	16	20	16 $\frac{1}{2}$	28	28	28
25	14	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
26	13 $\frac{1}{2}$	20	15	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
27	13	20	16	28 1 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{2}$
28	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	14	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
29	11 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
30	12 $\frac{1}{4}$	19	13	28	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N. ferein. b.	O. beau. nua.	Couvert.
2	N-N-O. cou. nuag.	N-O. nuag. vent.	Nuag. vent.
3	N-O. nuag. vent.	N-O. vent. nuag.	Nuages.
4	N. couvert.	N-O. couv. nuag.	Nuages.
5	N. nuag.	O-N-O. nua.	Nuages.
6	N-O. couv. nuag.	N-N-O. nua.	Nuages.
7	N. ferein. b.	N-E. nuag.	Couvert.
8	S-E. b. nuag.	S. couv. pet. pluie.	Vent. pluie.
9	O. couvert.	O. couv. pl. vent.	Vent. pluie.
10	O. v. nuag. couvert.	O. v. couv. pluie.	Beau.
11	O-N-O. v. couv. nuag.	O-N-O. v. beau.	Beau.
12	N-O. beau.	N-O. beau.	Beau.
13	O. nuag. b.	O. beau.	Serein.
14	O-N-O. b.	O. beau. fer.	Serein.
15	O. fer. beau.	O-N-O. b. ferrein.	Serein.
16	N. ferein.	N-E. ferein.	Nuages.
17	E-N-E. fer. beau.	N-E. beau.	Serein.
18	S-S-E. fer.	S-E. ferein.	Serein.
19	N. fer. beau.	N. ferein.	Beau.
20	N. fer. beau.	N. beau.	Serein.
21	N-O. beau.	N-E. beau.	Nuages.
22	S-E. b. our. couv. v. ton. pluie.	S. gr. vent. tonnerr. écl. f. ond.	Nuages.

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
23	S. nuag. écl. tonn. gr. pl. nuag.	O. pluie. écl. tonnerre.	Nuages.
24	O. couv. gr. pl. tonn.	S - O. nuag. pet. pluie.	Couvert.
25	S - O. couv. nuag.	S - O. couv.	Beau.
26	S. couvert. f. ond. nuag.	S - O. beau.	Beau.
27	S - O. beau.	S - E. b. nuag. écl. tonn. pl.	B. écl. tonn. pluie.
28	S - O. vent. nuag.	S - O. gr. v. nuag. ond.	Gr. v. nuag. ond.
29	S - O. gr. v. nuages.	S - O. gr. v. nuag. ond.	Nuages.
30	S - O. beau. vent. nuag.	S - O. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $27 \frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $6 \frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce même terme : la différence entre ces deux points est de 21 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $3 \frac{1}{4}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $10 \frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $5 \frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

4 fois du N.-E.

1 fois de l'E-N-E.

4 fois du S.-E.

Miv

184 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 1 fois du S-S-E.
3 fois du S.
7 fois du S-O.
8 fois de l'O.
4 fois de l'O-N-O.
6 fois du N-O.
2 fois du N-N-O.

Il a fait 18 jours beau.
10 jours serein.
19 jours des nuages.
12 jours couvert.
10 jours de pluie.
10 jours du vent.
4 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1764.

Les affections catarrhales qui avoient paru se calmer dans le commencement du mois, se sont renouvelées vers la fin. On a vu un grand nombre de personnes attaquées de maux de gorge, & de rhumes plus ou moins rebelles, qui ont exigé le même traitement que dans le mois précédent.

On a observé aussi des fièvres intermittentes, sur-tout des fièvres tierces, pour lesquelles, après avoir fait précéder les remèdes généraux, on a dû avoir recours aux délayans & aux doux laxatifs, tels que des apozèmes avec les plantes de la famille des chicoracées, aiguës avec quelque sel neu-

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 185
tre. Ces remèdes ont suffi dans la plupart
des malades ; mais dans ceux où les accès
se sont prolongés au delà du septieme., on
a dû avoir recours au quinquina.

Quelques personnes ont été prises de
dévoiemens , qui n'ont eu presque aucune
suite.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Mai 1764 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Nous avons eu , ce mois , ce qui est rare
dans ce climat , des chaleurs assez vives.
Dès le 4 , le thermometre s'est porté au
terme de 17 à 18 degrés , au-dessus de celui
de la congelation ; & le 7 & le 8 , il s'est
élevé à 21 degrés. Le tems s'est refroidi ,
vers le milieu du mois , au point que , pen-
dant deux ou trois jours , le thermometre
n'a pas monté au-dessus du terme de 8 de-
grés : mais le 23 , le 24 & le 25 , il s'est
porté encore au terme de 21 degrés , &
même au-dessus.

Il y a eu peu de pluie ce mois : elle n'a
été remarquable que le premier , & trois ou
quatre jours , vers le milieu du mois : aussi
le mercure dans le barometre , a-t-il été
observé plus souvent au-dessus du terme de
28 pouces , qu'au-dessous de ce terme.

186 MALADIES RÉGN. A LILLE.

Les vents ont été *Sud*, la première moitié du mois, & *Nord*, l'autre moitié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $21 \frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $14 \frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $2 \frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de $8 \frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

7 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'Ou.

5 fois de l'Ouest

3 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

1 jour de grêle.

1 jour de tonnerre.

3 jours de brouillard.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mai 1764; par M. BOUCHER.

Les chaleurs prématurées ont causé nom-

bre d'apoplexies, & des maladies aiguës de poitrine : les coliques avec diarrhée, en ont été plus répandues, ainsi que les fièvres accompagnées d'éruptions cutanées, suite naturelle du développement trop subit du sang.

Quant aux apoplexies, je ne me souviens point, depuis près de 30 ans que je pratique la médecine, les avoir vu aussi communes, & sur-tout dans le menu peuple ; peu cependant en sont morts, mais beaucoup sont restés hémiplégiques. Les maladies de poitrine étoient des péripneumonies & des pleurésies, vraies & fausses ; les crachats sanguinolens ont souvent accompagné la vraie pleuropneumonie ; dans l'un & l'autre cas, le point de côté ne cédant point aux remèdes ordinaires, j'ai très-souvent réussi à l'emporter avec un vésicatoire appliqué sur la partie malade : dans la péripneumonie rebelle, les vésicatoires appliqués aux jambes, ont souvent aussi paré le dépôt dont les malades se trouvoient menacés. Il y a eu aussi des fièvres péripneumoniques, portant l'empreinte de la fièvre double-tierce continue, & dans quelques-uns, avec un caractère de malignité : celles-ci se terminoient d'une manière funeste en peu de tems, lorsque le médecin n'étoit pas bien sur ses gardes.

Quant aux fièvres, avec éruption, c'étoit,

dans la plupart, une espèce de fièvre pétéchiale, ou miliaire rouge, le plus souvent maligne, qui régnoit sur-tout chez les pauvres, tant à la campagne qu'à la ville; en général, l'éruption cutanée n'a pas été observée critique, si ce n'est dans un canton de la campagne, où ayant été député avec M. Dehenne mon confrere, nous avons observé que l'éruption miliaire, partie blanche, & partie rouge, étoit critique. La petite vérole s'est encore étendue, ce mois; mais elle n'a pas été fâcheuse, même parmi les adultes. J'ai vu aussi quelques rougeoles.

LIVRES NOUVEAUX.

Les plus nouvelles Découvertes dans le règne végétal, ou Observations microscopiques sur les parties secrètes de la génération des plantes renfermées dans leurs fleurs, & sur les insectes qui s'y trouvent; à quoi on a ajouté quelques essais sur le germe, & un appendice d'observations mêlées, avec quantité de figures en taille-douce, gravées & enluminées par le soin de l'éditeur; le tout décrit & peint exactement d'après nature; par *Guill. Fred.* baron de *Gleichen*, dit *Rufworm*, seigneur, &c. traduit de l'allemand en françois, par *Mathieu Verdier de la Blaquiére*, conseiller

actuel à la chambre provinciale de Bayreuth, aux dépens de *J. Christof Keller*, peintre. A Nuremberg, chez *Delaunoy*, 1763, in-fol. en allemand & en françois.

A new and accurate System of natural history by R. Brookes, Med. D. author of the general *Practice of physic*; C'est-à-dire : Nouveau Sytème d'histoire naturelle; par M. R. Brookes, docteur en médecine, auteur de la *Pratique générale de médecine*. A Londres, chez *Newbery*, 1763, in 12, 6 vols.

Antonii de Haen, S. C. R. A. *Majestatis consiliarii & archiatri necnon medicinæ in universitate Vindobonensi professoris primarii, Ratio medendi in nosocomio practico; Tomus IV, partem octavam complectens: accessere ejusdem auctoris de febrium divisionibus Tractatus & de hæmorroidibus libellus*; C'est-à dire : Méthode curative employée dans l'hôpital de pratique; par M. *Ant. de Haen*, conseiller & médecin de S. M. C. R. A. & professeur de pratique dans l'université de Vienne en Autriche, Tome IV, contenant la huitieme partie, à laquelle on a joint un *Traité de la Division des fièvres*, & un petit livre sur les *hémorrhoides*; publiés par le même auteur. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1764, in-12.

Pièces concernant l'Opération de la taille;

par *Claude-Nicolas Le Cat*. Premier recueil , qui traite principalement de cette opération pratiquée sur les femmes ; des avantages de la dilatation ménagée ; du danger éminent des grandes incisions au corps de la vessie ; de l'abus des cannulles , & autres points importans , discutés par des pièces polémiques contradictoires. A Rouen , chez *Dumefnil* , 1749 , in-8°.

Second recueil , qui contient la description de plusieurs lithotomes composés ; celle d'une tenette à briser la pierre ; celle des diverses situations des pierreux dans l'opération de la taille , leurs avantages & leurs inconvéniens , discutés par des critiques réciproques , où se trouve la Réponse aux derniers écrits de l'anonyme , auteur du recueil in-12 des pièces importantes sur l'opération de la taille , faite avec le lithotome caché. A Rouen , chez *Dumefnil* , 1752 , in-8°.

Troisième recueil , contenant cinq Lettres en réponse au tome second du recueil de *frère Côme* , avec une sixième Lettre sous le titre de *Remarques sur quelques endroits des Journaux , concernant l'opération de la taille*. A Rouen , chez *Dumefnil* , 1753 , in-8°. Ces trois recueils qui n'avoient pas encore été mis en vente , quoiqu'imprimés depuis très-long-tems , se trouvent actuellement à Paris , chez *Didot le jeune*.

Dictionnaire domestique portatif, contenant toutes les connoissances relatives à l'œconomie domestique & rurale, où l'on détaille les différentes branches de l'agriculture ; la maniere de soigner les chevaux ; celle de nourrir & de conserver toute sorte de bestiaux ; celle d'élever les abeilles ; les vers à soie, & dans lequel on trouve les instructions nécessaires sur la chasse, la pêche, les arts, le commerce, la procédure, l'office, la cuisine, &c. ouvrage également utile à ceux qui vivent de leurs rentes, ou qui ont des terres, comme aux fermiers, aux jardiniers, aux commerçans & aux artistes ; par une société de gens de lettres. A Paris, chez *Vincent*, 1762-1764, in-8°, 3 vol. Prix relié 13 livres 10 sols.

Recherches sur quelques points d'Histoire de la médecine, qui peuvent avoir rapport à l'arrêt de la grand'chambre du parlement de Paris, concernant l'Inoculation, & qui paroissent favorables à la tolérance de cette opération. A Liège ; & se trouve à Paris, chez *Caillau*, 1762, in-12, 2 vol.

Faute à corriger dans le Journal du mois de Juillet.

Page 81, lig. 7, presque suivi de succès, lisez ; presque toujours suivi de succès.



T A B L E.

E X T R A I T du recueil des Mémoires de Chymie, con- tenus dans les Actes de l'académie d'Upsal, & dans les Mémoires de l'académie de Stockholm. Page 99
Observation sur une Fièvre de lait, à la suite d'un dépôt laiteux. Par M. Planchon, médecin. 112
— Sur un Choléra-morbus. Par M. Renard, méd. 119
— Sur des accidens survenus à la suite d'une Hernie, avec étranglement. par M. Bonnard, chirurg. 124
Lettre de M. Rozz, chirurgien, sur une fille de quatre ans, réglée depuis trente mois; & sur une religieuse, à laquelle ses règles ont reparu à l'âge de soixante-douze ans. 134
Observations sur un Cancer de l'ail, & sur une Maladie singulière. Par M. Martin, chirurg. 140
Lettre sur une Plaie de la gorge. Par le même. 148
Observation sur une Plaie singulière de la face. Par M. Le Roi, chirurg. 151
Lettre de M. Beauvillier, chirurg. sur les inconvéniens qu'il résultent de l'usage des spiritueux dans les Plaies d'ar- mes à feu. 154
Observation sur un Ulcere gangreneux, à la vessie. Par Deigenests, chirurg. 159
— Sur une Plaie de tête. Par M. Bayle, chirurg. 165
Observations sur les maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, année 1733. 169
Année 1734. 175
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juin 1764. 181
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1764. 184
Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Mai 1764. Par M. Boucher, médecin. 185
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mai. Par le même. 186
Livres nouveaux. 188

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le
Journal de Médecine du mois d'Août 1764. A Paris,
ce 20 Juillet 1764.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SEPTEMBRE 1764.

TOME XXI.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{te} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1764.

EXTRAIT.

Traité des Affections vaporeuses des deux sexes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide, une pratique sûre, fondée sur des observations; par M. POMME fils, docteur en médecine de l'université de Montpellier, résident à Arles en Provence. A Lyon, chez Benoît Duplain 1763, in-12.

IL y a près de quatre ans que M. Pomme fils, publia, sur les Affections vaporeuses des deux sexes, un Essai, dont feu M. Vandermonde rendit compte dans le Journal de Médecine du mois de Mars 1761. Il redonne aujourd'hui ce même ouvrage considérablement augmenté. Il y a non seulement beau-

coup mieux développé ses idées ; mais encore il les a accompagnées d'un très-grand nombre d'observations nouvelles , qui tendent de de plus en plus à démontrer l'excellence de la méthode curative qu'il propose.

On désigne , sous le nom d'affections vaporeuses , un genre de maladies , qu'on a regardées pendant long-tems comme l'effet de vapeurs qu'on croyoit s'élever des parties inférieures , vers le cerveau. Aujourd'hui que la physique du corps humain est mieux connue , on convient que ces maladies ont leur siége dans le système nerveux ; c'est en effet ce que démontrent les désordres dans les mouvemens , soit volontaires , soit spontanés , dans les sensations & dans l'imagination , qui les accompagnent , dans ceux qui en sont attaqués ; on ne s'accorde pas aussi parfaitement sur la disposition particulière des nerfs qui les produit : ce qui vient de ce qu'on n'a pas encore d'idée bien distincte de la manière dont ils agissent. Mais comme on reconnoît généralement qu'ils ont besoin d'être arrosés continuellement par une humeur tenue & lubréfiante , qui entretient leur souplesse , & les rend plus ou moins propres à exercer leurs fonctions , on est obligé de convenir que ces fonctions doivent être dérangées , toutes les fois qu'ils sont privés de cette humeur lubréfiante. C'est au défaut de cette humeur,

& au desséchement des nerfs, qui en est la suite, que M. Pomme croit pouvoir attribuer tous les phénomènes qui accompagnent les affections vaporeuses, tant dans les hommes, que dans les femmes; & il ne regarde les engorgemens & les obstructions des viscères, que comme les effets concomitans de la même cause, qui produit le desséchement des nerfs. En conséquence de cette idée, il a cru devoir substituer à l'usage de tous les remèdes stimulans, avec lesquels le commun des praticiens a combattu jusqu'ici ce genre de maladies, celui des bains, des délayans & des adoucissans. Nous n'entrons pas dans un plus long détail sur les causes; ni sur la cure des affections que M. Pomme propose; elles ont été déjà exposées par M. Vandermonde, dans l'Extrait cité. Nous nous contenterons de faire connoître les observations que notre auteur rapporte pour appuyer sa doctrine; c'est la partie la plus considérable & la plus précieuse de son ouvrage.

M. Pomme a distribué ces observations en trois classes; celles qui ont pour objet les vapeurs hystériques, celles qui contiennent l'histoire des vapeurs hypocondriaques, enfin les vapeurs qu'il appelle compliquées. Entrons en matière.

La première de ces observations que l'auteur avoit déjà publiée, avant qu'elle ne

parût dans son Essai, n'est pas moins singulière, par les symptomes affreux & bizarres, dont la personne qui en fait l'objet, étoit affligée, que par la cure que M. Pomme en a faite. Une fille de dix-neuf ans, d'un tempérament bilieux & sanguin, fut attaquée, au gros orteil du pied droit, d'une douleur à laquelle succéderent des toibleffes qui firent recourir aux cordiaux; leur usage fut suivi de convulsions affreuses, que la moindre chose réveilloit. La saignée arrêta ces défordres, mais jetta la malade dans le délire, & dans une hémiplégie qui occupoit tout le côté droit: on eut recours aux bains qui dissipèrent le délire. Dans la suite, elle tomba dans des paroxysmes accompagnés des symptomes les plus effrayans; elle étoit plongée dans un assoupissement léthargique, dont rien ne pouvoit la tirer, mais qu'un saignement de nez copieux fit cesser: sa langue fut dépouillée de son épiderme & devint paralytique. Elle fut huit ans dans cet état; on étoit obligé de la saigner chaque mois; ce qui lui procuroit constamment un délire & des convulsions affreuses; c'est dans ces circonstances que M. Pomme se chargea de la traiter. Il lui étoit survenu une éruption semblable à la rougeole, avec de la fièvre; ce qui l'engagea à la faire saigner; mais à peine la veine fut-elle ouverte, que les facultés de l'oreille,

du nez, de la bouche & de la langue lui furent ravies par des convulsions qui agiterent tout le côté droit. Il eut recours aux bains & à l'eau de poulet, pour calmer ces accidens. Le douzieme jour de leur usage, on entendit des éclats très-douloureux dans les intestins, peu de tems après dans la cuisse; M. Pomme les compare au froissement d'un parchemin. Le lendemain, le bras, en éclatant, commença à se mouvoir contre les parois de la baignoire: au sortir du bain, sa cuisse & son bras, quoiqu'encore paralyfés, étoient devenus flexibles. Mais il survint un délire des plus singuliers; elle peignoit & brodoit, avec une dextérité incroyable, avec la main gauche, la droite étant paralyfée; elle faisoit des vers, où l'on remarquoit autant de vivacité, que de délicatesse. L'été suivant, il survint un nouveau symptome, non moins singulier que les précédens. Le sang qui n'avoit plus son issue par la matrice, se fit jour par l'œil & les vaisseaux cutanés du crâne, de l'oreille, du nez, du nombril, du jarret & du pied, du côté paralyfé. M. Pomme employa, contre cette hydre, qui sembloit se reproduire continuellement sous de nouvelles faces, des glaçons qu'il lui faisoit mettre dans la bouche, & des bains de dix ou douze heures par jour, pendant dix mois entiers. Les convulsions & le délire cessèrent, mais les règles ne

revenoient pas. Il saisit le moment où elles auroient dû paroître , pour plonger la malade dans le bain ; l'effet en fut si prompt , & l'évacuation si abondante , que l'eau du bain en fut teinte. L'harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau , de l'œil , de la mâchoire , de l'oreille & du nez ; & les rudes secousses d'une voiture rendirent aux bras & aux jambes paralysés la liberté de leurs mouvemens. Cette malade jouit , pendant un an , de la santé la plus parfaite en apparence. Au bout de ce tems , il lui survint une suppression d'urine , que rien ne put soulager. Il fallut , de toute nécessité , avoir recours à la sonde , pour écarter des corps étrangers , qui mettoient obstacle à son écoulement. Les urines devinrent bourbeuses ; elles charrierent des graviers & des morceaux de membranes ; les douleurs augmentèrent : il se présenta au passage une pierre , dont on favorisa la sortie par tous les moyens que l'art fournit ; elle sortit enfin , enveloppée d'un kiste ; la membrane interne de la vessie , celle de l'uretere droit s'exfolierent : il en fut de même d'une grande partie du canal intestinal , & de l'œsophage : malgré tous ces accidens , la malade recouvra une santé , que rien n'a altérée depuis.

Pour faire mieux sentir la supériorité de sa méthode sur celle qu'on suit le plus communément , M. Pomme a inséré , à la suite

de cette Observation, l'histoire d'une maladie spasmodique, publiée dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1761, pag. 20 : nous y renverrons nos lecteurs. Il y a joint celle d'une dame d'Arles, qui, ayant été attaquée de vapeurs hyftériques, ne fut traitée qu'avec des cordiaux & des élixirs, & mourut, à la fin, scorbutique, comme celle qui fait l'objet de l'histoire inférée dans le Journal de Médecine.

La colique hyftérique, c'est-à-dire celle qui reconnoît pour cause le dérangement du flux menstruel, fait le sujet de la seconde Observation. « L'application d'un linge » trempé dans l'eau froide, dit M. Pomme, » sur toute la capacité de l'abdomen, & » renouvelée aussi souvent qu'il le faut, » pour le maintenir dans une certaine froideur ; une copieuse boisson d'eau froide, » & des lavemens froids très-fréquens, sont » les seuls spécifiques que je connoisse, pour » appaiser les douleurs, & pour provoquer en » même tems le flux menstruel, d'où dépend » toute la cure. » Il rapporte les autorités d'Amatus & de Zacutus Lusitanus, de Septalius, de Frédéric Hoffmann, & de Baglivi, qui ont proposé les mêmes moyens pour guérir cette maladie ; il y ajoute l'histoire de deux personnes guéries par cette méthode, l'une desquelles avoit employé inutilement les sai-

gnées, les remèdes adoucissans & les narcotiques; des fomentations froides sur l'abdomen, rétablirent l'écoulement des règles; mais il fallut les continuer pendant tout le tems qu'elles coulerent.

Les suffocations & les hémorragies hystrériques, c'est-à-dire produites par le dérangement des règles, ne demandent, selon notre auteur, d'autres secours que le bain des pieds dans l'eau froide, les bains continués pendant long-tems, & soutenus pendant cinq ou six heures de suite ou même davantage. Il appuie cette méthode de quatre observations, dans lesquelles elle a réussi.

Le sang menstruel, dérangé dans son cours, ne se porte pas seulement à la poitrine; on le voit pour le moins aussi souvent refluer vers tête, & y produire des épilepsies qui sont toujours périodiques, & surviennent principalement vers le tems des règles; il produit aussi le délire maniaque. Une demoiselle de dix-huit ans, d'un tempérament sanguin & mélancolique, fut tout-à-coup attaquée, à l'approche de ses règles, d'un assoupissement léthargique, pour lequel on la saigna, & ce symptôme s'évanouit. Au période suivant, l'assoupissement reparut avec beaucoup plus de force: on la saigna deux fois, ensuite on la livra aux seuls efforts de la nature; l'assoupissement périodique aug-

menta à chaque retour des règles; il lui succéda un délire qui augmenta à son tour à tous les périodes, au point que cette infortunée, délaissée des médecins, devint tout-à-fait maniaque & furieuse. M. Pomme la fit plonger dans le bain où on la retint, pendant douze heures, la première fois; sa voix, enrouée par les cris, s'éclaircit & devint naturelle: elle consentit à prendre des alimens. Huit heures de bain par jour, l'application constante d'un linge trempé dans l'eau froide, renouvelée à chaque instant, emporterent le délire, dans l'espace de deux mois. Les règles reparurent alors, & la malade fut entièrement rétablie; elle eut une rechute, sans qu'on pût trop découvrir ce qui y avoit donné lieu; les mêmes remèdes rétablirent une seconde fois sa santé.

Tous les nerfs sont également exposés aux spasmes hystrériques. La femme d'un fave-tier, vaporeuse à l'excès, fut saisie, à la fin d'une grossesse, d'une douleur aux dents, des plus cruelles: elle fut saignée & resaignée en conséquence; elle eut recours aux narcotiques les plus puissans, & aux remèdes les plus vantés; ils furent sans succès. Les suites de sa couche, qui se passèrent très-bien, ne la délivrèrent pas de ses douleurs: elle se fit arracher cinq dents, sans se trouver soulagée; à la fin, on s'adressa à M. Pomme, qui lui prescrivit les bains tièdes, plusieurs

lavemens , & qui lui fit laver la bouche avec de l'eau fraîche , & quelques gouttes de vinaigre , ce qui calma ses douleurs. La femme d'un apothicaire fut délivrée , par l'usage des bains tièdes , d'une douleur semblable , & d'une perte. Une femme , âgée de trente-cinq ans , d'un tempérament robuste & sanguin , & qui n'avoit jamais été bien réglée , étoit travaillée d'un vomissement hyستérique , si violent , qu'elle rejettoit tout liquide , avec des efforts si affreux , qu'ils amenoient le sang avec eux. On eut recours à une potion hyстérique , dans laquelle entroit la teinture de castor & le laudanum liquide ; son usage fut suivi d'une difficulté d'avalier invincible : les bains la mirent ; en sept jours de tems , en état d'avalier , & la rétablirent à la fin entièrement. Une jeune religieuse , d'un tempérament bilieux & sanguin , & d'une constitution des plus robustes , fut attaquée subitement (après les chaleurs excessives de l'été , & après avoir fait un usage des plus immodérés de café) d'une cardialgie des plus cruelles , avec des évanouissemens convulsifs : on eut recours aux cordiaux ; les évanouissemens devinrent plus fréquens , ils disparurent à la fin par l'effet de deux lavemens froids. La cardialgie revint avec une nouvelle force , accompagnée de coliques , de hoquets , de borborygmes , de vomissemens , &c. La tisane de poulet , que la malade pré-

fère à toute autre boisson , lui procura , le sixieme jour , une diarrhée bilieuse , qui fit cesser tous les accidens.

Une fille de dix-huit ans , d'un tempérament bilieux & très-ardent , fut attaquée , à l'arrivée de ses règles , d'une colique hystérique & convulsive , qui fut suivie d'une tension douloureuse au ventre , de suffocation & d'autres symptomes hystériques. Elle fut saignée plusieurs fois du bras & du pied , sans en être soulagée. Il survint une insomnie & une perte d'appétit , telle qu'elle resta , pendant des tems considérables , sans prendre aucun aliment : elle maigrit ; & au retour périodique de ses règles , il survint des crachemens de sang , & des vomissemens très-considérables , joints à une foule d'autres accidens hystériques. Huit mois s'écoulerent dans cet état : à ces différens symptomes se joignit une suppression totale des urines & des selles. M. Pomme , qui fut appelé pour lors , fit sonder la malade ; mais on ne trouva jamais une goutte d'urine dans la vessie. Ce symptome lui parut provenir de la sécheresse du sang , d'où il ne se séparoit point d'urine ; en conséquence , il lui prescrivit les bains tièdes : au bout d'un mois , elle rendit dans l'eau une quantité d'excrémens très-fétides , avec des vers & des grumeaux de sang , mais sans urine. Elle continua de

faire usage de ces mêmes bains , pendant deux mois entiers , sans en ressentir aucun effet. Pendant cet espace de tems , elle prit deux lavemens , par jour , sans en rendre aucun. Sa boisson fut toujours composée d'eau de poulet : elle fit usage de plusieurs apozèmes laxatifs & rafraîchissans, de potions huileuses , & ne se nourrit que des alimens les plus humectans. M. Pomme imaginant , comme on étoit alors en été , que la transpiration naturelle emportoit la matiere des urines , substitua les bains froids aux tièdes ; le succès le plus complet suivit leur usage ; les fonctions de cette fille se rétablirent par degrés , & elle guérit parfaitement.

Un des morceaux qui mérite le plus d'attention dans l'ouvrage de M. Pomme , c'est ce qu'il dit des fièvres spasmodiques. De tout tems , les médecins ont reconnu une espece de fièvre qu'ils ont distinguée de celles qui sont produites par la dépravation de quelque humeur , & qu'ils ont pour cette raison appelée *non-humorale*. En effet , si la fièvre n'est que l'accélération du pouls ; ou , ce qui est la même chose , du mouvement du sang , produite par quelque *stimulus* plus fort que celui qui a coutume d'exciter les mouvemens du cœur & des arteres , il est bien évident que ce mouvement sera également accéléré , si la sensibilité de ces organes augmente , quoique le stimulus soit tou-

jours le même : or c'est le cas des femmes hystériques, & des hommes hypocondriaques. On sçait que chez eux la sensibilité est portée au dernier période. La cure de cette fièvre demande donc des secours différens de ceux qu'exigent les fièvres humorales, c'est-à-dire, qu'on bannira les saignées, les purgatifs & tous les stimulans, pour n'employer que les remèdes les plus propres à diminuer la sensibilité, tels que les adoucissans, les humectans, les bains; ce sont les moyens que M. Pomme propose, après les avoir employés avec succès; moyens qu'Hippocrate, Galien, Celse, Alexandre de Tralles, avoient déjà indiqués.

M. Pomme démontre, par une foule d'autres observations, que les bornes que nous sommes forcés de nous prescrire, ne nous permettent pas de rapporter l'efficacité de la même méthode dans les affections hypocondriaques; le flux hémorrhoidal excessif ou supprimé; la jaunisse hypocondriaque, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec celle qui dépend d'un engorgement primitif du foie; dans la toux convulsive, dans le vomissement, le hoquet, les aigreurs & les rapports, l'hémiplégie spasmodique, que M. Hoffman paroît avoir connu le premier, &c. Il prouve très-bien

aussi, & toujours par des observations & des expériences, que toutes les fois qu'il y a quelque chose de vaporeux, compliqué avec la fièvre putride, & même intermittente, la vérole, les écrouelles, l'affection scorbutique, la leucophlegmatie, la tympanite, les pertes blanches & rouges, la suppression des lochies, il est essentiel d'associer les délayans, les humectans & les adoucissans aux remèdes appropriés à chacune de ces maladies. Si tant d'observations ne levent pas tous les doutes qu'on pourroit former sur la généralité de la théorie que M. Pomme propose, elles paroîtront certainement plus que suffisantes pour constater l'efficacité de la méthode avec laquelle il combat ce genre de maladies. Nous croyons même que tous les médecins éclairés lui donneront la préférence sur les remèdes anti-spasmodiques, anti-hystériques & anti-hypocondriaques, les plus vantés, en faveur desquels il seroit difficile de rassembler un aussi grand nombre de faits, & aussi concluans que ceux dont M. Pomme a enrichi son livre.



E X T R A I T.

La Jurisprudence particuliere de la Chirurgie en France , ou Traité historique & juridique des établissemens , réglemens , police , devoirs , fonctions , honneurs , droits & privilèges des sociétés de Chirurgie & de leurs suppôts ; avec les devoirs , fonctions & autorité des juges à leur égard ; par M. VERDIER , docteur agrégé au collège royal des médecins de Nanci , & avocat en la cour du parlement de Paris. A Alençon ; & se vend à Paris , pour l'auteur , chez D'Houry , & Didot le jeune , 1764, in-8° , 2 vol.

On a pu voir , dans l'Avis particulier , que nous avons inféré dans notre Journal du mois de Juillet dernier , les raisons qui ont déterminé M. Verdier à publier cette *Jurisprudence particuliere de la Chirurgie en France* , avant la *Jurisprudence particuliere de la Médecine* , qui auroit dû suivre naturellement les deux volumes qu'il avoit déjà donnés. Il y traite , 1° de la juridiction du premier chirurgien du roi , sur la chirurgie & la barberie , avec la relation qui est entre ces deux arts ; 2° de l'établissement & gouvernement de la communauté des chirurgiens de Paris ; 3° de l'établissement & gouvernement de l'aca-

démie royale de chirurgie de Paris ; 4^o de l'établissement & gouvernement des communautés des chirurgiens de province ; 5^o de la subordination des corps de chirurgie à ceux de médecine ; 6^o des droits , & privilèges des sociétés de chirurgie , & des chirurgiens ; 7^o des professeurs & démonstrateurs en chirurgie ; 9^o des aggregations aux communautés des chirurgiens ; 10^o de ce qui concerne les accoucheurs & sages-femmes ; 11^o des autres artistes particuliers à la chirurgie ; 12^o des veuves des chirurgiens , & des chirurgiens qu'on appelle *privilegiés* ; 13^o de la police de la chirurgie ; 14^o enfin des devoirs de ceux qui exercent la chirurgie. Dans l'impossibilité où nous mettent les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire , d'entrer dans un détail suffisant sur chacun de ces objets , nous choisirons un ou deux articles , dont nous donnerons une idée suffisante pour convaincre nos lecteurs , que M. Verdier n'a pas traité avec moins de soin cette partie de sa Jurisprudence , que celle dont nous avons déjà rendu compte. Nous choisirons , pour cet effet , les premiers , comme les plus essentiels.

Il n'y a guères plus d'un siècle , selon M. Verdier , qu'on a mis en France , ou , pour mieux dire , dans toute l'Europe , de la distinction entre un chirurgien & un bar-

bier. La chirurgie & la barberie constituoient une seule profession, & les traces de celles-ci sont aussi anciennes que celles qui nous restent de la chirurgie. Lors du renouvellement des sciences en France, l'aggrégation des médecins aux universités ne leur permit pas d'associer cet exercice avec leurs fonctions. De-là, la chirurgie devint un champ abandonné à tous ceux qui voulurent en faire leur partage. Les barbiers s'emparèrent de ses fonctions, qui alors, peu relevées, peu difficiles & peu nombreuses, paroissoient assez quadrer avec celles de la barberie; mais il y eut, dès ces premiers tems, quelques hommes appliqués aux seules fonctions de la chirurgie, qui jetterent les fondemens de la société des chirurgiens de Paris. Les uns ni les autres n'avoient d'autres loix que leur volonté. Les abus qui suivirent cette liberté, obligerent nos rois, d'un côté, d'unir ceux qui ne s'occupoient que de la chirurgie à Paris, en une confrérie ou communauté: de l'autre, à commettre leurs premiers barbiers pour chefs de la barberie & chirurgie, réunies dans toutes les terres de leur obéissance. La perfection de la chirurgie ayant multiplié les fonctions de ceux qui l'exerçoient, les barbiers furent admis à l'exercice entier de cet art, sans aucune restriction. La communauté des chirurgiens de S. Côme n'allian point les

fonctions de la barberie , ne fut pas soumise à la juridiction du 1^{er} barbier ; elle ne reconnoissoit pas non plus le premier chirurgien pour son chef. L'union des chirurgiens avec les barbiers , n'ajouta rien aux privilèges ni à la préséance du premier chirurgien ; elle ne diminua rien non plus des prérogatives du premier barbier. Quelques années après cette réunion , Louis XIV voulant transporter la juridiction du premier barbier à son chirurgien , M. Félix qui l'étoit pour lors , acheta , par son ordre , de Jean de Rety , seigneur de Ville-neuve , la charge de premier barbier , & en fit unir les droits à son office. Depuis cette époque , le premier chirurgien a toujours eu sur la chirurgie & la barberie toute l'autorité & la juridiction qu'avoit eu jusqu'alors le premier barbier.

Ces droits du premier barbier sur la chirurgie & la barberie , se perdent dans l'antiquité la plus réculée. Les titres les plus anciens qui nous restent , sont les lettres & statuts accordés aux barbiers de Paris , en Décembre 1371 , & en Mai 1383 ; ces titres , en constituant & confirmant le premier barbier & valet de chambre du roi , garde du métier de barberie , *comme autrefois* , lui permettent d'instituer un lieutenant , *auquel on obéiroit comme à lui , en tout ce qui audit métier appartient* , & défendent à tout bar-

bier d'en faire office, s'il n'est examiné par ledit maître, & les jurés, en la manière accoutumée. Ce n'est pas seulement les barbiers-chirurgiens de Paris, qui étoient soumis à cette juridiction; elle s'étendoit également sur tous ceux du reste du royaume: tous les rois qui ont régné sur la France se sont plu à la confirmer, & elle a toujours été maintenue par la jurisprudence des arrêts. Henri III attribua même au grand conseil toute juridiction & connoissance des titres qui établissoient les droits du premier barbier, par une déclaration du 4 Avril 1578; cette attribution fut confirmée sous les régnés suivans. Les droits du premier chirurgien reçurent une atteinte en 1692. Louis XIV supprima, par l'édit de Février de cette année, la faculté qu'il avoit de nommer & commettre des lieutenans, & toutes les lettres & commissions par lui expédiées jusqu'à ce jour. Pour remplacer ces officiers, le roi créa, par le même édit, deux chirurgiens jurés-royaux, dans toutes les communautés des chirurgiens; & outre les visites & rapports, S. M. leur attribua les mêmes fonctions, juridictions, droits utiles & honorifiques, dont jouissoient avant eux les lieutenans & greffiers du premier chirurgien, tant de Paris, que des provinces: ce qui diminua beaucoup les droits du premier chirurgien du roi. Il commença à rentrer dans

son ancienne juridiction, par les statuts des chirurgiens de Versailles, autorisés par lettres-patentes de Mars 1719 : tous ses droits lui furent rendus par l'édit de Septembre 1723, dont voici les dispositions. « Nous » avons désuni & désunissons à toujours » desdits offices de chirurgiens-jurés créés, » par les édits des mois de Mars 1691, » & Février 1692, soit titulaires, ou réunis » aux communautés, tous les droits, fonctions, prérogatives & émolumens, dont » jouissoient ci-devant les lieutenans & greffiers, lesquels seront à l'avenir & à toujours, à compter du jour & date de ces » présentes, nommés & commis par notre » premier chirurgien, dans les communautés » des maîtres chirurgiens.

Les fonctions du premier chirurgien & de ses lieutenans sont établies, en général, par l'article II des statuts de 1730 : » Jouiront, tant le premier chirurgien, que » ses lieutenans, du droit de faire assembler » toutes les communautés pour les affaires » d'icelles ; ensemble pour les actes nécessaires à la réception des aspirans, de présider à leurs assemblées, d'y porter les premiers la parole, de recueillir les voix, » de prononcer, de recevoir le serment, » d'entendre les comptes des prévôts & » receveurs : comme aussi seront observer la » discipline, les statuts & réglemens con-

» cernant la chirurgie , &c. » Les fonctions des greffiers font de tenir les régifres , d'y transcrire les délibérations & tous autres actes , & d'en délivrer les expéditions nécessaires. Ces officiers jouissent , en vertu de leur emploi , *de l'exemption de toutes charges & commissions , tant de syndics de communautés , de receveurs , collecteurs , que de tutelle , curatelle , garde des biens de justice , établissement de commissaire pour régie & administration de fruits & revenus quelconques : de tous guets & gardes des villes & places , bourgs & bourgades , & portes d'icelles , & de logemens de gens de guerre , tant de cheval , que de pied , François & étrangers.* Les anciennes ordonnances ont aussi attribué au premier barbier-chirurgien un droit de vingt-un sols trois deniers , à son avènement , comme chef de la chirurgie & barberie , sur tous les maîtres chirurgiens - barbiers , perruquiers , baigneurs , étuvistes , bailleuls , renoueurs , oculistes , lythotomistes , experts pour les dents , sages-femmes , &c. L'attribution de juridiction faite au grand-conseil , pour les droits du premier chirurgien & de ses lieutenans , fut révoquée par une déclaration du 25 Août 1715 , & renvoyée à la grand-chambre du parlement de Paris.

Lorsque le luxe & la mode eurent introduit l'usage fréquent des perruques , &

les accommodages, les barbiers qui se trouverent surchargés de tant de fonctions, se divisèrent en deux communautés. Les barbiers-chirurgiens formèrent une profession distincte de celle des barbiers-perruquiers, dont les fonctions ont été limitées & déterminées par plusieurs loix. Les perruquiers pouvoient seuls faire le poil, des perruques & toutes sortes d'ouvrages de cheveux, tant pour hommes, que pour femmes, tenir des bains & des étuves. Il étoit permis aux chirurgiens de faire le poil & les cheveux, & de tenir les bains & étuves pour leurs malades seulement. Mais la déclaration du 23 Avril 1743, en rétablissant la nécessité des lettres pour les chirurgiens, a entièrement désuni la barberie de la chirurgie, dans la ville de Paris; & les lettres-patentes de 1756, en accordant aux chirurgiens de province, qui voudront renoncer à la barberie, les privilèges honorifiques des arts libéraux, & des privilèges utiles, opérera sans doute le même effet dans tout le royaume. Cette séparation des barbiers-perruquiers d'avec les chirurgiens-barbiers, n'a porté aucune atteinte aux droits du premier barbier, qui a toujours conservé, & après lui, le premier chirurgien, sa juridiction sur l'une & l'autre communauté; juridiction qui a été maintenue par plusieurs arrêts, & nommément par la déclaration du 10 Janvier 1710,

confirmée par les lettres-patentes du 21 Janvier 1716, & par la déclaration du 10 Février 1719, par lesquelles il est maintenu dans le droit de nommer des lieutenans & des greffiers pour chaque communauté de perruquier, & de percevoir, à son avènement, vingt-un sols trois deniers, sur chaque perruquier-baigneur-étuviste. Mais il est tems que nous passions au second chapitre qui traite de l'établissement & gouvernement de la communauté des chirurgiens de Paris.

Ce chapitre est divisé en trois articles. Le premier a pour objet l'établissement & gouvernement de l'ancienne société des chirurgiens de S. Côme de Paris. M. Verdier examine d'abord les titres sur lesquels les chirurgiens se fondent pour faire remonter l'établissement de leur communauté jusqu'au règne de S. Louis ; il ne les trouve pas aussi authentiques qu'ils ont paru le supposer. Il ne disconvient pas qu'il n'y eût des-lors une confrérie de piété sous la protection de S. Côme & de S. Damien, érigée par une ordonnance du 25 Février 1255 : il est assez naturel de croire que les chirurgiens en devinrent les principaux membres. Mais, par ce premier établissement, ils furent unis, seulement par des devoirs de piété, en une communauté purement religieuse. Il se peut faire que dès-lors ils reçurent des statuts, mais ils ne pouvoient être relatifs qu'au culte de Dieu : ils n'embrassoient point encore la

police de l'art ; leur enrégistrement à l'officialité , en 1278 , en est une preuve , s'il est vrai qu'il soit réel. Le premier acte authentique , qui contienne quelque règlement relatif à l'art de la chirurgie , est un édit rendu par Philippe le Bel , au mois de Novembre 1311 , par lequel il est défendu d'exercer la chirurgie dans la ville , prévôté & vicomté de Paris , si auparavant on n'a été examiné par les maîtres chirurgiens-jurés , appelés par M. Jean Pitard , chirurgien-juré du roi au Châtelet , ou ses successeurs , auquel ce prince donne la faculté , à l'exclusion de tous autres , de conférer la licence d'opérer en cet art : il enjoint , en outre , à ceux qui auront été approuvés , de prêter serment entre les mains du prévôt de Paris. Cet édit réunit les chirurgiens en un corps séculier vraiment juridique. Il fut renouvelé par un autre du roi Jean , du mois d'Avril 1352 , & conçu dans les mêmes termes : l'un & l'autre furent renouvelés & confirmés par un troisième de Charles V , du 19 Octobre 1364 , conçu presque dans les mêmes termes que les deux premiers. Ces trois édits sont les seuls statuts qu'ayent eu les chirurgiens de robe longue. Ils n'en ont point eu d'autres avant leur union avec les barbiers , si ce n'est quelques arrêts de règlement.

L'article second de ce même chapitre a pour objet l'établissement & gouvernement

de l'ancienne communauté des barbiers-chirurgiens de Paris. Les plus anciens statuts qui restent maintenant de cette compagnie, lui furent accordés par Charles V, en Décembre 1371. Ces statuts parlent d'autres beaucoup plus anciens, qui étoient perdus dès-lors ; ce qui fait remonter l'établissement de cette compagnie à des tems beaucoup plus anciens. Ces statuts furent renouvelés en quatorze articles, & confirmés par Charles VI, en Mai 1383. Ces derniers statuts font pareillement mention de la perte des premiers titres des barbiers. Dans ces tems reculés, les barbiers étoient bornés aux fonctions de la chirurgie les plus simples. Le crédit du premier barbier contribua à l'extension de leurs fonctions ; le roi Charles V, par une déclaration du 13 Octobre 1372, leur permit de panser les tumeurs & les plaies simples. Les barbiers furent bientôt au-delà de ce qui leur étoit permis : les chirurgiens eurent recours aux tribunaux, qui rendirent plusieurs arrêts pour les contenir dans de justes bornes. Les barbiers cherchant toujours à empiéter sur les chirurgiens, tâchèrent de se rapprocher des médecins qui, mécontents des chirurgiens, furent disposés à les favoriser. Ils commencerent par les introduire chez leurs malades, pour faire les saignées qu'ils prescrivoient ; dans la suite des tems, quelques-uns d'entre

eux leur donnerent des leçons d'anatomie & d'opérations chirurgicales. Les chirurgiens étant venus se plaindre à la faculté, elle crut leur devoir donner quelque satisfaction, & paroître désapprouver la conduite de ses membres. Mais les chirurgiens ayant continué à mécontenter les médecins, la faculté se chargea publiquement d'instruire les barbiers : elle fit plus, elle les adopta pour ses disciples, & leur assura pleinement sa protection, par un acte passé en Janvier 1505. Les deux sociétés passèrent, le 11 Mars 1577, un second contrat, contenant les explications des articles du premier, qui faisoient les engagements réciproques des médecins & des barbiers, en ce qui concerne surtout l'instruction de ceux-ci. Les barbiers, instruits des leçons de la faculté, travaillèrent à mériter par leur capacité, les privilèges & fonctions que la protection des médecins leur accordoit, & dont leurs titres ne leur assuroient aucune jouissance paisible. Leur communauté fournit, dès le seizième siècle, une foule d'hommes célèbres qui font encore la gloire de la chirurgie françoise, & qui ne passoient dans la société des chirurgiens, qu'après avoir donné des preuves de leur mérite dans celle des barbiers. La société de S. Côme voulut s'opposer aux entreprises des barbiers-chirurgiens ; mais les certificats de capacité que

la faculté leur donna , déterminèrent le parlement à rendre , le 3 Août 1603 , un arrêt qui permit aux maîtres barbiers-chirurgiens de panfer toute sorte de plaies & blessures , après qu'ils auroient fait le chef-d'œuvre accoutumé , & été interrogés par les maîtres barbiers-chirurgiens , en présence de quatre docteurs en médecine , & deux du collège des maîtres chirurgiens.

Les chirurgiens de S. Côme , avant cet arrêt , avoient reçu des barbiers dans leur corps , en leur faisant promettre de renoncer à la barberie ; ces incorporations devinrent plus fréquentes & plus aisées , après qu'il eut été rendu ; ce qui engagea quelques membres des deux communautés à demander leur réunion. Ils surprirent des lettres-patentes du roi Louis XIII , qui furent enregistrées au parlement ; mais sur la réclamation des chirurgiens , les deux compagnies furent remises au même état où elles étoient auparavant. Pendant tout ce tems , les barbiers demeurèrent attachés aux médecins ; leurs contrats furent même confirmés par un arrêt du parlement , du 6 Avril 1635. Tel fut l'établissement de l'ancienne communauté des barbiers-chirurgiens de Paris. Les barbiers voyant leurs privilèges augmentés , travaillèrent à s'en assurer la possession , par de nouveaux statuts qui les renfermassent. Ils dressèrent entr'eux dix-neuf articles , qui

furent confirmés & approuvés par un arrêt du conseil, du 11 Avril 1634, & des lettres-patentes de Juin de la même année : ils furent confirmés de nouveau, par une déclaration en forme de règlement, du 24 Juillet 1641.

L'admission des barbiers-chirurgiens à toutes les fonctions de la chirurgie, rendit nécessaire l'union que les chirurgiens de S. Côme avoient d'abord dédaignée ; elle fut proposée derechef ; les deux sociétés s'y prêterent : les articles en furent dressés : requête fut présentée à la faculté de médecine, le 24 Août 1655. Cette compagnie répondit, par son décret du 30 Septembre suivant, qu'elle ne trouvoit rien à redire à l'union, pourvu que le chef-d'œuvre se fît en la forme des maîtres barbiers-chirurgiens, sans y rien innover, ni diminuer des droits, ni soumissions dûes à la faculté, qui seroient entièrement gardées. En conséquence, le contrat fut passé, le premier Octobre suivant, & confirmé par des lettres-patentes de Mars 1656, qui soumirent les deux communautés au premier barbier. Ces lettres souffrirent, à leur vérification, des oppositions de la part de plusieurs barbiers & chirurgiens ; ce qui donna lieu à un arrêt contradictoire du parlement, du 7 Septembre 1656. Cet arrêt homologua le contrat d'union des deux communautés, & ordonna l'enregistrement

desdites lettres. L'union des deux communautés étant consommée, on projeta, en 1698, des nouveaux statuts, pour suppléer à ceux de la communauté des barbiers-chirurgiens, qui parurent insuffisans. On en rédigea en effet en cent cinquante articles, qui furent autorisés par des lettres-patentes du mois de Septembre 1699. Ils furent modifiés en 1701, par un arrêt du conseil, revêtu de lettres-patentes, qui furent vérifiées la même année. Ces statuts ont été la règle invariable de la communauté des chirurgiens jusqu'en 1743, que le roi, par sa déclaration du mois d'Avril de cette année, ayant remis les chirurgiens de S. Côme au même état où ils étoient avant leur jonction aux barbiers, ils tentèrent de faire revivre leurs anciens statuts; mais l'arrêt du conseil, du 12 Avril 1749, porta que les statuts de 1699 seroient observés dans tous les points auxquels il n'aura été apporté aucun changement par cet arrêt. Par l'article vingt-un de l'arrêt du conseil, du 4 Juillet 1750, S. M. permit, à son premier chirurgien & aux maîtres en chirurgie de Paris de lui présenter tels nouveaux statuts qu'ils estimeront utiles & nécessaires; tant par rapport au réglemeut, à la direction des actes & exercices dudit collège de chirurgie, qu'à l'égard de la discipline de leur corps & de ses membres, pour être lesdits

nouveaux statuts approuvés & autorisés par S. M. si elle le juge à propos. Comme les chirurgiens n'ont pas encore proposé ces nouveaux statuts, leur communauté se régle encore par ceux de 1699, modifiés par la déclaration de 1743, & les arrêts du conseil, de 1749 & 1750. Nous n'entrerons point, avec M. Verdier, dans le détail de ces statuts, & nous terminerons ici notre Extrait, qui suffira sans doute pour faire sentir l'utilité & l'importance de son travail.



O B S E R V A T I O N

Sur des Convulsions périodiques, guéries par le quinquina ; par M. SUMEIRE, docteur en médecine, à Marignane en Provence.

Quoique la vertu du quinquina, dans les maladies qui ont des accès périodiques, soit suffisamment reconnue, je crois qu'on ne peut trop multiplier les observations qui la constatent, sur-tout dans les cas nouveaux, auxquels une heureuse analogie en a fait faire l'application. L'expérience a fait voir que les maladies convulsives, qui reviennent par accès, sont ordinairement combattues par cette écorce admirable. Voyez
les

les excellentes observations pratiques sur le quinquina, par feu M. Vandermonde, Journal de Méd. tom. 6; une observation, communiquée, par M. de Bornainville, Janvier 1758, tom. 8, &c. La suivante que je vais leur ajoûter, prouve incontestablement l'efficacité du quinquina pour les convulsions périodiques, & concourt à établir un dogme expérimental sur l'usage qu'on en doit faire dans ces sortes de cas.

Une fille de Pijon Travailleur, âgée d'environ sept ans, éprouvoit des accidens convulsifs, depuis plus d'un mois; ils la prenoient ordinairement le soir, quelquefois tous les jours, quelquefois de deux jours en deux jours, ou de trois en trois jours; & quelquefois, elle passoit plusieurs jours, sans en avoir. Dans l'invasion, elle paroissoit s'assoupir; elle perdoit la connoissance, & elle devenoit froide & pâle; le pouls se perdoit; & tout de suite, elle étoit agitée de mouvemens convulsifs, violens, dans les membres & à la tête: ces accès duroient ordinairement une ou deux heures; quelquefois ils étoient plus courts: on l'avoit purgée deux fois, sans que les bons effets des purgations eussent mis le moindre changement à sa maladie; les vermifuges avoient été donnés aussi sans succès. Ayant été appelé, & m'étant assuré que, ni les vers,

ni la dentition , ni l'existence d'aucun levain putride dans l'estomac , ni la rentrée d'aucune éruption cutanée , n'entroient pour rien dans la cause de ces convulsions , j'essayai les absorbans unis aux poudres tempérantes : je ne retirai aucun secours de ces remèdes ; je me déterminai tout de suite à faire usage du quinquina , décidé principalement par l'exemple de M. de Bornainville. La malade prit deux onces de son infusion faite dans de l'eau , de quatre heures en quatre heures , avec trois gouttes de la liqueur anodine minérale d'Hoffmann , que je faisois ajoûter à chaque dose. Depuis que cet enfant fit usage de ce remède , il fut exempt de ses convulsions : il le continua pendant huit jours , en diminuant , de jour en jour , le nombre des doses , au bout desquels , il lui survint une abondante diarrhée , que je regardai comme une évacuation critique , qui terminoit la maladie , & qui assurait la guérison ; l'événement l'a justifié.



L E T T R E

*De M. DE LA GUILLONIERE, médecin à
Avranches, contenant une Observation sur
une Goutte-sérène, survenue à la suite
d'une colique, de la nature de la colique
de Poitou, guérie par l'émetique.*

MONSIEUR,

On voit dans votre Journal d'Avril dernier une observation sur une goutte-sérène, produite par une colique, & guérie par l'émetique. J'ai vu deux fois la même personne attaquée de cette maladie, ou plutôt de ce symptôme, pendant & à la suite de la colique. L'auteur de l'observation ne vous a point marqué de quelle nature étoit la colique : on ignore si elle étoit causée par une humeur gouteuse, la bile, des acides, &c. Pour celle, dont j'ai à parler, elle ressemble bien à la colique végétale de Poitou, telle que la dépeint Citefius ; elle en diffère cependant en quelque chose, comme on va le voir dans la description.

Un nommé Barnabé Le Tellier Saulnier, de la paroisse de Vains, âgé, à-peu-près, de quarante ans, d'un tempérament bilieux-mélancolique, assez peu sujet à la goutte ; (il en avoit eu une attaque au pied, il y a

cinq ans ,) fut pris , il y a environ un mois , de douleurs très-vives dans les bras & les cuisses , qui lui durèrent trois ou quatre jours , au bout desquels il sentit quelques douleurs sourdes dans la région hypogastrique & ombilicale : son ventre se boucha , les urines cessèrent de couler , & la vue s'obscurcit. On m'envoya chercher , pour la première fois , le 6 de Mai dernier : je trouvai le malade , à-peu-près dans l'état que je viens de dire : son ventre , sur lequel j'appuyai la main assez fort , étoit très-bouffi : il ne me parut pas que la pression lui causât une grande douleur. Je lui demandai si le ventre lui faisoit mal : il me répondit qu'il y sentoit une espèce de rongement (ce sont ses termes) qui n'étoit pas considérable. J'examinai les yeux , dont il me dit qu'il ne voyoit absolument point ; la prunelle en étoit immobile ; à cela près , ils me parurent dans l'état naturel : le pouls étoit dur , serré , avec un peu de fréquence ; la langue n'étoit ni chargée , ni sèche : le malade ne se plaignoit ni de soif , ni d'amertume dans la bouche ; ce qui l'incommodoit le plus , c'étoit un hoquet presque continuel , & la strangurie.

On voit , par cette description , que cette colique approche bien de celle Poitou. On y trouve , comme dans celle-ci , les douleurs lancinantes dans les membres , le hoquet ,

la strangurie , &c. Mais les douleurs vives dans le ventre , la soif continuelle , le dégoût , l'amertume dans la bouche , la fièvre lente , le pouls palpitant , qui ne s'y rencontrent point , la font différer de celle du Poitou.

Les partisans de la méthode de M. Dubois n'auroient sans doute pas manqué de commencer la cure , par distribuer une large dose d'émétique. Les lavemens purgatifs , les toniques , &c. auroient joué le rôle principal dans le traitement de la maladie. J'ai pris une route opposée , & je n'ai pas eu lieu de m'en repentir , comme on le va voir dans la suite.

Je commençai par faire appliquer des épispastiques aux pieds du malade , pour tâcher d'y fixer l'humeur gouteuse , que je soupçonnois être une des causes excitantes de la maladie.

Je fis appliquer sur le bas - ventre un cataplasme fait avec des blancs de porreaux & la graine de lin ; ce qui fit uriner le malade assez largement : j'ordonnai un lavement purgatif ; une demi-heure ensuite , une saignée de pied ; & , trois heures après , un lavement calmant : je mis le malade au bouillon de veau , avec les semences froides ; sa tisane étoit faite d'orge & de réglisse. Le lendemain , je trouvai le malade , à-peu-près dans l'état où je l'avois laissé la veille :

le lavement purgatif n'avoit point fait rendre de matiere ; il avoit seulement augmenté la strangurie ; ce qui me confirma dans la pensée où j'étois, que la goutte-sereine n'étoit produite que par l'irritabilité des intestins, qui se communiquoit au cerveau, *per consensum* ; en conséquence, les cataplasmes émolliens, les lavemens simples, les émulsions & les saignées de pied, furent les seuls remedes mis en usage. Après la troisieme saignée, le malade recouvra la vue ; mais comme sa tête me parut encore embarrassée, je lui en fis faire deux autres, qui terminerent la cure, avec une potion purgative, que je lui fis prendre, le sept de sa maladie. Lorsque je le purgeai, son ventre étoit tout-à-fait détendu : il rendoit des matieres, à chaque lavement simple. (Il est vrai qu'il y avoit encore quelqu'irritation dans le poulx ;) quelque douce que fût sa potion (c'étoit de la manne & du sel de saignette,) elle lui causa cependant assez d'irritation pour m'inquiéter. Le malade, ayant voulu se lever, pour aller à la garde-robe, eut une foiblesse, qui certainement ne venoit que d'irritation ; le ventre se tuméfia ; le poulx devint petit & serré, & le malade étoit menacé d'une superpurgation : des lavemens simples, des cataplasmes émolliens, une boisson abondante, & une émulsion, où je fis entrer le syrop diacode, à la dose

de deux gros, calmerent entièrement tous les symptomes effrayans.

A la suite de cette maladie, c'est-à-dire, sept ou huit jours après en avoir été guéri, le malade a eu la goutte à la main.

Que l'on juge maintenant de l'effet qu'auroit produit l'émétique donné sur-tout dans le commencement de la maladie, avant que les vaisseaux eussent été désemplis.

NARRATIO ANATOMICA,

Ab HARVEIO, currente calamo, memoriæ causâ conscripta, quam J. BOTTUS, medicus, à patruele ejus post magni viri mortem accepit, & operi suo (de ortu & naturâ sanguinis,) anno 1669 adjecit(a).

Thomas Parr, Anglus, Salopiensis, ex pago Winnington, extensæ senectutis, pauper agricola (ad quem visendum illustr. vir

(a) Le Livre de J. Bott étant presque inconnu, & se trouvant à peine en Angleterre, M. de Senac, à qui M. Pringle, premier médecin de la reine d'Angleterre, avoit communiqué cette histoire, jugeant qu'il étoit important de la conserver à la postérité, nous a fait l'honneur de nous l'adresser, pour l'insérer dans notre Journal. Nous avons cru devoir la publier en original, & en donner une traduction en faveur de ceux de nos lecteurs auxquels la langue latine ne seroit pas assez familière.

comes *Arundeliæ*, cum fortè iis in locis ageret, incredibili rei famâ permotus diverterat, eumque ex agro in urbem abductum, & cum in itinere, tum domi suæ accuratissimè habitum, regiæ Majestati in spectaculum exhibuerat) postquàm annum centesimum quinquagesimum secundum & novem menses ætatis suæ complevisset, novemque principum vitas, & jam decimum hujus felicissimi principatus annum emensus esset, tandem vivere desuit; exinctus 14 Novembris, anno S. 1635.

Factâ autem cadaveris dissectione ex mandato serenissimi regis, cujus quoque nonnulli è primoribus adstabant medicis, sic reperiēbamus.

Habitu erat corporis eufarco, pectore piloso, & in exteriori cubito pilis adhuc nigricantibus, tibiis verò depilatis & glabris.

Genitalibus erat integris, neque retracto pene neque extenuato, neque scroto distento ramice aquoso, ut in decrepitis solet, testiculis etiam integris & magnis; aded ut non absimile vero fuerit, quod de eo vulgò prædicatur, eum nimirum post annum ætatis centesimum, incontinentiæ convictum penas publicè dedisse; quin neque uxor ejus, quam anno ætatis suæ centesimo & vigesimo duxerat viduam, ex percunctatione diffiteri posset, eum cum ipsâ rem habuisse, juxta atque alii mariti solent; & usque ad duo-

decim annos retroactos, solitum cum eâ frequentasse congressum.

Pectore erat lato & amplo : pulmones ejus non fungosi, costis (dextro præferim latere) fibrosis nexibus affixi tenebantur ; multo etiam sanguine distenti, uti in peripneumoniâ fieri solet ; adeò ut ante expressionem sanguinis aliquantulum nigrescere viderentur ; unde & in facie livorem, & , paulò ante mortem, spirandi difficultatem cum orthopnæâ in illo observavi ; hinc erat quòd diù post obitum in axillis & pectore calor perduraret : hoc denique & reliqua signa in cadavere eminebant quæ extinctos per suffocationem sequi solent.

Nos ipsum suffocatum & ex impotentiâ spirandi periisse judicavimus, idemque serenissimo regi ab omnibus medicis adstantibus relatum est ; expresso autem post hæc & absterso à pulmonibus sanguine, albißimo & penè lacteo parênchymate videbantur.

Cor magnum habuit & crassum, fibrosum, etiam cum copiosâ satis adnascente pinguedine circa ambitum ipsius & dissepimentum. Sanguis in corde nigricans dilutus vix grumescebat ; tantùm in dextro ejus ventriculo aliqui thrombi exigui visi sunt.

In dissectione sterni, cartilagine non magis ossæ vel in ossis naturam conversæ quàm in cæteris hominibus, sed flexiles & molles.

Intestina erant optima, carnosæ, robusta; & similiter ventriculus: tenuia etiam intestina quibusdam incisuris, quasi annulis, musculosa apparebant. Unde factum est ut de quolibet esculenti genere die vel nocte, non observatis edendi regulis aut tempore, frequenter vesceretur; contentus caseo subrancido, & lacticiiniis omnibus, pane furfureo, edque duro, potu tenui, sæpissimè sero acidulo; sic parçè & duriter paupertino in lare absque anxietatibus degens vitam sibi longiorem produxit. Circa mediam noctem paulò ante mortem comedebat.

Renes pinguedine operiti fuerunt, ac satis validi; solum in latere anteriori abscessus extiterunt aquosi, sive collectiones serosæ parvæ; è quibus tamen una ad ovi gallinacæi magnitudinem accedebat, aquam flavescentem propriâ cyste continens, cum cavitate rotundâ in substantiam renum depressâ: unde aliqui paulò ante obitum, urinæ suppressionem ei contigisse existimabant; alii regurgitante omni serositate in pulmones, urinam suppressam probabiliter magis conjectasse videbantur.

Calculus neque in vesicâ, neque in renibus, nec aliquod ejus signum usquam apparebat.

Mesenterium obesum & colon cum omentis pinguioribus nexibus jecori, circa fundum vesicæ fellis, colligabatur; & similiter peri-

tonæo colon hinc inde partibus posterioribus affixum erat.

Viscera laudabilia, tantum foras (tanquam leviter excocta) albidiora ; intus (ut erat etiam sanguis) atrî cruoris colore perfusa.

Splen valdè exiguus unius renis magnitudinem vix attingebat.

Omnia denique interiora ita vegeta apparebant, ut si de consuetudine pristinæ vitæ nihil immutasset, aliquanto fortasse diutius mortem distulisset.

Causam mortis in subitam mutationem in rebus non naturalibus referre consentaneum erat : præcipua tamen illata ei noxa erat ex mutatione aëris ; quo, toto vitæ cursu, purgatissimo, tenui, frigidiori & diffilabili usus est ; unde liberiùs eventari & refrigerari præcordia & pulmones potuere ; quo vitæ comodo urbs hæc maxime destituitur ; ed quodd per magnâ colluvie hominum, jumentorum, canalium, & reliquarum sordium perpetud scateat ; addito etiam nonnuullo inquinamento ex effumatione carbonum foscilium sulphureorum, quorum frequentissimus usus hîc est ad ignis pabulum ; unde aër ibidem semper gravis, autumnî verò tempore longè gravior, hominî præsertim venienti ab apricis & salubribus Salopiæ tractibus, maxime jam senî & debili, non potuit non esse valdè incommodus.

Accedebat quoddam semper antea uno & simplicissimo introsumptorum genere victitasset : unde postquam ad longam, opiparam variamque vivendi rationem & meraciores haustus paulatim admissus esset, naturalium inde partium ferè omnia officia corrumpebat ; unde labescente tandem ventriculo, excretis diutius immorantibus, coctionis operè ignaviter præcedente, constipato jecore, sanguine in venis torpesciente, gelatis spiritibus, corde vitæ fonte, oppresso, obstructis pulmonibus aërique commeanti imperviis, habitu denique corporis densiore reddito, adeo ut difflari aut perspirari non posset, nihil mirum animam hujusmodi carcere minimè contentam, inde demigrasse.

Cerebrum ei erat integrum, firmissimum & solidissimum ad tactum ; hinc paulò ante mortem, licet cæcus fuisset, tamen optimè audire, & audita percipere, & promptè ad quæsitæ respondere, & ad oblata rectè sese habere cognitus est, quin & inter duos leviter suffultus obambulare valebat. Memoria tamen ipsi multum imminuta fuit, ut nihil planè eorum quæ juvenis egerat in mente haberet : neque vel actionum publicarum, vel regum, vel procerum qui eminebant, vel bellorum & turbarum primæ suæ adolescentiæ, vel morum, vel hominum, vel pretii rerum venalium, vel quorundam aliorum

HISTOIRE ANATOMIQUE, &c. 237
accedentium , quæ servari in memoriâ ab hominibus solent , meminisset : earum tantummodò rerum reminiscebatur quæ novissimis annis actitasset : cùm tamen anno ætatis suæ centesimo & trigesimo in quocumque opere rustico , unde subsidium vitæ suæ comparare posset , strenuè versari solitus sit , etiam ad frumenti triturationem.

HISTOIRE ANATOMIQUE,

Écrite par HARVÉE , que J. BOTT , médecin Anglois , qui l'avoit reçue de l'oncle de ce grand homme , quelque tems après sa mort , a ajoutée à la suite de son Traité , De ortu & naturâ sanguinis , imprimé en 1669.

Thomas Parr , Anglois , du village de Winnington , dans le Shropshire , pauvre payfan , de la vieilleffe la plus étendue , (que le comte d'Arundel , étant dans ces quartiers , alla voir par curiosité , & qu'il amena à Londres , où il le présenta au roi , l'ayant très-bien traité , soit sur la route , soit dans sa maison ,) cessa de vivre à l'âge de cent cinquante-deux ans & neuf mois accomplis , ayant vu le règne de neuf rois , & la première année de celui du dixieme ; il mourut le 14 Novembre 1635.

Ayant été chargé par le roi de faire l'ouverture de son cadavre , à laquelle assiste-

rent quelques-uns des principaux médecins de Londres, nous observâmes ce qui suit.

Son corps étoit charnu, sa poitrine velue, la partie extérieure des avant-bras avoit des poils qui étoient encore noirs, mais il n'en avoit point aux jambes.

Les parties de la génération étoient dans leur état naturel; la verge n'étoit ni retirée, ni flétrie, & il n'y avoit point d'eau dans le scrotum, comme on en trouve ordinairement dans les vieillards; les testicules étoient sains & gros; ce qui rend assez vraisemblable ce qu'on disoit de lui, qu'il avoit été convaincu d'incontinence à l'âge de cent ans, & puni; & sa femme, qu'il avoit épousée veuve à l'âge de cent vingt ans, convint qu'il n'avoit cessé de la voir, que depuis douze ans; qu'avant ce tems, il en avoit joui, comme auroit pu faire tout autre mari.

Il avoit la poitrine large & grande; ses poumons n'étoient pas fongueux, mais ils étoient adhérens aux côtes, sur-tout du côté droit; ils étoient remplis de sang, comme on a coutume de les trouver dans ceux qui sont morts de péripneumonie; de sorte qu'avant qu'on en eût exprimé le sang, ils paroissoient noirâtres; aussi avoit il la face livide; & je lui avois remarqué une très-grande difficulté de respirer, quelque tems avant sa mort: de-là vient que la chaleur se conserva à ses aisselles & à sa poitrine,

quelque tems après qu'il fut expiré; enfin, on y remarquoit ce signe, & tous les autres qu'on a coutume d'observer dans les cadavres des personnes qui ont été suffoquées.

Nous jugeâmes, en conséquence, qu'il avoit été suffoqué, & qu'il étoit mort, faute de respirer; c'est ce que tous les médecins, qui assisterent à cette ouverture, rapportèrent au roi: lorsqu'on eut exprimé tout le sang qui s'étoit accumulé dans les poumons, leur parenchyme parut presque aussi blanc que du lait.

Son cœur étoit d'un volume considérable, épais, fibreux & garni de beaucoup de graisse à sa base, & tout le long de la cloison: le sang, qui y étoit contenu, étoit noirâtre, fluide & se figeoit à peine; & il n'y eut que dans le ventricule droit, qu'on trouva quelques petits caillots.

On observa, en détachant le sternum, que les cartilages n'étoient pas plus osseux, qu'ils n'ont coutume de l'être dans les autres hommes, mais qu'ils étoient flexibles mols.

Les intestins étoient dans le meilleur état; leurs tuniques étoient charnues & robustes, ainsi que celles du ventricule: on voyoit, sur les intestins grêles, quelques intersections ou anneaux, qui paroissent musculaux: de-là vient qu'il mangeoit indistinctement le jour & la nuit, sans observer aucune heure, ni aucune règle; il se contentoit de

vieux fromage, & de toute sorte de laitage, de gros pain dur, sa boisson étoit toujours legere, le plus souvent du lait de beurre; c'est ainsi que vivant sans inquiétude dans sa chaumiere, il étoit parvenu à la plus grande vieillesse. Quelque tems avant de mourir, il avoit mangé vers l'heure de minuit.

Les reins étoient couverts de graisse, & assez fermes : ils avoient seulement, à leur face antérieure, quelques petites hydatides remplies d'eau, parmi lesquelles il y en avoit une de la grosseur d'un œuf de poule, pleine d'une eau jaunâtre, & qui avoit fait une espece de dépression dans la substance même du rein; ce qui fit croire à quelques personnes, que c'étoit ce qui avoit produit la suppression d'urine, qu'il avoit éprouvée avant sa mort; les autres conjecturoient, avec plus vraisemblance, que cette sécrétion avoit été supprimée par le reflux, qui s'étoit fait de toute la sérosité, vers la poitrine.

On ne trouva aucune pierre, ni aucun gravier dans les reins, ni dans la vessie, ni rien qui désignât qu'il y en eût eu.

Le mésentere étoit chargé de graisse; le mésocolon & l'épiploon étoient attachés au foie, près de la vésicule du fiel, par des faisceaux graisseux; le colon étoit également adhérent, çà & là, à la partie postérieure du péritoine.

Les

Les viscères étoient en bon état; ils étoient seulement blanchâtres, (à-peu-près comme s'ils avoient été cuits) à leur partie extérieure; leur intérieur étoit noirâtre, de la couleur du sang qui les arrosoit.

La rate étoit très-petite, égalant à peine la grosseur d'un rein.

En un mot, toutes ses parties intérieures paroissoient si saines, qu'il y a apparence que s'il n'eût pas changé son genre de vie, il auroit pu prolonger ses jours de quelque tems.

Il étoit naturel d'attribuer sa mort au changement subit des choses non naturelles : ce qui lui fut le plus nuisible, ce fut le changement de l'air qu'il avoit respiré toute sa vie, qui étoit très-pur, léger, froid; & par conséquent plus propre à éventiler, & à rafraîchir le cœur & les poumons; avantage que n'a point l'air qu'on respire dans cette ville, étant continuellement infecté des ordures & de la transpiration des hommes, des animaux & d'une infinité d'autres immondices; à quoi il faut joindre la fumée des charbons sulfureux, dont on fait un grand usage, faute de bois à brûler; ce qui rend l'air toujours pesant; mais sur-tout en automne : un tel air ne pouvoit être que très-nuisible pour un homme qui venoit des plaines ouvertes & salutaires du Shropshire, d'un âge si avancé & si foible.

A cela se joignoit qu'il ne s'étoit jufqu'à là nourri que d'un feul genre d'alimens , & d'alimens très-fimples ; de-là vient que , lorsqu'il eût commencé à faire ufage d'une plus grande quantité d'alimens plus fucculens , plus variés , & de boiffons plus fpiritueufes , prefque toutes les fonctions naturelles fe dérangerent ; de forte que l'estomac s'engourdit , les excréments ne furent plus évacués , la coction fe fit mal , le foie fut obftrué , le fang s'arrêta dans les veines , les efprits furent glacés , le cœur , la fource de la vie , fut opprimé , les poumons n'offrirent plus à l'air un libre paffage ; la furface enfin du corps étant devenue plus ferrée , la tranfpiration ne pouvoit plus s'y faire ; il n'eft pas étonnant que l'ame dégoûtée d'une telle prifon , s'en foit envolée.

Le cerveau étoit fain , très-ferme & très-folide au tact ; de-là vient que , peu de tems avant fa mort , quoiqu'il fût aveugle , il entendoit parfaitement ce qu'on lui difoit , & le comprenoit ; répondoit promptement aux queftions qu'on lui faisoit : il pouvoit même marcher , pourvu que deux perfonnes le foutinffent légèrement ; mais fa mémoire étoit fort diminuée ; de forte qu'il n'avoit confervé le fouvernir d'aucune des chofes qu'il avoit faites dans fa jeunefle : il ne fe fouvenoit ni des événemens publics , ni des rois , ni des perfonnages célèbres , ni des

guerres, ni des troubles de sa première jeunesse, ni des usages, ni des hommes, ni du prix des denrées, ni d'aucune autre de ces choses que les hommes ont coutume de conserver dans leur mémoire : il se rappeloit seulement les choses qu'il avoit faites dans ses dernières années, quoique jusqu'à l'âge de cent trente ans, il eût travaillé à toute sorte d'ouvrages de la campagne, pour gagner sa vie, même à battre le bled.

OBSERVATION

Sur une Maladie vermineuse, accompagnée d'accidens extraordinaires ; par M. MUTEAU DE ROCQUEMONT, maître en chirurgie, & accoucheur à Mortagne, au Perche.

La nommée Chapuy, femme d'un tisserand, fut attaquée, au mois de Septembre 1762, de douleurs & d'engourdissement dans tous les membres, qui lui en étoient l'usage ; ces douleurs étoient accompagnées d'embarras, dans la langue & dans la mâchoire, qui gênoient la parole & la mastication ; elle n'avoit, malgré cela, point de fièvre. Elle eut d'abord recours à des charlatans & à des commeres, qui augmentèrent son mal, au lieu de l'adoucir :

lassée de l'inutilité des remèdes qu'ils lui avoient fait faire, elle me fit appeller. Je lui trouvai beaucoup de fièvre; elle se plaignoit d'un grand mal à la tête, & de douleurs inexprimables par tout le corps. Quoique je ne visse pas bien quelle pouvoit être la nature de son mal, je crus devoir la saigner, dans l'espérance de calmer la violence de ses douleurs; ce qui parut en effet réussir dans le premier moment; mais, quelques heures après, ses douleurs recommencerent, avec plus de violence que jamais, elles furent même accompagnées de convulsions; malgré cela, je réitérai la saignée, qui ne me parut pas mieux réussir que la première fois: je lui prescrivis alors une tisane rafraichissante, & des lavemens. Le lendemain, je crus devoir tenter de vider les premières voies; en conséquence, je fis dissoudre quatre grains de tartre stibié dans une pinte d'eau; elle n'en prit que deux verres, qui lui firent rendre, par haut & par bas, une très-grande quantité de bile porracée, & plus de trente vers très-gros & très-longs; le calme succéda à cette évacuation, & elle se trouva parfaitement guérie. Je crus alors pouvoir inférer de cette guérison si inespérée, que la maladie n'avoit été produite & entretenue que par ces vers, & que les douleurs qu'elle ressentoit par tout le corps, étoient

une suite de l'irritation qu'ils faisoient sur les nerfs de l'estomac & des intestins, qui, comme on le sçait, communiquent avec ceux de tout le reste du corps, & peuvent leur transmettre les impressions qu'ils reçoivent. Cette observation peut servir à confirmer celle qu'on lit dans l'Extrait de l'ouvrage de M. Camper, rapportée dans le Journal du mois d'Avril 1763, pag. 313.

OBSERVATION

ANATOMIQUE

Sur un Muscle biceps du bras, qui avoit une structure singuliere; par M. PIETSCH, ancien chirurgien-major d'un régiment au service de l'Empereur, ancien chirurgien-aide-major des armées du Roi en Allemagne, démonstrateur royal en Anatomie & en Chirurgie, à Altkirch en haute Alsace.

Étant occupé à disséquer, dans l'amphithéâtre de l'hôpital militaire de Strasbourg, au mois de Février 1761, je rencontrai un muscle biceps du bras, dont la structure me parut peu ordinaire. Il avoit cinq têtes; la première avoit son attache fixe, par un tendon large, à la pointe de l'apophyse coracoïde de l'omoplate, comme à l'ordinaire.

La seconde tête étoit attachée au col de l'omoplate , proche la cavité glénoïde ; son tendon , qui étoit rond , passoit par la sinuosité de la partie supérieure de l'humérus. Les corps charnus de ces deux têtes se joignoient vers le milieu du bras , pour ne former qu'une masse musculaire , comme dans l'état naturel.

La troisième tête , qui étoit très-considérable , s'attachoit à la partie moyenne de la face interne de l'humérus , entre les attaches des muscles coraco brachial , & brachial interne : ses fibres étoient charnues dans toute leur étendue , & venoient s'implanter dans l'endroit où se faisoit la réunion des deux autres têtes , c'est-à-dire , au corps du biceps.

Il partoit de l'extrémité inférieure du tendon de la première tête , un paquet de fibres charnues , de la grosseur d'une plume à écrire , qui descendoit le long de la première tête , jusqu'à un travers de doigt au dessous de la réunion avec la seconde : il se joignoit à un autre paquet de fibres charnues , moins gros que lui , qui partoit de l'attache de la troisième tête. Ces deux faisceaux de fibres que j'ai cru pouvoir considérer comme autant de têtes particulières , distinctes des trois premières , formoient immédiatement , après leur jonction , un tendon plat , qui avoit une ligne de large sur une demi-ligne d'épais.

La face externe de ce tendon étoit convexe, & l'interne légèrement concave, pour se conformer, en quelque façon, à la convexité du muscle brachial interne, sur lequel il passoit un peu obliquement pour gagner le côté externe dudit muscle, qui lui fournissoit des fibres charnues, qui le tenoient assujetti jusqu'à son insertion à la tubérosité du radius, au-dessus de l'attache du tendon du biceps : l'aponévrose de ce muscle n'avoit rien de particulier. J'ai démontré cette structure aux élèves de l'hôpital, & à plusieurs étudiants en médecine, qui s'y trouvoient.

Cassérius dit que le muscle biceps a quelquefois trois têtes. M. Lieutaud a fait la même observation, & rapporte que la troisième tête a son attache à la partie moyenne de l'humérus ; mais aucun auteur, que je sçache, ne dit l'avoir vu avec cinq têtes.

Le muscle palmaire manquoit dans le sujet sur lequel j'ai fait cette observation ; l'aponévrose palmaire étoit formée par le ligament annulaire.



OBSERVATION

Sur une Plaie d'arme à feu , avec fracture de l'omoplate & de la clavicule , & lésion du poumon ; par M. MONBALON , chirurgien-major de la marine , au port de Bayonne , & chirurgien en chef de l'hôpital S. Leon de la même ville.

La nuit du 27 Mai dernier , le nommé Pedro Arinassa , matelot Espagnol , reçut , au bourg Saint-Esprit , par les soldats de la patrouille , un coup de fusil , dont la balle entroit vers le milieu de l'omoplate gauche , & sortoit à la partie moyenne de la clavicule , du même côté. Il fut porté à l'hôpital S. Leon de cette ville , le 28 , sur le tard. M'y étant rendu à l'instant , je le trouvai baigné dans son sang , qui couloit encore de ses plaies , & il en rendoit , à tout moment , de gros caillots par la bouche , depuis l'instant de la blessure.

Ayant découvert la plaie postérieure , & introduit un doigt dedans , je trouvai l'omoplate fracassée ; au moyen des dilatations que je fis , j'enlevai quatre pièces de cet os , dont une , qui étoit assez considérable , faisoit partie de son épine ; les trois autres , plus petites , étoient du côté de la base. Je fus

obligé d'en laisser une cinquième , qui me parut être la plus grande ; elle vacilloit , mais elle approchoit trop de l'angle antérieur , étoit trop recouverte & adhérente aux muscles , & le blessé trop foible , pour en tenter l'extraction. Je tirai de la plaie antérieure , après l'avoir suffisamment dilatée , deux morceaux de la clavicule assez considérables , & je pansai le tout avec de la charpie mollement mise , & une fomentation émolliente , dont j'humectai l'appareil , jusqu'à ce que la suppuration fût établie. Le blessé fut mis à l'usage d'une boisson astringente , à cause de la grande quantité de sang qu'il jettoit par la bouche , & les saignées furent répétées , avec ménagement , jusqu'au nombre de huit , pendant les trois premiers jours.

Le 31 , les crachats , étoient mêlés & moins abondans ; l'appareil étoit humecté d'une sérosité sanguinolente : je le levai , & trouvai tout disposé à la suppuration : prévoyant qu'elle seroit grande , & que la chute des escarres , & leur sortie par les plaies seroit difficile , je me déterminai à passer un féton tout au travers , encouragé par les bons effets que je m'en promettois , par l'aisance que j'aurois à l'introduire dans le trajet de la balle , rendu insensible par l'escarre qu'elle y avoit causé , & par la facilité qu'il y auroit de le tirer , si le poumon en

étoit irrité dans les suites : je le fis d'une bandelette de linge fin & usé, un peu effilé par les côtés, & imbibée d'huile de térébenthine ; l'extérieur fut pansé avec un mélange de baume d'Arcæus & d'huile d'hypéricum. Dès le jour, je substituai à la boisson astringente, une légère eau de riz.

Le premier Juin, les crachats étoient purulens, le blessé assez tranquille ; mais la nuit, il survint un grand redoublement avec délire, qui dura jusqu'au point du jour du 2. Le malade se trouvant mieux le matin, il fut purgé. Il n'y avoit pas de doute qu'il n'y eût du désordre dans les premières voies ; ce purgatif opéra à souhait, & le blessé fut pansé sur le tard : il sortit une très-grande quantité de matière purulente ; & la mèche que je fis courir, entraîna quelques caillots de sang à demi-corrompus : le malade rendoit par la bouche une matière semblable ; elle coula par ces trois issues, en augmentant de jour en jour, jusqu'au 7, & continuant avec la même abondance, jusqu'au 12. La suppuration se trouvoit alors très-belle, les escarres du fond entraînés au-dehors, au moyen de la mèche que je tirois un peu à chaque pansement. Depuis ce jour, la suppuration commença à diminuer ; & le 18, sortant, très-peu de chose du fond, j'ôrai le séton, & me bornai à tenir les ouvertures suffisam-

ment dilatées ; pour donner issue à la pièce de l'omoplate, que j'avois laissée, & à une autre petite qui se présentoit du côté de la clavicule.

Le blessé étant purgé de tems-en-tems, & observant bien le régime qui lui étoit prescrit, tout alla très-bien jusqu'au 3 Juillet, qu'il fut assailli par une fièvre violente, accompagnée de dévoiement, difficulté de respirer & de tension douloureuse aux environs des deux plaies. Cet accident, qui étoit l'effet d'un excès de petits pâtés qu'un camarade lui avoit apportés, fut calmé par une purgation & des relâchans employés intérieurement & extérieurement ; mais à la suite de cela, la suppuration fut extraordinaire ; sur-tout par la bouche : on y remédia par une boisson expectorante.

Le 11, quarante-cinquième jour de la blessure, la petite pièce de la clavicule s'étant détachée, je la tirai ; elle avoit environ cinq lignes en quarré, sur trois d'épaisseur. Cinq jours après, j'enlevai aisément la pièce de l'omoplate, dont j'ai parlé ; celle-ci avoit, quoiqu'en partie détruite, environ un pouce de long, sur dix lignes de large. Depuis ce moment, la suppuration externe se réduisit à très-peu de chose, & je voyois, avec plaisir, les cicatrices se former de jour en jour ; l'ulcère intérieur seul m'occupoit ; mais, au moyen du lait coupé avec la

décoction de véronique mâle , pris matin & soir , le poumon s'est aussi consolidé. Enfin , depuis le 15 du mois d'Août , tout est entièrement tari ; & le blessé , après avoir rétabli une bonne partie de ses forces & de son embonpoint , est sorti de l'hôpital , le 27 , trois mois justes après son entrée.

Il faut ajoûter que , malgré que les muscles trapeze , sus & sous-épineux , & deltoïde , aient été très-endommagés , & qu'il y ait eu environ un pouce de la clavicule d'emporté , le blessé commença à faire usage de son bras , de façon à faire espérer qu'il s'en servira dans la suite , à peu de chose près , comme auparavant.

OBSERVATIONS

Sur les Contre-coups , qui tendent à prouver qu'on peut découvrir sûrement l'endroit fracturé , selon le lieu qui a reçu le choc ; par M. AURRAN , chirurgien-professeur , démontrant l'anatomie à l'hôpital royal de Strasbourg.

I. OBSERVATION. On amena , le 4 Janvier 1762 , à l'hôpital militaire de cette ville , le nommé Jean Biarden , dit Poid-de-vin , âgé de trente ans , soldat dans le

régiment de Beauvilliers , cavalerie. Il avoit une plaie contuse à la tête , & étoit sans connoissance. Ses camarades nous rapportèrent que , trois jours auparavant , ayant voulu donner du foin aux chevaux , il étoit monté dans un grenier , dans le plancher duquel il y avoit un trou , caché par un peu de foin ; qu'ayant passé par cet endroit , il étoit tombé dans l'écurie , dont le sol étoit à quinze pieds au-dessous , qu'il étoit d'abord tombé sur ses pieds , mais que s'étant renversé , sa tête avoit porté sur le bord d'une crèche de pierre ; ce qui l'avoit si fort étourdi , qu'il n'avoit pas repris connoissance depuis ce tems-là. La plaie , qui étoit assez petite , avoit cependant mis à nud une petite portion du pariétal droit , à six lignes de la suture sagittale , à un pouce de la lambdoïde : les convulsions se mirent de la partie , le jour qu'on l'apporta à l'hôpital , qui étoit le troisième de sa blessure.

Ce jour même , M. Le Riche , chirurgien-major de l'hôpital , dilata la plaie extérieure , & examina , avec le plus grand soin , le crâne , pour tâcher de découvrir s'il n'y avoit pas quelque fracture ou fente à l'os ; mais il n'apperçut rien. On saigna le malade du bras & du pied , le soir du même jour : on répéta quatre fois la saignée du pied jusqu'au six , sans que les symptômes diminuassent. Pendant ce tems , je vis couler quel-

ques gouttes de sang de son oreille droite ; & il portoit, de tems-en-tems, les mains à l'une & à l'autre de ses oreilles, sur-tout à la droite, qu'il tirailloit. Ces signes qui pouvoient faire soupçonner quelque affection dans les oreilles, ne suffisoient cependant pas pour suggérer les moyens curatifs qu'il convenoit d'employer. Le malade mourut à dix heures du soir du même jour 6 ; son cadavre fut apporté dans mon amphithéâtre.

Ayant dépouillé la tête de ses enveloppes, j'apperçus une petite ligne noirâtre, beaucoup moins sensible qu'un cheveu, qui descendoit du bord inférieur de la plaie, vers la circonférence linéaire, qui donne les premières attaches au muscle temporal. Je soupçonnai que ce pouvoit être le commencement d'une fente capillaire, qui pourroit être mieux marquée sous ce muscle. L'ayant enlevé, j'apperçus en effet que je ne m'étois pas trompé, & que la fracture, dont cette ligne étoit le principe, devenoit plus considérable, en approchant de l'apophyse zygomatique, à la racine de laquelle elle se divisoit en deux branches ; l'une antérieure à la racine transverse de cette apophyse, se terminoit au bord le plus voisin de cet os ; l'autre postérieure, finissoit dans la cavité articulaire, qui reçoit la mâchoire inférieure. La suture écailleuse, qui unit l'os temporal au pariétal, n'avoit pas empêché

qu'elle ne se continuât de l'un à l'autre de ces os, quoique bien des anatomistes assurent que, » par les unions multipliées des os du crâne, » & des différentes pièces qui le composent, » il en résulte cet avantage, que dans le cas » où une de ces pièces osseuses vient à être » fracturée, la fracture est bornée par la » suture qui empêche qu'elle ne s'étende jusqu'aux pièces voisines. » La suture, du côté opposé, étoit un peu béante : j'y introduisis, sans peine, mon ongle. Après cet examen, je sciai & j'enlevai le crâne : je trouvai sur la dure mere un caillot de sang, fort considérable & très-noir, ayant au moins dix lignes d'épaisseur à sa base, qui portoit dans la fosse moyenne droite du crâne ; sa circonférence répondoit à celle du crotaphite, qu'elle égaloit : l'hémisphère du cerveau, de ce côté, ne paroissoit aucunement altéré, pas même à l'endroit qui avoit cédé à la compression du caillot ; mais les vaisseaux de la pie-mere qui recouvroient l'hémisphère gauche, étoient engorgés de sang. Cet hémisphère étoit également comprimé par un caillot, moitié moins gros que le précédent, aussi noir, & paroissant aussi vieux : il étoit placé immédiatement sur la substance corticale du lobe moyen, & avoit causé la putréfaction de la portion de la substance qui le soutenoit. Il y avoit encore

un petit caillot de sang du même côté, entre le temporal & la dure-mere.

II. OBSERVATION. Vers le milieu du mois de Juin de l'année dernière, on apporta à notre hôpital le nommé Beymann, âgé de quarante ans, soldat au régiment d'Alface. Il s'étoit laissé tomber, sur le pavé, de la couverture d'une maison à deux étages, où il travailloit. Sa tête, en se renversant, avoit porté, par sa partie postérieure & supérieure, sur le bord d'une pierre haute de deux pieds, qui lui avoit fait une plaie contuse, avoit mis à découvert l'os occipital, du côté du pariétal droit. La plaie ayant été suffisamment dilatée, il ne fut pas possible d'appercevoir aucune fracture. Il ne paroissoit aucune autre blessure à la tête, qu'une legere contusion à l'oreille gauche, & une échymose à la paupiere de l'œil, du même côté. Après plusieurs saignées du pied, du bras & du cou, l'assoupissement, dans lequel il étoit plongé, fut considérablement diminué; il parut même reprendre un peu de connoissance: il entendoit, quand on l'appelloit, & regardoit fixement certaines personnes de sa connoissance. Lorsqu'on dilatoit sa plaie, ou qu'on lui tiroit l'oreille, il faisoit la grimace, & portoit la main à l'endroit douloureux. Le mouvement, le sentiment & la connoissance n'étoient par conséquent

conséquent pas entièrement perdus, & l'assoupissement ne paroissoit pas si considérable, sur-tout après la saignée; malgré ce mieux apparent, il mourut le cinquième jour de sa blessure. L'ayant examiné après sa mort, je n'apperçus aucune fracture dans toute l'étendue du crâne, qu'on a coutume de découvrir pour le scier; mais je trouvai un engorgement général des vaisseaux de la pie-mere, qui recouvroit l'hémisphère gauche: un petit caillot de sang occupoit la fosse moyenne de la base du crâne, de ce côté, & se continuoît dans l'orbite par la fente orbitaire supérieure, & jusqu'à la paupière supérieure, où il formoit l'échymose, dont nous avons fait mention.

Ayant eu envie de conserver cette tête, pour m'en servir à démontrer la base du crâne dans mon amphithéâtre, je la mis dans un pot, où je l'oubliai pendant deux mois: je la retrouvai au mois de Septembre, & en la nêtoyant, après l'avoir fait bouillir, je découvris, dans la moitié inférieure de l'os occipital, où cet os n'est composé que d'une table compacte assez mince, deux fentes, l'une à droite, commençant un peu au-dessus de la ligne demi-circulaire, où est l'attache supérieure du trapeze, du splénus, &c. & se continuant jusqu'au bord du grand trou occipital; l'autre à gauche,

beaucoup moins considérable , étoit située à côté du grand trou , derrière le condyle ; elle embrassoit une aire irrégulièrement quarrée. La pièce qui occupoit l'espace qu'elle embrassoit , est tombée quelque tems après ; le bord du trou occipital , de ce côté , n'étoit pas fracturé.

On peut , je pense , conclure de ces deux observations , 1^o que les convulsions qui surviennent , quelques jours après une plaie de tête , sont l'effet d'un caillot qui s'est formé peu-à-peu , & qui , lorsqu'il est parvenu à un certain volume , comprime le cerveau plus ou moins , selon sa grosseur , ou de la corruption que ce fluide épanché contracte , & de l'action que ses principes décomposés exercent sur le genre nerveux ; 2^o que , lorsque , dans un cas de cette espèce , les accidens ne diminuent pas après plusieurs saignées , il y a tout lieu de présumer , quoiqu'il ne paroisse aucune fracture , qu'il s'est formé un épanchement sur quelque partie du cerveau qui les entretient ; 3^o que les sutures n'empêchent pas que les fractures ne puissent s'étendre d'un os à l'autre ; 4^o que ces sutures même peuvent s'ouvrir sans fracture ; 5^o que les régions temporales sont les plus exposées aux effets des contre-coups , plus ou moins l'une que l'autre , selon que le coup aura porté , ou

plus à droite, ou plus à gauche, dans une direction entre la perpendiculaire & la transversale, respectivement à la base du crâne. L'examen anatomique de la structure & des connexions de ces parties, fera mieux entendre la raison de ceci. Les pariétaux réunis, forment une arcade soutenue par deux bords échancrés & tranchés obliquement de dehors en dedans, qui portent sur des appuis demi-circulaires, dont les bords qui s'articulent avec les bords inférieurs des pariétaux, sont aussi tranchés en sens contraire de ces derniers, c'est-à-dire de dedans en dehors. Les temporaux qui forment ces appuis, sont donc, à raison de la coupe de leurs bords correspondante & opposée à celle des bords inférieurs des pariétaux, l'office d'arc-boutans : or on sçait que la partie écaillée, ou supérieure des temporaux, est composée d'une seule table assez foible, transparente, & par-conséquent fort fragile : il n'est donc pas étonnant si elle ne résiste pas à l'action d'un poids qui tombe sur la tête, dont elle soutient toute l'action ; 6^o que la portion inférieure de l'occipital est également exposée à l'action des contre-coups, étant, à l'égard de la moitié supérieure de cet os, ce que les temporaux sont à l'égard des pariétaux ; 7^o qu'on doit toujours craindre un contre-coup double ou

260 OBS. SUR UNE ENTEROCELLE,
simple, aux différentes régions de la base
du crâne, selon les endroits qui auront été
frappés; 8° enfin, que de pareilles obser-
vations, si elles étoient multipliées, pour-
roient nous mettre en état d'établir des règles
sûres, pour connoître les lieux des contre-
coups, relativement aux endroits frappés.

OBSERVATION

*Sur une Entérocelle, avec gangrene &
perte d'une portion de l'intestin, guérie
par M. DESLANDES LEGER, chirurgien à Tours.*

Le nommé Pierre de la Lande, âgé de trente-cinq ans, de la paroisse de Joué, près Tours, étoit attaqué, depuis longtemps, d'une hernie qui ne l'incommodoit point, quoiqu'exposé à un travail pénible, il ne portoit point de bandage. Le 9 Octobre 1763, (après avoir bu du vin nouveau,) il se sentit attaqué de violentes coliques, accompagnées de douleurs cruelles, dans le pli de l'aîne; y ayant senti un certain craquement, il y porta la main, & trouva une tumeur de la grosseur d'un œuf de poule, qui fut accompagné, pendant six jours, de tous les symptomes de la hernie

avec étranglement , au bout duquel tems , les accidens se calmerent un peu ; quoique la tumeur ne disparût pas , il ne daigna pas appeller de secours ; & se croyant guéri , il reprit ses occupations ordinaires , qu'il continua jusqu'au 20 , que les accidens recommencerent (à l'exception du vomissement , qui ne revint point.) Il se transporta à l'Hôtel-Dieu : j'examinai la tumeur , qui s'étendoit jusqu'à la symphyse des os pubis , où elle formoit , dans cet endroit , un volume de la grosseur d'un petit pain d'un sol , accompagné d'inflammation. Le malade avoit une fièvre très-vive : je le fis saigner plusieurs fois , & appliquer des cataplasmes émolliens : deux jours après , je trouvai , au centre de la tumeur , un sphacele de la largeur d'un écu de trois livres , avec fluctuation ; ce qui me fit soupçonner que l'intestin étoit tombé en mortification : j'ouvris la tumeur , qui justifia mon pronostic ; car aussi-tôt qu'elle fut ouverte , il sortit beaucoup de matieres stercorales , avec une grande quantité de pus. J'examinai les parties qui formoient la hernie : je trouvai l'intestin gangrené , dans une étendue d'environ quatre pouces , avec une ouverture considérable ; mon dessein fut alors de suivre la méthode de M. Ramdhor , chirurgien du duc de Brunswick , qui est de retrancher la

partie gangrenée , de réunir les deux extrémités , en les engageant l'une dans l'autre , & les maintenir dans cet état , par le moyen d'un point d'aiguille auprès de l'anneau ; mais l'adhérence intime de ces parties empêcha l'exécution de mon projet , je pensai alors que le malade ne guériroit qu'à la faveur d'un anus artificiel ; mais les suites ont été plus heureuses que je ne l'imaginois. J'appliquai sur l'intestin un plumasseau trempé dans l'esprit-de-térébenthine , comme le plus puissant remède contre toute sorte de puréfaction , & sur-tout dans celle-ci , où le séjour des matieres stercorales la rend plus rapide. Je pansai la plaie avec le digestif animé. Le huitieme jour , la partie de l'intestin gangrené se sépara de la longueur , que j'ai dit plus haut , & contenoit une portion entiere de son diametre ; les matieres stercorales sortoient toujours en entier par la plaie. Le malade fut mis à une diète très-sévère : on lui donnoit tous les jours des lavemens , qui entretenoient à chaque fois des matieres dures.

Cette méthode eut tout le succès qu'on pouvoit espérer. La sortie des excréments par la plaie , diminuoit de jour en jour. Le 15 Novembre , il n'en passa plus ; ils reprirent leur cours par la voie ordinaire. Depuis ce tems , la plaie a diminué insensiblement ,

& a été entièrement cicatrisée, le 12 Décembre. M. Lebas mon confrere, en exercice avec moi à l'Hôtel-Dieu, a suivi cette cure, avec toute l'exacritude qu'elle requéroit.

OBSERVATION

Sur une Croûte limonneuse, formée dans l'estomac, & rendue par le vomissement ; par M. PIETSCH, ancien chirurgien-major d'un régiment au service de l'empereur, ancien chirurgien-aide-major des armées du Roi, en Allemagne, démonstrateur royal en anatomie & chirurgie, à Altkirch en haute Alsace.

Son altesse royale le prince Charles de Lorraine, s'étant approché, en 1742, de la capitale de la Bohême, avec l'armée Autrichienne, ordonna d'envoyer sur les derrières tous les soldats malades. Je fus chargé de conduire ce convoi à Pztribram, gros bourg, à quatre lieues de Prague, d'y établir un hôpital, & de faire donner aux malades les secours nécessaires. Un matin, en faisant ma visite, j'ordonnai trois grains de tartre stibié à un soldat Hongrois, du régiment de Vetter, âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'un tempérament sanguin & mélancolique. Le soir, en faisant ma tournée, son

camarade m'apporta un plat , contenant quelque chose d'extraordinaire , en me disant que le malade avoit vomi son estomac , & qu'il l'avoit retiré des matieres auxquelles il étoit mêlé , pour me le montrer. En l'examinant , je trouvai que c'étoit une croûte limonneuse , d'une substance assez solide , dont j'ajustai les pièces les unes aux autres , sur une table ; elles me parurent représenter assez exactement le fond de l'estomac. Cette croûte avoit , dans son milieu , l'épaisseur d'un bon travers de doigt , & alloit , en s'amincissant , jusqu'aux bords. La face convexe , qui avoit dû être tournée du côté des parois de l'estomac , étoit de couleur verte foncée , tirant sur le noir : on y voyoit encore les empreintes des rugosités de la tunique veloutée. La face concave étoit d'une couleur gris-de-cendre , & moins compacte que la face convexe. Le malade qui avoit la fièvre , & qui se plaignoit d'une pesanteur à la région épigastrique , fut rétabli en peu de jours.

Je n'entreprendrai point d'expliquer la formation de cette croûte que j'appelle limonneuse , parce qu'elle ressembloit , surtout , par sa face convexe , au limon qu'on trouve quelquefois dans les vases de bois , dans lesquels l'eau a long-tems séjourné. J'ai cru devoir publier cette observation , parce qu'elle m'a paru avoir beaucoup d'analogie.

SUR UNE CROUTE LIMONN. 265
avec celle que M. Geoffroy , docteur-régent
de la faculté de médecine de Paris , & pro-
fesseur des écoles , a faite sur M. l'abbé
Gerard , prêtre de la paroisse S. Paul , & qui a
été inférée dans le Journal de Médecine , du
mois de Mars 1758 , tome VIII , pag. 244.

OBSERVATIONS

*Sur les Maladies épidémiques qui ont régné
à Paris , depuis 1707 , jusqu'en 1747 ;
par un ancien Médecin de la faculté de
Paris.*

ANNÉE 1735.

HIVER. L'hiver fut très-inégal , le froid
plus ou moins vif ; la gelée , la pluie , & des
vents violens se succédoient rapidement.
Aussi vit-on beaucoup de toux opiniâtres &
violentes , des catarrhes , des fluxions de
toute espece , des douleurs de rhumatif-
mes & des apoplexies , qui faisoient périr
tout-à-coup ceux qui en étoient attaqués.

L'épidémie , qui avoit régné dans la saison
précédente , parmi les soldats qui revenoient
d'*Allemagne* , continuoit toujours avec la
même vivacité ; les symptômes de catalep-
sie étoient encore plus marqués ; chez quel-
ques malades , les bras & les jambes restoient
immobiles dans la position où on les avoit

mis ; chez d'autres , ce symptome ne se manifestoit qu'aux poignets & à la main. Ces accidens duroient quinze jours & plus ; pendant tout ce tems , les malades étoient dans un état d'ivresse ; leur tête n'étoit point libre , même dans le tems où ils étoient le mieux. Il falloit , comme nous l'avons dit , insister sur les évacuans mêlés avec des cordiaux , précédés cependant de saignées plus ou moins répétées , mais , en général , peu fréquentes , & peu abondantes à chaque fois : par ce traitement , les malades rendoient beaucoup de matieres bilieuses , par haut & par bas , & la plus grande partie jetta beaucoup de vers , ce que l'on n'avoit point observé dans la précédente. Le traitement se terminoit par la tisane fébrifuge purgative , dont il a été fait mention.

Le danger étoit toujours le même pour ceux qui étoient en même tems pris de dysenterie ; ils périssoient presque tous : à l'ouverture de leur cadavre , on trouvoit les intestins gangrenés & remplis de vers. Aucun remede ne les pouvoit tirer d'affaire , ou du moins en salvoit-on très-peu , tandis que je vis plusieurs personnes , autres que des soldats , attaquées de la même maladie , avec la dysenterie , qui guériront par les remedes appropriés.

Il faut convenir aussi que ces soldats avoient

beaucoup souffert au siège de *Philisbourg* ; le *Rhin* étoit débordé : il y avoit eu des pluies continuelles , & souvent les soldats avoient été forcés d'être dans l'eau jusqu'à la moitié du corps ; ils n'avoient bu , la plupart , que des eaux de neige fondue ; leurs alimens avoient été assez souvent mal conditionnés , & ils avoient été dans cette position pendant quelques mois. Il n'est donc pas étonnant que leurs humeurs eussent contracté une mauvaise disposition , qui affectoit tout leur corps , & principalement les nerfs ; disposition dont les mouvemens convulsifs & cataleptiques étoient une suite.

Cette maladie fut peu contagieuse , & affecta peu de ceux qui ne revenoient point de l'armée.

Elle continua jusqu'à la fin de Février ; mais tant qu'elle dura , les symptômes furent également violens , & le danger fut toujours le même pour ceux qui étoient attaqués de dysenteries.

PRINTEMPS. Le commencement du printemps fut chaud & froid alternativement ; ces passages subits & fréquens , rendirent très-communes les pleurésies , les catarrhes & les affections soporeuses. On vit aussi régner des fièvres malignes , mais dans les hôpitaux , plus que dans la ville. Dans la ville , il y eut beaucoup de morts subites , d'apoplexies & de paralysies , qui attaquoient

indistinctement des gens de tout état & de tout âge.

M. le M. *** , après s'être livré inconsciemment aux plaisirs de l'amour, (quoiqu'âgé de cinquante-cinq ans , d'une santé délicate , attaqué d'engorgemens au foie , qui lui donnoient un teint jaune , rendoient ses digestions laborieuses , & souvent mauvaises ,) fut pris d'une attaque d'apoplexie assez vive , au commencement de Mai. La connoissance que j'avois de son tempérament , & de ce qui avoit immédiatement précédé l'attaque , m'empêcha de le faire saigner. Je lui fis prendre aussitôt de l'émétique , & un lavement purgatif ; il rendit beaucoup par haut & par bas. Pour entretenir les évacuations , & soutenir en même tems les forces , j'ordonnai , en cinq verres , à prendre , de trois heures en trois heures , une pinte d'eau , dans laquelle on avoit fait infuser deux gros de féné , & dans la colature , on avoit ajoûté deux gros de sel de Glauber , six grains de tartre stibié , & trente gouttes de *lilium* de Paracelse. Cette eau fit beaucoup rendre de matieres visqueuses , par haut & par bas ; la langue restoit cependant toujours embarrassée , & le côté droit étoit dans l'engourdissement , à la vérité , un peu moins fort. J'insistai sur les purgatifs mêlés avec les sudorifiques ; par ce moyen , les accidens se dissipèrent par degrés : il ne restoit , à la

fin du mois , que beaucoup de foiblesse au malade , sans qu'aucune partie de son corps parût plus sensiblement affectée.

Le froid continua tout le mois de Mai ; le vent étoit toujours au Nord ou au Nord-Ouest : aussi vit-on beaucoup de catarrhes , de rhumatismes & de maladies , qui toutes dépendoient d'une transpiration interceptée.

La *Suette* , dont nous avons déjà eu occasion de parler plus d'une fois , régnoit dans le même tems aux environs de Paris.

ÉTÉ. Cette saison fut comme la précédente , alternativement chaude & froide : ces alternatives , qui se succédoient avec promptitude , sans qu'on observât les gradations , qui auroient rendu ces changemens moins dangereux , produisirent beaucoup de maladies , qui venoient promptement , & qui dépendoient toutes d'un resserrement subit des vaisseaux relâchés par la chaleur précédente , ou d'une dilatation trop prompte des liqueurs contenues dans des vaisseaux , dont le ton avoit été augmenté , & le diamètre resserré par le froid qu'on venoit de ressentir. Les maladies qui régnerent , furent donc des pleurésies , des crachemens de sang , des attaques d'asthme , quelques fièvres ardentes & malignes , & des dévoiemens avec épreintes ; quelquefois les malades rendoient des vers. La plûpart de ces malades guérit cependant , lorsqu'on ne

négligea point les remèdes appropriés, dès le commencement de la maladie ; mais ceux qui n'employèrent pas, dès les premiers instans, les secours convenables, rendirent leur maladie très-grave, & souvent même furent la victime de leur imprudence ; & , lorsqu'ils guérissoient, la convalescence étoit longue, & , pour l'ordinaire, orageuse.

M. *Darcy*, âgé de soixante ans, naturellement gras, replet, faisant peu d'exercice, avoit, depuis l'hiver précédent, une toux importune, qu'il avoit négligée, & qui avoit toujours été en augmentant. Il fut pris, le 10 du mois de Juillet, d'une fièvre vive ; ses crachats devinrent sanguinolens, sa toux étoit alors très-violente, sa respiration fort courte & très-gênée ; il y avoit tout lieu de craindre que sa poitrine ne s'emplit, & que sa maladie ne dégénérât en hydropisie de poitrine, ou en catarrhe suffocant. Je le fis saigner abondamment, quatre fois en deux jours ; son sang étoit coëneux : j'employai les legers incisifs, les adoucissans : je le tins à du bouillon très-leger ; ce traitement diminua par degrés tous les symptômes, & il y eut assez de relâche pour pouvoir purger, le 16 ; ce que je fis, en trois verres composés d'une once de pulpe de casse, deux onces de manne, quarante-huit grains de sel de nître, & trois grains de tartre stibié. Ce purgatif fit beau-

coup évacuer ; le malade rendit un ver : je réitérai plusieurs fois la purgation , & le malade guérit enfin.

Il étoit encore plus dangereux de négliger les dévoiemens dans leur commencement. Personne n'en périssoit , lorsqu'on apportoit d'abord les secours convenables ; mais lorsqu'on n'appelloit point de médecin , & qu'on laissoit faire au mal du progrès , les malades mouroient , après avoir souffert des douleurs très-aiguës. A l'ouverture du cadavre , on trouvoit les intestins gangrenés ; ce que j'ai eu plusieurs fois occasion d'observer.

Il y avoit , à Paris , peu de fièvres malignes ; mais dans les environs de *Meaux* , à *Ville-neuve Saint-George* , dans le *Vexin François & Normand* , il y avoit un très-grand nombre de personnes attaquées de la *Suette*. Les malades avoient une fièvre vive , une chaleur brûlante par tout le corps , une violente douleur de tête , une sorte de pincement dans l'estomac , des nausées ; le tout accompagné d'une sueur de très-mauvaise odeur , & d'éruptions à la peau , tantôt rouges , tantôt pâles. A raison de la gravité des symptomes , les malades périssoient plutôt ou plus tard ; le traitement contribuoit aussi beaucoup à augmenter le danger du mal ; car ceux qui prenoient soin des malades , imaginant sans doute que la nature

tentoit de se débarrasser, par la sueur, de l'humeur morbifique, donnoient des cordiaux à forte dose, couvroient beaucoup les malades, & par cette conduite, les faisoient périr presque tous. Le mauvais succès de ce traitement détermina le gouvernement à faire partir trois médecins de la faculté de Paris, MM. *Bailli*, *Bourdelin* & *Bellet*. Ils guériront presque tous les malades qui voulurent bien suivre leurs conseils ; car, malgré les suites funestes de l'usage des cordiaux & des sudorifiques, il y eut plusieurs malades qui ne voulurent pas se prêter, à une méthode opposée, & qui furent les malheureuses victimes de leur préjugé & de leur opiniâtreté.

La méthode, qui fut suivie des succès les plus constants, étoit de saigner le malade, plus ou moins abondamment & promptement, à raison de la fièvre, de la nature du sang qui étoit toujours inflammatoire, & des forces du malade ; de leur faire boire abondamment des tisanes acidules, dans lesquelles on ajoûtoit, suivant l'indication, plutôt ou plus tard, un, deux ou trois grains de tarre stibié, par pinte, lorsque la bile commençoit à couler, & que la fièvre étoit beaucoup diminuée ; alors, mais jamais plutôt, des purgatifs réitérés terminoient la guérison. Cette épidémie cessa vers la fin du mois d'Août.

Le

Le tems continua d'être inégal, vers le milieu du mois d'Août; la chaleur revint avec assez de force : il y avoit cependant peu de malades au commencement de ce mois. Vers la fin, on observa des petites véroles; mais, en général, bénignes; quelques fièvres rouges, & d'autres qui avoient des caracteres de malignité; la tête étoit prise, & les malades avoient des soubresauts dans les tendons. Des saignées abondantes, & répétées, tant du bras que du pied, des potions altérantes, légèrement incisives, avec le taitre stibié, à petite dose, &, vers la fin, le quinquina purgatif, furent les moyens qu'on employa avec le plus de succès : il falloit cependant ne point se hâter de donner le quinquina, qui ne convenoit que vers la fin de la maladie, lorsque les évacuations avoient été abondantes.

Vers le même tems, on vit mourir beaucoup de femmes (a) en couche, peu de tems après être accouchées; leurs vuidanges se supprimoient, la tête se prenoit, & les malades périssoient.

AUTOMNE. Les petites véroles continuèrent à être bénignes pendant tout le mois d'Octobre; mais les rougeoles & les fièvres rouges étoient accompagnées de symptomes très-graves, souvent même elles

(a) Nous aurons occasion d'entrer dans quelque détail à ce sujet.

dégénéroient en fièvres malignes. Quelquefois les malades périffoient, dès le second jour : ceux dont la maladie étoit plus longue, avoient des mouvemens convulsifs, & la fièvre maligne succédoit à la rougeole. Cette maladie régnoit principalement chez les pauvres & les enfans : on voyoit beaucoup de ces malades rendre des vers par bas. L'usage inconfidéré des cordiaux, que la plus grande partie des gens du peuple, surtout, regarde comme un remède bon à tout, rendoit encore plus dangereuse cette maladie. Ceux qui s'adressèrent à moi, & qui guérèrent, durent leur salut à des saignées faites coup sur coup dans les commencemens : le sang, que l'on tiroit, étoit plus ou moins inflammatoire. J'employai, avec succès, des potions huileuses, beaucoup de lavemens, le tartre stibié, à petite dose, & je terminai le traitement par plusieurs purgations : pendant tout le tems de la maladie, la diète devoit être très-exacte ; des bouillons légers, avec partie égale de bœuf & de veau, étoient la seule nourriture, que je permettois, & pour boisson ordinaire, une tisane légèrement diaphorétique.

Cette constitution cessa au mois de Novembre, qui fut beaucoup plus tempéré, qu'il ne l'est ordinairement ; les rougeoles furent bien moins fréquentes, & peu dangereuses ;

mais les petites véroles , qui jusqu'alors avoient été peu abondantes & bénignes , devinrent fort dangereuses , & furent très-communes. Elles continuèrent pendant tout le mois de Novembre , & ne devinrent moins fâcheuses que dans le mois suivant , qui fut très-peu froid : cette température d'air , beaucoup plus douce qu'elle ne l'est d'ordinaire dans ces deux mois , produisit beaucoup de coups de sang , & d'apoplexies. On vit aussi plusieurs personnes périr de gale rentrée , sur-tout dans les hôpitaux , où cette maladie est beaucoup plus commune. Les rhumatismes & les attaques de goutte furent très-fréquentes.

Plusieurs de mes malades furent pris de douleurs dans toutes les articulations , & étoient dans l'impuissance absolue de remuer aucune des parties de leur corps.

M. F mon ami , homme d'un rare mérite , livré avec excès au travail du cabinet , où il passoit souvent les nuits pour satisfaire sa passion pour les lettres ; (il étoit âgé de cinquante-deux ans , sujet , depuis longtemps , à des attaques de rhumatismes , & naturellement replet ,) fut pris , tout-à-coup , le premier Novembre , de fièvre , & d'une impuissance absolue de remuer aucun de ses membres. Je le pressois , depuis longtemps , de se faire saigner & purger , pour

prévenir les suites de la pléthore, entretenue par le genre de vie qu'il menoit, sans qu'il eût voulu suivre mes conseils. Ayant été mandé, je le fis saigner cinq fois du bras, dans les trois premiers jours : son sang étoit coëneux, au point qu'il étoit impossible, sans beaucoup d'effort, de le pouvoir diviser dans la palette. Je le mis à une diète très-exacte, des bouillons légers, sans sel, des lavemens d'eau simple, de la tisane avec la racine de patience sauvage : ces remèdes continués pendant huit jours, rendirent les urines plus abondantes, mais fort chargées ; la bile commençoit à couler : il survint des sueurs spontanées assez abondantes ; enfin tout annonçoit une détente universelle ; les douleurs étoient moins vives ; & quoique le malade fût toujours dans l'impuissance de se servir de ses membres, il éprouvoit moins de mal, quand on le remuoit ; cela me détermina à le purger, en trois verres, dans la crainte de porter de l'irritation. Il rendit beaucoup, se sentit soulagé le soir ; mais le lendemain, les douleurs se firent sentir plus vivement ; l'humeur de goutte, qui jusqu'alors n'avoit attaqué que les extrémités, se porta vers la gorge, & m'obligea d'employer des potions huileuses, pour faciliter la déglutition devenue plus difficile. Je réitérai plusieurs fois

les purgatifs, & il est prodigieux ce que rendit le malade; il ne put se servir de ses membres, que le 25. ou le 26 Novembre: il n'y sentoit plus de douleurs, mais la foiblesse étoit très-grande. A la vérité, sa vivacité, & son impatience extrême, rendoient sa situation encore plus fâcheuse: accoutumé à s'occuper seul dans son cabinet, & à être indépendant, il ne supportoit qu'avec beaucoup de peine, de ne point travailler, & d'avoir besoin d'être servi. Pour dissiper ce reste d'engourdissement & de foiblesse, je lui fis prendre, deux fois par jour, des bouillons avec le veau, les écrevisses, le creffon, la chicorée; pour tisane, de l'eau de false pareille; & tous les matins, un bol composé de quinze grains d'æthiops minéral, incorporés dans suffisante quantité de conserve de pavot blanc: ces remèdes furent continués long-tems, & entre-mêlés de purgatifs: malgré cela, il ne fut entièrement guéri, que dans l'été suivant; il sentit, tout l'hiver, un engourdissement léger dans tous les membres.

Je ne suis entré dans quelques détails sur ce malade, que pour donner un exemple de l'opiniâtreté des rhumatismes goutteux de cette saison, qui ne guérissent que par des saignées répétées au commencement de la maladie, quoiqu'en disent certains gens,

même parmi ceux qui se mêlent de traiter des maladies , à la vérité , sans vouloir faire attention vraisemblablement , que dans ces cas , il y a inflammation , ou du moins disposition inflammatoire dans les articulations. Il fallut aussi purger beaucoup les malades , dont la plus grande partie rendit prodigieusement ; mais le ressentiment de l'impression faite sur les articulations , dura très-long-tems chez la plûpart.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1764.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 3 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	11	21	15 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
2	13	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28	2	28
3	14	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	3	28
4	13 $\frac{1}{2}$	21	15 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
5	14 $\frac{1}{4}$	19	15	28	1	28
6	13 $\frac{1}{4}$	20	16	28	1	28
7	14 $\frac{1}{2}$	17	13	28	1 $\frac{1}{2}$	28
8	11 $\frac{1}{2}$	19	15	28	1 $\frac{1}{2}$	28
9	13 $\frac{1}{2}$	23	17 $\frac{1}{2}$	28	2	28
10	14 $\frac{1}{2}$	23	19	28	1	28
11	16 $\frac{1}{2}$	20	15 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{4}$	27
12	11 $\frac{1}{2}$	19	12 $\frac{1}{4}$	27	11 $\frac{1}{2}$	28
13	10 $\frac{1}{2}$	20	12 $\frac{1}{2}$	28	11	27
14	10 $\frac{1}{2}$	17	10 $\frac{3}{4}$	27	11	27
15	10	17	12 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	28
16	12	18	14	28	1	28
17	13	21	15 $\frac{1}{2}$	28	3	28
18	13	25	19 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
19	14	20 $\frac{1}{2}$	14	28	2	28
20	13 $\frac{1}{2}$	20	14 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
21	13 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	15	28	1 $\frac{1}{4}$	28
22	13 $\frac{1}{3}$	24 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	28	1	28
23	14	22	14 $\frac{1}{4}$	28	3	28
24	13	22	16 $\frac{1}{4}$	28	5	28
25	14	25	20	28	1 $\frac{1}{4}$	28
26	16	21	14	27	10 $\frac{1}{4}$	27
27	12	21	15 $\frac{1}{4}$	28	2	28
28	13	23	17	28	3 $\frac{1}{4}$	28
29	14	24	19 $\frac{1}{4}$	28	2	28
30	17 $\frac{1}{4}$	24	17	28	1	28
31	15 $\frac{1}{2}$	23	15 $\frac{1}{4}$	28	27	11 $\frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. fer. beau.	N-E. beau.	Beau.
2	N-O. beau.	N. beau.	Beau.
3	N. beau.	N. beau.	Beau.
4	N. b. nuag.	N. nuag. b.	Nuages.
5	N. couvert.	N. cou. nua.	Couvert.
6	N. couvert. brouil. couv.	N. couv. b.	Beau.
7	N. couvert. brouil. couv.	N. couv. b.	Couvert
8	N N-E. cou. nuag.	N-N-E. b.	Beau.
9	N-N-E. cou. beau.	N. b. ferein.	Serein.
10	N. fer. beau.	N. b. nuag.	Nuag. pl.
11	N. cou. nua.	N. nuag.	Ond. nuag.
12	S-S-O. fer. nuag. t. ond	S-O. b. nua. ond. tonn.	Couvert. pl.
13	S. cou. nuag.	S S O. nuag. pl. tonn.	Couvert.
14	S-S-O. nuag.	S S-O. couv. f. ondée. écl. tonnerre.	Nuages.
15	S-O. vent. couv. gr. pl.	S-O. couv. nuag.	Beau.
16	S-O. b. nua.	S-S-O. beau.	Serein.
17	S. couv. ond. beau.	S. beau. fer.	Ecl. gr. tonn. gr. pluie.
18	S. fer. beau.	S-O. b. nua. écl. tonn.	Nuages.
19	O S-O. b.	O-S-O. b. nuag.	Couvert.
20	S O. couv. pet. pluie.	S-O. pluie. couvert.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	La Soir à 11 h.
21	O. nuag.	O. nuag.	Beau.
22	E N-E. beau.	S-O. nua. b.	Serein.
23	N-O. nua. b.	N - O. beau. ferein.	Serein.
24	O. fer. beau.	O - N - O. b. ferein.	Nuages.
25	N-O. fer. b.	S - O. beau. nuages.	Beau.
26	S S-O. gr. pl. écl. tonnerr. couv. nuag.	O. beau.	Serein.
27	O. beau.	O. beau. fer.	Beau.
28	S. fer. beau.	S-E. beau.	Serein.
29	N fer. beau.	E. beau.	Serein.
30	E. b. S - O. tonn. gr. pl.	S-O. b. écl. tonn. gr. pl.	Couv. tonn.
31	S - O. couv.	S-O. pl. cont.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce même terme : la différence entre ces deux points est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $10\frac{1}{4}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.

2 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

2 fois de l'E.

1 fois du S-E.

282 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 4 fois du S.
 5 fois du S-S-O.
 9 fois du S-O.
 1 fois de l'O-S-O.
 5 fois de l'O.
 1 fois de l'O-N-O.
 3 fois du N-O.

Il a fait 25 jours beau.
 14 jours serein.
 2 jours du brouillard.
 17 jours des nuages.
 15 jours couvert.
 11 jours de la pluie.
 7 jours du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1764.

On a observé , pendant tout ce mois-ci , beaucoup de catarrhes , qui ont eu les mêmes caractères , & exigé le même traitement que ceux des mois précédens.

On a vu aussi des fièvres intermittentes , mais en petit nombre , & quelques fièvres putrides. Les petites véroles , qui avoient paru diminuer , ont commencé à être plus nombreuses ; elles ont été assez généralement bénignes ; cependant quelques personnes en sont mortes , même parmi le peuple.

Il y a eu un très-grand nombre de dévoiemens bilieux , accompagnés , dans quelques

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 283

personnes , d'un peu de sang , cependant , sans fièvre ni grandes douleurs. Ils ont cédé , dans la plupart , au régime , & à quelques purgatifs doux , tels , sur-tout , que ceux où entroit la rhubarbe.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Juin 1764 ; par
M. BOUCHER , médecin.*

Les chaleurs ont été fort modérées , du premier au 14 ; il a même fait froid certains jours : le 14 , le thermometre a marqué 21 degrés , & il s'est porté vers ce terme , les jours suivans. Le 18 & le 22 , il s'est élevé à 24 degrés ; mais , depuis le 22 , il est resté au-dessous du terme de 20 degrés.

Le vent a été très-souvent *Nord* , depuis le premier jusqu'au 22 du mois , & ensuite il a toujours été *Sud*.

Le tems a été pluvieux , du premier au dix , de même que les huit derniers jours du mois : la pluie a été abondante , certains jours , vers la fin du mois.

Le barometre a été , presque tous les jours , observé au-dessous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois , mar-

284. MALADIES REGN. A LILLE.

quée par le thermometre , a été de 24 degrés au-deffus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de $6\frac{1}{2}$ degrés : la différence entre ces deux termes est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 2 lignes ; & son plus grand abbaiffement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé

- 7 fois du Nord.
- 7 fois du Nord vers l'Est.
- 2 fois de l'Est.
- 1 fois du Sud-Est.
- 6 fois du Sud.
- 9 fois du Sud vers l'Ou.
- 7 fois de l'Ouest
- 4 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

- 17 jours de pluie.
- 3 jours de grêle.
- 3 jour de tonnerre.
- 4 jours d'éclairs.
- 3 jours de tempête.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juin.

Nous avons vu , ce mois , régner dans quelques quartiers de cette ville , deux espe-

ces de fièvre continue ; à sçavoir , la fièvre continue-rémittente , ou la synoque putride des anciens , & une fièvre putride-maligne.

La premiere espece étoit de la nature de celle dont il est fait mention au mois d'Avril dernier. L'embarras de la tête persistoit souvent dans le progrès de la maladie , au point qu'on étoit obligé parfois , dans son état , de revenir aux saignées du bras & du pied , & même à celle de la jugulaire , lorsque la nature n'y suppléoit point par une hémorragie ; ce qui étoit rare. Cette fièvre , traitée méthodiquement , s'est terminée , dans plusieurs , vers le neuvieme & le onzieme ; mais aussi elle a été sujette à des récidives , lorsqu'elle ne l'a pas été par des selles bilieuses , & des urines chargées.

La fièvre putride-maligne étoit très-vermineuse , & souvent avec une éruption miliaire-rouge , qui n'étoit nullement critique : elle portoit aussi principalement à la tête , & avoit des exacerbations irrégulières. L'abattement , la prostration des forces , l'état du pouls , petit & fréquent , la consistance du sang tiré des veines , &c. annonçoient le caractère de la maladie , & sa différence essentielle , d'avec la fièvre précédente. Peu de saignées , beaucoup de boissons aigrettes ; anti-septiques , & pro-

pres à déterminer doucement les évacuations par la voie des selles ; des topiques antiseptiques , avec le vinaigre , appliqués surtout aux extrémités inférieures ; des décoctions de quinquina , alliés avec les vermifuges ; l'application des vésicatoires aux jambes , &c. ce sont-là les moyens avec lesquels on a combattu la maladie , avec succès.

Nous avons eu aussi , ce mois , des atteintes d'apoplexie ; mais la plupart légères , & sans suite. J'ai vu cependant quelques maladies de tête très-aiguës , appelées vulgairement *coups de sang* , auxquels les malades ont succombé très-vîte.

LIVRES NOUVEAUX.

Histoire abrégée des Insectes , dans laquelle ces animaux sont rangés dans un ordre méthodique ; par M. *Geoffroy* , docteur en médecine , avec cette épigraphe :

Admiranda tibi levium spectacula rerum.

Virg. Georg. IV.

A Paris , chez *Durand* neveu , 1764 , in-4^o , 2 vol.

Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois-Évêchés , contenant leur description , leur figure , leur

nom, l'endroit où elles croissent, leur culture, leur analyse & leurs propriétés, tant pour la médecine, que pour les arts & métiers; par M^e P. J. Buchoz, docteur en médecine, &c. tome II. A Nancy, chez la veuve *Le Chesne*; & se trouve à Paris, chez *Durand* le neveu, 1763, in-8°.

Traité pratique sur la goutte, & sur les moyens de guérir cette maladie; par M. *Coste*, médecin du premier bataillon des Gardes de S. M. le roi de Prusse; nouvelle édition. A Paris, chez *Didot* le jeune, 1764, in-12 de 96 pages.

Mémoire concernant différens remèdes pour les Maladies vénériennes; par le sieur *Roger Dibon*, chirurgien ordinaire du roi; dans la compagnie des Cent-Suisses de la garde de S. M. A Paris, chez *Le Prieur*, 1764, in-8° de 24 pages.

Dispensatorium Pharmaceuticum universale, sive Thesaurus medicamentorum tàm simplicium quàm compositorum locupletissimus, ex omnibus dispensatoriis & libris de materia medicâ, ac remediorum & celeberrimorum medicorum operibus, congestus, digestus & variis observationibus practicis selectioribus instructus, curante Thrillero, in-4°, 2 vol. 1764. Parisiis, apud VINCENT.



T A B L E.

E X T R A I T des Affections vaporeuses. Par M. Pomme fils, médecin.	Page 195
Extrait de la Jurisprudence particulière de la Chirurgie. Par M. Verdier.	209
Observation sur des Convulsions périodiques guéries par le quinquina. Par M. Sumeire, médecin.	214
— Sur une Goutte-sereine, survenue à la suite d'une colique guérie par l'émétique. Par M. de la Guilloniere, médecin.	227
Narratio anatomica ab Harveio conscripta.	231
Traduction de cette pièce.	237
Observation sur une Maladie vermineuse	241
— anatomique sur un Muscle biceps du bras, qui avoit une structure singulière. Par M. Pietsch, chirurg.	245
— Sur une Plaie d'arme à feu. Par M. Mouballon, chi- rurgien.	248
Observations sur les Contre-coups. Par M. Aurran, chi- rurgien.	252
Observation sur une Entérocèle, avec gangrene & perte d'une portion de l'intestin. Par M. Deslandes Leger, chirurgien.	260
Observations sur les maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, année 1735.	265
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juillet 1764.	279
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1764.	282
Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Juin 1764. Par M. Boucher, médecin.	283
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juin. Par le même.	284
Livres nouveaux.	286

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Septembre 1764. A
Paris, ce 23 Août 1764.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

OCTOBRE 1764.

TOME XXI.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

On trouve chez VINCENT, à Paris,
rue S. Severin, les Livres suivans :

- Consultations choisies de plusieurs médecins célèbres
de l'université de Montpellier, sur les Maladies
aiguës & chroniques, in-12, 10 vol. 25 l.*
- Description de la Vessie urinaire de l'homme & des
parties qui en dépendent ; par Parsons, in-12, 3 l.*
- Desmographie, ou Description des ligamens du corps
humain ; par M. Tarin, in-8°, Fig. 3 l.*
- Dispensatorium Pharmaceuticum universale, sive
Thesaurus medicamentorum tam simplicium
quàm compositorum locupletissimus, ex omni-
bus dispensatoriis & libris de materiâ medicâ,
ac remediorum & celeberrimorum medicorum
operibus, congestus, digestus & variis observa-
tionibus practicis selectioribus instructus, curante
Thrillero, in-4°, 2 vol. 1764, 21 l.*
- Lettres sur la certitude des signes de la mort, avec
des observations sur les noyés ; par M. Louis,
secrétaire de l'académie de chirurgie de Paris,
in-12, 1762, 2 l. 10 s.*
- Lettres sur la Minéralogie & la Métallurgie, in-8°,
2 l. 10 s.*
- Méthode de traiter les Plaies d'armes à feu ; par
M. Ramby, premier chirurgien du roi d'Angle-
terre, in-12, 2 l.*
- Méthode de tailler au petit appareil, traduite du
latin d'Heister, in-8°, 2 l. 10 s.*
- Observations de Chirurgie pratique ; par Chabert,
in-12, 2 l. 10 s.*
- Recueil sur l'Electricité médicale, dans lequel on
a rassemblé les pièces publiées sur les moyens de
guérir, en électrisant les malades, seconde édi-
tion, in-12, 2 vol. 1763, 5 l.*
- Traité des parties qui servent de passage à l'urine,
& des maladies qui affectent ces parties, sur-tout
de la pierre dans les reins & dans la vessie ; par
M. Ruty, médecin, in-12, Fig. 2 l. 10 s.*



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1764.

EXTRAIT.

Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois-Évêchés, contenant leur description, leur figure, leur nom, l'endroit où elles croissent, leur culture, leur analyse & leurs propriétés, tant pour la médecine, que pour les arts & métiers ; par M^e P. J. BUCHOZ, avocat au parlement de Metz, doct. en phil. & méd. agrégé au coll. royal des méd. de Nancy, tom. I & II. A Nancy, chez la veuve Lachesne, 1762-1763, in-8^o, 2 vol. se trouve à Paris, chez Durand neveu.

Nous promîmes, lorsque nous annonçâmes le premier volume de cet ouvrage, dans notre Journal du mois de Février 1763,

que nous donnerions une idée du travail de M. Buchoz, lorsqu'il seroit entré en matiere. En effet, le premier volume ne contenoit que des préliminaires & une espece d'introduction, dont nous allons rendre compte. Il est composé de six Dissertations. La premiere traite des plantes en général, & spécialement de celles de la Lorraine. L'auteur y démontre que les médicamens, qu'on tire des végétaux, l'emportent sur tous les autres; que la Lorraine fournit des plantes qui suffisent pour remplir toutes les indications qui se présentent dans la cure de toutes les maladies, & que par conséquent les habitans de cet heureux pays peuvent se passer de tous les médicamens qu'on tire, à tant de frais, des pays étrangers, & dont la fidélité est si souvent suspecte.

La seconde contient un abrégé de l'anatomie des plantes. L'auteur y définit les différentes parties des végétaux, & en indique l'usage dans l'œconomie de la végétation.

La troisieme a pour objet cette végétation. L'auteur, après avoir défini ce que c'est que la sève, & fait connoître sa véritable nature, prouve, par des expériences, sa circulation, c'est-à-dire son mouvement des racines, vers l'extrémité des derniers rameaux, & son retour de ces parties éloignées, vers la racine.

Dans la quatrième, il examine la génération des plantes. Il prétend, avec quelques phyficiens, qu'elle se fait à la manière de celle des animaux, c'est-à-dire, que les semences, pour être fécondées, ont besoin d'être pénétrées par la liqueur ou poussière des étamines, qu'on regarde aujourd'hui comme des organes qui correspondent à ceux qui caractérisent les mâles des animaux. Il adopte la doctrine des molécules organiques, imaginées par M. de Buffon, & regarde la liqueur féminale des plantes comme un assemblage de ces molécules, destiné à reproduire de nouvelles plantes. Pour expliquer comment, dans les plantes, dont les organes mâles & femelles se trouvent sur des individus différens, la poussière du mâle peut être portée à la femelle, lorsqu'ils sont à une certaine distance ; il suppose que la poussière des étamines de ces plantes, (qui, comme on le sçait, est de la nature de la cire,) est douée d'une très-grande vertu électrique, d'où il croit pouvoir conclure que la liqueur féminale, qui est renfermée dans le pistil, & celle qui se trouve dans les sommets des étamines, ou la poussière fécondante, doivent s'attirer avec force, même à des distances très-considérables.

La cinquième est destinée à exposer les méthodes de Tournefort & de Linnæus. Dans la sixième enfin, l'auteur développe

le système qu'il a cru devoir adopter : il donne la préférence à celui qui range les plantes , selon leurs vertus ; en conséquence , il a divisé en deux classes toutes les plantes qu'il a pu recueillir dans la Lorraine : il a mis , dans la première , celles qui procurent l'évacuation des humeurs , par des voies sensibles ou insensibles ; & dans la seconde , toutes celles qui changent , d'une manière imperceptible , la tiffure de ces mêmes humeurs. Il a subdivisé la première classe en sept familles , selon les voies différentes , vers lesquelles ces médicamens dirigent l'évacuation. Ce sont , 1^o les plantes purgatives , qui comprennent aussi les émétiques ou vomitives ; 2^o les béchiques , ou pectorales ; 3^o les errhines , ou qui excitent la sécrétion de la mucofité des narines ; 4^o les emménagogues , ou celles qui provoquent le flux menstruel ; 5^o les diurétiques ; 6^o les diaphorétiques & les sudorifiques ; 7^o enfin les alexitères ou cordiales ; mais celles-ci auroient dû être renvoyées à la classe suivante , car elles ne procurent communément aucune évacuation sensible ou insensible. La seconde classe est subdivisée en douze familles , qui sont , 1^o les plantes céphaliques , 2^o les ophthalmiques , 3^o les stomachiques , 4^o les fébrifuges , 5^o les hépatiques & spléniques , 6^o les carminatives ; 7^o les antiscorbutiques ; 8^o les vulnéraires ; 9^o les

émollientes, 10^o les résolutes, 11^o les anodines, 12^o les rafraîchissantes, qui toutes tirent leur dénomination, ou des parties sur lesquelles on prétend qu'elles agissent plus particulièrement, ou de l'action qu'on suppose qu'elles exercent. Nous n'examinerons point si ces distinctions sont aussi fondées, que l'auteur le prétend : nous nous contenterons seulement de faire observer qu'il reconnoît lui-même que chaque plante n'appartient pas tellement à l'une de ces classes, qu'on ne pût la ranger aussi-bien sous quelques autres. Pour remédier, autant qu'il étoit en lui, à ce défaut de la méthode qu'il a adoptée, il a donné, à la fin de chaque famille, une Dissertation, qui traite des plantes qui ont la vertu particulière à cette famille, qu'il a cru devoir ranger dans quelques autres, à cause de leurs usages les plus ordinaires. Ce premier volume est terminé par deux theses que l'auteur avoit soutenues à Pont-à-Mousson; l'une sur la question : *Doit-on introduire en Lorraine l'inoculation de la petite vérole ?* & l'autre sur celle-ci : *Peut-on connoître le pouls par la musique ?* L'auteur se déclare, dans l'une & dans l'autre, pour l'affirmative.

Le second volume, qui comprend la première famille de la première classe, commence par une Dissertation, qui a pour titre : *Les évacuans en général*, dans laquelle l'auteur

ne donne cependant que quelques généralités sur les médicamens, en général, & la division des plantes évacuantes, en sept familles. La seconde Dissertation a pour objet les purgatifs. L'auteur y explique le mécanisme du vomissement, & celui de la purgation; & pour démontrer comment certaines plantes peuvent produire l'un ou l'autre effet, il suppose que les molécules des vomitives sont composées de molécules dures, roides, dures, d'un tissu serré, affinées néanmoins entr'elles, qui pénètrent dans les fibres de l'estomac, & y occasionnent de violentes irritations. Celles des cathartiques sont dures & moins massives, & mêlées à des parties résineuses; c'est ce que lui paroissent démontrer les phénomènes qui accompagnent leur action respective. Ces idées théoriques le conduisent à quelques corollaires pratiques; 1^o qu'on doit toujours faire précéder la saignée à l'usage des vomitifs, afin d'éviter la rupture des vaisseaux, que leurs secousses pourroient occasionner; 2^o que les émétiques sont très-bien indiqués, dans tous les cas où il s'agit d'irriter fortement les nerfs, & d'accélérer la circulation du sang, &c; 3^o qu'ils sont contre-indiqués dans les cas d'inflammation, ou de disposition inflammatoire au foie, à l'estomac, &c; 4^o qu'on ne doit se servir des émétiques, qu'avec grande précaution, sur-

tout pour les personnes délicates, ou d'un tempérament sec & bilieux. Ceux auxquels la théorie des purgatifs l'a conduit, se réduisent aux suivans ; 1^o que la force des purgatifs doit varier, suivant que les parties qui les constituent, sont plus ou moins dures, ou plus ou moins massives, &c ; 2^o que la tension ou le relâchement des fibres & la disposition des organes sécrétoires doivent nécessairement augmenter ou diminuer l'effet des purgatifs ; 3^o que les cathartiques sont très-bien indiqués dans la plupart des maladies, puisqu'ils débarrassent les premières voies des mauvais levains qui y sont accumulés ; 4^o que cependant on doit les éviter dans les cas d'inflammation de l'estomac, des intestins, &c ; 5^o qu'on doit avoir égard au tempérament du malade, à la nature de la maladie, à sa durée, à la violence des symptômes, dans la prescription des purgatifs ; 6^o enfin, qu'il y a différentes classes de purgatifs, dont les effets sont plus ou moins vifs.

Les plantes dont M. Buchoz donne ensuite la description, & dont il traite en autant de Dissertations particulières, sont, 1^o l'aulne noir, 2^o le baguenaudier, 3^o le cabaret, 4^o le concombre sauvage, 5^o la couleuvre, 6^o l'hellébore blanc, 7^o l'hellébore noir, 8^o le fufain, 9^o le grand liseron, 10^o la gratiole, 11^o le glayeul, 12^o le

298 TRAITÉ HIST. DES PLANTES.

jalap, 13^o l'iris de Florence, 14^o la lauréele, 15^o le lin sauvage, 16^o le muscari; 17^o le noirprun, 18^o l'obier, 19^o le passérina, 20^o le pêcher, 21^o le polygala; 22^o le prunier cultivé, 23^o le prunier sauvage, 24^o le ricin, 25^o les roses pâles, 26^o les roses muscades, 27^o la rhubarbe des moines, 28^o le safran bâtard, 29^o le sureau, 30^o le thym, 31^o les tythimales, 32^o le xylostéon, 33^o l'yeble ou petit sureau. Il donne, dans chacune de ces Dissertations, une description exacte de la plante qui en fait l'objet; il indique ensuite les différens noms sous lesquels les botanistes l'ont désignée, les lieux particuliers de la Lorraine, ou des Trois-Evêchés où on la trouve; ses vertus particulières; les cas où elle convient; la partie dont on fait usage; la dose, à laquelle on la prescrit; quelques formules, sous lesquelles on peut l'ordonner; enfin l'usage qu'on en fait dans les arts. Le volume est terminé par une Dissertation, où l'auteur indique quelques plantes, qui, outre la vertu particulière qui les distingue, & qui l'a obligé à les ranger sous une autre famille, ont encore celle de purger ou de faire vomir.



E X T R A I T.

*Histoire abrégée des Insectes , dans laquelle
ces animaux sont rangés , suivant un
ordre méthodique ; par M. G E O F -
F R O I , docteur en médecine , avec cette
épigraphe :*

Admiranda tibi levium spectacula rerum.

Virg. Georg. IV.

*A Paris , chez Durand neveu , 1764 ,
in-4^o , 2 vol.*

La nature n'a jamais été étudiée , avec tant de succès , qu'elle l'est , depuis quelques années. Des hommes laborieux ont recueilli , avec soin , les différens corps qui composent les trois régnés , dans lesquels on a divisé les substances qu'on trouve à la surface de notre globe ; des hommes de génie les ont comparés les uns avec les autres , ont rapproché ceux qui avoient quelque chose de commun , & en ont par-là rendu l'étude plus facile & plus lumineuse. C'est à ces hommes précieux , que la Botanique , la Minéralogie & la Zoologie doivent le degré de perfection où elles sont parvenues ; c'est à eux qu'on devra les progrès qu'elles feront dans la suite. Parmi les substances qui n'avoient pas encore été suffisamment exa-

minées, on plaçoit, avec raison, les insectes, ces êtres non moins admirables par les différens états dans lesquels ils passent, avant de remplir le vœu de la nature par leur reproduction, que par l'extrême délicatesse de leur organisation. En effet, les auteurs qui ont écrit jusqu'ici sur cette classe d'animaux, ou n'ont donné que des descriptions incomplètes, ou n'ont suivi aucun ordre systématique, dans la distribution qu'ils en ont faite. M. Linnæus est le premier qui nous ait donné un ouvrage méthodique sur cette matière; son système, à la vérité, est encore défectueux, comme il arrive ordinairement aux ouvrages de ceux qui, les premiers, ébauchent une matière neuve. Ses caractères ne sont ni sûrs, ni clairs, ni distincts; ses genres, qui ne sont pas assez caractérisés, réunissent souvent des insectes de genres différens, que l'on voit, au premier coup d'œil, devoir différer les uns des autres.

M. Geoffroi, dans l'ouvrage que nous annonçons, a travaillé à corriger ces défauts du système de M. Linnæus. Il a cherché de nouveaux caractères, que tout le monde pût saisir aisément. Le grand nombre d'insectes qu'il avoit amassés, lui facilita ce travail; &c, à l'aide de ces caractères, il est parvenu à mettre en ordre environ deux mille espèces, au lieu de huit ou neuf cent que

renferme l'ouvrage de M. Linnæus. Pour rendre son travail encore plus utile, il a joint à ses descriptions la figure gravée d'un insecte de chaque genre; chaque figure est accompagnée des parties qui constituent le caractère, souvent beaucoup aggrandies. Avant d'entrer dans le détail de son système, il donne d'abord une histoire générale des insectes, qui comprend leur description, leur génération, leurs métamorphoses, ou leurs différens développemens, leur nourriture. On a donné le nom d'insectes à la plus petite classe des animaux, parce que leurs corps sont composés de plusieurs sections, ou especes d'étranglemens, ou intersections: ce caractère n'est pas le seul qui les distingue; ils en ont un autre qui ne leur est pas moins essentiel ni moins constant; c'est d'avoir à la tête des especes de cornes mobiles, composées de plusieurs pièces plus ou moins nombreuses; articulées ensemble, que les naturalistes ont appelées *antennes*. Tous les insectes sont composés de trois parties principales, la tête, le corcelet ou thorax, qui répond, (par sa situation seulement,) à la poitrine des autres animaux, & le ventre. Outre les antennes, on remarque à la tête les yeux dont le nombre varie dans les différentes especes d'insectes: ces yeux sont composés d'une infinité de facettes, qui vont dans quelques

especes jusqu'au nombre de huit mille : il y en a cependant quelques autres , telles que celles qui ont plus de deux yeux , qui les ont lisses. Leur bouche diffère aussi dans les différens genres d'insectes ; les uns ont deux fortes mâchoires, d'autres une trompe qui est tantôt roulée en spirale , tantôt couchée sous le ventre , &c. La seconde partie du corps de l'insecte est , comme nous l'avons dit , le corcelet : il tient à la tête & au ventre , entre lesquels il est situé , par deux petits étranglemens quelquefois fort grêles. C'est au corcelet que sont attachées les pates , les aîles , les étuis des aîles : on y remarque aussi une partie des organes destinés à la respiration ; l'autre partie est située dans le ventre. Le ventre , dans les insectes ailés , est composé de plusieurs anneaux ou demi-anneaux enchassés les uns dans les autres , par le moyen desquels il peut s'étendre , se raccourcir , & se porter en différens sens ; dans quelques-uns des insectes qui n'ont pas d'aîles , le ventre paroît composé d'une seule pièce. C'est ordinairement à l'extrémité du ventre , que l'on trouve les parties de la génération des insectes. Quelques-uns cependant , comme les mâles des demoiselles , les ont à la partie supérieure du ventre ; & les mâles des araignées , encore plus singuliers , les portent à la tête. Enfin c'est aussi à la partie postérieure du ventre , que plusieurs

insectes portent les aiguillons dont ils sont armés.

Les anciens philosophes avoient imaginé que les insectes naissoient de la pourriture. Rhédi fut un des premiers qui fit voir l'absurdité de cette opinion , & le démontra par des expériences incontestables : il prouva que tous les insectes naissoient , comme les autres animaux , d'autres insectes de même espece , fécondés par un accouplement qui avoit précédé. Lorsque l'accouplement est accompli , souvent le mâle périt , très-peu de tems après ; les femelles vivent assez ordinairement un peu plus que leurs mâles : il faut qu'elles fassent leur ponte ou mettent bas leurs petits ; car il y a , parmi les insectes , des especes vivipares , & d'autres ovipares ; lorsque cette opération est faite , les femelles périssent aussi. Les insectes ailés , lorsqu'ils viennent au jour , ou lorsqu'ils percent l'œuf , dans lequel ils étoient renfermés , ne ressemblent point à ceux qui leur ont donné naissance. Avant de parvenir à cette dernière forme , ils passent par plusieurs autres ; ce sont ces différens changemens auxquels on a donné le nom de *métamorphoses*. Les insectes , sujets à ces changemens , passent ordinairement par trois états différens. Le premier est celui qu'ils ont au sortir de l'œuf : l'insecte pour lors ressemble à une espece de ver. M. Geoffroi leur donne , lorsqu'ils sont dans

cet état, le nom de *larve* : c'est sous cette forme que l'insecte prend tout son accroissement ; lorsqu'il l'a acquis, il passe à son second état, à celui de *nymphe* ou de *chrysalide*, qui ne ressemble nullement au premier. Les insectes, lorsqu'ils sont en cet état, ne ressemblent pas même à un animal. Enfin il passe à l'état d'insecte parfait, & devient l'habitant d'un élément, qui jusques-là lui avoit été inconnu. Ces différens changemens ne sont pas, comme ont paru le croire les premiers naturalistes, de véritables métamorphoses : la larve qui paroît si différente de l'insecte qu'elle doit produire, n'est que le même animal caché sous plusieurs enveloppes qu'il doit déposer successivement.

Passons maintenant à la distribution systématique, que M. Geoffroi fait des insectes. Il les divise en six sections ; chaque section en genres, à la réserve de la première, qui est divisée en plusieurs articles, & chaque article en plusieurs ordres différens.

La première section comprend les coléoptères ou insectes à étuis, dont le caractère est d'avoir les ailes couvertes d'étuis ou de fourreaux, & la bouche armée de mâchoires dures. Cette section est divisée en trois articles qui comprennent, I. les insectes coléoptères, dont les étuis durs couvrent tout le ventre. II. Ceux dont les étuis sont
durs,

durs, ne couvrent qu'une partie du ventre.

III. Ceux dont les étuis sont mols & comme membraneux. Le premier & le second de ces articles sont composés chacun de quatre ordres, dont les caractères sont pris du nombre des articulations de leurs tarfes; car il y en a qui en ont cinq, d'autres quatre, d'autres trois à toutes les pates, d'autres enfin qui en ont cinq aux deux premières paires de pates, & quatre seulement à la dernière. Le troisieme article contient cinq ordres, y ayant des insectes qui ont cinq articles aux deux premières paires de pates, & quatre seulement à la dernière, d'autres qui en ont deux, d'autres trois, d'autres quatre, d'autres cinq à toutes les pates.

La seconde section est composée des hémipteres, ou insectes, qui n'ont que des demi-étuis : leur caractère est d'avoir les ailes supérieures presque semblables à des étuis, & la bouche armée d'une trompe aiguë, repliée en dessous le long du corps. Cette section ne comprend que dix genres, qui sont la cigale, la punaise, la naucore, la punaise à avirons, la corise, le scorpion aquatique, le psylle, le puceron, le kermès & la cochenille.

La troisieme section renferme les tétrapteres à ailes farineuses; leur caractère est d'avoir quatre ailes (c'est ce qu'exprime leur nom) chargées de poussière écailleuse.

Elle a cinq genres, 1^o les papillons, dont le caractère est d'avoir les antennes en masse, & la chrysalide nue. M. Geoffroi les a divisés en deux familles, suivant qu'ils sont à quatre ou à six pieds. 2^o Le sphinx, qui a les antennes prismatiques & la chrysalide dans une coque : il en fait trois familles, les sphinx-bourçons, les sphinx-éperriers, & les sphinx béliers. 3^o Le plérophore, dont le caractère est d'avoir les antennes filiformes, la trompe en spirale, les aîles composées de plusieurs branches barbues, & la chrysalide nue & horizontale. 4^o La phalène, dont les antennes vont, en décroissant, de la base à la pointe, & dont la chrysalide est dans une coque, & la chenille nue : il y en a deux familles ; car les unes ont les antennes en peigne, & les autres filiformes. 5^o La teigne, dont les antennes vont, en décroissant, de la base à la pointe ; le toupet de la tête est élevé & avancé ; la chenille cachée dans un fourreau, & la chrysalide dans le fourreau de la chenille.

La quatrième section contient les tétrapteres à aîles nues, dont le caractère, comme le porte le titre, est d'avoir quatre aîles nues. Cette section est composée de dix-huit genres, qui sont la demoiselle, la perle, la rasie, l'éphémère, la frigane, l'héméroble, le fourmi-lion, la mouche-scorpion, le frêlon, l'urocere, la mouche à scie, le cinips,

le diplôlepe, l'ichnéumon, la guêpe, l'abeille, la fourmi.

La cinquième section est composée des dipteres ou insectes à deux aîles, dont le caractère est d'avoir deux aîles & un petit balancier sous l'origine de chaque aîle. Les genres qu'elle comprend, sont l'œstre, le taon, l'asîle, la mouche armée, la mouche, le stomoxe, la volucelle, la némotele, le scatopie, l'hyppobosque, la tipule, le bibion, le cousin.

Enfin la sixième renferme tous les insectes qui n'ont pas d'aîles. Elle a quinze genres, le pou, la podure, la forbicine, la puce, la pince, la tique, le faucheur, l'araignée, le monocle, le binocle, le crabe, le cloporte, l'aselle, la scolopendre, l'iuile.

Cette exposition du système de M. Geoffroi, suffira, sans doute, pour donner à nos lecteurs une idée de son travail. Les détails, dans lesquels nous ne pouvons le suivre, ne sont pas moins méthodiques. On y trouve le caractère particulier de chaque insecte, les phénomènes particuliers de son accouplement, de sa génération, de ses métamorphoses, &c. En un mot, nous osons dire qu'il n'existe point d'ouvrage plus complet, ni plus méthodique, sur cette matière, non moins curieuse, qu'intéressante.



EXTRAIT.

Dictionnaire domestique portatif, contenant toutes les connoissances relatives à l'économie domestique ou rurale, où l'on détaille les différentes branches de l'agriculture, la manière de soigner les chevaux, celle de nourrir & de conserver toute sorte de bestiaux, celle d'élever les abeilles, les vers à soie, & dans lequel on trouve les instructions nécessaires sur la chasse, la pêche, les arts, le commerce, la procédure, l'office, la cuisine, &c. Ouvrage également utile à ceux qui vivent de leurs rentes, ou qui ont des terres, comme aux fermiers, aux jardiniers, aux commerçans & aux artistes; par une société de gens de lettres. À Paris, chez VINCENT, 1764, in-8^o, 3 vol.

L'agriculture & la médecine sont deux sœurs qui ont un même but; la conservation de la vie & de la santé des hommes & des animaux: nos lecteurs ne désapprouveront donc pas que nous les occupions un moment de l'ouvrage, dont ils viennent de lire le titre. On trouve, à la tête, une Préface, dans laquelle les auteurs ont peint, d'une manière forte & vigoureuse, l'import-

tance de l'agriculture, sans laquelle, en effet, les hommes ne jouiroient que d'une existence précaire, & seroient privés de tous les secours que leur procurent des arts qui ne sçauroient exister sans elle. En convenant que les dictionnaires sont un moyen peu propre à exposer les principes des arts & des sciences, ou qui du moins ne peut en présenter la liaison ni l'enchaînement, ils ont cru cependant devoir préférer cette forme, *parce que*, disent-ils, *il n'est pas possible de donner un système complet de règles sur l'art de cultiver la terre, faute d'observations & d'expériences suffisantes, tant sur les différentes especes de sols, que sur les productions qu'on en peut retirer.* Ils entrent ensuite dans le détail des différentes matieres qu'ils ont cru devoir faire entrer dans leur dictionnaire. Il contient le précis de tout ce qu'on a écrit de plus exact sur les différentes branches de l'agriculture : on y trouve des notions claires sur les différentes especes de terrains, sur leur culture particuliere, & sur le genre de productions qu'on peut y cultiver avec le plus d'avantage. On a tâché d'y développer la théorie de la végétation : on y décrit les plantes qui peuvent être de quelque utilité ; on y donne une idée de leur culture, toutes les fois qu'elle a quelque chose de particulier ; enfin on indique l'usage qu'on a coutume d'en faire,

soit en qualité d'aliment, soit qu'on l'emploie pour les bestiaux, ou dans les arts. Les auteurs se sont étendus sur-tout sur la culture du bled, de la vigne, des prairies, &c. Ils sont entrés dans les plus grands détails sur tout ce qui concerne les bestiaux; ils se sont occupés aussi des abeilles, des vers à soie, & de leurs productions: ils ont donné la manière d'élever les volailles, les cochons, &c. Ils ont décrit l'art de faire le pain, celui de faire les différentes especes de vins, celui d'en tirer l'eau-de vie, l'art de la cuisine, celui du confiseur, &c. Ils ont donné des notions suffisantes des différentes préparations du lin, du chanvre, de la laine, de la soie. Ils ont donné la description des différens instrumens du labourage, les machines de l'usage le plus familier, &c.

Les richesses que la terre recele dans son sein, quoique peut-être au-dessous du prix qu'on y attache, méritent cependant les efforts que nous faisons pour nous les procurer; & la connoissance des différentes especes de terres, de pierres & de mines, tant métalliques qu'autres, est d'autant plus utile, qu'il arrive souvent qu'on foule à ses pieds des trésors qu'on va quelquefois chercher bien loin, & à grands frais. Ces considérations ont déterminé nos auteurs à décrire les différentes especes de terres qu'on emploie pour les arts: ils ont décrit ces

arts : ils ont décrit les différentes especes de pierres , tant celles qu'on a coutume d'employer pour construire les édifices , que celles qu'on a décorées du nom de *précieuses* ; les mines de charbon de terre , de houille , de tourbe : ils ont donné une idée de leur exploitation : ils ont indiqué les différens emplois qu'on en pouvoit faire : ils se sont sur-tout arrêtés à l'usage qu'on fait , dans certaines provinces , de leurs cendres , pour fertiliser la terre. Ils ont donné , sur les différentes especes de mines , sur leur exploitation , sur les arts qui traitoient les métaux , des notions suffisantes pour mettre leurs lecteurs en état d'entendre les ouvrages qui en traitent expressément. Enfin ils ont fait connoître les différentes branches de commerce , & les principes généraux du droit , ou des loix qui concernent les biens de campagne.

Pour achever de donner une idée complete de cet ouvrage , & de la maniere dont il est exécuté , nous croyons devoir transcrire ici deux articles pris dans le premier volume : le mot , *agriculture* & le mot *amendement*.

» Agriculture : c'est l'art utile de mettre la
 » terre en état de nous fournir plus abondamment les substances végétales , qui
 » sont nécessaires pour nos besoins , soit
 » naturels , soit de luxe , & de les rendre

» plus propres elles-mêmes aux usages aux-
 » quels nous les destinons. Il résulte de cette
 » définition, que l'agriculture a deux buts ;
 » le premier, de multiplier certaines especes
 » de végétaux ; le second , de les améliorer.

» Les procédés, qu'elle emploie pour
 » atteindre ces deux buts, varient, selon
 » l'espece de végétal qu'on cultive ; ce qui
 » a fait distinguer l'agriculture en différentes
 » branches ; car elle comprend l'art de cul-
 » tiver les grains qui servent à notre nour-
 » riture, ou à celle des animaux qui nous sont
 » les plus utiles ; celui de cultiver la vigne
 » & les autres arbres fruitiers , dont nous
 » tirons nos boissons ; la culture des forêts ;
 » celle des prairies ; celle des légumes ou
 » l'art du jardinier-potager ; enfin l'art du
 » jardinier-fleuriste : on pourroit encore faire
 » une branche particuliere de l'art de culti-
 » ver certaines plantes que nous n'employons
 » que dans les arts, telles que le safran, la
 » garance, le pastel, l'indigo, &c.

» Parmi ces procédés, il y en a qui sont
 » communs à toutes ces branches, tels que
 » les labours, les engrais, les arrosemens ;
 » d'autres, qui sont particuliers à chacune :
 » ce sont les labours plus ou moins multi-
 » pliés, les différentes especes d'engrais ; la
 » maniere d'ensemencer ou de planter, &
 » les différentes opérations qu'on fait sur les
 » végétaux, lorsqu'ils sont venus, telles que

» la taille & la greffe des arbres, &c. On
 » traitera, de ces procédés, à l'article de
 » chaque espece de végétal, qui demande
 » une culture particuliere.

» Amendement, en agriculture & jardi-
 » nage, se dit, en général, de tout ce qui
 » est propre à corriger les défauts d'un ter-
 » rein, ou à le rétablir, lorsqu'il est épuisé,
 » en y répandant des engrais convenables à
 » sa nature.

» Il y a plusieurs sortes d'amendemens ;
 » & il est certain qu'ils exigent, chacun, en
 » particulier, du choix & beaucoup de pré-
 » cautions ; tel amendement, qui est pro-
 » pre à une terre, ne le sera point à une
 » autre : il seroit donc essentiel de connoître
 » la nature d'un terrain, avant de pouvoir
 » déterminer la maniere la plus convenable
 » de l'amender ; mais cette connoissance
 » est encore très-peu avancée. Tout ce que
 » nous sçavons jusqu'à présent sur la nature
 » différente des terres, se borne à les dési-
 » gner par les quatre principes primitifs,
 » qui entrent plus ou moins dans leur com-
 » position, sçavoir, la terre franche, ou
 » terreau, la terre calcaire ou crétacée, qui
 » comprend la marne, l'argille & le sable ;
 » ces quatre principes différemment combinés
 » ensemble, constituent plusieurs especes de
 » terres très-différentes, qui, par un mélange
 » bien entendu, pourroient réciproquement

se servir d'amendement. Il seroit simplement question de choisir une terre d'une qualité opposée à celle qu'on se proposeroit d'amender.

Il est donc vrai de dire, & les épreuves en ont été faites en Angleterre, qu'il y a très-peu de terres, si elles ont une certaine étendue, qui ne renferment dans leur sein des amendemens convenables. On trouve presque par-tout la marne; la terre à foulon, la craie, la glaise, l'argille, le sable, les curures des marais, les étangs, la boue des rues sont aussi de fort bons amendemens.

De tous les amendemens, dont on fait actuellement usage en France, le fumier est le plus ordinaire; mais cette espèce d'engrais demande des précautions particulières. Voyez *Fumier*.

En Angleterre, on fait amasser, de toutes parts, dans le mois de Juin, les herbes vertes. On les sèche au soleil: on les brûle, & on en mêle les cendres avec le sable de la mer: on répand ensuite ce mélange sur les terres, quelques jours avant de les ensemençer. Il est certain que les cendres des plantes, par la grande quantité de sel qu'elles contiennent, sont un excellent amendement, qui convient assez à toutes sortes de terres: on peut, au défaut de sable, les mêler avec du fumier, pour

» qu'il s'en perde moins, & pour augmenter
 » le volume de l'engrais. On se sert aussi,
 » en Angleterre, d'algue-marine, & de
 » limon, pour fertiliser les champs, qui sont
 » naturellement stériles. La terre à salpêtre,
 » quand elle a passé par le fourneau, est
 » encore très-bonne pour rendre un champ
 » fécond. Il n'y a rien enfin, de tout ce qui
 » est sorti de la terre, qui ne puisse servir à
 » l'amender, en y retournant par les voies
 » de la corruption : tout ce qui rentre ainsi
 » dans son sein, la ranime, & lui rend ce
 » qu'elle avoit perdu par les végétations pré-
 » cédentes.



*Objections contre le nouveau Système de la
 Menstruation, proposé par M. LE CAT,
 écuyer, chirurgien ; par M. BONTÉ,
 médecin à Coûtances.*

*Luxuries prædulce malum, quæ dedita semper
 Corporis arbitriis, hebetat caligine sensum.*

(Claud.)

Il étoit réservé à M. Le Cat de se cou-
 ronner de myrtes dans les champs arides
 de la Physiologie. Son système sur la (a)
 menstruation, est présenté d'un air si galant ;
 l'amour, la volupté y jouent un si grand

(a) Voyez le Journal du mois d'Avril dernier,
 pag. 309.

rôle , qu'on croit entendre un berger différer sur les phénomènes de l'œconomie animale. Quelle est donc la cause d'où dépend , chez les femmes , l'évacuation périodique , qu'elles éprouvent chaque mois ? Le règne de la pléthore est passé ; c'est une phlogose voluptueuse , dont le siège est établi à la matrice (a). Quoique ce système ait quelque chose de séduisant , & qu'on y voie l'esprit sourire aux graces de l'expression , je me permettrai de le combattre. On doit aux hommes , qui , par des ouvrages utiles , ont enrichi les arts , cette marque de reconnaissance de s'élever contre leurs erreurs ; & M. Le Cat , dont le zèle est si connu pour le progrès de la chirurgie , auroit droit de se plaindre , qu'on eût adopté ses idées avec trop de complaisance. Ce n'est donc point la phlogose voluptueuse Que cette expression a d'harmonie ! Elle se ressent de la vivacité du premier âge. Se peut-il que l'imagination d'un Sçavant , respectable par ses succès & le nombre des années , l'égare ainsi à l'ombre des lauriers qu'il a cueillis autrefois dans la physique ?

(a) Galien avoit jetté les premiers fondemens de ce système. A peu de chose près , Terenzoni , Vieussens , Sauvage , avoient eu les mêmes idées. Elles ont été prosrites. La question est trop intéressante , pour qu'on puisse admettre autre chose , que ce qui est vrai , ou au moins vraisemblable.

ARTICLE PREMIER.

*Réfutation du nouveau Système sur
la Menstruation.*

Un système, dont toutes les parties sont appuyées sur des conjectures liées avec art, & présentées avec esprit, est un vrai roman, dont les aventures sont heureusement amenées ; c'est le fruit d'une imagination vive, qui se donne l'effor.

Le nouveau système, dont on entreprend la réfutation, n'a pour principes que des suppositions, dont l'application ne peut jamais être juste, parce qu'on ne peut expliquer des effets réels, par une cause imaginaire.

Les principes de la génération sont du nombre de ces mystères, que la nature semble avoir pris soin de voiler aux yeux des physiciens. Les diverses conjectures qu'on a hasardées jusqu'ici, ne sont qu'une preuve plus complète de leur obscurité & de l'imperfection de la physiologie sur ce point. M. Le Cat a-t-il dissipé les ténèbres ?

Des liqueurs, où se passe une fermentation putride, font éclore des insectes ; la fermentation du poulet s'exécute dans une liqueur altérée, jusqu'à un certain degré de corruption, par la chaleur de l'incubation : la nature, dit-on, est uniforme dans ses productions ; donc le principe de la génération de l'homme est une fermentation

318 OBJECT. SUR LE NOUV. SYST.

putride : si on pouvoit argumenter ainsi de cette uniformité, on en tireroit des conséquences encore plus singulieres que celles-là. Les insectes, engendrés dans la pourriture, y vivent, ils y croissent & s'y métamorphosent : le poulet se nourrit, & se développe avec cette liqueur corrompue, renfermée dans la coque, jusqu'à ce qu'il la perce : donc le foetus se développe, croît & est nourri d'une matiere putride. L'observation dément cette uniformité de la nature dans ce qui concerne la génération ; la seule division des animaux en ovipares & vivipares l'exclut : les insectes semblent subir deux especes de générations, avant d'atteindre leur état parfait ; la nature n'agit pas ainsi dans les autres animaux, qui jouissent, à l'instant de leur naissance, de la plupart des facultés qu'ils auront pendant leur vie ; l'uniformité ne se rencontre même pas dans quelques classes : certains insectes sont ovipares, pendant que les autres sont vivipares. Peut-on établir le principe de la vie dans une fermentation putride, qui la détruit & en annonce sûrement la destruction ? Emprunter le feu élémentaire d'une maladie, n'est-ce pas le profaner ? Le principe de putréfaction, admis pour celui de la vie, a paru même si révoltant à notre auteur, qu'il l'a travesti sous le nom de phlogose voluptueuse, aussi nouvelle en médecine,

que la volupté phlogistique en galanterie.

Pour établir la fermentation putride, le principe de la menstruation, on va en chercher loin la cause; on la fait naître des passions: à cette occasion, on fait d'elles un tableau moral, très-raccourci, & un tableau physique, fort étendu. Elles font quelquefois un peu de bien dans le moral, & beaucoup de maux dans le physique: on les y voit escortées d'engorgemens, de squirrhes, de gangrene; elles y traînent, à leur suite, des éruptions inflammatoires, des dépôts, des abcès. Il n'y a pas le moindre bien pour faire ombre dans le tableau: tous ces maux sont amenés par une dépravation des esprits, & par leur perversion, qui devient un stimulant maladif. Comment notre machine, livrée à tant de passions, pourra-t-elle supporter une dépravation si générale? Expliquera-t-on, avec quelque succès, comment une liqueur homogène, ainsi qu'on a conçu jusqu'ici les esprits, pourra être en même tems si diversement altérée par des passions différentes, qui se succèdent rapidement les unes aux autres? Nous voyons tous les jours combien il est difficile de faire reprendre à des liqueurs plus grossières & viciées leur premier caractère; la manière, dont ce caractère dépravé est imprimé aux esprits par les passions, paroît trop métaphysique, & le sera toujours. Lorsqu'on interroge la

nature sur des objets si peu soumis à nos sens, elle est muette; contentons-nous d'examiner les effets des passions, & les divers changemens qu'elles operent dans plusieurs organes, dans quelques viscères, & certaines évacuations. Nous pouvons soupçonner un dérangement dans la circulation, des oscillations déréglées dans les nerfs, des inégalités dans leur tension & leur relâchement; en poussant plus loin nos recherches, les yeux s'obscurcissent, & dérobent la lumière à l'esprit.

L'amour, dans le tableau des passions, y figure davantage, & devoit en effet, en faveur du système, y occuper la première place. Le pinceau, qui en a tracé le portrait, en est élégant, & les traits animés; ses attributs sont même peints avec érudition. Cette passion forme un sixième sens connu, dès que les autres ont été exercés par nos premiers pères, mais publié par l'auteur, en 1739. C'est dans l'organe de ce sixième sens, dont l'âge est si nouveau, que se passe la dépravation putride, & la phlogose périodique; tous les autres sens ne jouissent jamais si bien de leurs droits, que lorsque les esprits sont purs & délicats; celui-ci, pour qui les autres sont faits, & avec lequel ils semblent même se confondre, est le seul que la nature disgracie; jamais les esprits n'y sont que pervertis, & même
d'une

d'une perversité extrême, puisque la pûtridité en est le terme; le foyer de cette vivacité & de cette fièvre du bel âge ne va-t-il point devenir glacé, & le feu sacré de l'amour s'éteindre sur ses autels?

Quand on fait entrer dans un raisonnement deux principes contradictoires, il péche contre les premières règles de la dialectique, & ne peut convaincre l'esprit.

L'auteur du nouveau système présume cependant pouvoir faire entrer deux principes de cette nature dans l'explication des phénomènes de la menstruation, & être également satisfaisant; à force d'étude & de réflexion, il est devenu indifférent sur le choix de l'atonie & de l'érétisme. Pour rendre cette indifférence plus conséquente, disons qu'il a confondu ces deux principes si opposés. Il est aisé de voir, par les exemples mêmes qu'il cite, qu'ils ne peuvent cependant jamais exister ensemble dans la même partie, & dans le même tems, dans une contusion où les solides sont presque entièrement détruits; l'érétisme est dans l'endroit qui l'avoisine, & non dans celui qui est contus; la gangrene peut être la suite d'un érétisme, mais la gangrene est une atonie parfaite, lorsqu'elle est arrivée.

Il étoit naturel, dans l'explication des phénomènes de la menstruation, de rendre raison pourquoi les femmes y sont seules sujet-

tes. La difficulté de cette question l'a fait passer sous silence ; la phlogose voluptueuse se fait sentir chez les hommes , comme chez les femmes : pourquoi donc n'en ressentent-ils point les mêmes effets ? Pourquoi tous les animaux sont-ils exempts de règles , puisque la nécessité érotique , ou amoureuse , de Platon , est imprimée à toute la nature pour la réparer ?

L'explication du période de la menstruation est singulière. On y rend l'amour lunaire ; la dépravation amoureuse des esprits n'arrive qu'une fois le mois ; elle attend , à se montrer , cette exacte révolution. L'évacuation qu'elle procure , dégage la partie des esprits dépravés & fermentés ; mais n'en reste-t-il point encore assez pour donner plutôt occasion à une nouvelle fermentation ? Il ne faut pas , dans l'œconomie animale , beaucoup de levains putrides , pour occasionner une phlogose plus réelle , ainsi que nous le voyons dans la peste & la petite vérole ; une bien petite quantité de ferment produit dans les opérations chymiques une effervescence considérable. Si l'amour ou la phlogose voluptueuse étoit le principe de l'évacuation périodique , elle cesseroit d'être menstruelle , & , dans certains tempéramens , elle deviendroit journalière. Comment concevoir qu'une phlogose procure des règles quelquefois si abondantes ? Voilà un effet bien grand : on ne l'eût point attendu

d'une pareille cause. Quoique plusieurs maladies spasmodiques dépendent des esprits supposés dépravés, ont-elles des retours périodiques aussi réguliers que les règles ? Voit-on paroître, avec la même régularité, des accès d'asthme & d'épilepsie ? Le quinquina guérit & suspend quelques maladies périodiques, sur-tout la fièvre ; il devoit donc arrêter les règles qu'il provoque au contraire, & rend plus abondantes.

L'aurore de la première jeunesse a vu quelquefois éclore des fleurs stériles ; & cependant il n'existe point encore de cet esprit féminal-spermatique, qui doit faire germer la phlogose nécessaire à leur production. Les sources de cette liqueur précieuse ne sont pas toujours taries dans l'âge où cessent les règles :

Nec vespero surgente decedunt amores.

HORAT.

la fermentation voluptueuse, & ses suites disparaissent donc, pendant que la volupté reste ; c'est une cause qui devient alors sans effet.

L'âge des plaisirs doit être celui des règles, dans l'esprit du nouveau système ; elles manquent cependant quelquefois dans la jeunesse : est-ce le défaut de phlogose voluptueuse, ou faut-il croire que l'automne devance le printemps ?

Notre phylogiste moderne se permet de

faire, dans l'exposé de son système, une légère digression, en faveur de celui qu'il adopte sur la génération. Il se déclare formellement pour les œufs ; ce ne sont pas les corps jaunes de Valisnieri, qu'il regarde comme tels, mais les vésicules des ovaires ; il métamorphose en elles des mammelons nerveux qui changent souvent de forme, puisqu'on sçait, par expérience, que ces vésicules ne sont pas constantes, qu'elles croissent & diminuent, & qu'elles s'effacent même quelquefois entièrement.

Suivant la nouvelle théorie, Venus ne se plaît que dans les contrées du Midi ; elle n'inspire que des personnes d'un tempérament sain, chaud & lascif. Les femmes du Nord sont condamnées à être perpétuellement glacées ; elles sont cependant très-fécondes, la phlogose voluptueuse est le principe de la fécondité : pourquoi sont-elles donc si peu réglées ? Du même principe devraient naturellement suivre les mêmes effets.

Tous les médecins se refuseront aux observations du quatrième article : la saignée, les purgatifs, les diurétiques, les diaphorétiques, loin de procurer des règles plus abondantes, peuvent entièrement les supprimer ; si quelqu'un de ces secours les provoque quelquefois, c'est en augmentant la pléthore particulière de la matrice ; les longues mala-

dies, l'épuisement, retardent toujours les règles, souvent les suppriment; l'abstinence produit le même effet; la volupté est amie de la bonne chère, du vin & de la gaieté; elle s'éteint dans les bras de la frugalité: *Sine Cerere & Baccho friget Venus*; une maigreur excessive annonce l'épuisement; l'embonpoint présume la vigueur.

Une ame triste & froide n'est point amoureuse; mais le froid, la peur & la tristesse ne peuvent augmenter la pléthore, elle reste tout au plus la même: si ces accidens suppriment les règles, c'est en suspendant les effets de cette même pléthore, soit en diminuant le mouvement du sang, soit en viciant sa qualité, soit enfin en resserrant les vaisseaux destinés à l'évacuation périodique. La joie & les plaisirs de toute espèce augmentent les secours périodiques, par la liberté générale des sécrétions, que cet état heureux de l'ame procure; mais s'ils étoient suivis ou accompagnés d'une phlogose, qu'ils doivent nécessairement accroître, les règles existeroient toujours, ou la perte de l'esprit féminin les feroit entièrement cesser, quel qu'en fût l'événement; ainsi la volupté s'éteindroit elle-même par ses succès.

La fiction moderne accorde encore plus aux situations, que les auteurs auxquels on les reproche; l'amour les donne; & comme il ne s'éteint jamais chez les femmes, il n'y

aura plus de crise périodique , elle durera , pour ainsi dire , toujours.

Dans le huitieme article , l'auteur se flatte de ne rien laisser à desirer. Par l'explication des symptomes , le nouveau systême va devenir démontré , si toutefois un systême peut l'être. Pour établir cette démonstration , il emprunte un principe conjectural ; un esprit fémental , dont on doutera toujours ; un esprit fermenté , sans ferment ; un esprit préparé à sa maniere , c'est-à-dire d'une préparation qu'on ignore. Où se fait cette préparation ? dans les houppes nerveuses , où les esprits , s'il y en a , doivent parvenir entièrement préparés : où s'établit cette fermentation ? dans des parties extrêmement déliées , fines & délicates , incapables de résister à la moindre effervescence , sans leur destruction. Si les règles se suppriment , ces esprits dépravés & fermentés vont se frayer de nouvelles routes , & , par leur transmigration , occasionner tous les symptomes de la suppression ; mais quel est le chemin qu'on leur fait tenir ? comment arrivent-ils à un viscere plutôt qu'à l'autre ? C'est ces esprits qui menent , par-tout où il leur plaît de se fixer , une phlogose voluptueuse , qui porte le désordre , & qui occasionne quantité de symptomes , qui ne sont rien moins que phlogistiques , comme des obstructions , des jaunisses , des vomissemens , &c. Cette phlogose ambulante vient de ce que les esprits

fermentés , vagabonds , ne sont plus à l'unisson des organes qu'ils occupent ; nous croyons par-tout cette dissonance.

Par une suite du même raisonnement , on l'accuse d'être l'auteur de toutes les menstrues singulieres , dont on fait mention , & qui se sont toutes réunies dans l'observation qu'on cite. Peut on rendre une chimere si générale , & attribuer à l'esprit séminal égaré les hémorragies critiques des jeunes gens pléthoriques , celles qui s'observent dans les fièvres , dans quelques inflammations , &c. L'esprit séminal est aussi déplacé dans les organes où ces hémorragies arrivent , qu'il l'est dans la matrice , dans la rougeole , la petite vérole & autres fièvres aiguës & éruptives , où les règles sont souvent prématurées. Nous voulons bien croire la sueur de sang , que l'auteur a observée , après l'opération de la taille ; mais la dilatation forcée des vaisseaux excréteurs de la peau , dans les anxiétés de l'opération de la taille , n'en est-elle pas une cause plus naturelle & plus décente , que l'égarement de l'esprit séminal ?

Des femmes perdent leurs règles , sans renoncer à la volupté ; des femmes enceintes ont assez de phlogose voluptueuse , pour fournir aux ovaires , à la matrice & au vagin ; & cependant elles ne voient point de règles. Le premier ouvrage de la généra-

tion peut être une phlogose passagère ; mais que la conception & la grossesse , dans tous les tems & dans toute sa durée , soient le résultat d'une phlogose permanente ; c'est une erreur reconnue , dès le premier âge de la médecine (a).

Les vomissemens de la grossesse , dans le roman physiologique , sont la suite de la phlogose voluptueuse , qui passe à l'estomac , de la matrice , où on a dit , peu de tems auparavant , qu'elle étoit nécessaire. S'il y a quelque effervescence dans ce viscere & ses appartenances , ce n'est point l'estomac qui en sentira les révolutions , mais la matrice même , dont le placenta , encore mal assuré , sera détaché ; point de fécondité avec ce tumulte perpétuel , qui nuit dans sa source. L'érétisme voluptueux n'arrête jamais la crise périodique , il la favorise jusqu'à procurer des pertes. Il n'est pas naturel que l'érétisme des ovaires & de la matrice supprime celui du vagin , toujours à l'unisson de ces parties voisines ; ce n'est pas lui qui sympathise cependant le plus avec elles ; cette sympathie paroît à notre auteur , plus immédiate avec la surface du corps , quoiqu'éloignée , où elle produit la pâleur. Voilà un fondement du proverbe , *pallida cupit* , tout aussi vrai que cet autre

(a) Hipp. Aph. 255. *Non concipiunt quæ uterum siccos & magis a'durentes habent.*

proverbe , dont il est travesti , *pallida luna pluit* , l'est lui-même.

Les mammelles ont , sans contredit , une sympathie singulière de volupté & de nécessité avec la matrice ; elles se gonflent par le chatouillement , par l'approche des règles ; & dans la grossesse , la sympathie des nerfs , le gonflement & la distension des vaisseaux sanguins , procurée par le plaisir ou la pléthore , peuvent seuls occasionner ce gonflement , sans y établir une espèce d'instinct , qui va y placer cet esprit féminal , que l'auteur promène par-tout ; lorsque l'accouchement est proche , le gonflement augmente ; cependant cet esprit est alors bien occupé ailleurs , puisqu'il s'agit d'établir une évacuation abondante , par l'organe correspondant : cette évacuation doit durer & durer en effet quelque tems après l'accouchement , avec la formation & la sécrétion du lait. Il y a bien lieu de craindre que cet esprit ne puisse s'acquitter de ces deux fonctions à la fois.

Non seulement cet esprit féminal gonfle le sein & forme le lait ; c'est lui qui en devient le principe colorant ; sans doute , toutes les humeurs de nos sécrétions , comme la bile , la salive , le sang même dans le poumon , ont aussi de ces esprits particuliers , dont ils empruntent leur couleur. Tous les anatomistes ont vu le chyle sortant des intestins , & dans les premières veines lactées ,

voir une couleur blanche & laiteuse ; cette expérience incontestable est démentie par la théorie de M. Le Cat , qui la lui donne seulement dans les glandes du mésentère ; il y réside vraisemblablement aussi un esprit prolifique , semblable à celui qui colore le lait ; car cette dernière liqueur & le chyle ont la même couleur , & ce n'est pas la seule analogie qu'elles aient entr'elles.

Plusieurs femmes ont du lait & leurs règles ; l'explication de ce phénomène est fuccinte. Ici l'auteur a apparemment senti l'insuffisance de son esprit fougueux , pour fournir à tous les deux à la fois.

La suppression des règles , dans l'âge de vigueur , a donné occasion à l'auteur de développer les ressources de son génie. Nous le verrons toujours paroître & se soutenir dans l'explication des symptômes qui appartiennent à la cessation des règles dans un âge avancé ; cette cessation arrive dans les femmes qui n'éprouvent aucuns accidens , parce que l'esprit séminal quitte la matrice ; mais que devient-il alors ? Cette ame de la volupté s'échappe-t-elle entièrement ? On ne laisse pas de voir des automnes , qu'elle rend agréables : *Gratissima sunt etiam poma cum fugiunt.* (Seneq.)

Nous avons déjà dit ce qu'on devoit penser de cet égarement & de ce reflux des esprits , qui doit suivre la suppression des règles , dans l'âge de vigueur ; nous ne croyons

pas davantage à ce même reflux des esprits, qui doit, après la cessation des règles, dans l'âge avancé, produire des accidens symptomatiques, qui, pour n'avoir pas leur siège dans la matrice, n'en portent pas moins de désordres dans l'œconomie animale.

Tous les accidens qui arrivent à la matrice, après la cessation des règles, sont la suite d'un combat qui se livre, dans son enceinte, entre l'esprit séminal & son tissu; si le combat est à-peu-près égal, cet esprit bienfaisant change tout-d'un-coup de caractère, & maltraite, par des douleurs cruelles, l'organe, qui jusqu'alors n'en avoit senti que de douces influences. Si le tissu de la matrice est plus foible, cet esprit la rend fongueuse & variqueuse; de-là, des pertes rouges & blanches; lorsqu'il est irrité, c'est un vrai Protée, qui se métamorphose & se plie à la volonté de l'auteur: il rendoit, il n'y a qu'un instant, la matrice fongueuse; il devient, peu après, capable de la rendre squirrheuse, d'y établir des abcès, des supurations, de changer cette aimable phlogose en ulcères malins; enfin, qui le croiroit? ces esprits voluptueux, d'où couloit une source de plaisirs, vont devenir cancéreux, & ouvrir un abysme de douleurs.

Tout le monde a entendu, & presque personne n'a cru les contes fabuleux, que Plin & quelques autres ont transmis sur les

effets nuisibles, attribués aux femmes dans leurs règles; les herbes sur lesquelles elles marchent, ne se séchent plus; les vignes qu'elles approchent, ne se dépouillent plus de leurs feuilles, & laissent mûrir leurs raisins; elles ne rouillent plus les métaux qu'elles touchent. L'auteur du nouveau système n'est pas assez crédule pour ajoûter foi à ces histoires, mais il veut qu'elles fassent tourner le vin nouveau; on auroit pu se dispenser d'expliquer un phénomène qui n'est pas avéré.

Examinons cette explication puisée dans la chymie. L'esprit vivifiant de la fécondation prend une nouvelle ferveur dans le tems de la menstruation; il acquiert, en faveur du phénomène qu'on veut expliquer, une qualité spiritueuse, qu'on substitue au caractère putride qu'il avoit eu jusques-là; on croiroit, en bonne chymie, que ce principe spiritueux, allié avec des corpuscules actifs, & très-développés, augmenteroit le mouvement de fermentation: point du tout, il l'arrête; & de ce mouvement suspendu, naît cependant la fermentation putride, qui, dans les liqueurs vineuses, est le résultat de deux autres fermentations, qui sont la suite elles-mêmes d'un mouvement très-sensible & très-développé. Qu'est-ce qui opère d'ailleurs cette fermentation putride, cette corruption? C'est un esprit vivifiant, un principe spiri-

lueux, capable de s'opposer lui-même à la pourriture : on suppose ce principe spiritueux, comme le principe de la fermentation des liqueurs vineuses, pendant qu'il n'en est que le résultat.

Il ne reste, pour donner plus de poids à la nouvelle opinion, que de comparer l'effet des médicamens emménagogues avec son principe ; ils paroissent quadrer merveilleusement avec lui : les relâchans, comme les bains, les demi-bains, les lavages des jambes, provoquent les règles ; si on vouloit éteindre la phlogose voluptueuse, s'y prendroit-on autrement ?

Les agrémens répandus dans le système de M. Le Cat, le rendront toujours précieux ; mais les difficultés qui s'y rencontrent, le rendront insoutenable.

Non omnibus unum est

Quod placet ; hic spinas colligit, ille rosas.

ARTICLE II.

Réponse aux Objections proposées contre le Système de la pléthore, regardée comme cause de la Menstruation.

Le système de la pléthore, ou surabondance, a toujours paru le plus naturel, & a été conçu, dès le premier âge de la médecine. Hippocrate, long-tems avant Galien, l'avoit adopté ; Freind, Berger, Boerhaave

& ses disciples l'ont ensuite développé, de maniere à le faire regarder comme la partie de la physiologie la plus perfectionnée. La pratique, éclairée par l'observation des symptômes pléthoriques, qui précèdent la menstruation, l'avoit soupçonné : le succès & l'effet des remèdes emménagogues l'avoit confirmé : l'hydraulique, de concert avec l'anatomie, l'a démontré.

Les objections, qu'on a faites contre ce système, viennent, 1^o de ce qu'on n'a point distingué deux pléthores réelles qui existent quelquefois ; l'une vraie, & l'autre fautive : la première est une vraie surabondance : la seconde est une surabondance apparente, qui est l'effet de la raréfaction du sang ; 2^o de ce qu'on n'avoit point fait assez d'attention aux effets de la pléthore générale, ni aux causes spéciales, qui déterminent chez les femmes une pléthore particulière ; telles sont la conformation du bassin, la structure de la matrice, son tissu, pour ainsi dire, entièrement vasculaire, l'appareil de ses vaisseaux, le diamètre de l'aorte descendante, plus grand chez les femmes, que chez les hommes ; 3^o de ce qu'on n'a point voulu examiner les différens obstacles qui peuvent empêcher ou suspendre les effets de la pléthore vraie ou fautive, générale ou particulière. On rapportera à ces obstacles le vice de la matrice, dont le tissu est quelquefois

trop ferme & trop serré, l'épaississement du sang, qui souvent est une suite de la surabondance, son défaut de mouvement, &c. 4^o de ce qu'on n'a point considéré, comme on le devoit, différentes causes qui déterminent, avec une surabondance générale, bien médiocre, une pléthore particulière vers la matrice, comme son tissu trop lâche & ramolli, un mouvement du sang actif & précipité.

Il seroit facile, après ces éclaircissemens, de voir la solution des objections proposées, sans entrer dans un plus long détail ; cependant, pour y satisfaire plus particulièrement, nous allons les parcourir rapidement.

1^o Il est faux qu'on transpire moins dans l'enfance ; à la moindre occasion, les enfans sont en sueur ; la nourriture suffit à peine pour fournir à cette transpiration & à l'accroissement : les règles ne doivent donc point paroître à cet âge : dans la vieillesse, la transpiration manque, pour ainsi dire ; mais, en récompense, les autres évacuations sensibles augmentent ; moins de surabondance à cet âge, où on décroît, s'il est permis de le dire, de jour en jour ; conséquemment point de règles dans la vieillesse.

2^o La jeunesse est l'âge où la nature fait plus de dépense pour l'accroissement ; c'est l'âge de la surabondance des sucs nourri-

ciers ; elle est même si grande , qu'au moment où les règles vont paroître , l'accroissement est , pour ainsi dire , subit ; c'est la raison pourquoi les règles sont en si petite quantité dans leurs premières périodes ; elles ne sont que le superflu de ce qui a été employé à l'accroissement. Dans l'âge adulte , la transpiration est plus abondante & plus vigoureuse ; mais la surabondance est alors à son comble , l'accroissement est achevé , aussi les règles deviennent-elles plus abondantes ?

3^o Les femmes d'un tempérament froid ont des règles tardives & en petite quantité , parce que , chez elles , quoique d'ailleurs pléthoriques , l'impulsion du sang est foible ; & que les vaisseaux de la matrice résistent beaucoup. Les femmes d'un tempérament humide ne le sont , que parce qu'elles transpirent peu , & qu'elles sont chargées d'une surabondance d'humeurs , qui leur procure des règles abondantes ; la foiblesse du tissu de la matrice contribue encore beaucoup à déterminer chez elles cette pléthore particulière , si nécessaire pour la menstruation ; l'épaississement du sang , qui ralentit son mouvement & son impulsion vers les vaisseaux de la matrice souvent obstrués , rend les femmes cacochymes , mal réglées.

4^o Dans les pays chauds , les femmes sont réglées plutôt , parce que dans ces climats ,

climats , la pléthore fausse supplée à la véritable ; elles n'ont point de règles aussi abondantes , comme on le dit , parce qu'il est rare que la pléthore fausse produise des effets aussi considérables que l'autre. Les femmes d'un tempérament vif & lascif ont un sang fort actif , & dont le mouvement est très-précipité ; les organes de la génération sont disposés par leur sensibilité à y déterminer facilement la pléthore ; les femmes de ce tempérament ont des règles abondantes. On peut ajoûter que la pléthore est même une des conditions requises pour rendre leur tempérament riche en parties organiques , & leur donner la complexion amoureuse.

5^e Les saignées , les purgatifs diminuent presque toujours , quoi qu'on en dise , les règles ; la saignée les retarde souvent ; & elle peut même , lorsqu'elle est trop multipliée , les faire entièrement cesser. Si la saignée , dans quelques circonstances , procure les règles , ainsi que les purgatifs , ce n'est que par accident , soit en augmentant la force impulsive du sang , soit en corrigeant sa mauvaise disposition. Il ne faut pas d'ailleurs s'imaginer que la saignée diminue pour bien du tems la pléthore ; la perte du sang se trouve bientôt réparée. (Voyez M. Quesnay , Traité de la Saignée).

6^o Quand bien même le froid , la peur & la tristesse augmenteroient la pléthore ,

338 OBJECT. SUR LE NOUV. SYST.

comme on le suppose, les règles n'en deviendroient pas plus copieuses. Nous avons ailleurs expliqué comment ces accidens pourroient retarder & suspendre les effets de la pléthore.

7° La joie & les plaisirs augmentent la transpiration, & peuvent diminuer quelque chose de la vraie pléthore; mais la raréfaction des humeurs, dans ces circonstances, établit alors une fausse pléthore, qui tient lieu de l'autre; le mouvement des liqueurs est accéléré, l'impulsion du sang vers la matrice est augmentée; les plaisirs amoureux sont ceux qui l'y déterminent davantage.

8° Les femmes maigres ne sont point éloignées, ainsi qu'on le dit, de la pléthore; elles sont, au contraire, très-pléthoriques; chez elles, la surabondance des humeurs qui, dans les femmes d'embonpoint, occupe l'habitude du corps, remplit les vaisseaux sanguins qu'elles ont très-sensibles & très-dilatés.

9° Les femmes vigoureuses tiennent cette vigueur de la surabondance des humeurs; elles doivent donc avoir des règles plus abondantes: si quelques-unes de ces femmes manquent de règles, c'est que cette surabondance est employée alors, chez elles comme chez les hommes, à donner plus de solidité aux muscles, aux os, en un mot, à leur donner un tempérament mâle, qui les éloigne de celui qui leur est propre. Si les femmes foi-

bles ont des règles abondantes, c'est l'effet de la pléthore particuliere de la matrice, déterminée par la mollesse de son tissu organique, qui la rend propre à céder à la plus legere impulsion des liqueurs.

10^o Le poids du sang, sur les vaisseaux de la matrice, peut bien contribuer à favoriser l'écoulement périodique ; mais cette cause n'est qu'accessoire, & demande le concours de plusieurs autres. Les femmes, qui sont long-tems couchées, par le défaut d'exercice, toutes choses d'ailleurs égales du côté de la nourriture & des évacuations sensibles de différentes especes, accumulent plus d'humeurs ; elles doivent donc être réglées. Les chiennes ne dissipent pas tout-à-fait autant qu'elles peuvent prendre de nourriture ; il doit donc arriver que cette surabondance leur donne quelquefois des règles avec des accès d'amour : celles qui sont mieux nourries & moins exercées, en ont plus souvent.

11^o Il n'y a point d'erreur à croire que la matrice des jeunes filles, qui n'ont jamais été réglées, soit d'un tissu compacte & très-ferme : c'est un fait anatomique ; mais ce seroit errer grossièrement & pécher contre les connoissances anatomiques les plus simples, que de regarder ainsi la matrice dans les filles qui ont été réglées ; elle ne paroît être alors qu'un lacis de vaisseaux sanguins,

entortillés les uns avec les autres : ce viscere paroît entièrement vasculaire dans les femmes qui sont mortes dans leurs règles. Les veines de la matrice sont plus petites que les arteres, parce que ce sont les vaisseaux artériels & les sinus ou appendices vénales intermédiaires entre les extrémités des arteres & des veines qui contiennent le sang, qui forment peu-à-peu la pléthore particuliere de la matrice dans les intervalles de chaque période de la menstruation. Les veines ne rapportent que la moindre partie du sang qui aborde à ce viscere ; elles doivent donc être beaucoup plus petites que les arteres. L'appareil de la menstruation exigeoit une congestion lente de sang dans la matrice. Le défaut de valvules dans les veines de ce viscere, en rendant son retour plus difficile, y contribue beaucoup. L'appareil de la respiration demande une circulation active & non interrompue dans le poumon : les organes destinés à cette fonction si nécessaire à la vie, la procurent, sans le secours de valvules, dans les veines pulmonaires. Les valvules sont nécessaires dans les veines où la circulation seroit trop lente sans leurs secours ; elles ne sont d'aucune utilité dans celles où, malgré leur défaut, elle est assez prompte : telles sont les veines pulmonaires, qui sont, pour ainsi dire, artérielles par la

nature du sang qu'elles portent , & leur proportion avec les arteres du même nom.

12^o Il ne faut pas s'étonner de ce que les accidens qui suivent la suppression des mois , sont si graves : cette évacuation est critique ; & la médecine pratique nous apprend que la suppression d'une crise , quelque legere qu'elle soit , a des suites fâcheuses. Une hémorragie critique du nez , une hémorragie hémorrhoidale ne peut être supplée par des saignées , quoique copieuses & nombreuses ; une dartre répercutée cause de grands ravages & même quelquefois la mort. Il est faux que l'évacuation des règles soit si petite qu'on l'a dit ; on ne peut l'évaluer qu'à quelques cuillerées de sang , pendant qu'Hippocrate la fait monter à la quantité de neuf à dix onces , & quelques médecins , depuis lui , jusqu'à une livre & demie. Il est fort aisé de concevoir comment la pléthore peut occasionner tous les accidens qu'on lui attribue , soit par le défaut d'équilibre entre les liquides & les forces motrices , soit par les engorgemens qui succèdent à la surabondance ; la qualité des humeurs se trouve bientôt changée & altérée par leur quantité. Il est bien rare que les personnes à qui le sang sort , pour ainsi dire , par les yeux , jouissent d'une bonne santé. Ce coloris enchanteur qu'elles ont , a été regardé , depuis Hippocrate ,

comme suspect, dans tous les fastes de la médecine. Les filles de dix-huit à vingt ans, vigoureuses & très-pléthoriques, parce que chez elles il n'y a plus d'accroissement, souffrent & doivent souffrir davantage des suites de la pléthore. Il n'en est pas toujours ainsi des femmes à qui les règles cessent à l'âge de cinquante ans : cet âge n'est point celui de la caducité; & les règles s'y montrent encore quelquefois, quoiqu'en plus petite quantité, parce que plusieurs sont encore pléthoriques. S'il arrive, à cet âge, des accidens, c'est que la pléthore générale existe encore, & que le tissu de la matrice, devenu plus ferme, s'oppose à la pléthore particulière. Si la suppression arrive à cet âge sans des suites fâcheuses, c'est parce que la pléthore générale diminue, ou par l'augmentation des autres évacuations sensibles, ou par l'embonpoint qui porte la surabondance des humeurs à l'habitude du corps.

Les difficultés proposées contre le système de la pléthore, ne servent donc qu'à le confirmer, loin de l'affoiblir. La théorie en démontre la vérité, la médecine-pratique l'utilité : il devoit être généralement goûté, si la variété dans les goûts & les opinions n'étoit attachée au sort de l'humanité.

Nil prodest, quod non ledere possit idem.

QVID. *Trist.*

E X A M E N

*Ou Analyse chymique d'une Eau qui se vend,
à Paris, sous le nom d'Eau du Peintre,
à laquelle on attribue la vertu de guérir
les maux d'estomac & les cancers, faite
par M. MARGEL, chirurgien à Paris.*

Cette eau a une saveur fade & douceâtre;
elle est sans odeur, claire & limpide, comme
l'eau des puits de Paris.

Un de mes amis, homme très-charitable,
me parla, il y a près d'un mois de cette eau,
comme étant merveilleuse pour la guérison
de beaucoup de maladies, particulièrement
des maux d'estomac & des cancers. Je priai
mon ami de m'en faire avoir, pour l'exa-
miner scrupuleusement. Huit jours après,
il m'en envoya une bouteille; aussi-tôt je
fis les expériences suivantes.

PREMIERE EXPERIENCE.

Le 18. du mois de Juin 1764, je mis un
peu de cette eau dans un verre bien pro-
pre; ensuite j'y versai quelques gouttes
d'huile de tartre par défaillance, aussi-tôt
l'eau devint laiteuse; il se fit un précipité
qui nagea long-tems; comme si c'étoit du
lait qu'on y eût mêlé, & comme il se forme

à la précipitation du vitriol de Goslard, & à l'alun; mais il faut remarquer que dans les vitriols, les précipités se trouvent suspendus très-long-tems au milieu de la liqueur; & quand ils sont tombés au fond du vase, ils ont un œil gras, au lieu que dans l'eau que j'examine, le précipité se fait plus promptement, & s'applique au fond du verre en consistance terreuse.

II. EXPÉRIENCE.

Ce précipité fut bien lavé avec de l'eau distillée, mis dans un petit trou pratiqué exprès dans un charbon noir; cette matiere exposée à la flamme d'une lampe d'émailleur, soufflée par un chalumeau, y a été échauffée jusqu'à blancheur, terme où les précipités reprennent leur phlogistique, & deviennent métal; mais cette substance a toujours résisté à tous nos efforts, &, comme on dit en chymie, a été irréductible.

III. EXPÉRIENCE.

Je versai de cette eau dans un verre, ensuite je fis tomber un peu d'eau mercurielle, c'est-à-dire, de la dissolution de mercure dans l'esprit de nître; il se fit aussitôt un précipité jaune, qui étoit du turbith minéral.

C'est ce qui prouve la présence de l'a-

cide vitriolique dans cette eau. Comme elle n'altère point la couleur de la teinture de tournesol, il s'ensuit que cet acide vitriolique est uni, dans cette eau, à la matiere terreuse, qui a formé le précipité dont on a parlé dans la premiere expérience.

IV. EXPÉRIENCE.

La liqueur alkaline phlogistiquée, pour faire le bleu de Prusse, versée sur cette eau, y a occasionné un précipité blanc, semblable à celui qu'a produit l'huile de tartre par défaillance.

Cette expérience est une nouvelle preuve que le précipité, que les alkalis font dans cette eau, n'est point métallique, mais simplement terreux ; car la liqueur phlogistiquée pour le bleu de Prusse, précipite avec des couleurs.

V. EXPÉRIENCE.

Cette eau, mêlée avec le syrop de violettes, n'a point altéré la couleur bleue de cette fleur ni en rouge ni en verd ; donc elle ne contient ni acide ni alkali libres.

VI. EXPÉRIENCE.

La noix de galle, bouillie avec cette liqueur dans une cuillere d'argent, n'a point noirci ; donc elle ne contient point de fer.

VII. EXPÉRIENCE.

L'eau, que j'ai précipitée avec l'huile de tartre par défaillance, a été filtrée & ensuite évaporée au bain de sable très-doux, dans des capsules de verre : elle m'a donné des cristaux de tartre vitriolé.

Nouvelle preuve de l'existence de l'acide vitriolique.

VIII. EXPÉRIENCE.

L'eau du peintre, toute seule, mise dans une capsule de verre, posée dans un bain de sable, à une très-douce chaleur, a été évaporée à moitié : il s'est formé, à sa surface, des petits filets qui paroissent se joindre peu-à-peu, & former de petites pellicules qui se précipitoient : il s'en forme autant à chaque instant, jusqu'à ce que l'eau soit tout-à-fait évaporée, pour lors on apperçoit de petits cristaux en petites écailles hérissées de petites aiguilles extrêmement fines & brillantes.

IX. EXPÉRIENCE.

Ce sel dissous dans de l'eau de rivière, distillée dans des vaisseaux de verre, qui n'avoient jamais servi, fut partagé en deux verres. Dans l'un, je versai de l'huile de tartre par défaillance ; il se fit un précipité blanc, pareil à celui de la première expérience.

X. EXPÉRIENCE.

Dans l'autre partie, je fis tomber quelques gouttes d'eau mercurielle; j'obtins un turbith-minéral, comme dans la troisième expérience.

XI. EXPÉRIENCE.

Enfin j'ai étendu de l'esprit de nître dans de l'eau distillée; j'en ai versé sur le précipité tiré de l'eau du peintre, fait avec de l'huile de tartre par défaillance, & bien lavé dans de l'eau distillée; il s'est excité une effervescence très-considérable; j'ai neutralisé la liqueur, ensuite je l'ai mise dans une capsule de verre, & posée sur un bain de sable avec un feu très-doux: ce mélange m'a donné un sel terreux, blanchâtre, qui, aussi-tôt qu'il a été exposé à l'air, s'est résout en liqueur.

Cette dernière expérience fait connoître la nature de la substance terreuse, unie à l'acide vitriolique dans l'eau du peintre.

Le sel que j'ai obtenu, en dissolvant cette terre par l'acide nîtreux, est un nître à base terreuse calcaire, bien décidée: il a la saveur piquante, amère; il a la déliquescence, en un mot, toutes les propriétés de ce nître terreux.

Je crois pouvoir conclure des expériences qui viennent d'être exposées, que cette

merveilleuse eau , propre à guérir les cancers , ne contient rien autre chose qu'un peu de sélénite , & qu'elle est exactement semblable à notre eau de puits toute pure. J'en suis d'autant plus assuré , qu'ayant répété toutes ces mêmes expériences sur de l'eau de puits , j'ai exactement obtenu tous les mêmes résultats. C'est ainsi que le public est tous les jours la dupe des prétendus secrets , dont plusieurs sont très-capables de faire beaucoup de mal. On ne peut faire ce dernier reproche à l'eau du peintre , puisque ce n'est que de l'eau de puits. Si elle ne peut procurer aucun bien , elle ne peut point non plus faire beaucoup de mal ; car tout son effet se réduit à faire payer de l'eau de puits trois livres la pinte , & même quelquefois six livres , suivant l'opulence de ceux qui veulent s'en régaler.

Dans une autre occasion , je ferai connoître une autre eau , non moins fameuse que la première , & que l'on appelle *eau de Villars*.



O B S E R V A T I O N

Sur une Retention d'urine, avec plusieurs pierres trouvées dans les reins, dans la vésicule du fiel & dans la vessie, après la mort d'un homme; par M. LEAUTAUD, Chirurgien-Juré de la ville d'Arles, ancien Chirurgien-Major de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même ville, &c.

Un Calviniste, jadis muletier au service du Roi, d'un tempérament robuste, replet & sanguin, âgé d'environ soixante ans, fut attaqué d'une rétention d'urine; il y avoit déjà cinq jours qu'il n'en avoit pas rendu une seule goutte. La vie licentieuse qu'il avoit menée depuis l'âge de puberté, & d'ailleurs l'usage immodéré du vin, avoient réduit cet homme sexagénaire à des infirmités périodiques. On l'amena à l'hôpital; il avoit le visage rouge & enflammé, les yeux égarés, un vomissement énorme, des douleurs néphrétiques qui s'étendoient jusqu'à la région de la vessie, avec une suppression totale d'urine, & un picotement qui répondoit au bout de la verge; son ventre étoit tendu, & météorisé; son pouls étoit dur & concentré. Il fut fai-

gné, & mis incessamment dans le bain ; les boissons adoucissantes, les lavemens & les cataplasmes anodins & émolliens furent mis en usage, sans qu'on pût obtenir d'urine ; il fallut enfin le sonder ; j'introduisis ma sonde assez avant dans l'urethre, mais inutilement ; les obstacles que j'y rencontrai, en conséquence du gonflement du tissu spongieux de l'urethre, des cicatrices qui sont la suite ordinaire des chaudes-pissés, arrêterent totalement ma sonde. Les bougies alors employées afin de déboucher le passage des urines, & d'en faciliter la sortie, ne produisirent pas plus d'effet : quel parti prendre dans un cas si pressant ? La ponction au périnée étoit le moyen le plus sûr, & la dernière ressource pour lui sauver la vie ; d'autant mieux que le malade alloit périr, si je ne me hâtois de faire sortir au plutôt les urines ; mais avant que de tenter cette opération, je me servis une seconde fois de la sonde en différentes manieres. *Le grand usage que j'en ai*, m'ouvrit à cette fois le passage de la vessie ; dès-lors les urines en sortirent si abondamment, chargées de sables & de graviers, qu'il n'y en resta pas une seule goutte. La joie de ce malheureux ne fut pas de longue durée ; le succès de cette opération aboutit à me faire découvrir une plus grande maladie ; une grosse pierre, qui se

présenta au bout de ma sonde, & les grandes douleurs qu'il ressentoit continuellement à la région des lombes, me firent conjecturer qu'il y avoit d'autres pierres dans les reins ; ce qui, en effet, fut justifié par la suite. Il étoit prêt à succomber aux vives douleurs de son mal ; j'ordonnai de faire bouillir dans un grand chaudron une bonne quantité de feuilles & de fleurs de mauve blanche, de pariétaire, de graine de lin, pour lui faire prendre dans cette ample & copieuse décoction un bain modérément chaud, l'espace d'une heure & demie ; nonobstant tous ces remèdes employés si à propos, le mal persistoit toujours, & ne laissoit au malade aucun instant de repos, ni même aucune espérance de guérison ; il mourut en effet quelques jours après. Je fis l'ouverture du cadavre 24 heures après, en présence de plusieurs personnes de l'art ; nous y trouvâmes trente-six pierres dans les reins ; la plus considérable étoit de la grosseur d'un noyau d'olive, dix pierres biliaires dans la vésicule du fiel, toutes à-peu-près de la grosseur d'un noyau de cerise, enfin six dans la vessie, dont une pesoit trois onces & demie.

Cette maladie m'a paru si extraordinaire, que j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de vous en envoyer le détail.

DES AVANTAGES

De l'Eau mercurielle sur le cautere actuel dans les caries qui pénètrent le tissu spongieux de la mâchoire inférieure ; par M. JOURDAIN, Dentiste reçu à Paris.

La violence de l'action du cautere actuel, dans le cas dont il s'agit, est quelquefois cause des désordres qui surviennent dans le traitement. L'application du cautere actuel ; ne pouvant se faire sans que toutes les parties voisines de celles que l'on touche, s'en ressentent, elles s'irritent, s'enflamment, & font dégénérer en suppuration la substance diploïque, retenue dans les cellules de ce tissu ; de-là cette multitude innombrable d'accidens que produisent toujours les caustiques violens que l'on emploie trop souvent dans ces sortes de maladies. L'eau mercurielle, au contraire, affoiblie à un degré convenable, détruit ces especes de caries sans le moindre accident. Son effet est de s'insinuer doucement dans la substance spongieuse, d'attaquer de loin, par conséquent, le ferment de la carie, & de le détruire ; de calmer la violence de la suppuration, d'exfolier les parties cariées, & de donner naissance à des boutons char-

nus

nus de bonne qualité, qui réparent les pertes de l'os ; enfin de produire une bonne cicatrice sans qu'il soit besoin d'autres médicamens, ni craindre de chairs fongueuses & haveuses. Je joins ici une observation qui servira à confirmer ce que je viens de dire de l'eau mercurielle.

O B S E R V A T I O N

Sur une Carie de la mâchoire inférieure avec déperdition de substance & carie dans le tissu spongieux.

En 1760, la dame du Meyer demeurant rue des grands Augustins, à l'hôtel de Mâcon, m'amena, sa fille âgée de douze à treize ans, à laquelle une dent cariée de la mâchoire inférieure avoit occasionné une carie à cette mâchoire. Cette carie fut d'abord abandonnée ; mais la maladie s'aggravant, on en confia le traitement à des gens peu instruits qui ne tarderent pas à employer les caustiques. La mere de cet enfant, rebutée du traitement que l'on faisoit à sa fille, & sur ce que l'on lui avoit dit qu'il falloit ôter une dent, vint me trouver. La dent, que l'on vouloit faire extraire, étoit très-saine ; mais il restoit encore quelques parcelles de celle qui avoit occasionné la carie, (c'étoit une seconde petite

molaire ;) j'ôtai les restans de cette dent , je découvris l'os de la mâchoire , & j'en trouvai toute la lame externe totalement détruite. Je portai le stilet qui pénétra facilement dans le canal maxillaire. Je tentai les bourdonnets imbibés d'huile de cannelle , mais ils furent inutiles ; j'eus recours au beurre d'antimoine qui produisit de violentes douleurs , & augmenta la suppuration ; enfin voyant que la carie faisoit toujours ses progrès , & après avoir pris conseil , j'eus recours au caustere actuel ; ses effets furent pires que ceux des premiers médicamens , l'inflammation fut des plus violentes ; & la suppuration devint si considérable , qu'il y eut une déperdition totale , tant d'une partie interne que de l'externe de la mâchoire ; ce que je reconnus ainsi : Lorsque je faisois faire quelques mouvemens à la mâchoire , la branche postérieure affectée étoit immobile ; si je touchois cette branche , elle remuoit seule , & le corps de la mâchoire restoit tranquille ; je fis même examiner toutes ces circonstances à M. Delaforest , maître en chirurgie , qui en convint avec moi. La distance qu'il y avoit entre la branche & le corps de la mâchoire , étoit à peu-près de l'épaisseur de deux écus de six francs. Sur l'exposé de la conduite que j'avois tenue ,

nous convînmes M. Delaforest, & moi, de tenter une partie d'eau mercurielle sur huit parties d'eau commune; je diminuai d'abord l'inflammation par les remedes ordinaires, & je passai ensuite à l'usage de l'eau mercurielle, j'en imbibai de petits bourdonnets que j'introduisis dans l'intervalle; en très-peu de tems, la suppuration devint moins abondante & plus louable; la plaie devint vermeille, les douleurs cessèrent, & l'enfant fut parfaitement guérie sans autre remede, ni d'autre difformité que d'avoir la mâchoire si peu de travers, qu'il faut le sçavoir pour s'en appercevoir; quant à l'extérieur de la joue, il ne porte aucun signe de la maladie; il y a seulement un enfoncement très-léger, en forme de gouttiere dans l'endroit où il y a eu séparation.



OBSERVATIONS

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747 ; par un ancien Médecin de la faculté de Paris.

ANNÉE 1736.

HIVER. Les rougeoles continuèrent, sur tout dans les pensions du fauxbourg S. Antoine, où la plupart des enfans en furent attaqués : il en périt très-peu, lorsqu'on employa la tisane de scorfonere, les potions huileuses, une diète exacte, & qu'on eut soin de purger un très-grand nombre de fois, mais de n'user que de doux purgatifs. J'en vis peu avoir besoin d'être saignés.

On vit régner, en Décembre & en Janvier, sur-tout chez les pauvres gens, & dans les hôpitaux, beaucoup de fièvres malignes. On vit périr beaucoup de ces malades, même après les avoir saignés plusieurs fois du bras & du pied, & les avoir évacués par le tartre stibié, donné à petites doses. Ils périroient, après avoir ressenti, pendant vingt-quatre heures, une violente douleur de tête. Il se manifestoit, chez ceux qui se tiroient d'affaire, un engorgement dans les glandes parotides ; cette crise prompte, qui faisoit périr, ou tiroit tout-à-coup le malade du danger, s'observoit dans tous les périodes

de la maladie. Je ne pus obtenir, malgré mes instances, l'ouverture d'aucun des cadavres de ceux qui moururent.

Les petites véroles continuoient, mais sans être fâcheuses; on voyoit aussi régner des fièvres rouges, souvent dangereuses dans le commencement; des catarrhes suffocans, chez quelques-uns; chez d'autres, des catarrhes & des fluxions: les vieillards & les personnes d'une santé délicate, furent pris d'affections saporeuses, & d'apoplexies, dont la plus grande partie périt.

Le tems pluvieux, & peu froid, contribua vraisemblablement à produire ces maladies; car si l'on en excepte le tems qui s'écoula, depuis le 22 jusqu'au 28 Décembre, qui fut froid, on ne ressentit de froid, que vers la fin de Février.

La mortalité, qui régnoit parmi les femmes en couche, dont nous avons parlé à l'article du printems de 1735, continuoit toujours. Elles accouchoient à terme, & heureusement: vers le trois, il survenoit une suppression, sans qu'il fût possible d'en soupçonner la cause: celles qu'on saignoit, soit du bras, soit du pied, périssent ordinairement en peu de jours; mais celles, au contraire, chez lesquelles on employoit une boisson délayante, avec le sel de duobus, ou la terre foliée de tartre, à petite dose, & des relâchans de toute espece, tant à l'extérieur qu'à l'inté-

rieur, & qu'on purgeoit ensuite plusieurs fois avec des minoratifs, lorsque la bile & les urines commençoient à couler, se tiroient d'affaire, au moins pour la très-grande partie.

PRINTEMPS. Le commencement de cette saison fut doux; aussi vit-on peu de maladies: vers la fin d'Avril, les rougeoles & les petites véroles commencerent à régner; mais, en général, elles furent très-peu dangereuses; il y en eut cependant quelques-unes en qui la saignée fut très-nécessaire; j'en ai vu même, chez lesquelles j'ai été obligé de la faire répéter deux & trois fois; le traitement d'ailleurs n'exigeoit rien de particulier: il étoit seulement nécessaire de purger beaucoup après les rougeoles, dans la crainte que la poitrine ne s'affectât, comme l'observation l'a souvent démontré; je fus même obligé, par cette raison, de faire prendre le lait aux enfans, dont la poitrine étoit naturellement délicate, ou née de parens foibles, & qui avoient hérité de cette mauvaise disposition.

Dans le même tems on vit régner des fièvres continues, avec des redoublemens irréguliers. Le pouls étoit inégal, souvent intermittent, quelquefois très-fort, tantôt très-foible; les malades étoient dans la stupeur: ils avoient souvent du délire, mais qui n'étoit pas de durée; ils étoient acca-

blés, & ne pouvoient remuer leurs membres, tant ils sembloient absorbés; la respiration étoit gênée par intervalles: on voyoit paroître & disparoître sur la peau des taches rougeâtres. Le sang, qu'on tiroit, étoit toujours fort épais, tantôt verdâtre, tantôt fort rouge; ce qui étoit d'un mauvais présage. Souvent la bile, les urines & les sueurs étoient abondantes, sans que le malade éprouvât aucun soulagement; ces évacuations n'étoient que symptomatiques, & nullement critiques; c'est à cette distinction qu'il falloit que le médecin fît grande attention; car, lorsqu'il vouloit provoquer ces évacuations symptomatiques, le malade étoit la victime de l'erreur de celui qui le conduisoit. On voyoit les malades périr dans tous les tems de leur maladie; & par l'ouverture des cadavres, on trouvoit gangrenés, tantôt les intestins, tantôt la poitrine, & tantôt la substance même du cerveau, à raison de la partie où s'étoit faite la stase: ces différens sièges faisoient varier les symptômes; mais la maladie étoit toujours la même pour le principe, quoique les accidens parussent différer. Le traitement consistoit en des saignées souvent répétées, & faites promptement, beaucoup de délayans avec le nître, quelques diaphorétiques, mais légers; il falloit sur-tout avoir grand soin de ne point trop se hâter de

purger ; cette précipitation étoit toujours nuisible : lorsque la détente permettoit d'employer un purgatif, il falloit le donner en plusieurs verres, & choisir, par préférence, les tamarins & d'autres analogues : on augmentoit, par degrés, la dose des purgatifs, & on les donnoit successivement sous un plus petit volume de liquide ; il fallut terminer le traitement par le quinquina purgatif, chez ceux dont la maladie traînoit en longueur, & chez lesquels on observoit, vers la fin, des redoublemens réguliers.

ÉTÉ. Au commencement de Juillet, à peine faisoit-il chaud ; aussi le défaut de transpiration occasionna-t-il beaucoup de maladies, dont plusieurs très-graves. Plusieurs personnes périrent tout-à-coup d'apoplexie ; d'autres eurent des pleurésies ; quelques-uns des douleurs de colique, très-vives ; & la plupart avoient une fièvre ardente, souvent accompagnée de délire ; des saignées promptement faites, & plus ou moins réitérées, pour prévenir les hémorragies à l'intérieur, presque toujours mortelles ; une boisson acide abondante, beaucoup de lavemens, étoient les moyens les plus utiles pour suppléer au défaut de transpiration, principe de tout le mal : les purgatifs répétés terminoient le traitement.

Dans le même tems, la plus grande partie des enfans des collèges & pensions furent

attaqués de fièvre rouge ; la fièvre étoit vive ; il s'y joignoit presque toujours un mal de gorge, & une difficulté de respirer considérable : quelques saignées & beaucoup de délayans guérissoient en peu de jours, sur-tout si l'on avoit soin de leur faire observer une diète très-exacte.

Il fit tout-à-coup, le 30 Juillet, une chaleur extrême, égale à celle qu'on avoit éprouvée, & dont nous avons fait mention, au mois de Juillet de l'an 1707. Cette chaleur dura tout le mois d'Août ; on vit, pendant ce tems, régner des petites véroles, en général, bénignes, dans lesquelles le desséchement étoit beaucoup plus prompt, qu'il ne l'est ordinairement ; à peine le pus avoit-il gonflé les boutons, qu'ils tomboient par écailles. Les fièvres rouges continuoient chez les enfans ; mais elles étoient accompagnées d'accidens plus graves : la plupart rendoient des vers, par haut & par bas ; il en périt quelques-uns : l'ouverture de leurs cadavres fit voir les glandes du mésentère engorgées, & on trouvoit beaucoup de vers dans leurs intestins.

Il y avoit, mais seulement chez les pauvres, quelques fièvres putrides, dûes vraisemblablement à la mauvaise nourriture & à la trop grande quantité de mauvais fruits, dont ils mangent toujours avec indiscrétion.

Ce qui régnoit le plus, c'étoit des fièvres bilieuses, causées sans doute par la chaleur vive; elles cédoient promptement à quelques saignées, avec une boisson acide, telle que la limonade; il survenoit presque toujours un flux de ventre critique & salutaire.

Au mois de Septembre, les fièvres rouges & les rougeoles, reprirent avec plus de force, sur-tout dans les pensions du faubourg saint Antoine. Peu eurent besoin d'être saignés; de la tisane de scorfonere & de fleurs de coquelicot, des potions huileuses, de doux purgatifs plusieurs fois répétés, furent les seuls remèdes que j'employai, & qui réussirent constamment; mais la plus grande partie eurent besoin de prendre le lait dans leur convalescence, pour rétablir leur poitrine saignée par la toux plus opiniâtre que de coutume.

Les fièvres bilieuses continuoient, & le traitement étoit le même; on voyoit aussi quelques fièvres malignes: les petites vérolles, qui, jusqu'alors, n'avoient point été fâcheuses, devinrent d'une mauvaise espèce; l'éruption se faisoit mal; & souvent, dans ce tems, il se faisoit un dépôt qui causoit presque toujours la mort du malade.

Toutes les maladies sembloient dépendre de la chaleur vive du mois précédent, & de la disposition inflammatoire du sang, qui, conséquemment, rendoit plus ou moins

grave la maladie, à raison de la partie où se faisoit l'engorgement.

AUTOMNE. La température de l'air varia beaucoup : il fit froid jusqu'au 20 Octobre, qu'il y eut un ouragan assez violent pour rompre des arbres, & abattre quelques maisons. Le 21, la chaleur revint presque aussi forte qu'en été : ces extrêmes sont toujours nuisibles ; l'inconstance de la saison continua dans les mois de Novembre & de Décembre. Aussi y eut-il beaucoup de morts subites, des dyssenteries opiniâtres & dangereuses, des fièvres intermittentes, des catarrhes & toux vives, des attaques de goutte & de rhumatisme : les petites véroles continuèrent à être accompagnées de dépôts, mais qui souvent se faisoient plus tard que dans la saison précédente ; ils n'en étoient pas moins dangereux : ces dépôts étoient plus fréquens chez les pauvres que chez les gens riches ; peut-être cela venoit-il du peu de régime, qu'en général observent les pauvres, surtout dans la petite vérole. Dans toutes les fièvres malignes, il falloit, après avoir saigné plusieurs fois, avoir recours très-promptement au quinquina purgatif ; mais il étoit toujours nécessaire d'y joindre des cordiaux, & d'ajouter dans la tisane amère, dont usoit le malade, un demi-gros de sel de nître, par pinte. Souvent ces maladies se terminoient par un dépôt dont on entre-

tenoit, pendant long tems, la suppuration. La convalescence étoit toujours très-longue, & accompagnée d'accidens & de récidives, pour peu que les malades commissent la plus legere imprudence.

ANNÉE 1737.

HIVER. Il a fait peu de froid pendant tout l'hiver, qui a été très-humide : il pleuvoit souvent, & jusqu'au mois de Mars ; à peine a-t-on compté huit jours de gelée, encore n'étoient-ils pas de suite ; le vent étoit toujours à l'Ouest ou au Nord-Ouest. Les petites véroles étoient moins fâcheuses : on voyoit toujours des fièvres malignes, qui étoient fort longues, & se terminoient toutes par un dépôt funeste au malade, lorsqu'il se faisoit à l'intérieur ; salutaire, lorsqu'il se portoit à l'extérieur : le traitement étoit le même que dans la saison précédente.

Les personnes d'une constitution délicate, éprouverent, les unes des rhumes plus ou moins opiniâtres, d'autres des dévoiemens & des coliques, quelques-unes, des fièvres intermittentes. On vit aussi périr plusieurs personnes de mort subite, principalement parmi ceux qui paroissoient convalescens de la fièvre maligne, dont il vient d'être fait mention ; vraisemblablement cet accident venoit d'un dépôt qui se manifestoit tout-

à-coup sur quelque partie essentielle à la vie.

Il périssoit toujours des femmes en couche, comme nous l'avons remarqué, depuis près de deux ans.

PRINTEM. Cette saison fut encore plus inégale que n'avoit été l'hiver; les variations de la température de l'air furent telles, que souvent on voyoit, d'une heure à l'autre, des changemens notables dans le thermometre. Ces alternatives brusques rendirent très-fréquentes & fort dangereuses les maladies de poitrine.

Dans les mois de Mars & d'Avril, les malades étoient pris tout-à coup de fièvre ardente; souvent ils avoient du délire; leur respiration étoit gênée; ils crachoient du sang, & ressentoient un point de côté très-vif. La promptitude avec laquelle survenoient tous ces symptômes, & leur gravité, obligeoit les médecins à employer très-promptement tous les secours convenables; car, pour peu qu'on les différât, c'étoit fait des malades. Par l'ouverture des cadavres, on trouvoit le plus souvent la poitrine, & quelquefois les intestins, les viscères du bas-ventre, les enveloppes du cerveau & le cerveau lui-même gangrenés, ou du moins dans un état d'inflammation très-proche de celui de gangrene.

Le traitement consistoit en saignées répé-

tées, & faites très-promptement ; dans les deux ou trois premiers jours, rarement plus tard, on les faisoit au bras ou au pied, à raison des accidens ; mais il falloit faire grande attention à l'état du bas-ventre, quand on tiroit du sang du pied, dans la crainte d'y occasionner quelque engorgement inflammatoire. Pendant tout ce tems, on faisoit boire très-abondamment les malades : on leur donnoit, quatre fois par jour, des lavemens ; quelquefois on faisoit prendre, avec succès, par cuillerées, d'une potion composée de syrop de violettes, une once de sel de Glauber ou de nître, un gros avec deux grains de tartre stibié, dans six onces d'eau ; on en donnoit une cuillerée, toutes les trois heures ; lorsque la bile commençoit à couler, ce qui arrivoit quelquefois, dès le troisieme jour, d'autres fois, le six seulement, on purgeoit le malade en plusieurs verres, en ajoûtant, dans le second & le troisieme verre, un grain de tartre stibié ; on réitéroit plus ou moins la purgation, suivant le besoin.

On observa aussi beaucoup de fièvres malignes, principalement chez les jeunes gens & les personnes robustes : ils étoient absorbés ; quelques-uns avoient du délire : plusieurs, sur-tout parmi les pauvres, rendirent des vers assez abondamment : il fallut, chez ces derniers, insister particulièrement sur les purgatifs amers.

ÉTÉ. Le 28 Juin, il fit une chaleur excessive, avec tonnerre, pluie; mais cette chaleur ne fut point de durée: les fréquents orages rendoient fort inégale la température de l'air, qui cependant ne fut point froid; mais depuis la fin de Juillet jusqu'au 28 Août, il fit froid, il y eut de la pluie, du vent, de la grêle, & dans quelques endroits, de la neige & de la glace; la chaleur revint à la fin du mois d'Août & en Septembre. Ce mauvais tems perdit toute la récolte; les bleds, les fruits de toute espèce mûrirent à peine.

Aussi vit-on beaucoup de fièvres malignes, toutes très longues, très-opiniâtres & fort dangereuses. Il falloit encore saigner plus promptement, que dans les maladies de la saison précédente. Le sang, que l'on tiroit aux malades, étoit presque toujours coëneux, quelquefois verdâtre, d'autres fois d'un rouge très vif; alors, comme nous l'avons déjà observé plusieurs fois, ç'en étoit fait des malades, & l'on en voyoit peu se tirer d'affaire. Les délayans, les incisifs légers, auxquels il falloit quelquefois ajoûter des cordiaux, étoient les remèdes sur lesquels il falloit insister, & lorsque la bile commençoit à couler, purger en plusieurs verres, & répéter les purgatifs, en proportion du soulagement qu'en ressentoient les malades; lorsqu'on avoit évacué plusieurs fois, pour

lors on employoit le quinquina purgatif, qu'il étoit nécessaire de continuer long-tems, pour éviter les récidives qui étoient fréquentes, pour peu que l'on prît un peu trop de nourriture, ou qu'on cessât trop tôt le quinquina : chez quelques malades, il se fit des dépôts ; plusieurs en périrent.

Dans le même tems, il régnoit des catarrhes, des fluxions, des éréfipeles, des dévoiemens, qui tous dépendoient de la même cause, sçavoir, de la transpiration interceptée, & qui, à raison de la partie affectée, produisoient tels ou tels accidens. Ils n'exigeoient point de traitement particulier, excepté lorsqu'ils étoient précurseurs d'une fièvre maligne ; ce qui n'échappoit point aux yeux d'un médecin connoisseur, mais dont souvent étoient la dupe ceux qui, sans autre mission que l'avidité du gain, se mêloient de faire la médecine, la plupart des malades étoient les victimes de cette ignorance.

AUTOMNE. Cette saison fut froide, & il y eut beaucoup de pluie. Les maladies les plus fréquentes, furent des fièvres intermittentes malignes, des dévoiemens qui quelquefois dégénéroient en dyssenterie. La mauvaise qualité des nourritures en étoit vraisemblablement la cause. On observa aussi, chez les enfans principalement, beaucoup de fièvres vermineuses.

Les personnes, dont la poitrine étoit délicate,

cate, eurent beaucoup à souffrir : les rhumes furent très-fréquens, aussi-bien que les attaques d'asthme.

Il périt aussi plusieurs personnes d'apoplexie.

La température de l'air contribua beaucoup sans doute à la quantité de malades qu'il y eut dans cette année, funeste encore en ce pays-ci par deux incendies; l'une arrivée à l'Hôtel-Dieu, le premier Août, & l'autre, à la chambre des comptes, le 27 Octobre.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

2. AOÛT 1764.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. du mat.	A 3 h. du jour.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	13 $\frac{1}{2}$	21	14	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
2	13	17 $\frac{1}{2}$	13	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
3	12	18 $\frac{1}{2}$	12	28 1	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
4	10 $\frac{1}{2}$	20	11 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
5	10	21 $\frac{1}{2}$	17	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28
6	15	21 $\frac{1}{2}$	17	27 11	27 11	28
7	15	18 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$
8	13 $\frac{1}{2}$	16	13 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8
9	12	18 $\frac{1}{4}$	13	27 10	27 11	27 11
10	11 $\frac{1}{4}$	18	13	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
11	10 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$
12	10 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
13	12 $\frac{1}{2}$	20	14	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
14	12 $\frac{1}{2}$	19	12 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
15	10 $\frac{1}{4}$	18	12 $\frac{1}{4}$	28	28	28 1
16	10 $\frac{1}{2}$	17	12	28	28	28 2
17	10 $\frac{1}{4}$	19	13	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
18	11	19	12	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
19	10	14 $\frac{1}{2}$	9	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
20	8	15 $\frac{1}{2}$	13	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
21	10 $\frac{1}{2}$	17	13	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
22	11 $\frac{1}{2}$	16	14 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3
23	13	17	12 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
24	11	19	14	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3
25	11 $\frac{1}{2}$	21	15	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	27 2 $\frac{1}{4}$
26	12	21 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	27 1 $\frac{1}{2}$	28 1
27	11 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
28	13	23	17	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
29	14	25	17	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 2 $\frac{1}{4}$
30	13 $\frac{1}{2}$	23	14 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
31	11 $\frac{1}{2}$	20	14 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S. cou. nuag.	S O. n. ond.	Nuages.
2	O-S-O. cou. nuag.	O. couvert. pluie.	Couvert.
3	O. couv. n.	O. beau.	Beau.
4	N. fer. beau. nuag.	N-E. nuag. beau.	Beau.
5	E. fer. beau.	N-E. beau.	Beau.
6	O. beau.	N-O. b. c.	Couvert.
7	S-S-O. cou. pet. pluie.	O S-O. pl.	Pluie.
8	S O. nuag. couv.	S - O. pluie cont.	Couvert.
9	N-N-E. cou. nuag.	N-N-E. n. couvert.	Couvert.
10	S-E. nuag.	E - N - E. c.	Couvert.
11	N-N-E. cou. nuag. pluie.	O-S-O. pluie contin.	Nuages.
12	O - S - O. b.	O - S - O. b.	Beau.
13	S - O. beau.	S-O. b. nuag. pluie.	Nuages.
14	S-O. nuag.	S-S-O. n. pl.	Nuages.
15	S-S-O. fer. nuag.	S-S-O. écl. tonn. ond. n.	Beau.
16	S-S-O. pl. n.	S O. écl. t. ond. n. pl.	Nuages.
17	O. couv. n.	O-S O. nuag.	Beau.
18	S. couvert.	S. couvert.	Couvert.
19	O-S O. couv. nuag. ond.	O-S-O. nuag.	Nuages.
20	O. nuag.	O. nuag.	Nuages.
21	N-O. couv. nuag.	N. nuag.	Nuages.
22	N-N-E. couv.	N. couvert.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée,</i>	<i>L'Après-Midi,</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
23	N. couvert.	N. beau.	Serein.
24	N-N-E. b.	N-N-E. fer.	Serein.
25	N-N-E. fer.	N-N-E. fer.	Serein.
26	N-N-O. b.	N-N-O. b.	Beau.
27	N-N-O. ep. brouill. b.	N-N-O. b.	Serein.
28	N-N-O. fer. beau.	N-N-O. b. ferein.	Serein.
29	N. fer. beau.	N. b. couv.	Couvert. pl.
30	N-N-E. c. beau.	N-N-E. b.	Beau.
31	N-N-E. b.	N-N-E. b.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce même terme : la différence entre ces deux points est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.
 7 fois du N-N-E.
 2 fois du N-E.
 1 fois de l'E-N-E.
 1 fois de l'E.
 1 fois du S-E.
 2 fois du S.
 4 fois du S-S-O.

Le vent a soufflé 5 fois du S-O.
 5 fois de l'O-S-O.
 5 fois de l'O.
 2 fois du N-O.
 3 fois du N-N-O.

Il a fait 15 jours beau.
 10 jours serein.
 16 jours des nuages.
 17 jours couvert.
 1 jour du brouillard.
 11 jours de la pluie.
 2 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1764.

On a vu, pendant ce mois, un très-grand nombre de fluxions qui ont attaqué tantôt les parotides, tantôt les amigdales, &c. Ces dernières ont été attaquées d'aphes dans quelques personnes; mais ces maladies ont été de peu de conséquence, la fièvre ne s'étant mise que très-rarement de la partie. Elles ont cédé presque toujours au régime, aux délayans & à quelques légers purgatifs. Il y a cependant eu quelques malades qu'on a été obligé de faire vomir; leur estomac s'étant trouvé surchargé d'une matiere épaisse & glaireuse, qui résistoit aux purgatifs ordinaires.

Un assez grand nombre de personnes a

été attaqué de dévoiemens le plus souvent bilieux, accompagnés quelquefois de matieres glaireuses dans les déjections. On a vu aussi quelques fièvres putrides & des fièvres rouges ou des rougeoles. Les petites véroles ont paru peu nombreuses & assez généralement bénignes.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Juillet 1764; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été orageux, ce mois, & il y a eu des pluies assez abondantes certains jours; cependant les chaleurs n'ont pas été excessives. Du premier au 17, le thermometre ne s'est guères élevé au-dessus du terme de 20 degrés; le 18 & le 19, il s'est porté à 22 degrés; & le 30, à $23\frac{1}{2}$ degrés.

C'est dans la dernière moitié du mois, qu'il y a eu plusieurs jours de forte pluie.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, tout le mois, si l'on en excepte deux à trois jours, au-dessous du terme de 28 pouces: le 26 & le 31, il a marqué 27 pouces 6 lignes.

Le vent a été *Sud*, presque les deux tiers du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $23\frac{1}{2}$

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 375
degrés au-dessus du terme de la congélation ;
& la moindre chaleur a été de 10 degrés :
au-dessus du même terme : la différence entre
ces deux termes est de 13 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans
le barometre , a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne ;
& son plus grand abaissement a été de 27
pouces 6 lignes : la différence entre ces deux
termes est de 6 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

5 fois du Nord vers l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

8 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ou.

2 fois de l'Ouest

3 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nua-
geux.

14 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

3 jours d'éclairs.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois
de Juillet.*

Les fièvres continues étoient , dans la
plûpart , de la nature des continues rémit-
tentes , avec un caractère inflammatoire ,
portant sur-tout à la tête , & cependant
compliquées de symptomes de putridité &
de saburre , dans les premières voies , avec
des vers : une femme , de mon voisinage ,

en rendit près de cinquante, par l'effet d'une prise d'émétique. J'ai vu encore quelques personnes attaquées de la fièvre putride-maligne.

La fièvre tierce & la double-tierce ont ont été assez communes ce mois.

Nous avons eu des coliques vraiment inflammatoires, avec tension, élévation & grande sensibilité du bas-ventre, & surtout de la région ombilicale, & qui ne cédoient qu'à des saignées du bras, copieuses & répétées promptement, jusques presque à la défaillance, à beaucoup de demi-lavemens, de décoctions émollientes, avec beaucoup d'huile, à des fomentations de même nature, à des bains tièdes, à des potions huileuses, &c. L'on vit en même tems, dans nombre de personnes, l'opposé du symptôme dominant de cette maladie, qui est la constipation opiniâtre, à sçavoir la diarrhée.

Il y eut aussi, dans le petit peuple, des pleurésies & quelques péripneumonies, tant vraies que fausses, suite des variations du vent & de la température de l'air,

LIVRES NOUVEAUX.

A refutation of the reflections against inoculation published by Doctor Rast, of Lyons so far as they are supported by calculations drawn from the bills of mortality

in London, and his observations With à persuaſive to that practice deduced from the ſuccès of the inoculation hoſpital near London ; by Antony Relhan M. D. fellow of the college of phyſicians, in London. C'eſt-à-dire, réfutation des réflexions contre l'inoculation publiées, par M. Raſt de Lyon, & des calculs qu'il fait d'après les bills de mortalité de la ville de Londres ; avec de nouvelles preuves en faveur de cette pratique tirées des ſuccès de l'hôpital de l'inoculation près de Londres ; par M. Antoine Relhan, docteur en médecine, & membre du collège des médecins de Londres. A Londres, chez Johnſton 1746, *in-4º*, brochure de 34 pag.

M. Relhan oppoſe à M. Raſt le peu d'exactitude, & les variations qu'ont éprouvé les bills de mortalité de la ville de Londres, comme l'auteur n'a rien ajoûté à ce que nous avons obſervé nous-même dans notre Journal du mois de Novembre 1763, nous ne nous y arrêterons pas plus long-tems.

Lettre à M. Belle-tête, doyen de la faculté de médecine de Paris, &c. par M. Razoux, docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier, &c. ſur les inoculations faites à Niſmes, brochure *in-4º* de 34 pages.

M. Razoux rend compte dans cette brochure de 75 inoculations qui ont été

faites à Nîmes dans l'espace de huit ans ; ensuite il répond à cinq questions qui avoient été proposées par l'un des commissaires de la faculté de Paris, à un médecin de l'université de Montpellier, sur ces inoculations 1^o qu'on inocule à Nîmes depuis huit ans, avec le plus heureux succès, 2^o qu'il n'est mort personne de l'inoculation, ni de ses suites ; 3^o qu'aucun de ceux qui ont été bien & dûment inoculés, (c'est à dire, qui ont eu la petite vérole par inoculation) n'a contracté la petite vérole naturelle ; 4^o qu'on n'y a vu aucun exemple de maladies de différente nature introduites par l'inoculation avec la petite vérole ; 5^o que s'il y a eu quelques accidens après l'inoculation : ils ont été infiniment plus rares qu'ils ne sont communément après la petite vérole naturelle, & beaucoup moins dangereux. On a même dû presque toujours les attribuer à tout autre cause qu'à l'inoculation, c'est ce que démontre le détail où il entre sur chacune de ces maladies. Ces résultats sont suivis de douze propositions que M. Razoux qualifie d'axiomes relatives à la pratique de l'inoculation.

B. L. Tralles med. &c. *de methodo medendi Sydenhami, Tissoti, aliorumque illustrium virorum in curatione variolarum pessimæ indolis, infeliciter licet ; dextrè tamen adhibita epistola apologetica ad ill. virum Ant. de Haen, &c.* c'est-à-dire, Lettre

apologétique à M. de Haen, dans laquelle M. B. L. Tralles, médecin, &c. démontre qu'il a employé exactement, quoique sans succès, la méthode de Sydenham, de Tissot, & d'autres hommes célèbres dans une petite vérole d'une très-mauvaise espèce. A. Breslau, chez Meyer 1764, in-8°

Ant. de Haen, &c. ad perill. B. L. Tralles, med. &c. *Epistolam apologeticam responsio : cujus pars prior circa variolarum inoculationem versatur, altera sanguinis missionem & opium in stadio variolarum suppuratorio laudat.* C'est à dire, réponse à la lettre apologétique de M. Tralles, dans la première partie de laquelle on traite de l'inoculation, & dont la seconde est destinée à faire voir les avantages de la saignée & de l'opium dans la suppuration de la petite vérole; par M. Ant. de Haen, &c. A Vienne, chez Kruchten 1764, in-8°. Ces deux brochures se trouvent à Paris, chez Cavelier,

M. Tralles avoit publié en 1761 une dissertation sous le titre de *Methodo mendendi variolis hæcenus cognita sæpè insufficiente magno pro inoculatione argumento*, dans laquelle il donne l'histoire d'une épidémie variolique, à laquelle il ne pût pas arracher une jeune demoiselle qu'il devoit épouser, quoiqu'il eût fait tout ce qu'il avoit cru nécessaire pour la préparer à avoir une petite vérole bénigne, long-tems avant

qu'elle n'en fût attaquée. M. Tiffot, dans une lettre à M. Hirzel, crut pouvoir tirer avantage de cette histoire, en faveur de l'inoculation, ce qui fît dire à M. de Haen, dans sa *lettre à un de ses amis*, en réponse à celle de M. Tiffot » que la méthode dont » M. Tralles s'est servi en traitant sa maî- » tresse, n'est pas tout-à-fait à l'abri de la » critique de M. Tiffot, & qu'elle l'auroit » été beaucoup moins à celle du grand Sy- » denham s'il vivoit encore. « Ce reproche auquel M. Tralles paroît avoir été très-sensible, l'a engagé à publier son épître apologétique, dans laquelle il prouve qu'il a suivi très-exactement la méthode de Sydenham, de Tiffot, & de M. de Haen lui-même, à la réserve de l'opium dont son expérience lui a démontré que l'usage n'étoit pas aussi avantageux que Sydenham l'a imaginé. Ensuite sans prendre directement la défense de l'inoculation, il entreprend de prouver à M. de Haen que cette histoire fournit un très-fort argument en faveur de l'inoculation, il le fait avec d'autant plus d'avantage qu'il combat M. de Haen, avec ses propres armes, c'est-à-dire, en profitant de différens aveux que ce médecin a faits en quelques endroits de ses ouvrages.

M. de Haen, dans sa réponse, répète les objections qu'il avoit déjà faites tant de fois contre l'inoculation, il a cherché à les

étayer de nouveaux faits dans le choix desquels il ne paroît pas avoir fait usage d'une critique bien sévère : mais quand on défend une mauvaise cause, plus par entêtement que par conviction, on n'est pas délicat sur les preuves, c'est ce qu'on a eu lieu de remarquer plus d'une fois parmi les antinoculistes.

B. S. Albin de sceleto humano liber. C'est-à-dire, du squelette humain ; par M. B. S. Albinus. A Leyde, chez Verbeck, 1762, in-4° ; se trouve à Paris, chez Cavelier.

M. Albinus s'étoit contenté en publiant ses magnifiques planches du squelette humain, d'indiquer les différentes parties d'une manière très-superficielle, & qui suffit à peine pour les personnes les plus versées dans l'anatomie ; c'est pour remplir en quelque sorte ce vuide, qu'il donne aujourd'hui cette Histoire détaillée des os qui composent la charpente du corps humain, il y a refondu & considérablement augmenté un petit ouvrage qu'il avoit publié en 1726, en faveur des étudiants qui fréquentoient ses leçons sous le titre de *offibus corporis humani*, in-8°.

J. Frid. Cartheuser med. doct. & prof. publ. ord. Dissertatio chymico-physica de genericis quibusdam plantarum principiis hæcenus plerumque neglectis. Editio tertia prioribus auctior. C'est-à-dire : Dissertation chimico-phy-

fique sur certains principes des plantes auxquels on a jusqu'ici fait peu d'attention par M. J. Frid. Cartheuser, doct. & prof. en méd. Troisième édition, considérablement augmentée. A Francfort sur l'oder, chez Kleib 1764, in-8°, se trouve à Paris, chez Cavelier.

Les principes dont M. Cartheuser traite dans cette dissertation, sont ceux que l'on peut retirer tels qu'ils existent dans les plantes, sans les décomposer ni les dénaturer, il les réduit à six genres. 1° les camphres; 2° les sels volatils huileux concrets; 3° les cires; 4° les suifs ou huiles figées qu'on appelle quelquefois beurres; 5° les savons, autre espèce d'huiles figées; 6° les sucres; 7° les esprits balsamiques acidules.

Parallele des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne. A Amsterdam, chez Changuion 1764, in-12.

L'auteur de cet ouvrage qui a cru devoir garder l'anonyme, convient en apparence qu'on peut employer différentes méthodes pour traiter les maladies vénériennes, mais on n'a pas de peine à s'apercevoir que son but est de prouver que la méthode des frictions administrées par extinction, c'est-à-dire, en évitant de faire saliver est la seule qui soit suivie d'un succès constant.

Observations sur l'usage interne du col-

chique d'automne, du sublimé corrosif, de la feuille d'oranger, du vinaigre distillé, &c. dans lesquels on trouve des moyens de guérir plusieurs maladies qui résistent aux remèdes usités ; par MM. Storck, Löcher, de Haen, médecins de Vienne, précédées d'un mémoire pour servir à l'histoire de ces différens moyens de guérison ; par M. L. B. D. P. D. M. P. (M. le Begue de Presse, médecin de la faculté de Paris) à la Haye, & se trouve à Paris chez P. F. Didot 1764, *in-12*. Nous rendrons un compte un peu détaillé de cet ouvrage dans quelqu'un des Journaux suivans.

Question importante: Peut-on déterminer un terme préfix pour l'accouchement ? par M. le Bas, maître en chirurgie, censeur royal. A Paris, chez Simon, 1764, *in-8°*.

M. le Bas prétend qu'il n'est pas possible de déterminer un terme préfix pour l'accouchement, il étaye son opinion d'un grand nombre d'observations puisées dans les meilleures sources.

COURS DE CHYMIE.

M. Juliot, Maître-ès-Arts en l'Université de Paris, & Maître Apothicaire, commencera au mois d'Octobre prochain, en sa maison située rue sainte Marguerite, fauxbourg saint Germain, un Cours de Chymie & de Pharmacie, relatif à la Médecine ; dans lequel il fera connoître l'histoire naturelle de chacune des substances sur lesquelles il opérera.



T A B L E.

<i>EXTRAIT du Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine, Tome I & II. Par M. Buchoz.</i>	Page 291
<i>Extrait de l'histoire abrégée des Insectes. Par M. Geoffroi.</i>	299
<i>Extrait du Dictionnaire Domestique portatif.</i>	308
<i>Objections contre le nouveau Systeme de la menstruation, proposé par M. le Cat. Par M. Bonté, médecin.</i>	313
<i>Examen chymique d'une eau qui se vend, à Paris, sous le nom d'Eau du Peintre. Par M. Margel, chirurgien.</i>	343
<i>Observations sur une Rétention d'urine avec plusieurs pierres dans les reins, dans la vésicule du fiel & dans la vessie. Par M. Leautaud, chirurgien.</i>	349
<i>Des Avantages de l'Eau mercurielle sur le caustere actuel dans les caries. Par M. Jourdain.</i>	352
<i>Observations sur les maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, années 1736.</i>	356
<i>Année 1737.</i>	364
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Août 1764.</i>	370
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1764.</i>	373
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Juillet 1764. Par M. Boucher, médecin.</i>	374
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juillet. Par le même.</i>	375
<i>Livres nouveaux.</i>	376
<i>Cours de Chymie.</i>	385

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1764. A Paris, le 23 Septembre 1764.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

NOVEMBRE 1764.

TOME XXI.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1764.

EXTRAIT.

Observations sur l'usage interne du Colchique d'Automne, du Sublimé corrosif, de la Feuille d'Oranger, du Vinaigre distillé, &c. dans lesquels on trouve des moyens de guérir plusieurs maladies qui résistent aux remèdes usités; par MM. STORCK, LOCHER, DE HAEN, médecins de Vienne; précédées d'un Mémoire pour servir à l'Histoire de ces différens moyens de guérison; par M. L. B. D. P. D. M. P. A la Haye; & se vend, à Paris, chez Didot, libraire, quai des Augustins, à S. Augustin, 1764.

NOUS nous hâtons de faire connoître au public les expériences importantes & les observations que M. Storck a faites sur lui-même & sur plusieurs malades du

colchique d'automne ou colchique commun. Cette plante, qu'on nomme aussi *tue-chien*, *mort-au-chien*, & qui pourroit être confondue avec les safrans d'automne, en sera cependant facilement distinguée par les caractères suivans, que nous transcrirons d'après le Mémoire qui est à la tête de ce Recueil.

L'espèce, dont il s'agit, est celle qui est déterminée par J. B. sous le nom de *Colchicum offic.* Tom. II, pag. 640. *Colchicum commune* C. B. pag. 67. RAII *Hist.* Tom. II, 1170. *Synops.* 373. TOURNEF. *Inst. R. H.* 348. *Id.* Environs de Paris, Tom. II, pag. 33. 312. Enfin *Colchicum foliis planis, lanceolatis, erectis.* LINN. *Oper. Botan. Spec. Plant. Syst. Nat.* 992.

Cette plante vient dans les bas prés, les terrains humides & gras; elle fleurit, vers la fin de l'été, & dans l'automne. Au commencement du printemps suivant, il s'élève de la racine trois ou quatre feuilles oblongues, larges, unies, plates, épaisses, assez semblables à celles du lys blanc, pour la forme & le poli; il sort du milieu de ces feuilles deux, trois ou quatre follicules, en forme de filiques triangulaires, partagés en trois loges, s'ouvrant, à leur maturité, en trois parties remplies de graines, un peu arrondies, & de couleur rousse-

noirâtre , lorsqu'elles sont mûres : les feuilles périssent avec les tiges.

Le bulbe , ou plutôt le tubercule charnu du colchique , est blanc & rempli d'un suc laiteux , quand on l'examine récemment tiré de la terre. Il est arrondi , aplati d'un côté , & fillonné , quand il fleurit ; dans ce fillon se trouve un petit oignon fibreux , avec ses racines , qui est oblong , donne naissance aux fleurs & renferme l'ovaire ; il est , dans tout autre tems , revêtu de tuniques noirâtres , & garni inférieurement de quelques fibres : toutes les parties de cette plante ont une odeur forte & qui cause des nausées.

On distingue le colchique des safrans d'automne , en ce que les segmens ou parties dans lesquelles les pétales sont divisés , sont d'égale grandeur dans ceux-ci , au lieu que dans le colchique il y a alternativement un segment plus court entre deux plus longs. Les safrans n'ont que trois étamines , & le colchique en a six ; l'oignon du safran est plus rond , & peut être mangé impunément ; enfin les cayeux nouveaux se forment au-dessus de l'ancien , dans les safrans , & non à côté , comme dans le colchique.

Les erreurs & les contradictions qu'a occasionnées l'incertitude de l'espece de ciguë qu'avoit employée M. Storck dans

ses expériences sur la vertu de cette plante, nous ont engagés d'entrer dans ce détail, afin de prévenir celles qui pourroient naître maintenant, au sujet du colchique.

P R E M I E R E E X P É R I E N C E.

M. Storck a appliqué, sur le bour de sa langue, pendant deux minutes, de la racine de colchique, pleine de suc, & légèrement broyée; cela fut suivi d'une sensation de pesanteur dans cette partie; ensuite elle devint roide, perdit le sentiment, & fut près de six heures dans une insensibilité presque totale. Enfin tout revint dans l'état naturel, sans le secours d'aucun remède.

I I. E X P É R I E N C E.

L'auteur a avalé quatre onces de son vin d'Autriche ordinaire, dans lequel il avoit fait infuser, pendant une heure, trois grains de racine succulente; ce vin lui parut un peu âcre & astringent: cela fut suivi d'un chatouillement au larynx, & d'une légère toux: point d'effet sensible sur l'estomac; mais bientôt après il sentit de l'ardeur dans les voies urinaires, & il rendit en abondance une urine pâle, effet que n'avoit jamais produit en lui le même vin.

I I I. E X P É R I E N C E.

Un gros morceau de cette racine macérée,

SUR LE COLCHIQUE, &c.^e 391
pendant plusieurs heures, dans du vinaigre ;
mâchée ensuite , n'a produit d'autre effet
sensible, qu'un léger sentiment de chaleur &
d'astriiction.

IV. EXPÉRIENCE.

Il a pris , deux heures après son dîner ;
presque un grain entier de racine récente de
colchique, enveloppé dans de la mie de pain ;
il a éprouvé, quelque tems après, une ardeur
fixe dans l'estomac : elle fut suivie de feux
à la tête , & de frissons tout le long de
l'épine ; ensuite l'ardeur , qu'il ressentoit à
l'estomac , s'étendit le long du sternum , &
dans le bas-ventre , où elle se changea en
douleurs de colique. Bientôt après survint
une envie d'uriner, continuelle ; & cepen-
dant il rendoit peu , & avec peine , d'une
urine très-rouge ; les épreintes succédèrent
avec vivacité , & furent suivies de selles ,
d'abord peu abondantes & naturelles , mais
ensuite d'une matiere glutineuse , transpa-
rente & assez copieuse. L'ardeur dans les
voies urinaires persistoit toujours , & la
tension étoit plus considérable dans le creux
de l'estomac ; cela fut accompagné d'un
violent mal de tête , & de tout ce qui an-
nonce le hoquet. Le pouls étoit agité , point
d'appétit & une grande soif. Enfin M. Storck
se trouvoit dans un tel état , qu'il se seroit
vivement repenti de sa témérité , si la pe-

tite quantité de colchique , qu'il avoit prise , ne l'eût un peu rassuré.

Sa troisième expérience , que nous avons rapportée , lui indiqua le remède : il se fit une boisson avec quatre livres d'eau de fontaine , quatre onces de jus de limon nouvellement exprimé , deux onces de syrop de diacode , & un gros d'esprit de nître dulcifié , dont il fit usage , ainsi que de crème d'orge , & d'une forte décoction d'althæa ; par le secours de ces remèdes , les symptômes disparurent insensiblement. Il passa la première nuit dans l'agitation , & le lendemain il étoit foible ; mais l'ardeur d'estomac & la colique étoient entièrement dissipées. Cependant la tête étoit lourde & pesante , & l'ardeur & difficulté d'uriner étoit toujours presque la même ; la seconde nuit fut plus calme , à l'aide d'une once de syrop de diacode qu'il prit le soir ; le troisième jour il ne restoit plus que de la foiblesse , & des douleurs vagues & lancinantes , mais de peu de durée , dans les articulations. L'appétit revint ; la nuit suivante fut très-tranquille ; & le quatrième jour il se trouva parfaitement rétabli.

Nous avons jugé à propos de suivre l'auteur dans le détail circonstancié de cette fâcheuse expérience , afin que ceux qui tomberoient dans ces accidens , en soient moins effrayés , & sachent les moyens

SUR UN COLCHIQUE, &c. 393
qu'on doit employer pour y remédier.

V. EXPÉRIENCE.

Un chien de médiocre grosseur, & fort affamé, ayant avalé deux gros de racine de colchique, coupés en seize morceaux, avec deux onces de chair de mouton rôti, fut très-gai & très-agile pendant une heure; ensuite il se coucha & s'endormit une demi-heure, après laquelle il s'éveilla, vomit sans effort toute la chair qu'il avoit prise, & les seize morceaux de colchique, & chercha ensuite, avec avidité, de quoi manger.

Il fut ainsi éveillé & tranquille, pendant une heure; enfin il se coucha une seconde fois, & s'endormit; mais bientôt après M. Storck s'aperçut que les pieds de derrière lui trembloient vivement; son ventre entra en convulsion, & la peau, qui répond au creux de l'estomac, étoit tirée avec beaucoup de force en dedans de l'abdomen. S'étant éveillé tout-à-coup, une demi-heure après, il paroissoit être dans un état d'angoisses, & agité de violentes convulsions; il vomit beaucoup d'une matière glutineuse & blanchâtre, & frissonnoit à l'aspect des alimens qu'on lui présentait.

Au milieu de cet état cruel, le chien se mit encore en situation de dormir; mais

quelques minutes après il commença à hurler, & après avoir fait de vains efforts pour sortir de la chambre, il rendit une quantité considérable d'urine & d'excrémens liquides & très-puans. Depuis ce moment, il n'a plus eu de repos; & dans l'espace de treize heures, il a vomi cinquante-six fois, & a rendu quarante-six fois de l'urine & des excrémens; enfin il est mort au milieu de tremblemens continuels & de douloureuses convulsions. Les derniers excrémens, qu'il rendit, étoient mêlés de sang, de petits morceaux de chair & de fragmens de membranes, longs d'un pouce & de la largeur de deux.

M. Storck l'ayant ouvert, a trouvé son estomac très-petit, plein d'une eau rougeâtre, gangrené dans plusieurs endroits & enflammé dans d'autres; tous les intestins s'étoient tellement contractés, qu'ils ressembloient à une corde, & qu'à peine pouvoit-on introduire un stylet dans leur diamètre; leurs membranes s'étoient tellement raccornies qu'on avoit de la peine à les couper avec des ciseaux; les autres viscères étoient dans l'état naturel, & le sang, renfermé dans les veines, étoit noir, épais & gluant.

D'après ces expériences, il n'est pas douteux que le colchique ne soit un poison

très-caustique & très-dangereux ; mais la troisieme expérience , & l'exemple d'autres plantes , de l'oignon de scille , par exemple , ont fait penser à M. Storck , qu'on pouvoit corriger ce poison terrible par le moyen du vinaigre ; en effet , il a fait infuser une once de racine de colchique récente , pendant quarante-huit heures, sur un feu doux, dans une livre de bon vinaigre fait avec le vin ; le tout étant passé & exprimé , il l'a gardé pour l'usage.

Il faut remarquer que pendant qu'on coupe cette racine par rouelles , elle exhale des particules âcres , qui frappent & irritent les narines , la gorge & les poumons : les extrémités des doigts , qui y touchent , s'engourdissent peu-à-peu , & perdent pour quelque tems leur sensibilité naturelle.

Le vinaigre , ainsi préparé , conserve une odeur & une saveur acide ; mais il est âcre , pique la langue , cause de la constriction dans le gosier & provoque la toux ; c'est ce qui a déterminé l'auteur à le réduire en oxymel , en ajoutant deux livres de miel par livre de ce vinaigre de colchique ; il fait cuire à un feu doux ce mélange , jusqu'à ce qu'il soit réduit à la consistance du miel.

Il a pris de cet oxymel, d'abord à petites

doses, sans en avoir éprouvé le moindre effet sensible ; enfin, encouragé par ces dernières tentatives, il en a pris le matin à jeun, plein une cuiller à café, dans une tasse de thé, pendant huit jours, à la réserve du quatrième & du huitième. Cette dose, ainsi répétée, n'a causé ni douleur d'estomac, ni d'intestins ; mais au bout de deux heures, il ressentit tout-à-coup une envie d'uriner très-pressante, & il rendit en abondance de l'urine couleur de citron, ce qui fut répété trois fois dans l'espace de quatre heures ; & à midi, tout étoit totalement dissipé. Chaque jour que M. Storck a répété cette dose, elle lui a constamment produit le même effet ; au lieu qu'aux jours que nous avons dit qu'il n'en avoit pas pris, il n'urinoit plus que comme à l'ordinaire.

Nous ne devons pas omettre de rapporter les corollaires que l'auteur déduit de ces expériences. 1° Que cet oxymel est véritablement un correctif du colchique, & que, donné à petites doses, il ne produit aucun mal. 2° Qu'il a la vertu diurétique. 3° Qu'on peut, en conséquence, l'employer avec succès dans toutes les maladies, où il y a surabondance & stagnation d'humeurs, ou que le cas exige que la matière, qu'on veut évacuer, soit poussée par les urines.

SUR UN COLCHIQUE, &c. 397
4^o Que ce remede peut & doit être en effet d'une grande ressource dans l'hydropisie.

Voici maintenant des observations de l'effet de ce médicament, appliqué dans quelques maladies.

I. OBSERV. Un homme, âgé de 27 ans, étoit attaqué depuis plusieurs mois d'une fièvre tierce qui avoit résisté à tous les remedes; enfin ayant pris une poudrè qu'une femme lui avoit donnée, la fièvre cessa; mais le malade, au bout d'un mois, eut les hypocondres tendus, le ventre enflé, & les bras & les pieds furent attaqués d'un œdeme très-mou. M. Storck étant consulté, lui fit des remedes généraux; mais voyant qu'ils avoient peu de succès, il prit le parti de tenter son oxymel colchique; & il commença auparavant par purger son malade avec un gros de rhubarbe en poudre, ensuite il ordonna un gros de cet oxymel à prendre matin & soir. Le premier jour, le malade ressentit des épreintes assez vives, sans aller; l'urine fut en petite quantité, malgré l'ardeur cuisante qu'il ressentoit dans l'urethre. Le second jour, il prit la même dose, il pissa beaucoup sans chaleur, & eut deux fortes selles de matieres fétides, bilieuses, & mêlées de beaucoup de glaires. Le troisième & le quatrième

jour, il prit par trois fois un gros d'oxymel colchique dans la même infusion, & il rendit une quantité considérable d'urine; il ressentit quelques épreintes, mais il n'alla pas à la selle. Le cinquième, il prit quatre fois un gros d'oxymel colchique dans la même infusion; il fut deux fois à la selle, & rendit beaucoup d'urine de différentes couleurs, pâles, brûlantes, & presque sans odeur: l'enflure des bras, des jambes & des cuisses diminua; le malade se trouva bien, sans soif, & eut bon appétit.

Enfin, dans l'espace de neuf jours, toute la tumeur disparut entièrement, & le ventre revint à son état naturel; mais comme il ne se faisoit pas d'évacuation du ventre, il prit encore son gros de rhubarbe, qui lui faisoit toujours merveilleusement bien: on lui frottoit, deux fois par jour, tout le corps avec des étoffes de laine que l'on avoit exposées à la fumée du succin; &, par le secours de ce traitement, durant lequel la fièvre intermittente n'a jamais reparu, le malade fut parfaitement rétabli.

II. OBSERV. Une vieille femme, depuis plusieurs mois, étoit travaillée d'une toux violente, & crachoit des matieres purulentes, verdâtres & fétides; sa respiration étoit gênée; souvent elle s'éveilloit tout-à-coup, avec la crainte d'être suffo-

quée ; elle ne pouvoit se coucher sur le dos , ni s'appuyer sur aucun côté , & étoit obligée d'être presque toujours assise sur son lit. Malgré tous les remedes , qu'on put employer , son état empira à tel point , que le soir elle étoit consumée par une fièvre violente , que tout son corps enfla , que ses forces s'anéantirent , & que les urines ne sortirent plus qu'avec beaucoup de difficulté.

Cette situation , qui ne laissoit plus d'espérance , déterminâ M. Storck à lui administrer l'oxymel colchique ; elle en prit d'abord deux gros par jour , le matin & le soir , avec une infusion pectorale. Aussitôt les crachats sortirent en plus grande abondance. Dès le troisième jour , on lui en fit prendre trois cuillerées à café , & le quatrième elle en prit quatre ; les urines devinrent plus abondantes ; les crachats sortoient avec plus de facilité ; & l'enflure , qui auparavant étoit dure , commença à se ramollir. Huit jours après cet usage , le visage & le côté gauche , ainsi que le volume du ventre , diminuèrent entièrement ; mais le côté droit restoit toujours dans le même état , cependant elle pouvoit s'y coucher ; elle parloit plus librement , elle ne s'éveilloit plus en sursaut , & elle rendoit une grande quantité d'urines brunes , fétides , & qui

déposoit un sédiment noir & épais. On jugea à propos d'insister sur l'oxymel colchique ; & il agit tellement , en effet , que toute l'enflure du visage disparut ; mais la fièvre du soir persistant toujours , la malade y succomba , & mourut cinq semaines après qu'elle eut commencé à faire usage du colchique.

On ne pouvoit pas se flatter de lui sauver la vie ; mais cette observation prouve bien cependant de quel secours peut être ce remède dans de pareilles circonstances , mais moins desespérées.

III. OBSERV. La malade , qui fait le sujet de cette observation , étoit aussi une vieille femme qui se trouvoit précisément dans le même cas que la précédente , à cela près qu'elle étoit encore dans un état bien plus desespéré : l'oxymel colchique qu'on lui fit prendre , aux mêmes doses qu'à l'autre , procura une abondante sécrétion d'urine , & rendit l'expectoration plus facile ; l'ardeur d'estomac , dont elle se plaignoit avant de commencer , se dissipa après qu'elle eût pris de l'oxymel ; mais comme les forces n'augmenterent point , elle mourut le quinzième jour de ce traitement , qui lui prolongea des jours qu'il n'étoit plus possible de lui conserver.

L'un & l'autre cadavre ayant été ouverts ,

verts, on trouva une grande quantité d'eau épanchée dans les deux cavités de la poitrine; les poumons étoient entièrement ulcérés, atrophies, & réduits en petites parties.

IV. OBSERV. Une femme, âgée de 62 ans, étoit, depuis quatre mois, attequée d'hydropisies ascite & anasarque; elle ne respiroit plus qu'avec peine; son pouls étoit inégal & intermittent; elle avoit une toux continuelle, & l'on entendoit dans la poitrine le bruit d'une matiere abondante qui y étoit dans une continuelle agitation; en un mot, elle ne pouvoit plus se coucher, & passoit la nuit & le jour assise sur son lit. On avoit déjà employé les remedes les plus indiqués en pareils cas, & même le vin & l'oxymel scilliciques, en assez forte dose; mais tout cela fut sans succès. Enfin M. Storck eut recours à l'oxymel colchique; &, dès le premier jour, on lui en donna quatre fois un gros dans une infusion pectorale; aussi-tôt les urines coulerent abondamment; elle rendit des crachats épais & verdâtres, & fut deux fois à la selle; au quatrieme jour, on lui fit prendre huit gros d'oxymel colchique en quatre prises; & les évacuations furent si abondantes, que, dès le douzieme jour, l'enflure du ventre & de tout le reste du corps fut totalement dissipée; pour lors on ramena

les prises de l'oxymel à la première dose ; la toux diminua peu-à-peu , ainsi que les crachats , & les forces revinrent. Enfin, dès la troisième semaine , elle fut parfaitement rétablie : cette cure singulière a été faite sous les yeux des médecins qui fréquentent l'hôpital , de M. Collin entr'autres , & de l'illustre Van-Swieten.

On a gardé cette femme dans l'hôpital , pendant trois mois après sa guérison ; & l'on n'a jamais remarqué en elle aucun mauvais effet de l'usage du colchique.

V. OBSERV. Un homme , âgé de 56 ans , étoit , depuis plusieurs mois , attaqué d'une hydropisie ascite ; on essaya de tous les remèdes indiqués , mais le ventre n'en augmenta pas moins de volume ; les cuisses & les jambes s'enflèrent , & l'appétit se perdit. L'état pressant où le malade se trouvoit , obligea à tenter l'effet de l'oxymel colchique ; les sécrétions augmentèrent aussitôt ; dès le cinquième jour , il en prit huit gros en quatre fois , & il rendoit chaque jour plus de douze livres d'urine de différente couleur , & quelquefois fétide ; l'enflure des extrémités , ainsi que le volume du ventre , diminuèrent tellement , de jour en jour , qu'au bout de cinq semaines , le malade fut rétabli.

VI. OBSERV. Une femme de 35 ans ,

qui depuis long-tems avoit une phthisie pulmonaire, fut aussi attaquée d'une hydropisie générale; très-fâcheuse: tous les remèdes ayant été inutilement employés; on eut recours à l'oxymel colchique, à la dose de quatre cuillerées par jour, dans une tasse d'infusion de lierre-terrestre; dès-lors les crachats & les urines, qui étoient supprimés, reparurent en abondance; on en augmenta la dose, comme ci-dessus; dès le vingtième jour, le ventre & tout le corps se déensflerent, & elle fut guérie de son hydropisie; mais la maladie du poulmon demeurant la même, on discontinua l'oxymel; les crachats se supprimèrent, & elle fut étouffée: à l'ouverture du cadavre, on trouva le poulmon droit tout en suppuration; toute cette cavité de la poitrine étoit remplie d'une sérosité sanieuse: on voyoit sur le médiaſtin des taches noires sans nombre; le poulmon gauche étoit sain; ainsi que tous les autres viscères.

VII. OBSERV. Un homme de 50 ans, adonné au vin, ayant été malade pendant plusieurs mois, fut attaqué d'une hydropisie ascite: on employa les plus puissans diurétiques, & le vin scillitique même; cela n'empêcha pas les accidens de devenir plus graves; & le ventre d'augmenter: on lui fit donc prendre l'oxymel colchique, à la dose de quatre gros; pour commencer; &

on la poussa jusqu'à huit gros ; cette dernière dose le fit tellement uriner que , dès le onzième jour, toutes les eaux furent évacuées , & le malade guéri.

VIII. OBSERV. Une femme de 30 ans , devenue hydropique à la suite d'une fièvre tierce qui la tenoit depuis neuf mois , fut transportée à l'hôpital , après avoir essayé beaucoup de remèdes sans aucun succès , on la mit à l'usage de l'oxymel colchique , qu'on joignit à une émulsion nîtrée , à cause de la dureté & de la fréquence du pouls , ainsi que de la soif excessive dont elle étoit dévorée ; au bout de quatre jours de ce nouveau traitement , la fièvre cessa : on augmenta la dose de l'oxymel jusqu'au double ; les urines coulerent en grande abondance , le ventre tomba , la respiration redevint libre , la toux disparut ; & quinze jours après , elle fut en état de sortir de l'hôpital.

IX. OBSERV. Une femme , âgée de 37 ans , étoit attaquée d'une jaunisse depuis plusieurs mois , & d'une hydropisie ascite ; elle avoit le ventre tendu , & on sentoit dans l'hypocondre gauche une masse assez étendue , dure & mobile ; la région du foie étoit douloureuse , quand on y touchoit , & tout le corps étoit d'un jaune noirâtre ; la malade n'avoit point d'appétit & point de soif ; elle alloit rarement &

difficilement à la selle, & les urines étoient en petite quantité, épaisses, & tirant sur le noir. Nous n'entrerons pas dans le détail des remèdes qu'on essaya d'abord à l'hôpital, pour tâcher de lever les obstructions : l'usage de ces remèdes fut suivi d'une évacuation, par haut & par bas, d'un sang épais, noir & atrabilaire ; le lendemain de cette évacuation, il y en eut encore une seconde par les selles, de même nature ; & la douleur de ventre & les angoisses, dont elle étoit travaillée, cessèrent ; mais le ventre augmenta au point que la respiration étoit gênée, & que la malade étouffoit. On essaya l'oxymel colchique, à la dose ordinaire de quatre gros, & on lui fit prendre par-dessus quatre onces d'une émulsion édulcorée avec le syrop de diacode, à cause de l'irritation que le colchique auroit pu occasionner. Ce remède eut d'abord tout le succès désiré. Les urines coulerent avec une telle abondance, qu'il ne fut pas besoin d'en augmenter la dose, & que, dans l'espace de quatre semaines, la jaunisse & l'hydropisie disparurent, & la femme recouvra entièrement sa santé.

X. OBSERV. Une fille, âgée de plus de vingt ans, étoit depuis plusieurs mois à l'hôpital ; elle avoit le ventre fort gros & fort dur ; les cuisses & les jambes étoient aussi fort enflées, & dures comme du bois,

sans être œdémateuses ; on ne sentoît pas non plus de fluctuation dans le bas-ventre : tel étoit l'état où elle se trouvoit , lorsqu'on lui administra l'oxymel colchique ; cet usage fut suivi d'une abondante sécrétion d'urine , en sorte que dans l'espace de quinze jours , son ventre , ses jambes & ses cuisses revinrent dans leur état naturel , & la malade fut guérie.

XI. OBSERV. Cette observation nous apprend qu'un homme , âgé de 60 ans , fut guéri , par l'usage de l'oxymel colchique , d'une toux fort ancienne & d'une grande difficulté de respirer : la toux devint plus humide , la respiration plus libre , & les crachats sortoient en abondance & purulens : le même malade avoit aussi une strangurie qui lui venoit d'une gonorrhée qu'on avoit arrêtée mal-à-propos par des injections de préparations de plomb ; mais cette difficulté d'uriner n'a pu être guérie.

XII. OBSERV. Une femme , âgée de 36 ans , étoit tourmentée d'une toux qui avoit commencé depuis trois mois ; sa respiration en devenoit de plus en plus difficile ; malgré tous les plus forts diurétiques , le mal faisoit chaque jour de nouveaux progrès : elle passoit les nuits assise , & ne pouvoit se coucher sur aucun côté ; enfin les jambes & les cuisses s'enflèrent , le ventre se tendit , & tout le corps devint

œdémateux , à tel point , que les yeux étoient cachés , & qu'elle ne pouvoit plus se remuer ; l'urine s'arrêta , sans que pas un remede pût la provoquer de nouveau : on lui fit prendre trois fois par jour une cuillerée d'oxymel colchique , & , dès le premier jour , les évacuations reparurent ; le quatrième jour , elle en prit quatre , les urines vinrent très-abondamment , & , dans l'espace de quinze jours , toute l'enflure disparut , & la malade guérit.

XIII. OBSERV. Une femme , âgée de 90 ans , fut apportée à l'hôpital , presque sans connoissance , sourde , ne parlant ni ne remuant aucune partie du corps , comme si elle eût été frappée d'apoplexie ; sa respiration étoit haute , accompagnée de ronflemens , son pouls inégal , intermittent & foible : on entendoit dans sa poitrine un grand bruit , causé par l'agitation d'une matiere fluide , dont elle étoit remplie ; de plus , tout son corps étoit prodigieusement enflé , & le ventre étoit plein d'eau. Plusieurs remedes ayant été tentés inutilement , on eut recours à l'oxymel colchique , dont elle prit d'abord une once en quatre fois ; les urines coulerent aussi-tôt en abondance , & , dès le second jour , elle commençoit à avoir de la connoissance ; quelques jours après , elle a répondu aux questions qu'on lui faisoit ; elle respiroit

408 OBS. SUR LE COLCHIQUE, &c.
plus librement, elle remuoit ses membres, toute l'enflure du corps étoit molle, & le pouls assez inégal : on s'en est toujours tenu à la même dose, d'autant mieux qu'elle produisoit tout l'effet qu'on pouvoit souhaiter : la malade s'est portée mieux de jour en jour, & , au bout de trois semaines, elle a recouvré sa santé. M. Van-Swieten a encore été témoin de cette surprenante guérison.

Quand même ces observations surprenantes ne porteroient pas par elles-mêmes, & d'une manière si manifeste, le caractère de la plus exacte vérité ; la candeur & la bonne foi qu'on reconnoît en M. Storck, & avec laquelle il rapporte ses expériences, suffiroient seule, pour engager les médecins à ne rien négliger pour répéter les mêmes essais, & faire connoître de plus en plus toutes les propriétés de cette racine singulière. Cette matière nous a paru si intéressante, que nous avons cru qu'on nous feroit bon gré d'être entrés dans un détail plus étendu qu'il ne devoit l'être dans toute autre occasion.





LETTRE

*De M. GLATIGNI, médecin à Falaise,
à feu M. DUBOIS, docteur-régent de la
faculté de médecine de Paris, & médecin
de la Charité, au sujet de la Colique de
Poitou.*

MON CHER MAÎTRE,

Si la mort n'ôte pas la mémoire, il vous souvient encore des cures merveilleuses que vous avez opérées jadis à la Charité, sur des gens tourmentés par la colique de Poitou. Vos disciples en faisoient retentir la ville & les provinces; vos confreres applaudissoient; & vous étiez le refuge célèbre & assuré contre tous les poisons employés dans les différens arts de la capitale.

Admirateur zélé d'une méthode spécifique & triomphante, faut-il que je sois le triste témoin des secousses qui tendent de toutes parts à la renverser?

Un médecin célèbre, sçavant en tout genre, & dont le nom fait l'éloge (a), a mis en œuvre la plus séduisante théorie, pour faire crouler votre pratique. Un de vos collègues, qui jouit actuellement de la réputation la mieux méritée (b), & qui

(a) M. Astruc.

(b) M. Le Hoc.

partageoit, de mon tems, avec vous, le soin de l'hôpital, & la gloire des guérisons de la colique, s'est, dit-on (a), souvent écarté du plan que vous suiviez alors. L'illustre Hoffmann, M. de Haën, le fameux Tronchin sont cités contre vous. M. Bordeu, fait pour enrichir la médecine, par son tact aussi délicat que sûr, se plaît à vous compter plusieurs autres adversaires. Quel contraste pour un disciple qui a sucé de vos propres lèvres la théorie lumineuse qui éclairoit votre méthode, & vu de ses propres yeux les prodiges qui en étoient l'effet heureux & constant ! Quelques médecins, frappés de la suite invariable de vos succès, n'ont pu refuser leur suffrage au traitement qui les opéroit ; mais divisant la colique de Poitou en deux especes ; l'une minérale, qui est causée par des poussieres métalliques vénéneuses ; l'autre végétale, occasionnée par des boissons acides, ils ont rejeté, dans celle-ci, le traitement qu'ils adoptent pour celle-là. Feu M. Vandermonde a dit (b), que ces deux coliques n'ont de commun que la paralysie, différentes d'ailleurs par la cause, les symptômes & la cure. Un médecin de province (c), qui n'en a pas moins de sçavoir & d'érudi-

(a) Journal de médecine, Janvier 1762.

(b) Journal de médecine, Février 1758.

(c) M. Bonté de Coutances.

tion , vient d'employer l'un & l'autre à traiter de la colique de Poitou. Il fait la même distinction que M. Vandermonde , & propose des différences dans le traitement de chacune de ces coliques.

Il est assez singulier que ces deux habiles médecins soient si bien d'accord sur la distinction de la colique minérale & végétale , & le soient si peu dans l'énumération des signes qui caractérisent chaque espèce. Outre les symptômes ordinaires de la colique de Poitou , en général , M. Bonté donne, pour signes de la colique métallique , la rétraction du ventre , son défaut de sensibilité au toucher , l'invasion subite des accidens , & l'absence de la fièvre.

M. Vandermonde , dans le Dictionnaire de santé , que M. Roux lui attribue , ne parle point de la rétraction du ventre : il ne dit rien du défaut d'augmentation de la douleur par le toucher : il passe sous silence l'invasion subite de la maladie ; & loin d'observer qu'il n'y a point de fièvre , il remarque qu'elle s'y trouve quelquefois , comme la constipation , la suppression d'urine , &c...., ce qui signifie qu'elle s'y rencontre souvent. Voilà donc les symptômes pathognomoniques de la colique minérale , réputés tels par M. Bonté , absolument négligés ou non observés par M. Vandermonde. Celui-ci même en adjuge une partie à la colique de

Poitou végétale, en disant, dans le même Dictionnaire, que ceux qui en sont attaqués, changent tout-à-coup, comme s'ils avoient été frappés de la foudre, & que quelquefois il n'y a point de fièvre. Comment, après cela, faire la différence de chaque espèce, & la distinguer efficacement l'une de l'autre ? M. Vandermonde ne nous a-t-il pas appris lui-même (a), que personne n'avoit encore déterminé la nature de la colique de Poitou minérale ? M. Bonté, à la sagacité duquel je rends un juste hommage, a-t-il pleinement caractérisé la colique des végétaux ? Pour moi, qui vois journellement ces deux maladies, sur-tout la dernière, je suis obligé d'avouer que les différences, qu'il y a remarquées, ne m'ont point sensiblement affecté, depuis plus de vingt ans d'occasions fréquentes. Je ne soupçonne ni l'exactitude ni la bonne foi du docte médecin de Coutance ; mais j'assure qu'à Falaise, j'ai souvent remarqué la rétraction du ventre dans la colique végétale, lorsqu'elle étoit très-violente comme je ne l'ai point observée dans la colique des métaux, qui n'étoit pas considérable. Dans l'une & dans l'autre, la douleur ne m'a guères semblé augmenter par la compression ; la fièvre ne m'a pas paru plus fré-

(a) Journal de médecine, Juin 1761.

quente dans celle-ci , que dans celle-là ; & j'ai vu souvent des buveurs de cidre , attaqués aussi subitement que des peintres-barbouilleurs , des vitriers , des chauderonniers , &c.... La marche de l'une étoit assez la marche de l'autre ; à cela près seulement , que la colique métallique occasionnoit ordinairement des douleurs plus vives , une stupeur & des angoisses plus insupportables. J'ai peut-être mal vu ; mais M. Bordeu , qui voit bien , regarde ces deux coliques comme une seule & même , jusqu'à ce , dit-il (a) , qu'on parvienne à déterminer leur différence essentielle , s'il est vrai qu'il y en ait.

Dans le sévère , élégant & judicieux examen du livre de M. Tronchin , l'auteur s'exprime ainsi (b) : Je pense que ces deux espèces de colique ayant toutes deux à-peu-près la même marche & les mêmes symptômes , & se guérissant de plus par la même méthode , il n'est pas possible qu'elles diffèrent aussi essentiellement qu'on le croiroit. Il dit ailleurs (c) , qu'on doit les traiter par une même méthode , dont il ne faut s'écarter que relativement à de légères circonstances. Voilà donc de grands médecins en contradiction avec de grands médecins ,

(a) Journal de médecine , Août 1762.

(b) Page 6.

(c) Page 46.

non seulement sur le traitement de la colique de Poitou, en général, mais encore sur la nature & la méthode curative de l'une & l'autre espèce, en particulier. Quelle incertitude, quels doutes naissent de cette diversité d'opinions ! Que n'êtes-vous encore de ce monde, mon cher maître ! En repoussant la raillerie par des traits sérieux & graves, vous trancheriez les difficultés qu'on vous oppose, & vous nous instruiriez à fond, sur une matière qui intéresse particulièrement la Normandie.

Né, comme vous, dans cette province, dont on a fait l'éloge, en vous contant des douceurs ; esprit morne, froid & engourdi comme son climat, je n'entreprendrai pas de résoudre une question qui divise des sçavans ; j'en laisse la discussion aux grands hommes, plus communs dans les provinces méridionales. En attendant qu'ils dissipent nos ténèbres, je vais exposer humblement des faits qu'une longue pratique m'a mis à portée de recueillir.

Je vous quittai, mon cher maître, en 1743, & je vins habiter une ville de Normandie, où régnoit alors une colique endémique, qui y régne encore aujourd'hui.

La colique de Falaise s'annonçoit par un dégoût, un épaissement de la salive, une pesanteur d'estomac : quelques jours après, les malades éprouvoient une anxiété vers

l'épigastre : ils y sentoient une pulsation incommode ; le ventre devenoit paresseux ; il survenoit quelques nausées ; bientôt des vomissemens énormes se déclaroient , & exprimoient des matieres gluantes , jaunes , verdâtres , dont le fond ressembloit à de l'ardoise broyée avec de l'huile : le ventre se resserroit totalement ; les urines se supprimoient , ou couloient avec peine ; les rots , les vents , le hoquet accompagnoient plus ou moins les érosions convulsives du ventricule ; le poulx étoit souvent naturel , quelquefois un peu tendu , rarement fébrile. Il n'y avoit ni rétraction du ventre , ni tension douloureuse au toucher , même à la région ombilicale , où le mal se fixoit particulièrement (a) ; les lombes , les jambes & les bras participoient plus ou moins aux douleurs du bas-ventre. La maladie se terminoit heureusement par des évacuations bilieuses & fétides , continuées pendant cinq ou six jours ; si ces secours manquoient , il survenoit des convulsions épileptiques , ou la paralysie des mains. La paralysie sembloit calmer les douleurs du ventre ; elles cédoient un peu plus aisément aux purgans : néanmoins le fond du mal subsistoit , partagé entre le ventre & les membres paralytiques. Les convulsions diminueoient davantage les dou-

(a) Le contraire n'arrivoit pas une fois sur quatre.

leurs des entrailles ; mais elles entreprenoient la tête d'une sorte d'étonnement imbécille , revenoient inopinément & sans règle , & se terminoient presque toujours par la mort.

La colique de Falaise sembloit se déchaîner contre certaines maisons , contre certaines professions. Ceux qui habitoient des appartemens nouvellement bâtis , les cuisiniers , les cabaretiers , les domestiques des gens riches , les communautés religieuses , les gouteux d'un tempérament mélancolique , les femmes tristes & mal réglées , les buveurs d'eau-de-vie , les ivrognes de cidre , étoient ses victimes ordinaires.

Les eaux , à Falaise , sont cruës , froides , dures , peu éloignées de leur source , & coulent par des canaux qui les cachent au soleil. Je les soumis à quelques expériences : je n'y trouvai que de la sélénite. Les alimens , l'air , le sol & la position de la ville ne me fournirent rien de particulier. L'histoire de la maladie , la paralysie qui y succédoit quelquefois , me la firent ranger dans la classe de la colique de Poitou. Les accidens que je voyois , comparés avec ceux que j'avois vus à la Charité , me paroissoient analogues ; mais je n'appercevois pas , mon cher maître , les coins , les pointes , les aiguilles métalliques , dont vous m'aviez jadis entretenu. Heureusement je sçavois
que

que les vins verts & acides du Poitou occasionnoient souvent cette maladie ; & j'avois lu dans Musgrave (a), qu'il régnoit, chez les Damnoniens, une espèce de colique causée par l'usage des cidres durs & piquans. Je soupçonnai que la colique de Falaise avoit la même cause. En effet, ceux qui ne buvoient que de bon vin, n'en étoient point attequés ; & ceux qui buvoient du cidre, sur-tout, quand il étoit maigre comme, quand le tonneau est vers la fin, ou mélangé, comme il est souvent au cabaret, étoient pris fréquemment de la colique. Le vieux cidre déjà piquant, coupé avec du cidre doux & nouveau, ne manquoit guères de donner la maladie. La cause me parut démontrée (b) ; il n'étoit plus question que de trouver la méthode curative. Musgrave ne m'en avoit donné qu'une idée très imparfaite ; le peu d'auteurs que j'avois lus, sur la colique de Poitou, ne s'accordoient pas sur le traitement.

La violence des douleurs, les tiraillemens convulsifs, l'agacement & l'irritation des entrailles, examinés par un jeune médecin qui sçavoit par cœur Chirac, Astruc & Fer-

(a) Chap. X, page 65.

(b) Les exhalaisons des bâtimens neufs, la goutte, la mélancolie, les pâles couleurs, l'habitude de l'eau-de-vie ne sont que des prédispositions à la colique de Poitou végétale.

rein, & qui regardoit Boerhaave, comme le catéchisme sur lequel il devoit fonder sa foi & ses œuvres médicales, ne lui présentoiént guères que l'indication de saigner, relâcher, adoucir, calmer. Malheureusement on avoit suivi généralement cette indication, & les succès n'y avoient point répondu. Cent fois je fus tenté d'employer la méthode de la Charité; elle venoit de me réussir efficacement dans quelques coliques minérales que j'eus occasion de traiter, & dont les accidens me parurent semblables à ceux de la colique de cidre; néanmoins, réfléchissant sur la différence des causes que j'avois à combattre, je n'osai me déterminer au même traitement. Dans cette perplexité, je pris un milieu entre la méthode active, & la méthode adoucissante. Si le sujet étoit jeune & pléthorique, je faisois faire quelques saignées: je conseillois, chaque jour, cinq ou six lavemens émolliens, anodins, narcotiques: j'ordonnois des potions huileuses avec les gouttes anodines, l'eau de menthe avec le sel d'absynthe & le syrop de limons: au bout de deux ou trois jours, je donnois un lavage d'eau de manne, de crème de tartre, & de tartre stibié, ou de l'eau de tamarins, ou plusieurs pintes de décoction de casse émétisée. Il n'y avoit de soulagement, que quand le ventre commençoit à s'ouvrir; ce

qui n'arrivoit guères avant cinq ou six jours : je purgeois ensuite avec la tisane royale, & la manne, en plusieurs vertes. Les malades étoient mieux, tant que le ventre couloit ; mais avec ces remèdes, il étoit bien rare que les évacuations fussent abondantes ; & l'on voyoit clairement qu'il falloit quelque chose de plus actif pour opérer la guérison. Maîtrisé par cette idée, je résolus de donner le vomitif plutôt, & plus à nud ; je fis donner des lavemens plus laxatifs, & je purgeai plus vivement : j'abrégeai visiblement, de cette manière, le traitement, de plusieurs jours ; & la guérison plus prompte, en devenoit aussi plus certaine. Enhardi par cette réussite, & encore plus par des succès que plusieurs malades avoient opérés eux-mêmes, en prenant, par désespoir, des émétiques violens, & des bols drastiques, je ne balançai plus à suivre, en entier, le traitement actif. Après un lavement composé de coloquinte, de séné, de diaphénic & d'huile de noix, je donnois un vomitif avec le tartre stibié, quelquefois avec l'ipécacuanha en substance, ou en décoction : un second lavement, pareil au premier, auquel je faisois ajoûter deux ou trois gros de baume tranquille, étoit donné après l'effet du vomitif ; vingt gouttes anodines, ou un grain d'opium ; avec demi-gros de thériac, étoient pris, quelques heures après le lavement.

ment. Le lendemain, je purgeois avec le féné, le syrop de noir-prun, la confECTION hamech, ou le diacartami, ou le diaphénic; les lavemens, tantôt drastiques, tantôt narcotiques, tantôt simplement adoucissans, succédoient aux purgatifs, & les purgatifs aux lavemens, jusqu'à ce que le ventre eût coulé pendant cinq ou six jours. Alors il n'y avoit plus d'accidens; mais le mal n'étoit pas encore totalement détruit. Il falloit encore purger; & pour ne point rebuter des malades déjà trop dégoûtés, je leur faisois prendre des bols faits avec les trochisques alhandal, la scammonée, l'aloës, la poudre de féné: j'y joignois toujours quelques-unes des drogues suivantes, telles que l'anis, le cumin, le borax, les pilules de Starkey, le camphre, le castoréum, l'opium, le baume du Pérou.

Si ces bols opéroient, trois ou quatre fois par jour, pendant environ une semaine, la guérison étoit complete. Il ne s'agissoit plus que de parer aux rechutes, qui ne manquoient pas d'arriver, quand les malades buvoient du cidre ou du vin de cabaret. On les prévenoit, en continuant long-tems l'usage de la tisane ordinaire, qui étoit faite avec le millepertuis & la réglisse, ou avec la cannelle & les fleurs de guimauve, ou avec les figues ou la squine, donnant en meme tems, avant chaque repas, quelques

grains d'un mélange d'aloës, d'extrait d'absinthe & de chélidoine, de rhubarbe, de curcuma & de pilules savonneuses.

Telle étoit, depuis long-tems, ma méthode de traiter & de guérir la colique de Falaise, lorsque quinze ou seize religieuses Ursulines d'une communauté dont je suis médecin, furent attaquées presque toutes ensemble. Les symptômes m'ayant paru plus graves, je soupçonnai des causes plus actives : je goûtai la boisson : je visitai les ustensiles de cuivre : j'interrogeai les cuisinières ; je ne pus rien découvrir : plusieurs vomissoient ou crachoient du sang ; la fièvre étoit considérable ; la poitrine étoit serrée, avec des angoisses insupportables : je pouffai, chez la plupart, les saignées jusqu'à quatre ou cinq : je fis prendre, par haut & par bas, beaucoup de lavage adoucissant ; je calmai avec les anodins narcotiques : quand je fis vomir, je ne me servis guères que de la décoction d'ipécacuanha, & je purgeai avec des minoratifs souvent répétés ; la cure fut très-embarrassante & très-longue ; toutes néanmoins parurent se rétablir. Dans la convalescence, déjà très-avancée, quatre ou cinq périrent de convulsions inopinées. Leur colique, que j'avois d'abord soupçonnée métallique, & que je traitai cependant, à cause des accidens mentionnés, bien plus doucement qu'à l'ordinaire, l'étoit réelle-

ment. C'étoit-là, mon cher maître, bien plus qu'à Ville-Dieu, qu'on vivoit de pain de cuivre; puisque l'eau qui servoit à pétrir, n'étoit rien moins que saturée de verd-de-gris. Dès que la cause fut découverte, la maison fut mise à l'usage du lait, des farineux, des huiles douces, des viandes grasses, & des autres alimens muqueux: on n'y vit plus de colique. Une des religieuses ayant été ouverte, on lui trouva, dans le sinus longitudinal, un corps grêle, & long de six pouces, semblable en couleur, & plus consistant que les nerfs à la sortie de la moëlle allongée. Depuis vingt ans, elle se plaignoit de maux de tête à l'endroit de la faux, & se gratoit souvent le long de la suture sagittale: le cerveau étoit imbibé d'une sérosité limpide; & l'estomac, ainsi que les intestins grêles, étoit, en quelques endroits, fouetté de rouge. J'avois observé précédemment les mêmes marques de phlogose dans deux ou trois personnes mortes de la colique de Falaise; & j'avoue, mon cher maître, que cela n'avoit pas peu contribué à me faire faire quelques saignées, & à me faire employer des adoucissans, dans bien des cas où vous les auriez sans doute omis. Réfléchissant alors sur l'état de cette religieuse, & sur les deux ou trois autres morts que j'avois fait ouvrir, je me rappelai qu'ils avoient été traités plus douce-

ment que les autres , & qu'ils n'avoient point ou très-peu été évacués : j'attribuai donc les accidens de l'estomac & des boyaux au séjour trop long de la matiere tartareuse ou corrosive , qui caufoit la maladie. Depuis ce tems , j'ai toujours traité très-vivement la colique minérale & végétale ; & je n'ai mis la saignée en usage , que rarement , & dans des cas extraordinaires ; par ce moyen , je n'ai presque jamais eu que le premier période à combattre : si quelqu'un alloit au second , c'est qu'il étoit ivrogne hébété , goutteux habituel , mélancolique décidé , ou hypothéqué du foie ou des nerfs. Dans ce second période , la fièvre étoit presque toujours de la partie : le poulx étoit roide & dur , l'estomac étoit sans ressort ; la circulation étoit inégale , l'équilibre étoit perdu : les remedes actifs faisoient du mal ; les adoucissans ne faisoient guères de bien. Le régime humectant , sans être fade , les boissons légèrement balsamiques , le changement d'air réussissoient mieux.

Quand les convulsions arrivoient au commencement de la maladie , l'émétique , les drastiques & l'opium les faisoient cesser. J'ai très-peu guéri celles qui venoient plus tard. Les saignées du pied , que je me croyois forcé de pratiquer alors , étoient assez inutiles. Dans tous les cas , j'ai remarqué constamment que les saignées n'étoient nullement

curatives de la maladie, & n'avoient même guères d'effet contre les symptomes qui paroïssent les demander. Les vésicatoires augmentoient ou rappelloient les convulsions; les bains les calmoient, mais elles revenoient ensuite. La paralysie ne cédoit guères qu'aux bains d'eaux thermales artificielles ou naturelles, aux eaux minérales ferrugineuses, coupées avec le lait, à la diète blanche, & encore plus au tems, à l'exercice & à la belle saison. La mort ne s'annonçoit pas souvent de loin, & arrivoit vraisemblablement par une métastase. Les gouteux étoient toujours soulagés, quand les articulations devenoient douloureuses; mais la goutte disparoïssoit assez vite, & le ventre étoit bientôt repris. Pour rappeler la goutte, j'ai employé, avec succès, le baume tranquille, sur les pieds & aux mains. Les sinapismes & les vésicatoires irritoient beaucoup, & écartoient l'humeur gouteuse, au lieu de l'attirer (a). La meilleure maniere de faire couler les urines, étoit de faire couler le ventre. Les émulsions, l'eau & toutes les boissons froides augmentoient vivement les douleurs. Quand le ventre alloit, le malade souffroit moins, quelque violent que fût le purgatif. Cet effet constamment observé, prouve invinciblement la nécessité

(a.) Cet effet avoit lieu, sur-tout dans les emperamens secs & maigres.

de purger. Lorsque la colique est survenue pendant les règles, celles-ci ne se sont guères dérangées ; souvent elles ont diminué les douleurs : je les ai pourtant vues les augmenter ; & après avoir tenté inutilement tous les calmans les plus efficaces, je me suis vu forcé, pour parer à des convulsions menaçantes, de donner l'émétique & de purger, en y joignant le castoréum, la teinture de safran, les gouttes anodines ; je l'ai fait plusieurs fois, sans aucun inconvénient. J'ai vu la colique végétale compliquée avec la néphrétique, *d calculo* ; j'étois sûr de la première, je ne faisois que soupçonner l'autre ; j'employai d'abord la méthode adoucissante, rien ne calmoit ; j'en vins à l'émétique dans le petit lait, il soulagea. Un de mes confreres, sage & habile (a), ayant été appelé, nous convinmes de suivre le traitement actif avec quelques modifications ; la colique de Poitou fut guérie plus lentement qu'à l'ordinaire : le malade rendit, à la fin, un calcul gros comme un grain de poivre, & la néphrétique cessa. Il est d'expérience, à la Charité, que la colique minérale qu'on a traitée d'abord avec les adoucissans, est la plus difficile à guérir. Il en est de même de la colique végétale, à Falaise.

(a) M. de Fourneaux.

Voilà , mon cher maître , l'exposition fidelle des faits que j'ai observés. Heureux , s'ils peuvent contribuer au soulagement de nos compatriotes ! & si ma pratique dérivée des dogmes que vous m'avez prêchés pendant votre vie , vous prouve encore , après votre mort , l'estime & la vénération avec lesquelles , j'ai l'honneur d'être , &c.

O B S E R V A T I O N

*Sur un Cystocèle simple iliaco-ventral ;
par M. BRUN , docteur-médecin de
l'université de Montpellier , de la société
royale des sciences de la même ville , &
aggrégé au collège des médecins de Lyon.*

L'observation , que je donne au public , a pour objet une maladie dont le genre n'est connu que depuis *Sala* , & dont l'espece n'a été décrite par personne. Je crois en devoir faire précéder l'histoire par le détail suivant.

Je me trouvai un jour dans une maison où l'on me parla d'une demoiselle qui , depuis huit ans , avoit une maladie inconnue au chirurgien qui la voyoit presque tous les jours , & au médecin auprès duquel elle avoit demeuré trois mois. J'en demandai les symptômes ; & sur l'exposé qu'on m'en

fit, je crus pouvoir avancer que c'étoit une hernie de vessie. Je fus invité à voir la malade; je lui trouvai à la région iliaque droite une tumeur bien arrondie, dure, & qui surpassoit le niveau de la peau. Je demandai à me trouver en consultation avec le chirurgien; nous nous rencontrâmes en effet chez elle, deux jours après. Je trouvai la tumeur moins dure, moins prominente; elle cédoit facilement à toutes les impressions de la main; & M. P ***, son chirurgien, la maniant comme une hernie; la fit entièrement disparoître. Je demandai, dans ce moment, à la malade, si elle avoit besoin d'uriner, elle me répondit qu'oui. Je me contentai de lui conseiller l'usage d'un bandage, que sa maigreur & sa délicatesse lui rendirent extrêmement incommode; car on sçait que les herniaires s'en plaignent beaucoup les premiers jours. Elle y renonça; mais se ressouvenant du manuel de son chirurgien, elle le renouvela à propos; & depuis ce moment il ne fut plus question de son incommodité: son état s'est amélioré au point que, quoiqu'elle ne pesât, le 15 Mars 1763, que 106 livres; elle en pesoit, le 19 Octobre de la même année, 148. Elle me chargea de dresser un mémoire, pour le communiquer à son ancien médecin, qui, par les soins qu'il lui avoit donnés, & par la réputation dont il jouit,

méritoit ces égards : je préférerais cependant de donner au public l'histoire qu'elle avoit dressée de sa maladie , & j'y joindrai la consultation que je fis sur ce mémoire ; je terminerai le tout par quelques réflexions sur la maniere dont ce médecin & le chirurgien de la malade ont cru pouvoir envisager sa maladie.

*MÉMOIRE à consulter pour Mlle R***.*

Il y a environ huit ans , qu'un jour , en m'éveillant , je ressentis une douleur assez vive dans le côté droit du ventre ; j'avois des lassitudes , des maux de cœur , des envies de vomir ; je vomis même un peu de bile ; en un mot , j'éprouvois un mal-être général qui , ainsi que la douleur , me durèrent toute la journée , & se dissipèrent la nuit pendant mon sommeil. Comme je ne me rappellois point d'avoir rien fait la veille d'extraordinaire , je crus que c'étoit une colique d'indigestion , à laquelle j'étois assez sujette. Cinq ou six semaines après , j'eus une semblable colique , avec les mêmes symptômes , qui me dura trois jours , & se dissipa comme la première. Ces coliques se sont renouvelées à différentes reprises pendant l'espace de deux ou trois ans ; elles m'ont plus ou moins duré , & se sont renouvelées à des intervalles plus ou moins longs. Tant que cette colique duroit , j'étois sans appétit ,

je mangeois cependant sans dégoût ; & ce que je mangeois me pesoit plus ou moins sur l'estomac , selon que la colique étoit plus ou moins forte. A la suite des tems , je m'apperçus que toutes les fois que j'étois attaquée de cette colique , il me survenoit une tumeur assez dure à l'endroit où je ressentois la douleur. Elle étoit placée dans l'espace compris entre l'os de la hanche , les fausses côtes & le nombril. Lorsque j'étois couchée , elle paroissoit rentrer un peu au-dessous des fausses côtes ; & lorsque j'étois levée , elle paroissoit saillir un peu plus en avant. Cette tumeur , lorsqu'elle avoit toute sa grosseur , étoit de la largeur de la forme d'un chapeau ; elle se dissipoit toujours en même tems que la colique. Les symptomes de la maladie ayant toujours été les mêmes , il est à présumer que la tumeur a paru à la premiere attaque ; mais je n'y fis aucune attention , pensant que c'étoit des coliques d'indigestion , d'autant mieux qu'elle venoit presque toujours à la suite de quelque dérangement d'estomac , auxquels j'étois sujette depuis bien des années. Il m'arrivoit assez souvent d'aller le matin en dévoiement ; d'autres fois j'étois quatre, six , & même huit jours de suite , sans aller à la selle. La colique venoit & se dissipoit ordinairement dans la nuit , rarement dans la journée. Je remarquois ensuite que toutes

les fois qu'elle me prenoit, j'urinois très-peu, sans cependant avoir de rétention d'urine, & que lorsqu'elle me quittoit, j'urinois abondamment; de sorte que toutes les fois qu'il m'arrivoit de rendre une grande quantité d'urine, j'étois sûre que la colique & la tumeur se dissipoient, ou du moins diminuoient beaucoup. Dans la suite des tems, les accès se sont rapprochés, sont devenus plus longs, mais moins douloureux; les symptômes étoient cependant les mêmes, à cela près, que j'éprouvois moins de mal aise. J'étois plus sujette à cette incommodité l'été que l'hiver; & les deux derniers étés, elle m'a duré deux ou trois mois de suite. J'ai consulté plusieurs médecins; j'ai fait plusieurs remèdes. J'ai pris cinquante prises de sel de mars, des amers, différentes purgations; j'ai fait usage l'été dernier, pendant six mois de suite, d'une opiate composée de manne, de casse, & d'huile d'amandes douces; je prenois en même tems des pilules de savon de Starkey, de poudre de réglisse, & de sel de tartre régénéré, &c. Je n'ai jamais ressenti aucun soulagement de tous ces remèdes; & j'ai reconnu que la seule chose qui ait pu prévenir & dissiper la colique, étoit une diète rigoureuse, à laquelle je me suis assujettie d'autant plus aisément, que j'ai éprouvé qu'il n'y avoit que ce moyen de me pro-

curer quelque soulagement. J'ai été obligée insensiblement de réduire ma nourriture à deux ou trois onces d'alimens par jour, & quelquefois moins, ce qui m'a jettée dans une très-grande maigreur, quoique je fusse naturellement d'un tempérament gras; c'est aussi à cette diète excessive, que je crois devoir attribuer la suppression de mes règles, qui dure depuis un an.

Il y a environ un mois que je consultai un médecin de cette ville qui, en examinant cette tumeur, essaya de la presser vivement, elle se ramollit, j'eus besoin d'uriner; il la pressa encore, & elle se dissipa entièrement. Depuis ce tems, toutes les fois qu'elle commence à paroître, j'ai soin de la presser avant qu'elle ait acquis un certain volume, elle se dissipe très-facilement. Je n'en suis plus incommodée; je mange davantage, sans que cela me fasse mal. Ne seroit-il pas possible de déterminer où est le siège du mal, quelle en est la cause, ce qui retient les urines dans cette partie? & s'il n'y auroit pas quelques remèdes qui pussent empêcher cette tumeur de se former, & me guérir radicalement?

A Lyon, le 5 Avril 1763.

CONSULTATION sur la maladie décrite dans le Mémoire précédent; par M. Brun.

Avant de donner mon avis sur la nature

de la maladie de M^{lle} R *** , je vais faire précéder certains principes qui doivent servir à l'étayer.

Chaque maladie a ses signes propres & particuliers qui l'accompagnent constamment , & dont l'assemblage en forme le caractère essentiel ; c'est ce caractère , lorsqu'il est déduit bien méthodiquement , qui sert à discerner une maladie d'une autre.

Une maladie chronique n'est pas long-tems seule ; la lésion d'une fonction entraîne bientôt celle d'une autre ; aux symptômes de la première se joignent ceux de la seconde : la multitude de ces symptômes peut en imposer ; & si l'on n'a pas le soin de séparer les symptômes primitifs d'avec les secondaires , on pourroit fort bien , en rapportant le tout à une cause générale de plusieurs maladies , n'en faire qu'une. Cependant la guérison dépend entièrement de la première ; & le moyen de la reconnoître , lorsqu'on l'a confondue avec tant d'autres ? On doit pour lors la dépouiller de tous ces symptômes généraux , communs à d'autres maladies , & ne s'attacher qu'à quelques-uns si singuliers , qu'ils paroissent caractériser une maladie déjà connue.

C'est ainsi qu'en écartant du cas présent la colique , la diarrhée , la maigreur , la mélancolie , la suppression des règles , je ne vois qu'une tumeur susceptible de rétrocession ,

cession, qui, lorsqu'elle est rentrée, donne des envies d'uriner, & qui, lorsque les urines ont coulé, en perd tous les signes. Les autres symptômes sont des accidens particuliers; & une telle maladie peut-elle n'en pas avoir? Mais l'apparition & la rétrocession d'une tumeur sont le caractère essentiel de la hernie; & si on ajoute que la tumeur est proportionnée à la quantité des urines, on a le caractère générique d'une hernie de la vessie urinaire. Cette maladie, toute singulière qu'elle est, n'est pas nouvelle. On peut consulter MM. Arnaud, Verdier, Petit, Levret, Mery, Sennert, une thèse de M. Cusson. Je crois donc pouvoir décider que la maladie de Mlle est une hernie de vessie simple ventrale.

Cette maladie ne présente aucune sorte de danger; l'âge de Mlle; son état qui ne l'expose à aucun travail pénible, à aucun effort; sa constitution maigre, la simplicité de sa maladie, l'amélioration de son état sont autant de préjugés avantageux de sa guérison; mais nous ne devons pas taire les inconvéniens qu'entraîneroit nécessairement la moindre négligence; il y a à craindre qu'en ne pratiquant point les moyens curatifs que nous allons indiquer, la tumeur n'augmente beaucoup plus; que la vessie ne contracte des adhérences avec les parties voisines; que cette hernie, toute simple

qu'elle est , ne devienne composée , & ne se complique avec d'autres maladies relatives à celle là ; qu'il ne survienne un étrangement , une inflammation , dont les suites sont toujours funestes.

Nous ne devons avoir d'autres vues , que celles de nous opposer au progrès du mal , & de rendre aux attaches de ce viscere la force de résistance qu'elles ont perdue.

Nous remplirons ce double objet , en faisant sur cette partie une compression continue qui empêche ce viscere d'y trouver place , par l'usage d'un bandage semblable à celui dont on se sert dans les hernies ordinaires , ou par un caleçon , dont la ceinture sera un peu plus haute que de coutume , à laquelle on attachera une pelote qui réponde à l'endroit de la hernie. La nuit , on se servira d'un emplâtre fait avec les noix de cypres , le malicorium , la myrrhe , l'encens , la terre sigillée. Nous sommes obligés d'interdire à M^{lle} , pour quelque tems , la voiture , des promenades à pied , poussées trop loin , la danse , la course ; il faut qu'elle s'abstienne de l'usage des alimens huileux , graisseux , butyreux , &c.

Délibéré à Lyon , le 15 Mars 1763.

R É P O N S E à quelques objections.

MM. T. & P. après que je les eus éclair-

rés sur la nature de la maladie, sont convenus que son siège est dans les voies urinaires ; mais le premier pense que c'est une dilatation du bassinet du rein, & le second, que c'est celle de l'uretère. Ils m'ont fait l'un & l'autre des objections auxquelles je vais répondre, après avoir combattu leur sentiment.

La grosseur naturelle de l'uretère est celle d'une plume à écrire, & le bassinet du rein n'est pas plus gros que le pouce. Il faut donc, avant d'établir que la tumeur en question est formée par la dilatation extraordinaire de l'une ou de l'autre de ces parties, supposer quelque principe comme calcul, tumeur, obstruction, &c. à l'embouchure de l'uretère dans la vessie, ou à celle du bassinet dans l'uretère : or il ne s'en est présenté aucun signe, ni dans les excrétiens, ni dans les fonctions, ni dans les qualités ; nul sentiment de colique néphrétique, nulle douleur gravative dans la région lombaire ; nulle dysurie, &c. Il suffit de lire le détail de la maladie, il est très-exact ; l'on verra, par les symptômes dont elle étoit accompagnée, ceux dont elle ne l'étoit pas. Il y a bien des observations de ces dilatations ; elles ont été toutes mortelles. Elles ont eu des symptômes qui leur sont communs ; on ne les trouve point dans la maladie présente ; a-t-on vu des dilatations de ces par-

ties paroître , disparoître , reparoître & se dissiper encore , par je ne sçais combien de reprises ? Une simple pression de la tumeur répétée tous les jours , a guéri la malade ; cela est-il possible dans une dilatation de l'urètre ?

Selon la théorie des tumeurs , cette dilatation prétendue formeroit une phisconie , & non pas une tumeur qui surpassé le niveau de la peau , arrondie & bien circonscrite.

Selon la théorie du mouvement des fluides dans des tuyaux flexibles , un tuyau , qui est parvenu à une certaine dilatation , par l'abord d'un fluide qui en sort en moindre quantité qu'il n'y entre , doit conserver cette dernière dilatation. Ici , elle n'est point permanente ; elle disparoît à plusieurs reprises : donc elle n'existe point. Voilà l'expérience & la théorie contraires à ces deux sentimens. Je vais défendre le mien.

MM. T. & P. m'objectent ,

1^o Que la malade n'a pas le moindre souvenir d'aucun effort qui ait pu occasionner une rupture ;

2^o Qu'il est démontré , par le tact , que les muscles du bas-ventre sont dans la plus parfaite intégrité ;

3^o Qu'il paroît impossible de supposer une hernie de vessie , d'autant plus que , lorsque la tumeur a le plus de volume , il

est plus aisé de la repousser vers le rein, que la vessie ;

4° Qu'aucun des accidens qui précèdent les hernies de vessie, n'a eu lieu ;

5° Qu'on craindroit l'effet d'une pression permanente, & par conséquent celui d'un bandage, parce que cette pression agiroit nécessairement sur les parties intermédiaires, & y agiroit avec force, même avec plus de force que sur la tumeur, à raison de leur proximité ; il pourroit en résulter de grands inconvéniens.

Je réponds :

1° La malade ne se souvient pas qu'elle ait fait aucun effort ; mais se souvient-elle qu'elle n'en a point fait ? La tumeur n'a paru que par degrés ; le progrès n'a dû être que successif, & , par conséquent, trop peu sensible, pour mériter une certaine attention. Tous les herniaires ne le sont pas devenus par des efforts. D'ailleurs, selon la théorie des tumeurs, un effort n'est point nécessaire pour produire des hernies ; ici, la théorie & l'expérience sont pour moi : d'ailleurs, encore un effort est un principe de la hernie ; mais le principe d'une maladie ne doit point entrer dans son caractère, sa définition ou sa diagnose.

2° Il n'en est pas des hernies ventrales, comme des annulaires ; dans celles-là, la hernie étant réduite, les fibres musculaires

ne souffrent plus de diduction. Le mot *non-intégrité* est impropre ; les fibres ne sont point rompues, elles sont seulement écartées les unes des autres : d'ailleurs, la non-intégrité ne sçauroit être un signe essentiel de la hernie ; car dans la hernie avec étranglement, on ne peut point s'assurer de cette diduction, ni dans celle où il y a adhérence. Avec de pareils principes de nosologie, on ne découvroit jamais une maladie.

3^o Il est surprenant que, lorsque j'avance que la maladie présente est une hernie ou un déplacement de la vessie, on oppose à cette assertion, que la situation de la partie qui forme la tumeur, n'est pas naturelle à la vessie. Cette objection n'est pas belle ; d'ailleurs elle est inutile ; car elle est commune aux sentimens de MM. T. & P. Est-ce la situation du rein ? est-ce celle de l'uretère ?

4^o Le mot *accident* est équivoque. Il signifie ou les principes ou les symptômes de la maladie. Si c'est le premier, (Voyez *Rép.* n. 1^o, 2^o,) si l'on entend par les accidens les symptômes, ils sont si tranchans, qu'on ne peut s'y tromper. Le volume de la tumeur, proportionné à une moindre excrétion des urines, la réduction de la tumeur, l'envie d'uriner, après la réduction, nul signe de tumeur après la miction ; voilà le véritable caractère du cystocele ;

cette tumeur fût-elle placée au col, je serois toujours fondé à la dénommer ainsi. J'ai encore pour moi la règle de ressource : *A juvantibus & lædentibus.*

5^o Une pression dissipe la tumeur ; une pression permanente l'empêcheroit de se former. On a oublié, en faisant cette objection, qu'après la réduction & la miction, il n'y avoit plus de tumeur.

L'effet d'un bandage contentif n'est jamais à craindre.

La théorie de la pression sur les corps mous, nous apprend que s'il y a plusieurs couches, la plus grande force s'exerce sur la première couche, & la plus petite sur la dernière : donc la pression d'un bandage ne doit pas agir avec plus de force sur les parties intermédiaires, que sur la tumeur ; les inconvéniens d'une pression sur cette partie sont bien petits : elle porte sur des parties molles qui offrent bien peu de résistance ; ainsi les herniaires ne sont incommodés de leur bandage, que les premiers jours, & ne le sont pas plus que nous le sommes d'une culotte que nous portons pour la première fois.

Je conclus 1^o, que la maladie en question, est une hernie ; 2^o qu'elle l'est d'une des voies urinaires ; 3^o que la théorie, l'expérience, sont contre mes antagonistes ; 4^o que tout favorise le sentiment d'une her-

440 OBS. SUR UN CYSTOCELE SIMPL.
nie de vessie ; 5^o que pour expliquer ce déplacement , (ce seroit peut-être mieux de ne pas l'expliquer ,) il n'y a qu'à supposer un vice de conformation , une obliquité de vessie , & supposer encore qu'elle est plus haute que de coutume , comme chez les nouveaux-nés. Ici on conserve bien des anciens préjugés. Les accoucheuses coupent encore le cordon ombilical bien plus court aux filles qu'aux garçons ; de-là , la vessie peut conserver chez elles bien plus long-tems sa hauteur. On peut encore consulter Morgag. Tom. I, *Adv. anat.* 3 , *anatomad.* 37.

OBSERVATION

*Sur une Excoriation dégénérée en fistule ;
par M. JOURDAIN , Dentiste reçu
à Paris.*

Dans le courant d'Avril dernier , une personne s'adressa à moi pour examiner sa bouche. Il y avoit au ligament membraneux de la langue une tache rougeâtre , avec des bords assez durs. J'en demandai la cause au malade : il me dit qu'il s'étoit excorié cette partie , & que comme cela avoit formé un petit ulcère , il l'avoit touché , avec le vitriol de Venus , à plusieurs reprises ,

qu'au bout de quelques jours de cicatrice, il étoit survenu une petite excroissance qu'il avoit encore détruite par le même moyen, mais que la tache, la dureté & le gonflement avoient toujours subsisté. Sur cet exposé, je l'assurai qu'il n'étoit point guéri, & je lui ordonnai les gargarismes convenables en pareils cas : leur effet fut de faire reparoître l'excroissance ci-dessus : le malade vint me trouver : j'emportai l'excroissance rase la plaie, & je cicatrifai, suivant l'art. Au bout de huit jours, l'excroissance reparut ; dans cette circonstance, je l'emportai encore, & je plongeai dans l'épaisseur des muscles : je n'eus pas besoin d'aller bien avant pour sentir un vuide ; je portai alors mon stylet, qui pénétra jusqu'au larynx : mon but fut donc a'ôrs d'attaquer le fond. Dans ce dessein, je fis une petite tente de charpie, & j'en trempai le bout, qui devoit toucher le fond de la fistule, dans le beurre d'antimoine : je la portai dans la fistule, & je mis à la partie externe de la fistule un petit morceau de trochisque de minium ; le tout recouvert d'une tente sèche. Au bout des vingt-quatre-heures, j'ôtai le tout, & je pansai la fistule avec une tente chargée de styrax, pendant près de quinze jours, au bout desquels la cicatrice a été parfaite, sans qu'il soit resté de dureté ni de gonflement.

OBSERVATION.

*Sur une Tumeur carcinomateuse dans l'utérus, enlevée par l'opération; par M. DAU-
NON, maître en chirurgie à Boulogne-
sur-mer.*

La singularité de la maladie dont je vais donner la description, la cause qui l'a produite, les circonstances qui l'ont accompagnée, & l'opération par laquelle elle a été guérie, paroissent mériter quelque attention.

La dame, qui fait le sujet de cette observation, est d'un tempérament maigre, vif & sanguin, âgée de trente-deux ans : elle a été mere de deux enfans, sans avoir éprouvé, dans ses grossesses ni dans ses couches, aucun accident. Dans l'année 1755, elle eut une perte en rouge, pendant dix à douze jours, suivie d'un écoulement en blanc d'une humeur fétide & mordicante : une fièvre lente, irrégulière, la prit ; elle éprouva des tiraillemens & foiblesses d'estomac. Depuis ce tems, le flux menstruel n'a suivi aucun période réglé : il paroissoit quelquefois tous les quinze jours, ensuite ne revenoit qu'après un intervalle de deux mois ; mais l'écoulement purulent subsistoit toujours, avec des douleurs vives à la région

hypogastrique, & souvent des rétentions d'urine ; enfin, dans l'année 1759, cette dame s'aperçut, au moindre effort qu'elle faisoit en vomissant ou en allant à la selle, d'une tumeur en forme de bourrelet gros comme un œuf de poule, qui descendoit dans le vagin ; elle consulta pour lors des gens de l'art, mais sans aucun succès, & resta, dans le même état ; jusqu'à l'année 1763, qu'elle fut conseillée de venir à Boulogne. Elle me fit appeller le 2 Juillet de la même année ; elle avoit une fièvre aiguë, le visage rouge, enflammé, une soif ardente, une sueur copieuse, les urines retenues, le ventre météorisé : elle sentoît une pesanteur au vagin, causée par la tumeur qui étoit descendue jusqu'au bord des grandes lèvres. Il en couloit une matière abondante & fétide : les lavemens, les cataplasmes émolliens sur le ventre, les lotions faites avec l'eau d'orge & du vin miellé, le petit lait & le bouillon de poulet pour boisson, calmèrent la fièvre & firent disparaître la tumeur ; mais l'écoulement purulent continua, malgré les injections vulnéraires détersives, qui furent ici employées. Ce changement en mieux ne fut pas long. Le 29 Septembre, mêmes accidens qui cessèrent dix jours après. Le 2 de Novembre, la fièvre la reprit, & les règles parurent en même tems. La tumeur parut encore cette

fois : la fièvre dura quatre jours , & la tumeur disparut peu-à-peu ; enfin le premier Avril de l'année 1764 , la fièvre la reprit de nouveau ; elle fut précédée d'un grand froid , qui continua pendant deux heures : le ventre devint paresseux : elle eut de fortes atteintes de douleur à la région hypogastrique : elles augmentèrent de plus en plus , & furent bientôt suivies d'une pulsation douloureuse , précipitée , avec une pesanteur considérable à la matrice. Le quatrième jour , elle sentit la tumeur d'un volume considérable , se présenter à l'orifice externe , & s'engager dans le vagin. Le sixième jour , elle parut au bord des grandes lèvres , chargée d'une couleur livide , & d'une odeur fétide. On fit des lotions avec une infusion d'écorce du Pérou , aiguisée d'eau-de-vie camphrée. La décoction de quinquina & de serpenteaire de Virginie fut donnée en boisson , de trois heures en trois heures ; on y ajoûtoit de l'eau thériacale : tous ces secours n'empêcherent pas que le pouls de la malade ne devînt petit & chancelant , & qu'il ne survînt des foiblesses ; enfin on voyoit éclore tous les jours de nouveaux accidens : la tumeur augmentoit ; il en sortoit une sanie purulente , qui ressembloit à une espece de lie & exhaloit l'odeur la plus insupportable ; tout cela permit qu'on l'examinât avec

plus d'attention. Je découvris que c'étoit un véritable carcinome ; & je ne balançai pas de proposer à la malade d'en faire l'amputation comme le seul & unique moyen d'obtenir sa guérison , elle se rendit à mon sentiment ; mais la singularité de cette maladie & l'idée d'un événement extraordinaire & si rare l'engagerent à consulter M. Souquet , médecin royal. Il fut appelé le 11 Avril. Après avoir examiné cette tumeur & senti sa fétidité , il fut du même avis que moi pour l'opération. Je disposai sur le champ mon appareil , & je plaçai la malade sur le bord de son lit , en faisant soutenir la tumeur par un aide. * Alors je pris une aiguille droite , armée d'une bonne ligature , que je plongeai à un demi-pouce au-dessus de l'endroit où je devois faire l'opération. De cette ligature je fis quatre extrémités qui servirent à ferrer fortement les parties latérales , & j'emportai la tumeur. La matrice débarrassée de ce fardeau , reprit son état naturel , se retira quatre pouces plus haut , ainsi qu'on en peut juger par le fil de la ligature. Il faut observer que , trois heures avant l'opération , il sortit de la vulve deux livres d'une liqueur mucilagineuse , médiocrement épaisse , d'une mauvaise qualité , & très-fétide. Je ne fis d'autre pansement que des injections avec la décoction de

446 OBS. SUR UNE TUM. CARCIN.

quinquina, animée de sel ammoniac, & j'appliquai des compresses qui en étoient imbibées. Tous les accidens cessèrent : une supuration louable s'établit les jours suivans. Le 10 de Mai, ses règles parurent, pendant trois jours, sans aucune révolution. Le 19, la ligature tomba, suivie du restant de la tumeur : on fit usage d'une décoction déterfivè, à laquelle on ajoûta deux onces d'eau de chaux, pour faire des injections ; enfin cette dame n'a, pour le présent, ni douleur ni écoulement, & jouit d'une santé parfaite ; elle commence à se réparer de son exténuation.

La tumeur pesoit trois livres & demie : on n'observa ni cavité ni érosion ; on y voyoit seulement quelques hydatides : elle étoit variqueuse, sphacélée dans une partie de sa substance, & répandoit une odeur de la plus grande infection.

Tulpius, au troisieme Livre de ses Observations médicales, rapporte un cas assez semblable : cette opération fut employée pour la guérison ; mais le succès ne fut pas aussi complet.



OBSERVATION

*Sur une Rétention d'urine , compliquée
d'une maladie rare de la matrice ; par
M. MARTIN , principal chirurgien de
l'hôpital S. André de Bordeaux.*

Une femme , âgée de vingt-huit ans , fut attaquée, pour la première fois , le 22 Avril , d'une rétention d'urine. M. L... maître en chirurgie , lui fit user de quelques remèdes intérieurs , se réservant , s'ils étoient sans succès , d'en venir au cathétérisme. Le quatrième jour de la maladie , elle n'avoit pas encore uriné ; les douleurs étoient très - vives. Ce chirurgien se détermina alors à l'opération qu'il avoit d'abord projetée ; mais un relâchement des deux premières membranes du vagin , qu'il prit , faute d'examen , pour une descente de matrice , l'empêcha de tenter son opération ; ce qui fit qu'il conseilla de l'envoyer dans notre hôpital , pour y prendre les bains , comme un remède assuré dans sa maladie. A son arrivée , cette pauvre malade m'assura qu'elle n'avoit besoin d'autre secours que d'uriner. Son mal , disoit-elle , étoit tout dans la poche qui garde l'urine ; & comme elle se trouvoit pleine , il falloit la

lui vuider, sans quoi, sa vie étoit finie. En effet, son ventre paroissoit considérablement tendu, depuis la partie inférieure de la région ombilicale, jusqu'au bas de l'hypogastre. A cette première inspection, je la crus au moins enceinte de six mois : cependant elle m'assura n'être dans aucun tems de grossesse. La nécessité de la sonder me parut donc urgente ; aussi me déterminai-je à le faire sur le champ ; mais que ma surprise fut grande de ne pouvoir pas me servir de l'algalî ordinaire ! Malgré les précautions que je pris d'introduire mon doigt dans le vagin, pour en relever le bout, & de le porter ensuite perpendiculairement dans le méat urinaire, pensant que l'obstacle, quoique difficile à comprendre, pouvoit venir des membranes relâchées de cette gaine. Alors je me servis d'un algalî d'homme ; je le portois dans l'urethre de la même façon que pour le tour de maître : je ne fus pas plus heureux ; & je craignois, dans ce moment, de ne pas réussir. Cependant je m'avisai de tourner la concavité de l'algalî vers le ventre : il entra facilement, par ce moyen, dans la vessie. Je tirai une quantité d'urine : la malade fut soulagée, & prit du repos : son ventre s'affaissa un peu ; &, le premier Mai, elle n'eut plus besoin de moi.

L'élévation extraordinaire que j'observai
d'abord

d'abord de l'abdomen, en l'examinant, & la difficulté que je rencontraï à la sonder, me porterent à examiner de près ces effets singuliers. J'avançai mon doigt dans le vagin, & je reconnus que l'orifice de la matrice étoit assez dilaté pour introduire le doigt même, si je l'avois eu assez long. Au-dessous de l'ombilic, on appercevoit un corps qui s'étendoit vers l'hypogastre, & qu'on reconnoissoit dur par le tact. En le pressant légèrement, le mouvement se communiquoit sensiblement au doigt introduit entre les lèvres de l'orifice. L'assurance que cette femme me donna de n'être pas enceinte, & de n'avoir pas porté d'enfans depuis dix ans, m'enhardit pour découvrir si réellement ce corps, que j'observois à la partie inférieure de la région ombilicale, étoit la matrice, & à sçavoir, si c'étoit elle, ce qu'il y auroit de contenu. Pour cet effet, j'introduisis mon doigt indicateur de la main gauche, aussi avant qu'il me fut possible, vers son orifice; je fis glisser dessus, comme sur un conducteur, un algali de femme, & je réussis très-bien à entrer dans sa cavité sans résistance. Ce fut alors que je reconnus distinctement, que ce viscere se portoit jusqu'à l'ombilic. Une sonde brisée, que j'y portai ensuite, se faisoit aisément sentir dans son fond. En pressant légèrement cet organe d'un côté, il se portoit facilement de

l'autre, aidé du mouvement de la sonde. La douleur n'étoit presque point sensible dans ces différens atouchemens, & la sonde parcouroit, sans obstacle, tout l'intérieur.

Quelle est la maladie de cette matrice ? Dira-t-on qu'il y a un fœtus ? Mais si cela étoit, aurois-je pu entrer dans sa cavité, sans léser les membranes qui l'enveloppent, &, par conséquent, produire une effusion d'eau, & peut-être des accidens qui ne sont pas arrivés ? Peut-on y soupçonner quelque polype enfermé, ou un squirrhe ? Mais la facilité de porter la sonde également des deux côtés, en traversant le centre, ne s'oppose-t-elle point à cette façon de penser ? Croira-t-on que, lors de sa couche, le placenta a resté dans ce viscere ; qu'il y est devenu dur & calleux, & qu'il entretient la matrice ainsi distendue ? Mais la malade m'a assuré avoir été très-bien délivrée, & en fort peu de tems. Pourra-t-on soupçonner une hydropisie ou une tympanite de ce viscere ? Mais si cela étoit, l'eau ou les vents ne seroient-ils point sortis par l'algali ? Il y a neuf ans, qu'en voulant m'exercer à faire la ponction, à Paris, en perçant une femme qui étoit morte subitement, il sortit, par la cannulle du trois-quarts, une quantité d'air qui produisit de suite l'affaissement du ventre, sans avoir pourtant blessé les intestins. Je donnerai un jour toutes les remarques

que j'ai faites à l'ouverture de ce cadavre. Mais si l'hydropisie avoit été enkistée, n'auroit-elle point produit le même effet, par rapport aux différens mouvemens de l'instrument, qu'un polype ou un squirrhe ? Enfin, pour l'explication de ce cas singulier, ne pourroit-on pas avancer que cet organe, après l'accouchement, ayant manqué de force pour se contracter, les vaisseaux de ses parois n'ayant pu vider la quantité de liqueur qu'ils contiennent dans cet état, ces fucs se sont épaissis, les vaisseaux ont perdu leur ton ; & la matrice, par cette cause, ne pouvant recouvrir son action, malgré la force des fibres charnues qui entrent dans sa structure, a été entretenue dans la même proportion, par rapport à ses parois, que si elle contenoit un fœtus de six mois, qui est l'état où elle se trouve aujourd'hui, quoique la malade soit bien guérie de sa rétention ? Cette façon de penser me paroît d'autant plus vraisemblable, que la malade m'a assuré avoir perdu très-peu dans sa couche ; & pendant plus de six mois après, sans être enceinte, elle souffroit beaucoup de son ventre, précisément dans le même endroit où aujourd'hui il n'y a presque point de douleur, quoique le volume ne soit pas diminué. Dans le mois de Février dernier, nous avons une femme dans notre hôpital, qui étoit à-peu-près dans le même

état, par la même cause, c'est-à-dire, par un défaut de perte après l'accouchement. Les apéritifs, avec les remèdes sagement administrés, l'ont mise parfaitement hors d'affaire. Je ne répondrai pas des mêmes succès dans celle qui fait le sujet de mon observation, par rapport à l'ancienneté de l'obstruction. Je sçais le lieu où cette personne réside ordinairement; je l'ai priée de de me faire avertir, s'il s'y passe quelque chose de nouveau; elle me l'a promis. Je promets aux maîtres de l'art, que si je découvre quelque autre circonstance, j'aurai l'honneur de la leur marquer par la voie de cet utile Journal.

Il ne me paroît point que le relâchement du vagin ait été la cause de cette rétention d'urine. Il n'avoit pas plus de volume qu'un petit œuf; & si cela avoit été, j'aurois, je crois, plutôt dû introduire l'algali d'homme, en le portant d'abord, comme j'avois fait, la convexité en haut, que lorsqu'elle se trouvoit en bas. Je ne crois pas non plus, que l'affection de la matrice y ait donné lieu: si cela étoit, la malade auroit d'autres fois été sujette à cette maladie; & elle subsisteroit encore, puisque la cause existe. Cette rétention a pu dépendre d'une infinité de choses que tout le monde connoît. Ainsi l'utilité de cette observation se rapportera plutôt à une ma-

SUR UNE RETENTION D'URINE. 453
ladie affez rare de la matrice, & peut-être
même à une maniere de cathétérifer dans ce
cas, qu'à des remarques sur la cause des
ischuries vésicales.

OBSERVATIONS

*Sur les Maladies épidémiques qui ont régné
à Paris ; depuis 1707 , jusqu'en 1747 ;
par un ancien Médecin de la faculté de
Paris.*

ANNÉE 1738.

HIVER. Dans le mois de Janvier , régne-
rent des fièvres catarrhales, qui ne cédoient
qu'aux saignées répétées coup sur coup à
une boisson légèrement incisive & prise
abondamment , à des potions huileuses
dans lesquelles on ajoûtoit souvent le ker-
mès. Quelquefois les forces du malade
diminuoient au point, que, pour en prévenir
les suites, on étoit obligé de lui faire pren-
dre, par cuillerées, de deux en deux heures,
une potion cordiale, dans laquelle on ajoû-
toit quelques grains de tartre stibié. La toux
étoit si violente, qu'elle occasionna des
hernies à plusieurs personnes. On appelloit
cette maladie *Follette*, peut-être parce qu'il
y eut plusieurs malades qui, dans la vio-

lence de la fièvre, eurent un peu de délire. Cette toux, accompagnée d'accidens plus ou moins graves, faisoit des ravages par toute la France, & chez l'étranger, & subsistoit souvent encore long-tems après la fièvre passée.

Le froid & les vents, qui varioient à chaque instant, doivent être regardés vraisemblablement comme la cause principale de cette épidémie. Peut être aussi y avoit-il en l'air quelques miasmes de mauvaise nature ; car on me rapporta que dans ce mois on avoit vu tomber morts tout-à-coup, dans le jardin de la Communauté de l'Enfant Jesus, près Saint-Sulpice, dix moineaux ; & on me dit avoir observé la même chose dans les environs de Vincennes, où plusieurs perdrix avoient péri de même. Cette observation auroit mérité d'être suivie, & examinée avec la plus scrupuleuse exactitude, par des gens intelligens.

Dans le même tems, on observa des catarrhes suffocans, & des apoplexies, contre lesquelles la Médecine étoit absolument sans aucune ressource ; quelques remèdes qu'on employât, & quelque célérité qu'on apportât dans leur administration, les malades périssoient en peu de tems.

Les fièvres malignes, sans être heureusement très-fréquentes, étoient plus opiniâ-

tres & plus longues qu'à l'ordinaire ; il falloit sur-tout beaucoup insister sur les évacuations.

J'ai vu dans cette saison plusieurs personnes attaquées de graviers éprouver de bons effets d'une infusion de l'herbe nommée *herniaria*, en françois, *turquette*, mêlée avec l'eau de graine de lin. Quelques-uns ayant voulu ne faire usage que de l'infusion de la *turquette*, & en prendre beaucoup dans la journée, ressentirent une chaleur importune dans tout le corps, & quelques difficultés d'uriner.

PRINTEMPS. Le mois d'Avril commença par une température douce, telle qu'on l'observe dans le printems ; aussi vit-on diminuer sensiblement toutes les affections catarrhales qui avoient régné dans la saison précédente ; mais ce tems dura peu, la pluie revint, le vent reparut plus ou moins, mais toujours froid, & persévéra jusqu'au 12 de Mai. Malgré ce mauvais tems, on ne remarqua rien d'extraordinaire dans les maladies, qui même ne furent pas très-fréquentes. Le 30 du même mois de Mai, il y eut un tonnerre, des éclairs violens ; le tems paroissoit tout en feu : à cet orage succéda tout-à-coup un tems froid ; ce changement subit rappella les maladies de poitrine, qui avoient paru suspendues, ou qui, du moins, étoient considérablement

diminuées ; on vit aussi régner des fièvres ardentes & putrides, dont les suites cependant n'étoient pas à craindre, lorsqu'elles étoient conduites par un médecin sage, mais qu'un mauvais traitement rendoit souvent très-funestes.

Dans le même tems, il y avoit à *Luzarche* & à *Royaumont*, une fièvre putride, inflammatoire, appelée *Suette*, dont nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de parler. M. *Bailly*, docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, y fut envoyé par le gouvernement ; & par des saignées répétées, par des tisanes acidules, & des purgatifs sagement administrés, il guérit tous ceux qu'un usage imprudent des cordiaux n'auroit pas manqué de faire périr, comme on l'avoit malheureusement éprouvé avant son arrivée.

ÉTÉ. La chaleur vint tout-à-coup les 20, 21 & 22 Juin ; mais dès le 23, la pluie recommença, & le vent redevint froid ; ce qui dura jusqu'au 6 Juillet, que la chaleur reparut enfin, & continua tout le mois d'Août : elle fut même excessive le 5 de ce mois ; mais vers la fin, le vent froid se fit ressentir par intervalles, & fut accompagné de pluies.

Ces extrêmes de chaud & de froid furent fort nuisibles, sur-tout aux sântés délicates ;

les fruits mûrirent imparfaitement ; aussi vit-on beaucoup de fièvres malignes , inflammatoires , dont l'événement étoit souvent malheureux ; la plus grande partie des malades rendoit des vers , principalement parmi les pauvres , & les enfans ; chez ces derniers sur-tout , la petite vérole étoit fréquente.

Ce qui régnoit le plus , & qui affectoit des personnes de tout âge & de tout sexe , étoit une fièvre continue , avec des redoublemens réguliers ; elle dégénéroit bientôt en fièvre maligne , & faisoit promptement périr le malade , si on ne se pressoit de le faire saigner du bras ou du pied , & quelquefois de la jugulaire ; à cela on joignoit une diète très-exacte , des bouillons légers altérans , toutes les trois heures , & dans l'intervalle , une prise d'apozèmes purgatifs , avec le quinquina ; par ce moyen , on provoquoit des évacuations abondantes & toujours utiles. Par-là ; on arrêtoit les progrès du mal ; car pour peu qu'on différât d'user du quinquina , les malades , dans le tems des redoublemens , tomboient dans des affections soporeuses , ou avoient des attaques de phrénésie , dans lesquelles ils périssoient souvent.

Je n'ai vu , dans aucune des constitutions épidémiques , dont j'ai déjà fait mention ,

autant de succès de l'usage du quinquina, uni aux purgatifs, que dans celle-ci. Les purgatifs, dont je me servoais par préférence, & qui me réussissoient plus constamment, étoient le séné, la rhubarbe, & les sels de Glauber, & végétal; dans les tisanes j'employois utilement le nître, à la dose de demi-gros par pinte.

Par ce traitement suivi exactement, je vis périr peu de malades; les évacuations étoient prodigieuses, & souvent accompagnées de beaucoup de vers, suite de la mauvaise qualité des fruits.

AUTOMNE. Le commencement de cette saison fut tempéré, & continua ainsi jusqu'au mois de Novembre, que le froid commença, & augmenta par degrés au point qu'il y eut de la glace vers la fin de ce mois. Le tems s'adoucit en Décembre, & il y eut beaucoup de brouillards.

Les fièvres, dont nous avons parlé dans l'été précédent, continuerent, sur-tout dans les environs de Paris; elles exigèrent le même traitement que nous avons indiqué.

On vit beaucoup de dyssenteries, qui n'avoient cependant rien de particulier dans le traitement, & les symptomes.

Il n'y avoit pas beaucoup de petites véroles; & en général, elles étoient peu fâcheuses.

Plusieurs personnes furent attaquées de douleurs de rhumatismes.

On observa aussi des apoplexies , la plupart suivies de la mort.

ANNÉE 1739.

HIVER. La température de l'air fut , on ne peut pas plus inégale pendant cette saison ; le froid , le vent , la chaleur se succédoient assez promptement. Le froid se fit sentir quinze jours , pendant lesquels il y eut de la pluie & de la neige. Le 15 Janvier , il fit un vent très-violent ; le tems s'échauffa tout-à-coup ; il y eut du tonnerre , des éclairs , & de la pluie , comme en été. Cet ouragan dura quatre heures , avec tant d'impétuosité , qu'il causa du dommage dans plusieurs endroits. Le tonnerre cessa ; mais le vent continua , quoiqu'avec un peu moins de force , pendant plus de douze heures.

Les maladies qui faisoient le plus de ravages , étoient les petites véroles , dont plusieurs périrent également chez les grands & chez les pauvres ; ce qui est contraire à l'observation dont nous avons déjà parlé plusieurs fois , qui nous avoit démontré jusqu'à présent , que cette maladie étoit plus funeste chez les gens riches.

On vit beaucoup d'affections soporeuses , des fièvres continues , avec quelques symptômes analogues à ceux des fièvres mali-

gues, tels que foubrefaults dans les tendons, pesanteurs de tête : il y avoit toujours des dyffenteries, & beaucoup de personnes éprouvoient des douleurs de rhumatisme ; mais les maladies les plus communes étoient des affections de poitrine, des toux opiniâtres, vives, accompagnées de fièvre plus ou moins forte, & dont la fréquence & la langueur affectoit dangereusement les poitrines délicates.

Ce qui réussissoit le mieux dans le traitement de ces toux, étoit de faire saigner, dès le commencement, plus ou moins, à raison des forces & de l'intensité de la fièvre, d'employer une boisson délayante & un peu incisive, de faire prendre des potions huileuses, avec le kermès ou le tartre stibié, à petite dose ; par ce traitement, on divisoit les humeurs tenaces & visqueuses, principe du mal : après l'usage de ces remèdes, continué quelque tems, on employoit, avec succès, de doux purgatifs, qu'il falloit répéter plusieurs fois ; ceux dont la maladie avoit été négligée dans son commencement, ou dont la poitrine étoit naturellement délicate, & susceptible, eurent besoin, dans leur convalescence, d'user de lait coupé, ou de bouillons avec les limaçons.

PRINTEM. Le commencement du mois de Mars fut doux ; cette température agréable dura jusqu'à la moitié du mois ; alors

le froid redevint d'abord assez vif : il y eut de la gelée , du vent , de la neige , de la pluie ; ce mauvais tems , quoique moins froid par intervalle , persévéra cependant jusqu'au 24 Mai , qu'enfin le tems fut tel qu'il doit l'être dans cette saison.

Il y eut beaucoup de fièvres malignes , & de péripneumonies très-graves , qui attaquoient indifféremment les gens de tout âge ; & les malades périssoient vers le cinquieme jour de l'invasion de la maladie.

Il régnoit beaucoup de petites véroles , plus fâcheuses , dans cette saison , chez les gens riches que chez les pauvres ; observation constante , excepté dans la précédente saison. Souvent la tête étoit prise avant & pendant l'éruption ; la fièvre étoit vive , la peau sèche & brûlante ; dans ce cas , il falloit saigner , même pendant le tems de l'éruption , qui s'en faisoit plus aisément ; la tiffane étoit ordinairement faite avec la racine de scorfonere & la fleur de coquelicot ; quelquefois les boutons s'affaïssoient ; alors une potion cordiale acidule , aiguisée de quelques grains , ou une eau de casse , dans une pinte de laquelle on faisoit fondre trois grains de tartre stibié , faisoit gonfler les boutons ; les malades rendoient beaucoup par haut & par bas , & les boutons n'en grossissoient que mieux : pendant tout ce tems , on les faisoit boire beaucoup ; on

les tenoit à une diète très-exacte , des bouillons , toutes les trois heures ; par ce traitement varié suivant les circonstances , mais toujours dans ces vues , la plus grande partie de mes malades guérirent ; il falloit beaucoup les purger dans la convalescence , & ne point leur permettre trop d'alimens.

J'en ai vu cependant quelques-uns périr tout-à-coup , dans le tems où ils sembloient hors d'affaire , par une métastase subite de l'humeur , sur quelque partie essentielle à la vie , qu'on auroit pu sauver peut-être par l'application des vésicatoires.

Quelques-uns périrent aussi , mais en très-petit nombre , par un ptyalisme trop abondant , dont ils furent suffoqués.

Dans le mois d'Avril , il y eut , au grand Châtelet , parmi les prisonniers , une fièvre putride assez meurtrière ; peut-être étoit-elle dûe au mauvais air de la prison , & à la mauvaise nourriture : à Bicêtre , la même fièvre régnoit , mais moins fâcheuse.

ÉTÉ. Le tems fut chaud depuis le 24 Mai , & la chaleur fut extrême le 5 Juin ; il vint un orage & de la pluie qui rafraîchirent l'air au point qu'il fit froid , sans glace cependant , jusqu'au 16 Juin , que revint la chaleur. Il y eut des affections de poitrine , des fièvres intermittentes , qui dégénéroient souvent en fièvres malignes , & dont les redoublemens étoient accom-

pagnés de symptomes très-graves , tels que délire, mouvemens convulsifs , &c. On vit beaucoup de dévoiemens ; les petites véroles continuoient , semblables à celles du printemps précédent.

Le 7 Juillet, il y eut un orage très-violent , avec tonnerre, éclairs, pluie , & grêle grosse comme des noix , qui brisa tout dans les villes , & fit beaucoup de dégâts dans les environs de Paris , sur-tout à *Montreuil*. Les dévoiemens continuoient avec opiniâtreté ; les matieres, que rendoient les malades , étoient crues , & ne changeoient de nature , qu'après un usage long-tems continué d'alimens farineux , d'ipécacuanha donné comme altérant , & de purgatifs souvent répétés. Le quinquina réussit toujours très-bien dans les fièvres intermittentes malignes , dont il a été parlé ; on le joignoit à des purgatifs , & on le faisoit prendre , dès le troisieme accès , après avoir cependant fait précéder des saignées plus ou moins abondantes & fréquentes , à raison de la nature du sang , de la dureté plus ou moins grande du poulx , & de la violence de la fièvre. Ce traitement méthodique sauva la vie à la plus grande partie des malades , qui péroissoient , lorsqu'on administroit trop tard le quinquina , dans la crainte d'augmenter la fièvre. On vit aussi de mauvais effets de l'usage des émulsions , que quelques méde-

cins voulurent employer, pour calmer vraisemblablement l'ardeur de la fièvre ; les plantes altérantes, telles que la bourache & la buglosse, remplissoient la même indication avec succès, & sans aucun inconvénient.

Le 22 Juillet, il y eut un orage moins fâcheux que celui du 7 ; mais il fut suivi de froid, qui dura jusqu'au 2 du mois d'Août, que reparut la chaleur ; elle fut très-vive, depuis le 24 de ce mois, jusqu'au 6 Septembre, que le tems redevint froid.

Ces alternatives subites de froid & de chaud firent continuer les dévoiements & les fièvres dont nous avons parlé ; mais la maladie la plus universellement répandue, c'étoit la petite vérole qui régnoit également à Paris & dans les environs, ainsi qu'à Rouen, dans la Picardie & dans la plupart des villes du royaume. Elles étoient plus fâcheuses que dans la saison précédente, & exigeoient un traitement semblable à celui que nous avons indiqué.

Dans la Picardie, elle duroit depuis trois mois ; & on en voyoit peu périr, excepté ceux auxquels se joignoit une éruption de pourpre. J'eus pour lors plusieurs malades qui en furent attaqués, chez lesquels cette maladie fut une espèce de crise salutaire : ils languissoient, depuis douze ou quinze jours, d'une fièvre continue, avec des redoublemens

doublemens irréguliers, & quelquefois très-violens : aucuns des remèdes employés ne produisoient de soulagement : la petite vérole paroissoit ; tous les accidens s'évanouissoient ; elle parcouroit ses temps régulièrement, & les malades se rétablissoient parfaitement.

On vit aussi périr plusieurs personnes d'apoplexie, sans qu'ils éprouvassent aucun soulagement des remèdes les mieux indiqués & le plus promptement faits.

Dans le même tems, les enfans, sur-tout chez les pauvres, furent pris de fièvres vermineuses, dont il en périt quelques-uns ; & d'autres furent fort mal. L'inégalité de la saison, qui avoit empêché les fruits de mûrir, en fut la cause, principalement chez le petit peuple que la misère empêche d'acheter de bons fruits.

AUTOMNE. La fin du mois de Septembre, & presque en entier celui d'Octobre, furent aussi fâcheux pour les petites véroles ; elles ne devinrent moins fréquentes & moins dangereuses, que vers la fin de ce mois ; elles durèrent cependant jusqu'à la fin de l'année, mais, en général, bien moins funestes.

On vit aussi les mêmes fièvres continues ; mais elles cédoient au traitement que nous avons indiqué précédemment, & n'avoient aucune mauvaise suite ; lorsqu'elles étoient bien conduites. Il falloit seulement insister

davantage encore sur l'usage du quinquina ; même après la fièvre passée , pour prévenir les récidives plus fréquentes que dans les saisons précédentes.

La température de l'air fut fort irrégulière ; il y eut en Octobre & en Novembre un froid assez vif pour faire charrier des glaçons à la Seine , pendant trois jours ; & , à la suite de ce froid , il survint en Décembre un tems très - doux , tel que dans le printems. Ces extrêmes sont funestes à tout le monde , & sur - tout aux personnes délicates.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1764.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 3 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12	20	14 $\frac{3}{4}$	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
2	12 $\frac{1}{2}$	21	16	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
3	13	23 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28	28
4	15 $\frac{1}{2}$	18	14	28	28	28 2
5	10 $\frac{1}{2}$	16	10	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 5
6	8	18	14	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
7	13	20	14 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$
8	12	18 $\frac{1}{2}$	12	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
9	9 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
10	11 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	13	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
11	11	19	13	28 2 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
12	11	24	18 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
13	15 $\frac{1}{4}$	20	16 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
14	12 $\frac{1}{2}$	15	10 $\frac{1}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	28
15	8	17	11 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
16	9	19	9	28	28	27 11 $\frac{1}{4}$
17	7	14	7 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11
18	5 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
19	6 $\frac{1}{4}$	14	7	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
20	5 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28	28	28
21	7 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
22	8 $\frac{1}{4}$	15	12 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10
23	9 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
24	4 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
25	4 $\frac{1}{2}$	16	6 $\frac{1}{4}$	28	28	28
26	4 $\frac{1}{4}$	18	8 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
27	6	17	10 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
28	7	10	4 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3
29	3	9	2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
30	1 $\frac{1}{2}$	11	7	28 3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 13 h.</i>
1	N-N-E. b.	N N-E.beau. ferein.	Serein.
2	N-N-E. fer.	N N-E. fer.	Serein.
3	S-S-O. beau.	S-S-O. b. c. écl. tonn. pl.	Pluie.
4	O-N-O. pl. cont. nuag.	N-N-O. nua. couvert.	Couvert.
5	N. ferein. b.	N. beau.	Serein.
6	N. fer. beau.	N-O. b. c.	Couvert.
7	N. couv. b.	N. b. couv.	Beau.
8	N. beau.	N-E. beau.	Serein.
9	E. beau.	O. beau.	Beau.
10	N-O. n. c. b.	N. b. vent.	Serein.
11	N. fer. beau.	N. beau.	Beau.
12	E. fer. beau.	S-S-O. nuag. pet. pluie.	Pluie.
13	S-O. cou. pluie cont.	S-O. nuag.	Nuages.
14	S-S-O. beau. nuag. gr. pl.	S-S-O. vent. pl. beau.	Beau.
15	O. beau.	S-O. beau.	Beau.
16	S-O. nuage. pet. pl. couv. gr. vent.	S-O. gr. v. gr. pl.	Nuages.
17	O. beau, nua.	O. n. ond.	Beau.
18	N-N-O. b. nuag. vent.	N-O. v. n.	Ond. couv.
19	N-E. b. vent.	N-O. beau.	Beau.
20	O-N-O. c. b.	O-N-O. b.	Couvert.
21	N-O. b. nua.	O.S.O. cou. ondées.	Beau.
22	O. couvert. nuages.	O. c. ond. nuages.	Couvert.
23	O. vent. b.	O. pl. nuag.	Serein.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 17 h.</i>
24	N-N-O. fer. vent. beau.	N-N-O. b.	Serein.
25	N-N-O. fer. beau.	N-N-O. b.	Serein.
26	N-N-O. b. serein.	N-N-O. fer.	Serein.
27	N-O. nua. couvert.	N-O. couv. ondées.	Couvert.
28	N. couvert. beau.	N. n. ond.	Serein.
29	N-O. serein. nuages.	N-O. nuag. ondées.	Beau.
30	N-O. b. nua.	O. v. nuag.	Gr. v. couv.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 24. degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de $22\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

2 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

2 fois de l'E.

3 fois du S-S-O.

3 fois du S-O.

6 fois de l'O.

8 fois de l'O-N-O.

Gg iii

470 MALADIES REGN. A PARIS,

Le vent a soufflé 8 fois du N-O.

5 fois du N-N-O.

Il a fait 23 jours beau.

14 jours serein.

15 jours des nuages.

14 jours couvert.

8 jours du vent.

13 jours de la pluie.

1 jour des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1764.

On a observé, pendant ce mois, un très-grand nombre de petites véroles, la plupart bénignes. Il y en a eu cependant quelques-unes d'un mauvais caractère, qui ont fait périr un petit nombre de malades. On a vu aussi des rougeoles, mais qui n'ont présenté rien de particulier ni de dangereux.

Les catarrhes qui régissent depuis quelque tems, ont aussi continué pendant tout ce mois : ils ont même paru plus rebelles & plus difficiles à déraciner ; ils étoient plus ou moins accompagnés de toux, & quelquefois de fièvre assez vive. Le traitement que nous avons indiqué dans nos observations des mois précédens, a été celui qui a paru le mieux réussir.

Outre ces maladies, il y a eu un très-grand nombre de dévoiemens dyssenterie.

ques & de véritables dyssenteries qu'on a dû combattre par des évacuations répétées, & sur-tout par les émétiques, & beaucoup de fièvres intermittentes, principalement de fièvres quartes.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois d'Août 1764; par
M. BOUCHER, médecin.*

La moisson a été troublée & interrompue par les pluies, qui ont eu lieu par des intervalles répétés du premier au 20. Les onze derniers jours du mois se sont passés sans pluie.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, jusqu'au 21, presque tous les jours, au-dessous du terme de 28 pouces : il a descendu, le premier, à 27 pouces 4 lignes. Depuis le 21, il s'est porté, quatre à cinq jours, au-dessus du terme de 28 pouces.

Il n'y a pas eu de chaleurs ce mois, le thermometre ne s'étant élevé, aucun jour, au-dessus du terme de 19 degrés; encore ne s'est-il porté jusqu'à ce terme, que le 27 & le 29.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 7 degrés.

472 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes : la différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

9 fois du Nord vers l'Est.

7 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'Ou.

2 fois de l'Ouest

5 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

6 jours de brouillard.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Août.

Les fièvres continues ont persisté, dans les uns, avec le type de la double-tierce-continue ; & dans d'autres, avec des redoublemens irréguliers. Elles portoient toujours à la tête, & souvent à la poitrine ; & elles avoient un caractère de malignité. La violence des symptomes obligeoit d'abord à plusieurs saignées & à une grande quantité de boissons délayantes. Deux parotides

énormes parurent , dans l'état de la maladie , à une jeune fille confiée à mes soins ; & à l'aide des topiques & des remèdes antispétiques & toniques , elles furent amenées à une suppuration abondante & critique.

Nous avons eu aussi des pleuropneumonies malignes , dans lesquelles l'oppression persistoit , avec des crachemens de sang , malgré les saignées , le sang tiré de la veine n'ayant point dans plusieurs le caractère d'un sang vraiment inflammatoire. Il n'étoit pas aisé d'obtenir d'expectoration louable , les crachats restant glaireux , mousseux , blancs ; &c. & nous n'avons guères réussi , comme ci-devant , à détourner les dépôts de la poitrine , par l'application des vésicatoires aux jambes. La diarrhée survenue à quelques malades , dans le fort de la maladie , n'a pas été critique.

Les fièvres tierces ont été assez communes ce mois , sur-tout après le 15. Il a régné aussi des doubles-tierces régulières , dont la cure , après une ou deux saignées , a dû consister dans l'usage d'un émétique suivi de quelques purgatifs , & terminée par le quinquina. Enfin , nombre de personnes ont essuyé des fluxions érépélateuses au visage , & autour du col , avec fièvre ; & plusieurs ont été sujets à des cloux ou furoncles.

LIVRES NOUVEAUX.

Differtation sur la propreté & la conservation des dents ; par M. *Beaupreau*, chirurgien - dentiste , membre du collège & académie royale de chirurgie de Paris. A Paris , de l'imprimerie de *Jorry* ; & se trouve chez l'auteur , rue & vis - à - vis la comédie françoise , brochure , petit in-8^o de 25 pages.

Supplément au Mémoire contre la légitimité des naissances prétendues tardives ; par M. *Louis* , 1764 , brochure , grand in-8^o de 109 pages.

Instructions simples & aisées sur les maladies de l'urèthre & de la vessie , mises à la portée des personnes qui en sont affligées , & pour l'avantage des jeunes chirurgiens , dans lesquelles on donne une description des parties de la génération , qui appartiennent à l'un & à l'autre sexe , avec quelques Observations phylogiques & pathologiques sur celles des femmes ; où l'on explique par de nouveaux principes , les différentes especes de gonorrhées , tant dans l'homme que dans la femme ; & où l'on donne les moyens de les guérir , de façon à prévenir les maladies de l'urèthre , connues sous le nom de *carnosités* & de *rétenction d'urine* , qui

en font les suites fâcheuses. Les carnosités, scrupuleusement démontrées, sont la base de l'ouvrage. L'on y donne les moyens d'y remédier par l'usage des bougies médicamenteuses. L'on explique les rapports réciproques qu'il y a entre les maladies de l'urethre & celles de la vessie. L'on n'a rien avancé qui ne soit fondé sur la structure des parties, vérifié par l'expérience, & prouvé par des observations authentiques, adaptées à chaque précepte. L'on explique plusieurs questions intéressantes. L'on a ajouté à l'ouvrage un vocabulaire, pour faciliter au public l'intelligence des termes de l'art; par George Arnaud, ancien membre de l'académie royale de chirurgie de Paris, & un des membres de la société des chirurgiens de Londres. A Amsterdam chez François Changuion 1764, in-12.

LUDOVICI ROUPPE, *medicinæ doctoris de morbis navigantium liber unus; accedit Observatio de effectu extracti cicutæ STORCKIANO in cancro.* C'est-à-dire: Des Maladies des navigateurs; par M. LOUIS ROUPPE, docteur en médecine, livre auquel on a joint une Observation de l'effet de l'extrait de ciguë, préparé à la manière de M. Storck, dans le cancer. A Leyde chez Theodore Haack 1764, in-8°.

Ces trois derniers ouvrages se vendent;

à Paris, chez *Cavelier*, où l'on trouve aussi le parallele des différentes méthodes de traiter les maladies vénériennes, que nous avons annoncé dans notre Journal du mois dernier.

PRIX PROPOSÉ

Par l'académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, pour l'année 1766.

L'académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, propose, pour le prix de Mathématiques, fondé par M. *Christin*, qui sera distribué à la fête de S. LOUIS 1766, le sujet suivant : *Calculer les forces de la lumiere qui traverse des couches d'air d'une épaisseur donnée, lorsque les rayons sont divergens ; problème dont la solution conduiroit à la connoissance de la gradation de la lumiere.*

L'académie avoit proposé, pour le sujet du prix de Physique de l'année 1764, la question suivante : *Quelle est la qualité nuisible que l'air contracte dans les hôpitaux & dans les prisons ? & quel seroit le meilleur moyen d'y remédier ?*

Pour obvier à cette infection de l'air, si capable de faire naître & d'aggraver les

màladies , on a tenté l'usage des ventilateurs , des ventouses , des dômes , des manches , du feu , des vapeurs , &c. Mais ces essais n'ont pas été suivis d'une pratique universellement reçue. Ce défaut de succès déterminà l'académie à demander aux sçavans , qu'après avoir employé les expériences physiques & l'observation médicinale , pour connoître cette qualité vicieuse de l'air , ils tâchassent , pour la corriger , de perfectionner & de rendre plus praticables les moyens déjà éprouvés , ou d'en trouver un nouveau plus simple , plus commode , moins dispendieux , & qui pût se proportionner à l'étendue des lieux où l'on veut renouveler l'air & le purifier.

De quatorze Mémoires adressés à l'académie , sur ce sujet , quelques-uns lui ont paru dignes de son attention , & estimables par les recherches qu'ils contiennent. Mais les auteurs n'ayant indiqué que des moyens déjà connus , & ne les ayant pas suffisamment perfectionnés , l'académie considérant l'importance extrême de cette matiere , s'est déterminée à renvoyer le prix , & à proposer de nouveau la même question pour l'année 1767.

Quelqu'utile que soit à l'avancement de la physique & de la médecine la connoissance des qualités vicieuses de l'air infecté ,

l'académie desire que les sçavans s'appliquent sur-tout à l'objet principal de la question, qui est *de trouver un moyen sûr, constaté par des expériences, pour purifier & renouveler l'air dans les hôpitaux & dans les prisons.*

Les Mémoires seront adressés, francs de port, à M. *Bollioud Mermet*, secrétaire perpétuel de l'académie, pour la classe des sciences, rue de l'Arcenal; ou chez M. le Président *de Fleurieu*, secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, rue Boissac; ou chez *Aimé de la Roche*, imprimeur de l'académie, aux Halles de la Grenette; au plus tard, au premier Janvier 1767. Le prix sera double, consistant en deux médailles d'or, valant chacune 300 livres. Elles seront délivrées à l'auteur qui se fera connoître; ou au porteur de la procuration.

COURS DE CHYMIË,

Ou Analyse des substances végétales, animales & minérales.

Guillaume-François Rouelle, maître apothicaire, démonstrateur en chymie au Jardin du Roi, & des académies royales des sciences de Paris & de Stockholm, &

de l'académie électorale d'Erfort, commencera ce cours, le lundi 26 Novembre 1764, à trois heures après midi, en sa maison rue Jacob, au coin de la rue des Deux - Anges , fauxbourg S. Germain.

E R R A T A.

Dans le Journal de Septembre , pag. 231, ligne 13,
J. BOTTUS , lisez *BETTUS*.

Même page, dans la première ligne de la note,
Bott , lisez *Betti*.

Page 237 ; ligne 10, *Bott* , lisez *Betti*.

Journal d'Octobre , page 343 , ligne 6 , par
M. MARGEL , lisez *MARGES*.



T A B L E.

E XTRAIT des Observations sur l'usage interne du Colchique d'automne. Par M. Stouk, &c.	Page 387
Lettre de M. Glatigni, médecin, au sujet de la Colique de Poitou.	409
Observation sur un Cystocèle simple, iliaque-ventral. Par M. Brun, médecin.	426
———— Sur une Excoriation dégénérée en fistule. Par M. Jourdin, dentiste.	440
———— Sur une Tumeur carcinomateuse dans l'utérus. Par M. Daunon, chirurgien.	442
———— Sur une Rétention d'urine, compliquée. Par M. Martin, chirurgien.	447
Observations sur les maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, année 1738.	453
Année 1739.	459
Observations météorologiques faites à Paris; pendant le mois de Septembre 1764.	467
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1764.	470
Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois d'Août 1764. Par M. Boucher, médecin.	471
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Août. Par le même.	472
Livres nouveaux.	474
Prix proposé.	476
Cours de Chymie.	478

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre 1764. A Paris, ce 23 Octobre 1764.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

DECEMBRE 1764.

TOME XXI.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1764.

EXTRAIT.

LUDOVICI ROUPPE, *medicinæ doctoris*
de morbis navigantium liber unus ; ac-
cedit Observatio de effectu extracti cicutæ
STORKIANO in cancro. C'est-à-dire :
Des Maladies des navigateurs ; par
M. LOUIS ROUPPE, docteur en
médecine, livre auquel on a joint une
Observation de l'effet de l'extrait de
ciguë, préparé à la manière de M. Storck,
dans un cancer. A Leyde, chez *Theo-*
dore Haack 1764, in-8° ; se trouve à
Paris, chez *Cavelier*.

RIEN n'est plus propre à faire connoître
l'influence que les vicissitudes des sai-
sons, la nature des alimens, l'air que nous

respirons , les exercices du corps , en un mot , ces causes que les médecins de l'école ont appellées *non naturelles* , ont sur la vie & la santé des hommes , que l'observation des effets qu'elles ont coutume de produire sur les navigateurs. Ces hommes utiles , pour faire participer les habitans de l'univers entier aux avantages de tous les climats , non-seulement exposent leur vie aux fureurs d'un élément intraitable , mais encore aux inconvéniens d'un changement continuel de climat , dans une demeure peu commode & mal-saine , où ils ne peuvent se procurer que des alimens grossiers , de mauvaise qualité , & très-souvent corrompus. Il paroît que peu de médecins se sont occupés jusqu'ici d'un objet si intéressant ; encore parmi le petit nombre de ceux qui en ont traité , la plupart ne l'ont fait que sur les relations incomplètes des navigateurs ; ce qui leur a fait établir de fausses théories , & proposer des méthodes curatives , qu'il est impossible de pratiquer en mer , faute de pouvoir s'y procurer les commodités & les secours qu'elles exigent. L'ouvrage que nous annonçons , sera à l'abri de ce reproche. M. Rouppe ne l'a composé , qu'après avoir exercé la médecine dans les hôpitaux militaires , & sur les vaisseaux de la république de Hollande ; aussi ses observations ont-elles ce caractère

d'exactitude & de vérité que l'imagination ne sçauroit donner à celles qu'elle crée.

Son ouvrage est précédé de prolégomènes, dans lesquels il fait connoître la disposition des lieux que les matelots habitent, leur maniere de vivre, les alimens dont ils font usage, les travaux qu'ils sont obligés de faire, & les injures de l'air auxquelles ils sont exposés. Le corps de l'ouvrage est ensuite divisé en quatre parties. Dans la premiere, il expose les maladies auxquelles les matelots sont sujets dans leur patrie, lorsqu'ils sont occupés à l'armement des vaisseaux; dans la seconde, celles qu'on observe en pleine mer, ou pendant le cours de la navigation; dans la troisieme, celles qu'ils éprouvent dans les ports où les vaisseaux séjournent; dans la quatrieme enfin, il ajoûte ses conseils à ceux que différens auteurs ont déjà donnés sur les moyens qu'on pourroit employer pour conserver la santé des matelots. Entrons dans quelques détails, après que nous aurons fait remarquer à nos lecteurs, que l'auteur avertit qu'il ne parle que des maladies & des causes auxquelles sont exposés les soldats & les matelots Hollandois, qui navigent sur les vaisseaux de guerre de cette nation; ce qu'on ne doit pas perdre de vue, si l'on veut comparer ses observations avec celles

que les médecins Anglois ont faites sur la même matiere.

Il suppose, dans ses prolégomenes, un vaisseau de cinquante canons : il fait remarquer que sa capacité est divisée en deux grands espaces. Le premier, qui est situé entre le premier & le second pont, & que, pour cette raison, on appelle *l'entre-pont*, sert de demeure aux matelots. Le premier pont, ou le pont supérieur, a, dans la longueur du vaisseau, de grandes ouvertures qu'on ferme avec des trapes en forme de grille, par-dessus lesquelles on met, en tems de pluie ou de tempête, des toiles goudronnées, pour empêcher que l'eau ne tombe dans l'entre-pont. Ces ouvertures donnent à l'air un libre accès dans l'entre-pont, qui a, outre cela, dans ses parties postérieures & latérales, plusieurs ouvertures pour le canon, qu'on appelle *sabords*, & qu'on peut ouvrir ou fermer à volonté. Le second pont est aussi percé pour permettre qu'on descende, dans le fond de cale ou dans le second espace, les marchandises & les provisions de guerre ou de bouche. Il y en a aussi plusieurs plus petites, par où l'eau, qui est tombée dans l'entre-pont, peut s'écouler jusqu'aux pompes. C'est dans cet entre-pont, qu'on donne à chaque matelot un espace de dix ou douze

pouces du Rhin de large , pour suspendre son hamac ou son lit. Ces lits sont rangés , de côté & d'autre , le long des bords du vaisseau , de façon qu'un des bouts de chaque hamac est attaché au bord du vaisseau même , & l'autre suspendu vers le milieu du pont supérieur ; mais lorsque l'équipage est nombreux , ou qu'il y a dans le vaisseau des troupes de débarquement , à peine chaque matelot ou soldat a-t-il neuf pouces d'espace ; encore y en a-t-il beaucoup qui sont obligés de placer leur hamac vers le milieu du vaisseau , où ils sont exposés au froid ou à être mouillés par l'eau qui tombe par les grandes ouvertures que nous avons dit être au pont supérieur.

Les alimens dont ces matelots sont nourris , sont de l'orge mondé , cuit avec un peu de beurre & de sel , du fromage , des pois , du poisson sec , auquel ils ajoutent un peu de beurre & de sel , ou une sauce faite avec du beurre , du vinaigre & de l'eau , dont ils ne font pas grand cas : on leur donne encore , deux jours de la semaine , une demi-livre de lard avec des pois rouges. Pendant tout le tems qu'ils sont en Hollande , on leur donne de la petite biere pour leur boisson ; mais en mer , ils n'ont que de l'eau.

Leur maniere de vivre n'est pas moins irréguliere. A peine sont-ils engagés , qu'ils

sont obligés d'essuyer des travaux excessifs, pour armer les vaisseaux. Ces travaux varient extrêmement ; car quelquefois ils sont forcés de s'excéder pendant deux ou trois jours, ensuite ils en font sept ou huit sans rien faire. Ils fument continuellement ou ils mâchent du tabac, soit par habitude, soit dans l'idée de se préserver du scorbut. Outre cela, ils sont sujets à s'enivrer : ils apportent chacun un petit baril d'eau-de-vie de grain, qu'ils ont ordinairement bu, avant que d'avoir quitté les atterrages ; ensuite ils vendent leur lit & leurs vêtemens, pour acheter du vin & de l'eau-de-vie des bas-officiers qui en font commerce dans les vaisseaux. Lorsqu'ils sont en mer, ils ont ordinairement peu de chose à faire, à moins que le tems ne soit mauvais. Ils se partagent les travaux de nuit, de sorte qu'une moitié de l'équipage dort, tandis que l'autre veille ; & ils se relevent ainsi alternativement, de quatre heures en quatre heures. Dans les tempêtes, tout le monde doit être sur le pont, exposé au vent & à la pluie. Lorsqu'ils ont à craindre de se voir attaqués par quelque ennemi, ils sont obligés de monter leurs lits sur le pont, & de se tenir en armes, quelquefois pendant vingt-quatre heures, exposés à toutes les injures de la saison. Lorsque le danger est passé, ils vont se coucher

dans leurs habits tout mouillés & dans des lits qui ne sont pas plus secs.

Comme c'est ordinairement dans le printemps ou dans l'automne que se font les armemens, les maladies, qu'on observe sur les vaisseaux, dans la premiere de ces saisons, sont les fièvres inflammatoires, continues & intermittentes, les affections catarrhales, des tumeurs aux glandes parotides & maxillaires, & l'épilepsie. M. Rouppe traite d'abord de chacune de ces maladies, en particulier; il en expose la nature & les causes. Nous ne le suivrons que dans ce qu'il dit que ces maladies ont de particulier, lorsqu'elles attaquent les matelots. Parmi cette espece d'hommes, les gens forts & vigoureux, qui ont la fibre roide, sont d'autant plus exposés aux maladies inflammatoires, qu'ils se nourrissent d'alimens grossiers, qu'ils sont exposés aux plus grandes vicissitudes de l'air, qu'ils sont ordinairement un très-grand abus des liqueurs spiritueuses, qu'ils s'exposent inconsidérément au froid, après s'être échauffés par des exercices violens. Le soir, par exemple, après avoir fini leurs travaux, il leur arrive souvent de s'enyvrer, ensuite de se mettre à danser, &, lorsqu'ils se sont bien échauffés, de dormir en plein air. Ceux qui sont obligés de veiller, s'endorment quelquefois malgré eux, & se réveil-

lent roides de froid , pour aller se jeter dans leur hamac ; ce qui est souvent suivi ; au bout de deux ou trois jours , d'une maladie très-grave. On sent que le diagnostic de ces maladies ne doit pas être différent de ce qu'il est ordinairement dans les autres hommes. Il n'en est pas de même du pronostic. Il n'est pas rare que les inflammations se terminent par la gangrène. M. Rouppe dit avoir observé , aux mois d'Avril & de Mai 1760 , sur le vaisseau *la princesse Caroline* , une fièvre de cette espèce , dans laquelle tous ceux qui en moururent , avoient les poumons gangrenés ; & on ne sera pas étonné de cet effet , lorsqu'on réfléchira à l'intensité des causes auxquelles ils sont exposés. Il arrivoit souvent qu'au commencement de la maladie les malades ne sentoient pas leur mal , & qu'ils faisoient des efforts pour se lever ; mais ils retomboient bientôt sur leur lit. Le troisieme ou le quatrieme jour , leur bouche se couvroit d'une écume blanche ; & ils tomboient dans une affection soporeuse , présage assuré d'une mort que rien ne pouvoit prévenir.

Lorsqu'on a des maladies de cette espèce à traiter sur les vaisseaux , il faut d'abord s'assurer si le malade a un lit ; s'il n'en a pas , il faut tâcher de lui en procurer un ; ensuite il faut le faire placer dans un

lieu où il puisse être à l'abri des impressions de l'air froid, & écarter de lui tout ce qui peut troubler son repos. Le reste de la cure est fondé sur les indications que ce genre de maladies présente à remplir, & qu'on remplit autant que le permet la situation du vaisseau. Le médecin ou le chirurgien doivent sur-tout porter toute leur attention pour procurer au malade des alimens convenables & nécessaires pour soutenir ses forces.

Les gens foibles, & sujets aux affections catarrhales, sont exposés, dans le même tems, à une espece de fausse péripneumonie, qui reconnoît les mêmes causes que la précédente, la fatigue, l'ivrognerie, la chaleur & le froid. La maladie fait des progrès moins rapides, & est moins dangereuse que la véritable, à moins qu'elle ne soit mal traitée. Outre ces deux especes de péripneumonies, les matelots sont souvent exposés à une troisième espece, qui est l'effet des grandes contusions qu'ils reçoivent quelquefois à la poitrine. Elle exige le même traitement que la vraie péripneumonie, ou la péripneumonie inflammatoire.

Mais parmi les maladies qui les attaquent dans cette saison, il n'en est point de plus fréquente que les affections catarrhales; elles sont presque toujours accompagnées d'une fièvre plus ou moins violente; elles

reconnoissent pour cause immédiate la suppression de l'insensible transpiration, suppression à laquelle personne n'est plus exposé que les matelots, par les alimens grossiers & indigestes, dont ils se nourrissent, qui sont très-propres à accumuler dans le corps des humeurs âcres, par l'air froid & humide auquel ils sont exposés, & par tout ce qui peut déranger l'ordre des sécrétions & des excré-tions. C'est à ces mêmes causes que M. Rouppe attribue les douleurs qui leur surviennent tout-à-coup autour de la mâchoire, du col & de la gorge, douleurs qui sont bientôt accompagnées de tumeurs aux glandes parotides, maxillaires & sublinguales, & qui les attaquent ordinairement, lorsqu'ils se sont échauffés à danser, qu'ils se sont gorgés d'eau-de-vie, & qu'ils se sont exposés imprudemment au froid. Notre auteur a observé que cette espece de maladie paroît presque toujours vers la fin du printems, & qu'elle attaque principalement les gens d'un tempérament lâche & phlegmatique. Elle est peu dangereuse, & cede facilement à l'usage des relâchans, des délayans & des cataplasmes.

Dans la seconde partie, M. Rouppe traite, comme nous l'avons déjà dit, des maladies auxquelles les matelots sont exposés, lorsqu'ils sont en pleine mer; & comme les

vaiffeaux paffent d'un pays tempéré ou froid, dans des pays chauds, ou de ceux-ci dans les pays froids, il a divifé cette partie en deux chapitres. Il examine dans le premier les maladies que les matelots éprouvent, lorsqu'ils paffent d'un climat froid ou tempéré dans un climat chaud. On obferve affez ordinairement que les navigateurs qui paffent d'un climat froid dans un plus chaud, n'y font fujets à aucune maladie; au contraire, ils y guériffent des maladies qu'ils avoient contractées dans le pays d'où ils viennent; ce que l'on concevra fans peine, fi l'on fe rappelle que la plûpart de ces maladies reconnoiffent pour caufe l'intempérie des faifons, le froid & l'humidité de l'air qui arrêtent la tranfpiration, & dérangent l'œconomie des folides & des fluides. On obferve encore qu'ils fe portent beaucoup mieux en pleine mer, que fur les côtes; ce que notre auteur attribue à ce qu'on obferve rarement des brouillards en pleine mer; & lorsque par hazard il s'en élève quelques-uns, ils font fans odeur & fans goût; au lieu que, fur les rivages, & à une certaine diftance des terres, ils font infectés par les exhalaifons putrides des corps des végétaux & des animaux, d'où il croit pouvoir conclure que la furface de la mer fournit moins d'exhalaifons que la furface de la terre, & que celles qu'elle fournit, font

presque purement aqueuses. D'un autre côté, les matelots sont moins exposés à des travaux extraordinaires ; leur maniere de vivre est plus réguliere ; & comme ils ont presque toujours consommé de bonne heure leur provision d'eau-de-vie, ils s'enyvrent beaucoup moins.

Quelque constantes que soient ces observations, elles souffrent cependant quelques exceptions. Il arrive quelquefois que les équipages de toute une flotte sont affectés de maladie ; ce qui n'arrive que lorsqu'ils rencontrent des mauvais tems continuels, qui forcent de tenir le vaisseau fermé, & ne permettent pas de renouveler suffisamment l'air des entre-ponts : les matelots sont continuellement mouillés, soit par la pluie, soit par les vagues ; & quelques précautions qu'on prenne, il est bien difficile que l'eau ne s'infine jusques dans l'entre-pont ; ce qui doit les exposer à toutes les maladies que l'humidité a coutume de produire, surtout lorsque son action est aidée par celle de la chaleur, & par les exhalaisons putrides qui s'engendrent nécessairement dans un lieu fermé. Il arrive aussi quelquefois qu'il n'y a que l'équipage d'un seul vaisseau qui soit affecté, lorsque tous ceux du reste de la flotte jouissent d'une bonne santé ; cela ne peut venir que de la construction particuliere du vaisseau, dont l'entre-pont peut être trop

bas, de ce que l'on n'a pas le soin d'en renouveler l'air, & de le tenir propre; de ce que le vaisseau est neuf, & que les bois en sont enore humides, ou de ce qu'il fait eau, ou bien de ce que les provisions sont corrompues, que l'on prépare mal la nourriture des matelots, qu'on les excède de travaux, &c.

On conçoit que les équipages des vaisseaux, qui reviennent des pays chauds dans les pays froids; ou qui sont obligés de tenir la mer pendant l'automne & l'hiver, doivent, par les raisons contraires de celles que nous venons d'exposer dans l'article précédent, être sujets à un grand nombre de maladies. Celles qu'on observe le plus communément parmi eux, sont les rhumatismes, le scorbut, les diarrhées & les dysenteries. L'auteur traite, en autant de sections séparées de chacune de ces maladies. Après avoir indiqué très-sommairement les causes des rhumatismes auxquels les matelots sont exposés, l'auteur renvoie, pour la description & la cure de cette maladie, aux auteurs qui en ont traité. Il fait seulement remarquer qu'on doit être fort réservé sur l'usage de la saignée dans les sujets cachectiques, ou qui ont quelque disposition au scorbut. Lorsque la maladie ne cède pas aux remèdes ordinaires, & aux diaphorétiques con-

tinués pendant quelque tems, il conseille d'avoir recours au quinquina, & d'appliquer un large vésicatoire sur la partie, surtout si la saison devient plus froide.

L'article, où l'auteur traite du scorbut, est le plus étendu de tout le livre; en effet, c'est la maladie qui fait le plus de ravages parmi les matelots, & qui leur est, pour ainsi dire, particulière. Il expose d'abord les causes qui ont coutume de produire cette maladie, les signes qui la caractérisent, les observations qu'il a faites sur le sang de ceux qui en sont atteints, & sur les cadavres de ceux qui en sont morts; les symptômes qui l'accompagnent, sa nature, enfin le traitement qu'on doit employer pour la guérir. Nos lecteurs ne désapprouveront pas, sans doute, que nous nous arrêtions un peu sur un objet si important.

Notre auteur réduit les causes qui produisent le scorbut, en deux classes, en celles qui y disposent, & en celles qui le font naître dans les sujets qui y sont disposés. Il range parmi les premières le tempérament particulier du sujet, les alimens secs & de difficile digestion, dont on nourrit les matelots, le défaut d'exercice, le trop grand usage du tabac, soit qu'ils le mâchent ou qu'ils fument, l'abus des liqueurs spiritueuses, enfin la privation des végétaux frais & récents; privation

vation que notre auteur regarde comme la plus puissante de ces causes. Nous ne le suivrons pas dans les détails où il entre , pour faire voir comment elles agissent pour produire cette disposition : nous ferons observer seulement qu'elles sont très-propres à engendrer un sang épais , grossier & terrestre , peu propre à circuler ; ce qui doit rendre le pouls lent & languissant , tel qu'on l'observe communément dans les scorbutiques. Il en doit encore résulter que les humeurs ne peuvent être élaborées comme il faut ; que les sécrétions & les excréments se font mal ; que les matieres hétérogenes , dont elles auroient dû les débarrasser , y restent confondues : de - là viennent les embarras & les obstructions qu'on observe constamment dans les poulmons , & les viscères abdominaux de ces sortes de personnes. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait cru appercevoir un si grand rapport entre la cacoëymie atrabilaire , la maladie hypochondriaque & le scorbut ; en effet personne n'est plus exposé à cette dernière maladie , que les gens dans lesquels on remarque les deux premières affections. Les causes occasionnelles , qui produisent le scorbut dans les sujets disposés , sont toutes celles qui arrêtent la transpiration insensible , déjà fort affoiblie par la disposition du sujet , tel que le

froid, sur-tout lorsqu'il est joint à l'humidité; les passions, telles que la tristesse, la crainte, la terreur, &c.

Pour exposer avec plus d'ordre les signes qui caractérisent cette maladie, M. Rouppe les divise en trois tems. Il rapporte d'abord ceux qui se présentent dans le premier tems de la maladie, & ceux qui paroissent, tantôt au commencement, tantôt au milieu, & quelquefois à la fin. Il donne ensuite, dans deux articles séparés, ceux qu'on observe plus particulièrement dans le second & le troisieme tems; nous nous contenterons d'en extraire les principaux. Le premier de tous est une paresse & une aversion pour toute sorte de travail, qui s'empare du malade; peu-à-peu cela se convertit en une lassitude & une pesanteur des membres, qui ne lui permet de rien faire, sans se fatiguer excessivement, & sans s'essouffler: il devient craintif & s'effraie de tout; il tourne les yeux avec vivacité, & paroît les ouvrir beaucoup plus que de coutume, comme s'il cherchoit à bien reconnoître l'objet qu'il doit fuir. A mesure que la maladie fait des progrès, il perd toute espérance, & paroît devenir insensible: son visage se couvre d'une pâleur particulière, qui ne ressemble point à celle d'une personne qui relève de maladie; car il conserve quelque apparence

de vigueur ; mais c'est une espèce de jaune livide qui se laisse également appercevoir dans le blanc des yeux. Tous les scorbutiques ont le ventre tendu & resserré, au commencement de leur maladie, mais presque toujours sans douleur. Ils sont sujets à différentes douleurs rhumatismales, qui sont d'abord vagues, & qui se fixent, à la fin, dans les articulations : le pouls s'éloigne peu de l'état naturel, au commencement de la maladie ; vers le milieu, il est encore le même, ou bien il est petit & lent ; vers la fin, il est languissant & tardif : enfin il devient inégal & intermittent ; mais au moindre mouvement que se donne le malade, il paroît s'accélérer. Il paroît, par cette observation, que le scorbut n'est accompagné de fièvre dans aucun de ses tems ; si par hazard il en survient, elle guérit la maladie.

Tous ces signes peuvent être communs au scorbut avec plusieurs autres maladies ; la connoissance des causes qui ont précédé, peut seule guider le médecin. Mais il est un signe que M. Rouppe regarde comme pathognomonique ; c'est une espèce de peau de poule, ou une infinité de petits tubercules qui s'élèvent sur la peau, comme lorsqu'on expose quelque partie nue à l'impression de l'air froid : il y a cette différence cependant ; que ceux qui accom-

pagnent le scorbut , paroissent même sur les parties couvertes , & qui sont à l'abri du froid; qu'ils sont moins nombreux , plus gros & plus pointus. On apperçoit , sur le sommet de chacun de ces tubercules , un point jaune , tirant sur le rouge , qui ressemble à une petite vésicule ; la couleur de cette vésicule se fonce peu-à-peu ; le tubercule s'affaïsse , & il reste une tache rouge qui devient enfin livide ; ces taches sont rondes , & de la grandeur d'une lentille : on les observe principalement autour des genoux & à la partie interne des jambes. Au bout de quelque tems , l'épiderme s'écaille , & la tache disparoît ; mais il s'en forme d'autres à la place. A ce signe pathognomonique il en succede un autre qui n'est pas moins décisif , c'est l'ulcération des gencives. A la fin du premier tems , les gencives commencent à démanger , elles se gonflent , deviennent d'un rouge foncé ; & si cela dure quelque tems , il s'y forme de petits ulceres , elles se détachent des dents qui deviennent vacillantes , & , à la moindre compression , le sang en sort , la corruption augmente de plus en plus , & il exhale une odeur cadavereuse de la bouche des malheureuses victimes de cette cruelle maladie.

Dans le second tems de la maladie , outre

ces symptomes, on en observe d'autres qui ne se présentent cependant pas aussi constamment que les premiers, ni dans tous les malades. De ce nombre est une sécrétion trop abondante de la salive, qu'on observe principalement dans ceux qui sont d'un tempérament mélancolique, naturellement grands cracheurs, & dans ceux qui étoient accoutumés à mâcher ou fumer du tabac. Dans cet état, les malades éprouvent quelquefois des douleurs atroces, qui paroissent avoir principalement leur siège dans les os, & qui ne cedent à aucun remede. A mesure que les petites taches disparaissent, il en succede de grandes, beaucoup plus profondes, qui ont leur siège sous la peau, & qui sont d'abord rouges, & ensuite deviennent livides. Les malades éprouvent encore, dans cet état, des demangeaisons cruelles aux jambes; pour peu qu'ils les gratent, la surpeau s'enleve, & il s'y forme des ulceres scorbutiques, que M. Rouppe n'a jamais vu se produire d'eux-mêmes : leurs bords sont durs, ils ne fournissent aucun pus; leur fond est couvert d'une escarre jaunâtre; & lorsqu'on l'enleve, le sang vient tout de suite, & le fond de l'ulcere paroît livide. Outre ces ulceres, on en observe d'autres dans les personnes d'un tempérament lâche, dont les bords ne sont pas durs comme

ceux des précédens, & du fond desquels il s'éleve des chairs fongueuses. Vers la fin de ce période, les genoux deviennent le siège de douleurs atroces; ils enlent considérablement au moindre mouvement; la rotule fait un bruit semblable au cliquetis qu'on entend dans les fractures. Dans quelques malades, les jambes enlent le soir; il y en a auxquels elles restent toujours cedémateuses.

Dans le troisieme période, les symptomes deviennent si graves, qu'il ne reste presqu'aucune espérance de guérison. Les malades sont sujets à des palpitations fréquentes, qui se renouvellent au plus leger mouvement. Ils tombent fréquemment en défaillance; il leur survient des hémorragies du nez & des gencives, & des dysenteries dans lesquelles ils rendent le sang pur, sans presque de douleur. Lorsque les choses en sont à ce point, les ulceres deviennent gangreneux; ils se rouvrent. On a vu même de vieilles fractures, bien réduites, se renouveller; enfin l'hydropisie & la gangrene viennent terminer la scène.

Afin de compléter l'histoire de cette affreuse maladie, M. Rouppe rapporte les observations qu'il a faites sur le sang des scorbutiques, & ce qu'il a remarqué dans les cadavres de ceux qui en étoient morts: le sang lui a toujours paru plus ou moins

épais ; de sorte qu'il couloit avec peine de la veine ; sa couleur étoit constamment d'un noir foncé ; le caillot étoit recouvert d'une pellicule verte ; la sérosité étoit peu abondante , jaunâtre , & quelquefois teinte de rouge : il n'y a que dans le dernier période de la maladie, où le sang lui a paru dissous ; ce qui est bien opposé aux idées qu'on se forme communément de cette maladie. Dans la plupart des cadavres qu'il a ouverts, il a trouvé les poumons engorgés, durcis, au point qu'ils alloient au fond de l'eau, & gangrenés, les vaisseaux pleins d'un sang très-noir, des concrétions polypeuses dans le cœur & dans les gros vaisseaux ; ceux qui étoient morts hydropiques, avoient les viscères du bas-ventre corrompus ou à demi-macérés ; la vésicule du fiel pleine d'une bile très-verte, les glandes du mésentère obstruées. Dans un sujet, il trouva les côtes séparées du sternum ; & lorsqu'il eut coupé les ligamens qui les assujétissoient, il en sortit une matière glutineuse & jaune : il en trouva une semblable dans l'articulation du genou, dans le tissu cellulaire qui couvroit & qui séparoit les muscles du bas-ventre, & jusques dans l'abdomen. Telle est l'esquisse du tableau que M. Rouppe a tracé du scorbut. Nous ne le suivrons pas dans l'explication qu'il donne des symptômes dont nous venons de faire l'énumé-

ration ; nous nous-hâtons d'en venir à la curation , après que nous aurons rapporté l'idée qu'il donne de la nature du scorbut.

Le scorbut , dit-il , paroît être une dépravation dans les humeurs , produite par le défaut de réparation des bons sucs , & par la mauvaise assimilation de ceux qui se forment chaque jour , lorsque les vaisseaux & les viscères ont perdu leur ressort , leur mouvement , & leur chaleur naturelle ; ce qui doit produire un sang grossier , glutineux , chargé de parties hétérogènes , mal travaillé , peu propre à la nutrition , & très-disposé à produire des obstructions ; d'où résulte le dérangement des fonctions , & la putréfaction générale qui s'engendre dans le corps.

Quelque terrible que paroisse cette maladie , & quelques ravages qu'elle ait coutume de faire , c'est cependant une de celles qu'on guérit le plus aisément , si on y apporte les secours nécessaires , avant que les viscères ne soient corrompus. Quoique ces secours manquent le plus souvent dans les vaisseaux , on y peut cependant avoir des remèdes qui en retardent les progrès , & mettent en état d'attendre qu'on soit arrivé dans les endroits où l'on puisse se procurer ce qui est nécessaire pour la guérison radicale de cette maladie ; ce qui a engagé M. Rouppe à distinguer une méthode curative radicale , &

une méthode palliative. Dans le scorbut , comme dans toutes les autres maladies , on doit tirer ses indications curatives de la nature des causes qui les ont produites ; ainsi le moyen le plus sûr de guérir radicalement les matelots attaqués du scorbut , est , 1^o de leur procurer l'espèce de nourriture dont ils ont manqué depuis si long-tems , c'est-à-dire des viandes , & des légumes frais ; 2^o de leur faire fournir des vêtemens & des couvertures pour les couvrir , & tenir leur corps dans un degré de chaleur modérée ; 3^o de leur faire faire un exercice proportionné à leurs forces ; 4^o enfin de remédier aux symptômes les plus urgens , par des remèdes appropriés. M. Rouppe attribue une telle efficacité aux alimens frais , & sur-tout aux légumes pour la cure de cette maladie , qu'il assure , qu'avec leur secours , les malades peuvent se passer de médecin & de remède ; mais comme il est difficile de se les procurer en pleine mer , on est obligé d'avoir recours aux moyens qu'on sçait propres à empêcher les progrès du mal. M. Rouppe propose , pour cet effet , d'avoir , sur les vaisseaux , des fucs épais d'oranges ou de citrons , ou bien des fruits d'Europe , tels que les pommes , les prunes , les raisins , les groseilles ; mais on doit sur-tout tâcher de prévenir que les gens ,

qui relevent de quelque maladie, ne tombent dans cette affection ; ce qu'on obtient, en empêchant qu'ils ne se remettent trop tôt au travail ; en leur procurant un peu de vin, en leur faisant faire un leger exercice, &c. On doit en agir de même avec les vieillards. on leur fera prendre, en outre, quelques prises des suc's indiqués ci-dessus, ou, à leur défaut, un peu d'extrait de cochléaria dans quelque eau appropriée ; il faut sur-tout avoir soin d'entretenir leur transpiration. Notre auteur indique un grand nombre de remedes qu'on peut employer, dans cette vue ; mais ils sont trop connus, pour que nous nous y arrêtions. Il conseille aussi qu'on leur fasse manger de l'oignon ou de l'ail, si l'on peut s'en procurer ; & il rapporte quelques observations qui démontrent leur efficacité dans ces sortes de cas. Leur effet est d'exciter la transpiration ou de pousser par les urines : ils conviennent dans le premier & le second tems du scorbut. Lorsqu'on les donne dans le troisieme, ils excitent quelquefois des anxiétés.

Nous ne pouvons pas suivre M. Rouppe dans les détails où il entre, sur le traitement particulier des symptomes, ni dans ce qu'il dit de la diarrhée & de la dysenterie produites par le froid : nous nous contenterons même d'indiquer rapidement

ce qui fait le sujet de la troisieme & de la quatrieme partie qui nous restent à parcourir. Nous avons dit que la troisieme partie traitoit des maladies auxquelles les matelots sont sujets dans les ports où ils séjournent. Ces ports peuvent être situés dans des pays froids, & pour lors ils sont exposés aux fièvres intermittentes, éphémères & continuës-rémittentes. Les fièvres intermittentes, qui les attaquent le plus communément, sont les quotidiennes & les tierces doubles & simples. Les fièvres continuës peuvent être différentes, suivant le différent degré de corruption des humeurs. M. Rouppe n'en distingue que deux especes, la synoque non putride des anciens, qu'il définit *une fièvre continuë-rémittente-bénigne*, dans laquelle la matiere morbifique s'échappe du corps peu-à-peu, sans coction purulente & sans crise manifeste, par une évacuation insensible & continuë, & qui se termine le troisieme, le cinquieme, le septieme, le neuvieme ou le onzieme jour. La seconde espece est la synoque putride des anciens, que notre auteur appelle *fièvre critique*, parce qu'elle se termine presque toujours par une coction purulente & une évacuation critique. Cette fièvre, telle que l'auteur la décrit, étoit accompagnée, dans le commencement, de

508 EXTRAIT SUR LES MALADIES, &c.
foiblesse , de lassitude , de frissons ; de vomissement bilieux ; la tête se prenoit ; la langue étoit chargée , noire & gercée ; on apercevoit des soubresauts dans les tendons ; les redoublemens suivoient le type des doubles-tierces , &c.

Dans les ports des pays chauds , les matelots ne sont exposés qu'à un petit nombre de maladies ; encore sont-elles , pour la plupart , très-legeres , tels que des maux de tête produits , par la chaleur ; quelques boutons qui leur viennent sur le corps , & qui se dissipent facilement ; le dragonneau , que notre auteur assure être un véritable ver ; enfin la fièvre bilieuse d'été , qui est la seule qui soit accompagnée de quelque danger. Notre auteur la distingue de la synoque putride , dont il a traité dans le chapitre précédent , parce que les causes , qui la produisent , sont différentes , & qu'elle demande un traitement différent.

La quatrieme partie est la moins considérable de tout l'ouvrage. L'auteur n'a jointe presque rien à ce qu'on avoit déjà publié sur cette matiere. Il nous a paru que c'étoit parce qu'il sentoit mieux que personne , combien il étoit difficile de changer la nourriture & la maniere de vivre des matelots.





M É M O I R E

Sur les Fièvres continuës , qui ont été observées dans certains quartiers de la ville de Lille , dans les mois de Mai , Juin & Juillet de cette année 1764 ; par M. BOUCHER , médecin en cette ville.

J'ai observé, pendant le cours des mois de Mai, Juin & Juillet, deux especes de fièvre continuë, sçavoir, la synoque putride des anciens ou la fièvre continuë-rémittente, & la fièvre putride-maligne.

La premiere espece étoit inflammatoire ; portoit à la tête, avec de grandes douleurs dans cette partie, sur-tout au front & à l'occiput, oppression de poitrine, pesanté au creux de l'estomac, la respiration courte & embarrassée, grande chaleur par tout le corps, & des exacerbations terminées par des sueurs qui ne soulageoient point.

On conçoit bien que cette fièvre a dû, dans son commencement, être traitée par des saignées répétées & proportionnées à la solidité du sang ou à la coëhe, qui se formoit à sa surface, lorsqu'il étoit tiré depuis quelque tems.

Dans plusieurs malades, il y a eu des

indications d'évacuer par le haut, après les saignées suffisantes ; indications marquées par une langue chargée d'une crasse jaunâtre, par des nausées & par le sentiment de pesanteur, persistant au creux de l'estomac ; ce qui a fait employer, en pareil cas, avec succès, un émétique en lavage ou un émético-cathartique. Il falloit pourtant bien observer, pour l'employer avec sûreté, s'il ne restoit point de phlogose dans quelque viscere voisin de l'estomac, & sur-tout dans le foie ; ce qu'on reconnoissoit par un état de sensibilité & de tension à la région épigastrique, & dans les hypocondres : dans ce cas, on ne pouvoit employer que des délayans, émolliens, & très-légèrement laxatifs, tels que le petit lait clarifié & édulcoré avec le miel ou le syrop violat, des décoctions de tamarins, nitrées, des potions huileuses avec du jus de citron, de l'oxymel simple dans de l'eau, &c. aidées de lavemens émolliens.

Très-souvent les maux de tête ont persisté avec tant de violence & d'opiniâtreté, que l'on a été obligé, dans la vigueur de la maladie, de revenir aux saignées du bras & du pied, & d'en faire à la jugulaire, ou d'appliquer des sang-suës aux tempes : en pareil cas, il est survenu à un petit nombre de malades des hémorragies salutaires. Que si les maux de tête persistoient, sans que l'état

du poulx invitât à la saignée, on avoit recours aux vésicatoires appliqués à la nuque du col, qui cependant n'étoient pas toujours suffisans. Un homme, dans la vigueur de l'âge, est resté quelque tems dans un état d'imbécillité, à la suite de pareilles douleurs; elles ont été considérablement allégées dans plusieurs, par des fomentations de vinaigre rosat, de celui de sureau & de celui des quatre voleurs.

Bien des malades ont rendu des vers; mais cette circonstance n'a paru ajouter rien de grave à la maladie, qui s'est terminée, dans plusieurs, vers le neuvième ou le onzième jour: elle a été néanmoins sujette à récédive, lorsque la fièvre a cessé sans évacuation critique. Dans la plupart, elle a persisté jusqu'au quatorzième jour. Au reste, il n'étoit pas sûr d'employer le quinquina, avant d'avoir obtenu des signes de coction, lors même que les redoublemens avoient un type réglé.

La fièvre putride-maligne s'annonce toujours par un grand abbatement ou par la prostration des forces, grands maux de tête, sur-tout au front & à l'occiput, un sentiment de barrure à la région épigastrique, & parfois à la région ombilicale, un poulx embarrassé, mais pas fort dans la plupart des malades, la langue blanche à laquelle on observe assez souvent, vers sa partie posté-

rieure ; une teinte de jaune-brun ; des urines d'un clair citronné , & plus pâles que dans l'état naturel. Les malades sont assez généralement constipés : les lavemens n'amènent que des glaires crûes. A ces symptômes se joignent , parfois , des nausées , & même des vomissemens de bile jaune , ainsi que des maux de reins , précurseurs ordinaires d'éruptions cutanées. Le sang , tiré des veines dans ce premier période , n'a souvent rien de particulier : sa férosité est ordinairement plus jaune que dans l'état naturel. Ce n'est que lorsque la maladie est compliquée , que la partie rouge se trouve solide , vermeille , & parfois coëneuse : tel est le premier période ou le commencement de la maladie.

Dans le second , ou l'accroissement ; le pouls devient plus fréquent , sans acquérir plus de force ou de volume : les maux de tête deviennent très-violens , & sont même souvent insupportables ; ils sont avec chaleur & des battemens dans l'occiput & au front : la conjonctive des yeux est rouge ; les joues sont embrasées ; il y a une grande chaleur & de la sécheresse à la peau ; la langue est blanche jusques sur ses bords ; les urines sont tantôt pâles & louches , & tantôt hautes en couleur ; le plus souvent le ventre reste constipé ; mais , dans quelques-uns , il s'établit une diarrhée de sérosités jaunâtres

jaunâtres & puantes : il y a des exacerbations de fièvres irrégulières, vers le soir; des sobrefaults, en quelques-uns, se font dès-lors appercevoir dans les tendons du poignet : il se fait, dans plusieurs, une éruption miliaire-rouge au haut de la poitrine, aux côtés du col, dans l'intérieur des bras & des avant-bras; rarement la poitrine est-elle sensiblement prise, quoique plusieurs ayent une petite toux.

Dans le troisieme période ou dans l'état de la maladie, la peau & la langue sont fort sèches; la langue est souvent d'un rouge de grenade, lisse & parfois gercée. Dans les personnes valétudinaires, & qui ont la lympe du sang acrimonieuse, elle est enduite de croûtes aphtheuses, & l'intérieur de la bouche & le gosier sont infectés d'aphthes. Alors la plupart des malades sont abaourdis, & ne se plaignent plus, ni de la tête ni d'autres parties du corps; ils sont dans un état comateux ou dans des disparates; rarement le délire parfait ou la pleurésie a lieu. Il y a, dans quelques-uns, de petits saignemens du nez; la rougeur des yeux & du visage est plus considérable, quoique l'éruption cutanée, qui n'est critique dans aucun malade, soit souvent, dans cet état, fort diminuée & même dissipée : le pouls est foible, déprimé, petit & fréquent : il n'y a point de tension, ni d'élé-

vation, ni de sensibilité au bas-ventre, lors même qu'il n'est pas libre. Quand la diarrhée a lieu, les matieres sont de couleur aurore : les malades rendent, par l'anüs, des vers morts ; ils en vomissent de vivans & de morts : j'en ai vu sortir d'eux-mêmes par la bouche, sans nausées ni vomissemens : les malades laissent aller tout dans leur lit, sans le sentir ; il s'ensuit des écorchures au fondement, mais rarement suivies de la vraie gangrene : ils restent constamment couchés sur le dos ; ils ont des mouvemens convulsifs en diverses parties du corps, mais sur-tout dans le visage & les mains : quelques-uns ont une agitation convulsive, *motus tremulus*, dans la lèvre inférieure ; symptôme du plus mauvais augure.

Ces divers périodes n'ont point de type fixe : leur terme est de quatorze à vingt-un jours, lorsque les sujets ne succombent pas plutôt à la violence de la maladie.

Quand la nature se relève, on s'aperçoit, vers le quatorzième jour, d'un développement dans le poulx, avec une moiteur ou une légère sueur dans tout le corps : les selles s'épaississent ; & si la constipation a persisté, les lavemens simples amènent des évacuations louables : les malades deviennent sourds ; (ce symptôme se montre quelquefois plutôt.) J'en ai vu qui l'étoient tellement, qu'ils n'entendoient point des

bruits ou des clameurs fortes, & cet état durerait quelque tems : le visage se bouffit ; la présence d'esprit succède au délire ou aux disparates : quelques-uns éprouvent de nouveau les douleurs de tête, mais avec moins de violence ; ils ont quelques crachats de matière cuite ; ils mouchent un peu de mörve recuite ou teinte de sang, & même du sang caillé & desséché : l'appétit revient vite ; beaucoup importunent les assistans de leur donner à manger, avant que la fièvre les ait quittés. Il reste pourtant à ceux qui ont été vivement attaqués, un état d'énervation, qui rend leur convalescence longue : il s'ensuit de l'engourdissement aux pieds & aux bas des jambes, qui se dissipe à mesure que les forces reviennent.

Cette maladie se termine, comme il arrive communément à toutes celles de ce genre, par des selles bilieuses, précédées d'urines cuites & qui déposent un sédiment léger. Quand la fièvre cesse, sans que ces évacuations critiques aient lieu, ou lorsqu'elles ne se font qu'en petite quantité, on doit craindre la récurrence. Ceux qui ont été pris de la poitrine, ont besoin, dans le déclin de la maladie, d'expectorer quelques crachats épais, jaunâtres, puriformes, sans quoi, il reste des embarras dans le poumon, annoncés par une pe-

fanteur incommode à cette région , par de la toux & une espece d'asthme.

Du détail qui vient d'être fait , se tire aisément le plan des indications curatives , propres aux divers périodes de la maladie. L'abattement & la prostration des forces , l'état du pouls , des urines & du sang tiré des veines , annoncent , dès l'invasion , le caractère de la maladie , sur lequel les violens maux de tête & des reins ne peuvent en imposer. Ces symptômes désignent sensiblement la malignité de la fièvre , & prouvent qu'elle n'est point du genre inflammatoire ; que , par conséquent , elle ne doit pas être combattue par la méthode anti-phlogistique : on est , à la vérité , ordinairement obligé , sur-tout dans les sujets forts & pléthoriques , de mettre à l'aise l'action systaltique du genre vasculaire , par une ou deux saignées ; mais il est rare qu'une troisième se trouve indiquée , à moins qu'il n'y ait complication.

Quoique les malades soient fatigués par des nausées & par des vomissemens dans le premier période , les émétiques sont réellement peu indiqués , ces symptômes étant bien plutôt l'effet de l'érétisme ou de l'irritation de l'estomac & des parties adjacentes , par le délétère dont la masse du sang se trouve infectée , que de l'amas des matieres croupissantes dans les premieres

voies. On doit sur-tout s'abstenir des émétiques, quand les malades vomissent de la bile jaune & pure, qui est la marque d'une irritation dans le genre nerveux & dans son principe, portée à un très-haut point : on doit alors s'en tenir aux boissons délayantes, données en grande quantité ; telles que le petit-lait clarifié, miélé & nîtré, ou celui dans lequel on a fait bouillir du cerfeuil, de l'endive & du pourpier : la tisane simple, rendue aigrette par du jus de citron, la décoction d'avoine, édulcorée avec l'oxymel, ou dans laquelle on a délayé du rob de sureau, &c. Toute la nourriture, dans ce premier période, doit consister dans des bouillons de veau ou de poulet, des laits de poule, faits avec le petit-lait ou le lait de beurre. Les lavemens simples & émolliens conviennent, tant pour calmer les douleurs des reins, que pour humecter les entrailles & pourvoir à la constipation.

Si les malades sont fort abbatus, & que le pouls soit déprimé, on doit, dès ce premier période, leur prescrire quelque potion cordiale & anti-septique, telle qu'une décoction ou infusion de feuilles d'angélique, de rhuë & de scordium, de chacun une poignée ; demi-once d'écorces de citron, dans quatre livres d'eau commune, ajoutant à la colature quatre onces de syrop de

bayes de sureau, une once d'eau de cannelles, & une once & demie de vinaigre de vin, ou trois onces de suc de citron, au lieu de vinaigre : on peut en donner deux onces, d'heure en heure, nuit & jour. Ce remède résiste puissamment à la putridité, soutient les forces sans échauffer, & a la vertu de chasser les vers. Prescrit dans le commencement de la maladie, il en a suspendu, dans quelques-uns, les progrès, & en a arrêté les suites fâcheuses. On calme la violence des maux de tête par l'application, sur le front & sur les tempes, des roses, des feuilles de vigne & de la mie de pain, écrasées dans l'oxycrat : on fait, nuit & jour, les mêmes applications à la plante des pieds ; & si les malades peuvent rester un peu levés, on profite de ce tems, pour leur tremper le bas des jambes dans un bassin d'oxycrat chaud. Si la chaleur & la grande sécheresse de la peau sont jointes aux douleurs de tête, on met des éponges imbibées d'oxycrat, dans les paumes des mains, & on humecte continuellement le creux de l'estomac : on humecte continuellement la langue aride, avec un looch composé d'huile & des syrops d'orgeat & de sureau. Si la barrure du ventre & de l'estomac résiste aux lavemens & aux boissons délayantes, on donne, à grande dose, d'une mixture faite avec

beaucoup d'huile de lin, d'olive ou d'amandes-douces, du sucre, & du jus d'orange ou de citron, qui aide aussi à chasser les vers. Les décoctions de tamarins, nitrées sont, parfois, requises pour tempérer la chaleur des entrailles; on y ajoute de la manne, dans le cas de la constipation opiniâtre, qui ne provient point de la phlogose des entrailles: dans ce dernier cas, on doit s'en tenir aux lavemens emolliens & aux fomentations appliquées continuellement sur le ventre.

La potion cordiale, désignée ci-dessus, n'est pas toujours suffisante pour relever l'action systaltique abbatue, quoiqu'on y joigne même des boissons vineuses, telles que la limonade au vin, & des laits de poule, faits avec partie de vin blanc & d'eau d'orge, indiquées sur-tout dans la chaleur & la sécheresse de la peau, jointes à l'abattement: on n'y parvient souvent que par l'emploi d'une décoction de quinquina, édulcorée avec les syrops d'absinthe, de *scordium* & de limon, dont l'effet n'est pas uniquement borné à relever les forces; elle résiste aussi puissamment à la dissolution putride des liquides, tue & chasse les vers, & arrête, ou affoiblit les redoublemens. On tire encore, en pareil cas, un avantage particulier du quinquina,

qui mérite d'être observé, c'est que loin de causer de la chaleur & de la sécheresse, il y remédie, des langues sèches devenant humides par son moyen, & la peau du corps se couvrant souvent d'une moiteur salutaire. Lorsque l'on a à craindre les effets les plus fâcheux de la dissolution putride, on rend, avec fruit, la décoction du quinquina aigrelette par l'acide vitriolique, & sur-tout par l'élixir de vitriol.

Il est un état de la maladie, où il ne suffit point de travailler à relever le ton abbatu des solides, & à empêcher la dissolution putride des liquides : les nerfs & leur principe sont tellement agacés, irrités, opprimés, même par le délétère destructif, dont il est question, (ce qui est marqué par les sobrefaults, le délire, le coma, &c.) qu'il est essentiel de former un égot, par lequel la nature puisse s'en décharger, en partie : or le moyen connu efficace, pour alléger le genre nerveux de ce côté, est celui de l'application des cantharides, tant aux jambes qu'à la nuque du col, qui d'ailleurs servent encore à relever puissamment l'action systaltique languissante.

Dans le cas où les malades sont fort agités & livrés à l'insomnie, il seroit dangereux d'employer aucune préparation d'opium, & même le diacode : les émulsions

simples & les potions anodines, avec la liqueur minérale d'Hoffmann, sont les seuls secours à employer.

La diarrhée n'exige guères de traitement particulier, à moins qu'elle ne soit excessive; ce que je n'ai observé dans aucun malade: si elle est bilieuse, & qu'elle ait lieu vers l'état de la maladie, elle est salutaire; si elle est séreuse, on n'a guères à ajouter aux remèdes prescrits, que la gelée de corne de cerf & la décoction d'orge & de scorfonere, rendues aigrelettes avec l'acide du citron.

Quand la nature reprend le dessus, on conçoit que le médecin n'a rien de mieux à faire, que de l'aider par une diète légèrement restaurante & anti-septique, de faciliter les évacuations critiques, par les moyens les plus doux, & de les procurer par de semblables moyens, lorsqu'elles manquent ou qu'elles sont trop lentes; mais il est essentiel, à cet égard, d'observer que l'on doit aider la nature, & non la prévenir.

J'ai vu nombre de personnes dans une sorte de complication de la fièvre putride-maligne, avec la fièvre continuë-phlogistique, c'est-à-dire, qu'aux principaux symptômes se joignoient, dans le premier & le second période, des accidens qui désignoient des embarras inflammatoires dans divers viscères, dans l'intérieur de la tête,

par des élancemens vifs dans le front & les tempes, par des battemens plus ou moins considérables des arteres carotides & temporales, par des douleurs dans les orbites ; &c. dans la poitrine, par une oppression péripneumonique, la toux, point de côté, des crachats teints de sang, &c. dans le bas-ventre, par une douleur vive, & une pesanteur incommode aux régions épigastrique & ombilicale, par des battemens dans les reins, &c. tout cela, avec plus de chaleur, & un pouls plus dur ou plus tendu que dans le train ordinaire de notre fièvre maligne : aussi le sang, tiré de la veine, se trouvoit-il alors plus ou moins coëneux, sec & d'un rouge brillant. L'on conçoit qu'en pareil cas, les saignées doivent être poussées plus loin : il faut même les faire amples pour lever, le plutôt possible, les embarras inflammatoires ; mais on ne doit pas perdre de vue le caractère dominant de la maladie, qui se développe sur-tout dans le courant du second degré, & dans lequel l'abbatement & la dépression des forces vitales succedent à l'état que nous venons de désigner, en raison de la soustraction, plus ou moins considérable, que l'on a faite du principe de la vie. Dès que les choses en sont venues-là, il faut perdre de vue les idées de phlogose & d'engorgement, & traiter la maladie comme la fièvre purement mali-

gne (a). Que s'il reste, dans le troisième période de la maladie, des traces de la complication phlogistique, dans la poitrine, la tête ou le bas-ventre, il faut pour lors entre-mêler les moyens de curation, de manière que l'on pourvoie efficacement à l'objet principal, sans traverser les indications particulières, que prescrivent les symptômes de la complication : si, par exemple, il reste de l'embarras dans la poitrine, on joindra aux anti-septiques & cordiaux indiqués des remèdes propres à la débarrasser, & à procurer une expectoration louable : si c'est la tête, dans l'intérieur de laquelle il reste de l'engouement, annoncé par un battement considérable des artères carotides, par la grande rougeur des yeux, par de petits saignemens de nez, &c. on travaillera à l'alléger, & à la débarrasser par des fomentations émollientes sur le front & les tempes, par la vapeur de l'eau chaude, introduite dans les narines ; puis en causant, dans l'intérieur des narines, des irritations propres à amener une hémorragie, & à son défaut, en appliquant des sang-sues aux tempes, ou en faisant une saignée à la veine jugulaire

(a) J'ai vu périr, dans nos hôpitaux, des hommes robustes, auxquels on avoit, dans cet état, poussé les saignées trop loin, les moyens les plus efficaces, pour relever la nature abbatue, s'étant trouvés insuffisans.

ou à l'artere temporale, au cas que l'état du pouls le permette.

Enfin la fièvre putride - maligne a paru tenir, dans quelques-uns, du caractère de la fièvre continuë-rémittente, en ce qu'on a observé, pendant presque tout le cours de la maladie, des exacerbations plus ou moins régulières, & plus violentes, un jour que l'autre. C'est sur-tout dans cette espece de fièvre, que les décoctions de quinquina ont dû être employées plus ou moins vîte, selon la violence des exacerbations, & qu'elles ont produit un effet plus marqué. Cette fièvre -a paru, dans quelques-uns, tenir de la fièvre ardente, ou hémitritée des Anciens, comme il le paroît par l'observation suivante.

Une femme de 30 ans, d'un fort tempérament, fut prise, au mois de Juillet dernier, d'une forte fièvre, avec une fluxion inflammatoire sur tout un côté du visage, qui, quelques jours après, se termina par une espece de délitescence. La violence de la fièvre & des maux de tête, l'ardeur de tout le corps, la dureté & l'élévation du pouls, joints à la constitution de la malade, m'engagerent à prescrire, dans les premiers jours, plusieurs saignées du bras & du pied, qui ne produisirent d'autre effet que de donner un peu plus de liberté au pouls vers l'état, ou dans le tems de la plus grande

vigueur de la maladie ; la phrénésie s'étant jointe à des redoublemens très-violens , je me crus obligé d'en venir encore à une saignée du pied ; cependant les lavages aigres , le petit-lait , la limonade , les eaux de cerises & de groseilles , l'orgeade avec l'eau nîtrée , &c. appaîserent la fougue des symptômes , à quoi contribuerent aussi les lavemens émolliens & les fomentations avec l'oxycrat , appliquées autour de la tête & aux pieds ; mais la malade étoit toujours dans le délire , & lâchoit ses urines dans le lit ; les redoublemens , quoique moins violens , étoient plus considérables , de deux jours l'un. Vers le treizieme jour , on apperçut , au-dessus du fondement , un gros bouton noir , dont le contour rouge & dur me le fit prendre pour un anthrax. J'employai pour lors une forte décoction de quinquina , nîtrée & édulcorée avec le syrop d'orgeat : ce remede eut un succès marqué : il amortit beaucoup les redoublemens ; il arrêta les progrès de l'anthrax , autour duquel il se fit un cercle de séparation : il excita une moiteur douce sur tout le corps ; les selles devinrent bilieuses & salutaires ; la langue , qui avoit été fort sèche pendant toute la maladie , s'humecta ; en un mot , les choses changerent tellement de face , que le vingt-unieme jour , la malade étoit presque sans fièvre , & demandoit , avec impatience , des alimens

solides. Il n'y eut plus rien à faire que d'aider les felles critiques, & de réparer les forces considérablement affoiblies.

OBSERVATION (a)

Sur l'Extirpation d'une Tumeur sarcomateuse dans la matrice ; par M. SOUQUET , docteur en médecine , & conseiller-médecin du roi de la ville de Boulogne sur-mer , & dépendances.

Madame Chester , qui fait le sujet de cette observation , est âgée de 32 ans , d'un tempérament sanguin ; elle a été ma-

(a) Nous n'avons pas cru devoir refuser à M. Souquet de publier cette observation dans notre Journal , quoique nous eussions déjà inséré dans celui du mois précédent l'histoire du même fait , qui nous avoit été communiquée par M. Daunon. Le certificat de madame Chester , qui se trouve à la fin , apprendra au public auquel des deux observateurs il doit attribuer la gloire de cette cure. Nous souhaitons que cet exemple puisse arrêter l'entreprise de certaines gens qui ne font pas difficulté de se faire honneur du travail d'autrui. Nous saisissons cette occasion pour avertir le public , que nous nous ferons toujours un devoir de démasquer tous ceux qui oseroient nous en imposer , soit en nous communiquant des observations fausses , soit en s'attribuant celles des autres,

riée , à 14 ans , & elle a joui d'une très-bonne santé jusqu'à 16 , qui est l'époque de sa seconde & dernière couche , dans laquelle elle eut beaucoup à souffrir , par la grande difficulté qu'on eut , tant pour détacher l'arrière-faix qui étoit très-adhérent au côté gauche de la matrice , que pour parvenir jusqu'à lui , à raison du resserrement de l'orifice interne de ce viscere. Elle y a éprouvé , dans la suite , des douleurs , mais si médiocres , qu'elles ne l'empêchoient pas de se livrer à ses exercices ordinaires , qui étoient de monter à cheval & de chasser ; exercice fort en usage parmi les dames , en Angleterre , sa patrie.

Madame Chester étant passée en France en 1752 , a toujours été fort valétudinaire ; peut-être sa santé a-t-elle été plus altérée par la privation de ses exercices habituels , que par le changement de climat : elle fut bientôt sujette à des pertes , tant en blanc qu'en rouge. Ces pertes qui , dans les premières années , étoient médiocres , devinrent insensiblement très-fréquentes & très-abondantes. Il s'y joignit une fièvre tierce fort opiniâtre , & une douleur gravative , qui se faisoit sentir vers le fond du petit bassin , un peu à gauche de l'hypogastre. La malade , sensiblement appauvrie par ces maux qui alloient toujours en augmentant , fut atteinte , au mois de Juillet 1761 , d'une

frangurie avec des douleurs violentes, une tension considérable au bas-ventre, la fièvre, &c. Les saignées, les fomentations émollientes, les lavemens, la diète rafraîchissante & humectante, l'en délivrerent dans l'espace de quatre à cinq jours.

Ce fut à l'occasion de ce dernier accident, que madame Chester essuya encore le 21 Juillet 1763, que je fus appelé pour la première fois. Malgré la répugnance ordinaire aux dames en pareil cas, j'examinai les parties affectées, pour reconnoître, autant qu'il étoit possible, la cause de cette frangurie. J'apperçus, au premier coup d'œil, après avoir écarté les grandes lèvres; une tumeur dans la vulve, qui, lorsque la malade faisoit des efforts quelconques, comprimoit le méat urinaire, & s'opposoit au libre passage des urines. Ayant examiné la partie inférieure de ce corps qui paroissoit de la grosseur & de la forme d'un gros œuf de poule d'Inde, j'observai, à sa partie latérale gauche, trois ou quatre points bleuâtres & autant d'ulcères superficiels, qui fournissoient un pus ichoreux très-fétide. La malade, persuadée qu'elle n'avoit jamais eu que des fleurs blanches, croyant que j'en imposois, me fit remercier sur le champ. Je remis à M. Chester son époux, un écrit, dont il est encore muni, dans lequel j'exposai mon sentiment sur la nature

nature de la maladie & sur les moyens de la traiter. Dès ce moment, je perdis de vue la malade qui, le 4 Avril 1764, se trouva encore dans le même cas où je l'avois laissée, avec cette différence que la tumeur ayant plus de poids, sortit tout-à-fait hors du vagin le 6 du même mois, vers les neuf heures du soir. Son chirurgien, aux soins duquel je l'avois abandonnée, bien convaincu qu'il avoit à faire à une descente de matrice, parvint, après de très-grands efforts, à faire rentrer ce prétendu viscere, & tenta en vain, de nouveau, d'introduire divers pessaires qu'il avoit fabriqués, & que la malade garde avec soin. Cette tumeur, quoique repoussée avec tant de violence dans le vagin, en sortit encore le surlendemain 8 du même mois, à quatre heures après midi, beaucoup plus grosse qu'auparavant, échimotée, excoriée çà & là, & noire à sa partie inférieure, à raison des fortes compressions qu'on avoit faites pour la faire rentrer. Le chirurgien, qui, sans doute, ne s'aperçut pas de sa manœuvre, redoubla ses soins & ses efforts, pour replacer encore la prétendue matrice. Le peu de succès de ses tentatives, & l'augmentation considérable de cette masse, dont le volume étoit au moins triple depuis sa dernière sortie, déterminèrent la malade, alors fort alarmée, à appeller

M. Tynan, chirurgien major du régiment de Bukley, qui, quoique du même avis que le premier, sur la nature de la maladie, n'étant pas d'accord sur les moyens d'y remédier, me fit appeller. Je m'y rendis le même jour, 11 du susdit mois, vers les quatre heures de l'après-midi; je trouvai madame Chester dans un état déplorable, par la maigreur, par l'épuisement extrême, & par les avant-coureurs d'une mort prochaine, où les tourmens affreux, qu'elle avoit éprouvés, l'avoient réduite, sans lui avoir rien fait perdre ni de sa présence d'esprit ni de sa fermeté ordinaire. J'examinai la tumeur avec la plus grande attention : son pédicule étoit de trois pouces de longueur, & d'un diamètre qui tiroit son origine du côté gauche du bord de l'orifice interne de la matrice; tout le reste de cette masse pesant trois livres & demie, étoit sorti, & entraînoit, par son poids, l'utérus jusqu'au bord des grandes lèvres. Cette tumeur, d'environ neuf pouces de long sur dix-sept de circonférence dans son centre, avoit à peu près une forme ovale; elle étoit, en partie, sphacélée, & en partie gangrenée, excepté vers la moitié supérieure de son pédicule. On voyoit, à la partie inférieure de ce corps, du côté gauche, plusieurs ulcères superficiels, d'où couloit un pus ichoreux, qui étoit très-fétide, aussi-bien que tout le

reste de la tumeur, dont l'odeur cadavéreuse, qui en exhaloit, étoit insupportable.

Voyant les choses dans un aussi triste état, je me déterminai, dès la première inspection, à faire extirper cette tumeur, après avoir fait une forte ligature au pédicule en deux parties; ce qui fut exécuté de la manière suivante. Je pris la tumeur, autant pour la tirer doucement à moi, afin de placer la ligature aussi haut qu'il seroit possible, que pour être à portée de diriger la main du chirurgien ordinaire. Celui-ci ne sentant pas les raisons de cette conduite, plongea, pendant que j'étois occupé à mon premier objet, son aiguille à la partie moyenne du pédicule: je la fis retirer aussitôt, & lui ordonnai de la mettre tout-à-fait à sa partie supérieure, immédiatement à l'endroit de son insertion à la matrice; ce qui fut exécuté sur le champ, comme il suit: on perça le milieu du pédicule, à l'endroit désigné, avec une aiguille enfilée de deux fils très-forts & bien cirés; on fit le nœud du chirurgien de chaque côté, qu'on serra autant qu'il fut possible; on coupa le pédicule, à un pouce & plus, au-dessous de la ligature. Les fils, qu'on avoit laissés de la longueur d'à-peu-près six pouces & demi, rentrèrent si fort par la réaction ou le rétablissement du ressort

332 OBSERV. SUR L'EXTIRPATION

des ligamens de la matrice , que , le lendemain matin , il n'en paroissoit plus qu'autant qu'il en falloit pour y attacher d'autres fils. Cette opération étant terminée , nous ouvrîmes la tumeur , pour l'examiner plus particulièrement. Nous trouvâmes qu'elle étoit sphacélée , gangrenée , & noire , à la profondeur d'environ vingt lignes , dans toute son étendue , & tissue de vaisseaux variqueux , en partie crevassés ; tout le reste de l'intérieur de cette masse , ainsi que le pédicule , étoit de couleur grisâtre & d'une consistance assez ferme.

Les anti-septiques & les toniques pris , tant intérieurement qu'injectés dans la partie , ainsi que les vulnéraires détersifs , aux tems indiqués , sont les moyens qui , après l'opération la plus facile de la chirurgie & la mieux indiquée , ont tenu le premier rang dans le traitement de cette maladie , dont madame Chester a été tout-à-fait délivrée le 28 Mai dernier , que la ligature tomba avec la portion du pédicule qu'elle embrassoit.

Depuis cette dernière époque , la malade n'a éprouvé , dans ces parties-là , aucune sorte de sensation douloureuse , ni d'écoulement des matieres purulentes , rapportées. Les menstrues & toutes les autres fonctions se sont parfaitement bien rétablies ; elle a enfin repris très-rapidement de l'embonpoint ; & sa gaieté ordinaire , quoi-

qu'elle ait été purgée de tems en tems , & qu'elle soit à l'usage du petit-lait clarifié , tant à raison de quelques douleurs vagues , sur-tout aux genoux , & des fluxions au nez , aux lèvres & à quelques parties de la tête , dont elle a été attaquée quelquefois d'une maniere passagere , qu'à cause de la suppression d'un cautere à la jambe , qui étoit ouvert depuis plusieurs années.

Cette observation présente deux réflexions. La premiere a pour objet la cause qui a produit cette tumeur. Je suis porté à croire que les vaisseaux de tout genre , sur-tout les lymphatiques , ayant été en partie déchirés , & en partie dilatés au côté gauche de la matrice , d'où l'on détacha , avec tant de peine , l'arriere-faix à sa derniere couche , ont donné naissance à cette tumeur sarcomateuse , qui avoit augmenté , par gradation , jusqu'au point où nous l'avons vue , de la même maniere que toutes celles qui se forment par congestion , comme les polypes , les fics & toutes les tumeurs carcinomateuses , qui croissent sur ou dans les différentes parties du corps. Je pense aussi , que les pertes abondantes , auxquelles la malade étoit sujette avant l'opération , venoient , au moins en partie , des vaisseaux variqueux , crevaillés à la surface de la tumeur , & que la quantité du pus ichoreux

534 OBSERV. SUR L'EXTIRPAT. &c.
suivoit des différens ulcères superficiels,
observés sur cette masse.

L'augmentation énorme de la tumeur,
après sa dernière chute, fait l'objet de la
seconde réflexion. Il est évident que l'uni-
que cause de cet événement étoit la stagna-
tion du sang veineux, arrêté dans ce corps,
par la compression & l'étranglement du pé-
dicule resserré de toutes parts comme par
une sorte de ligature qui s'opposoit au re-
tour du sang veineux, pendant que celui des
arteres y étoit porté avec plus de liberté.

*Je certifie que tous les faits rapportés
ci-dessus, sont parfaitement conformes à la
vérité, & que c'est à M. Souquet seul à qui je
suis redevable de ma guérison. A Boulogne-
sur-mer, le 8 Octobre 1764. F. CHESTER.*

*Je certifie le contenu ci dessus bon & véri-
table. A Boulogne-sur-mer, le 8 Octobre
1764. EDWARD CHESTER.*

ECLAIRCISSEMENT

*Sur un passage du Mémoire sur les eaux de
Bar & de Beaulieu, inséré dans le Journal
du mois de Mai; par M. MONNET.*

MONSIEUR,

En lisant, dans votre Journal du mois de
Mai dernier, le Mémoire sur les eaux de

Bar & de Beaulieu, que vous avez bien voulu y insérer, je me suis apperçu qu'il s'y est glissé, par la faute du copiste, une erreur qui jetteroit sur moi le plus grand ridicule, si je ne me hâtois de la corriger. Il y est dit, en parlant du pont de Saint-Allyre de Clermont, pag. 425, sur la fin : *Les chymistes qui l'ont visité, n'ont pas eu de peine à reconnoître la cause qui l'a produit dans la terre absorbante qui est contenue dans les eaux qui coulent dessous ;* au lieu que je m'étois borné à dire que la formation de ce pont est dûe à la terre absorbante contenue dans les eaux minérales de cet endroit, sans dire qu'elles coulent dessous, parce que ces derniers mots ne peuvent qu'induire en erreur, & donner une fausse idée de la formation de ce pont. Car comment concevoir que l'eau qui coule dessous, avec la rapidité d'un torrent, puisse, quelque propriété qu'on lui suppose, être l'instrument de la formation d'un pont ; jamais on ne me passeroit une telle bevue dans un pays où la physique n'est rien moins qu'étrangère ? Permettez-moi donc, Monsieur, de vous tracer ici mes idées sur les causes de la formation de ce pont, elles paroîtront d'autant moins déplacées, qu'il s'agit d'un point d'histoire naturelle, qui jusqu'à présent n'a point été bien éclairci. Mon premier dessein étoit de le dévelop-

per dans un autre Mémoire ; mais je me trouve obligé, par rapport à la conjoncture présente, de me borner au peu que j'en vais dire.

Ceux qui connoissent un peu Clermont, sçavent que le fauxbourg de S. Allyre est rempli d'eaux minérales, qui montrent, en plusieurs endroits par où elles coulent, des avancemens ou masses pierreuses, très-dures & très-solides, produites, comme il est dit dans mon Mémoire, par la terre absorbante de ces eaux ; & voici comme il faut concevoir la formation de ce pont. A l'endroit où il est situé, il y a un rocher de chaque côté du torrent, en face l'un de l'autre, lesquels s'avancent assez l'un vers l'autre, pour ne laisser que peu d'espace en cet endroit. Ils débordent en hauteur les bords des rives, d'environ huit à dix pieds ; & c'est du côté droit, en suivant le cours de cette petite riviere, que les eaux minérales aboutissoient autrefois au sommet du rocher, par une rigole qui traversoit un jardin qui est contigu à sa hauteur, d'où il est aisé de concevoir que ces eaux, tombant par-là dans cette petite riviere, ont dû former une incrustation qui, s'étant accrue peu-à-peu, & par succession de tems, a dû enfin joindre l'autre bord. S'il n'y avoit pas eu ici de courant d'eau, il n'y auroit pas eu de pont : il est visible qu'il n'y auroit eu alors

qu'une masse qui eût rempli tout l'intervalle qui est entre ces deux rochers ; mais l'eau , qui coule dessous , étant assez rapide , a dû emporter ce qui s'opposoit à son passage , &c , par conséquent , n'a laissé subsister que ce qu'elle ne pouvoit atteindre : en emportant donc ces avances vers le bas , elle a laissé subsister celle d'en-haut qui , venant joindre l'autre côté , comme nous venons de dire , il en a résulté une espèce d'arcade d'autant mieux formée , que ce torrent , sujet à se déborder , a dû en emporter en-dessous le superflu dans toute son étendue.

Maintenant les eaux minérales ne coulent plus par-là ; une de ces sources s'est perdue , ou du moins on ne sçait où elle se dégorge. Une autre qui porte le nom de *S. Allyre* , très-bien entretenue , se décharge dans cette petite rivière , un peu avant le pont ; cependant on apperçoit encore , dans presque toute l'étendue du jardin , la rigole qui les conduisoit autrefois au pont ; cette rigole est absolument de même nature que le pont ; ce qui serviroit à convaincre les incrédules , s'il en étoit qui doutassent encore de cette explication.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur , &c.



REMEDE

CONTRE LE CHARBON,

Communiqué par M. LEAUTAUD, chirurgien-juré de la ville d'Arles, prévôt de sa compagnie, ancien chirurgien-major de l'Hôpital-général du S. Esprit de la même ville.

M. Leautaud nous a communiqué un spécifique contre le charbon, qu'une personne de considération lui a procuré. Le sieur Bonnet, du lieu de Rougiers en Provence, qui en est l'auteur, en a donné le secret à cette province; & l'assemblée particulière des Etats, tenue le premier Février dernier 1764, lui a accordé une gratification de 2400 liv. Nous nous empressons de le rendre public, desirant qu'il réponde aux espérances qu'on en a conçues.

Le charbon est un symptôme des plus aigus, & presque toujours funeste. Il en est de plusieurs especes. Le remede, dont nous allons faire mention, convient à toutes : on l'applique, avec succès, dans tous les tems de la maladie.

PRÉPARATION. *Prenez* de l'une des trois especes de vitriol (a) : mettez-en la quan-

(a) Il nous paroît étonnant que l'auteur de ce spécifique ait laissé l'espece du vitriol dont il se

tité, que vous voudrez, en poudre : mêlez de cette poudre avec le jaune d'un œuf frais, pour en faire une pâte qui puisse tenir, sans couler, sur de la charpie ou de la filasse :

Appliquez de cette pâte sur le charbon, autant qu'il en faut, pour le couvrir ; mettez de la charpie par-dessus, ou chargez-en un plumasseau que vous placerez sur le charbon ; fixez-le avec un emplâtre & des compresses : assujettissez le tout avec un bandage convenable à la partie affectée, afin que la pâte ne quitte pas la place qu'occupe le point charbonneux.

Une seule application suffit ordinairement pour fixer le mal, en faisant une escarre : si cela n'arrive pas, ce qu'on connoît au gonflement, à la tension de la partie, & à l'indécise : leur opération est cependant très-différente, comme son but est de produire un escarre, nous croyons qu'on doit préférer le vitriol bleu ou de cuivre, le seul capable de produire cet effet ; encore peut-être vaudroit-il mieux employer tout autre escarrifique, dont l'effet seroit plus assuré. Dans ce cas, le secret de M. bonnet se réduiroit à peu de chose. Le public lui doit sçavoir gré cependant de son zèle. Il seroit à souhaiter que tous ceux qui ont ainsi des remèdes particuliers, dont ils croient avoir observé de bons effets, eussent la générosité de les communiquer aux gens de l'art. On ne sçauroit trop multiplier les secours contre les maux qui nous assaillent de toutes parts.

l'obstination des accidens , on fait une seconde application , huit ou dix heures après : il est rare qu'on soit obligé d'en venir à une troisième.

Ce remede excite une escharre , dont on procure la chute avec l'onguent basilic ; l'escharre tombée , on panse l'ulcere avec l'onguent qui suit.

Prenez Huile d'olive , graisse de cochon mâle , graisse de mouton vierge , & cire neuve ; de chaque , quatre onces ; fleurs & feuilles de romarin , en tout une poignée : *il faut les reduire en poudre fine* ; une ou deux feuilles de tabac , *qu'on réduira aussi en poudre* ; jaunes d'œufs frais , au nombre de deux : faites bouillir le tout dans une quantité médiocre de bon vin rouge , jusqu'à la consommation du vin.

On suit la même méthode pour tous les petits charbons qui succedent quelquefois , ou qui accompagnent le charbon principal.

Lorsque le charbon est accompagné d'une inflammation considérable , on foment la partie avec un mélange de dix parties d'eau de scabieuse , une d'eau de-vie , du blanc de deux œufs , & d'une petite pierre d'alun de roche : on agite le tout ensemble , dans un vaisseau convenable , jusqu'à ce que le tout forme une écume : on en imbibe des compresses , dont on enveloppe la partie ,

en les appliquant par-dessus les plumasseaux & emplâtres mentionnés ci-dessus.

On assure qu'il n'est pas besoin, avec ces remèdes, de faire des scarifications, ni de recourir à la saignée : nous estimons cependant qu'il est prudent, en pareil cas, de s'en rapporter à la décision des gens de l'art.

Dans le premier tems de la maladie, il faut observer la diète la plus sévère : on doit garder un bon régime, tout le reste du tems de la maladie.

On peut, à chaque pansement, laver l'ulcere avec du bon vin chaud.

OBSERVATION

Sur une plaie à la partie supérieure du bras, avec fracture de l'humérus, faite par un coup de feu ; par M. ALLIERE, fils, chirurgien à Sainte - Maxime, lieutenance de Fréjus en Provence.

Le 17 Septembre dernier, je fus appelé ; avec mon pere, pour visiter le fils de Joseph Coudroyer, âgé de 9 ans, qui avoit reçu, à bout touchant, un coup de fusil chargé à plomb, à la partie latérale interne & supérieure du bras droit, à un pouce de distance du col de l'humérus ; cet enfant voulant examiner si un fusil étoit chargé, se fit aider

par un de ses camarades , pour en tirer la baguette ; & , dans les efforts qu'ils firent , le coup partit & emporta environ un pouce de la substance de l'os , au point que le doigt passoit entre les deux extrémités de l'os brisé , sans que le plomb qui , par sa sortie , fit un délabrement considérable à la partie postérieure , eût intéressé aucun vaisseau considérable.

L'état de ce bras , qui ne tenoit presque plus que par les tégumens , fit naître à quelques confreres , le dessein d'en faire l'amputation à lambeau ; mais mon pere , se fondant sur la cure d'une blessure approchante de la nature de celle dont il s'agit , s'opposa à cette proposition , espérant beaucoup des ressources de la nature , & des secours de l'art. Son attente a été confirmée , quant à la conservation du bras , & je fus chargé du traitement.

Mon premier soin fut d'assujettir le bras , de rapprocher , autant qu'il étoit possible , les extrémités de l'os , & d'arrêter les suites d'une inflammation que je prévoyois devoir être considérable par les esquilles des os brisés qui , en irritant les membranes , devoient occasionner des douleurs & des engorgemens considérables. Je saignai , à plusieurs reprises , le malade ; mais , malgré les saignées , je ne pus empêcher qu'il ne survînt du délire , & que la fièvre ne fût forte & suivie

de convulsions , avec insomnie : je tâchai de ramener le calme , par les lavemens & les narcotiques : je tins exactement mon malade à une diète sévère, & je le purgeai doucement avec la casse & la manne.

Cet état convulsif , qui dura assez longtemps , en contractant les muscles , dérangeoit toujours la position des extrémités de l'os ; l'inflammation considérable de la plaie empêchoit de pouvoir les réduire ; & l'impatience d'un enfant qui remuoit toujours , me faisoit douter de la réunion de l'os. Je donnai mes attentions à la plaie que j'entreteins ouverte , en introduisant un séton , dirigé de manière à ne pas s'opposer à la formation du cal , mais qui pût donner issue aux matieres étrangères, introduites dans la plaie , & aux esquilles que la suppuration entraîneroit : je pansai la plaie avec un digestif fait avec le styrax , le jaune d'œuf , la térébenthine & l'huile d'hypéricum , mettant un plumasseau sec sur les parties de l'os , qui étoient à découvert , & recouvrant l'appareil d'un cataplasme fait avec le lait , la mie de pain , le jaune d'œuf & le safran oriental : quand l'inflammation fut calmée , je substituai à ce cataplasme un emplâtre fait avec la pulpe de la racine de lys , la térébenthine , l'huile de mucilage & la cire jaune ; l'inflammation & la fièvre furent si considérables , que la plaie ne

donna des marques d'un suintement, que le 23 du mois : la suppuration s'établit le lendemain ; & la chute de l'escarre, qui se détacha le 26 , facilita aux vaisseaux le moyen de se dégorger plus facilement ; je pansai alors la plaie avec la térébenthine , les jaunes d'œufs & l'huile d'hypéricum , & je tâchai de rapprocher les bouts de l'os ; mais l'impatience de l'enfant , & l'étendue de la plaie , qui ne permettoit pas d'assujettir le bras , comme il auroit convenu , en empêcha l'effet.

La fièvre se soutint avec vigueur jusqu'au 3 Octobre , qu'elle parut se calmer un peu ; mais le malade méfiant de ce mieux , s'avisa de manger ; ce qui déranger sa plaie , & me décida à le purger , & à consommer , par la pierre infernale , les chairs trop abondantes , que la nourriture avoit fait croître , & qui étoient fongueuses , les recouvrant d'un simple plumasseau sec ; les chairs détruites , il se présenta quelques esquilles d'os , que la suppuration n'entraîna que le 18 dudit mois , tems où je permis au malade de mettre quelque chose dans son bouillon , & je le fis passer à quelques legers alimens. Le 3 dudit mois , je continuai à le panser avec un séton plus léger , le digestif & l'emplâtre divin , pour recouvrir le tout , jusqu'au quatorzieme Octobre , que j'ôtai le séton , & je ne mis plus qu'un plumasseau sec ,

sec, qui a terminé la guérison de la plaie ; & conservé le bras au malade ; mais l'os ne s'étant pas réuni, il s'est formé une articulation à l'endroit fracturé, qui lui permet, sans douleur & sans une incommodité notable ; les mouvemens de flexion & d'extension, même d'élevation, en doublant le coude.

Son bras est plus court que l'autre d'un demi-pouce ; il est, de même que la main, beaucoup grossi, de la fracture en bas, par le séjour du sang, & l'obstacle qu'il trouve à son retour, par l'espece d'étranglement qu'a produit la cicatrice ; il se sert de ses doigts, avec toute la dextérité possible, jouant sans peine, avec ses camarades, aux jeux d'exercice ordinaires à la jeunesse.

On n'observe aucun bourlet ni protubérance aux deux extrémités de l'os fracturé ; ce qui me feroit croire que les matieres du cal auroient pu être entraînées par la supuration, la plaie étant extrêmement étendue, & l'os à découvert, ou que la matiere osseuse, trop altérée, eût manqué pour cette opération.

On sçait que les maladies, qui corrompent les suc nourriciers, s'opposent à la production du cal, comme on l'observe dans les maladies vénériennes, le scorbut, le rachitis, la phthisie, même dans la grosseffe des femmes, parce qu'alors la nature étant

546 OBSERVATION SUR UNE PLAIE.

toute occupée à la perfection du fœtus, semble oublier la formation du cal ; mais il est, dans certains sujets, exempts de toute cacochymie, une certaine disposition contraire à la consolidation des os ; ce cas sembleroit le prouver ; & j'ai lu dans une citation, que Ruysch en avoit observé de pareils, quoiqu'on eût suivi dans le traitement toutes les règles de l'art.

Quoiqu'on n'observe aucun bourlet à la partie supérieure de l'humérus, cependant l'os y paroît plus gros qu'il ne devoit être. Est-ce que le périoste de la partie supérieure auroit grossi dans cet endroit, pour servir de ligament à cette articulation ?

Cette cure prouve qu'il est des cas où il faut s'écarter des préceptes de l'art. L'amputation paroissoit être le moyen le plus court & le plus sûr ; mais il convient de tout tenter, avant de retrancher un membre ; & il vaut mieux le conserver estropié, que de l'emporter. Tout me faisoit craindre pour les suites de ce traitement, & je ne l'entrepris qu'avec incertitude ; car il ne suffit pas de connoître les plaies, d'en distinguer l'état & la nature, pour les traiter méthodiquement ; il faut de plus, sçavoir juger des suites qu'elles peuvent avoir, & des symptômes, dont les blessés sont menacés, pour les prévenir ; cette plaie n'en présentoit que de sinistres, qui ont heureusement été vaincus par la nature & mes soins.

OBSERVATIONS

*Sur les Maladies épidémiques qui ont régné
à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747;
par un ancien Médecin de la faculté de
Paris.*

ANNÉE 1740.

HIVER. A la suite d'un automne froid & pluvieux, est venu un hiver des plus fâcheux, comparable à celui de 1709; car quoique, d'après le thermometre, il y ait eu quatre degrés de moins de froid, il a été beaucoup plus long, & la gelée a duré, sans aucune interruption, pendant soixante & quatre jours; sçavoir, depuis le 6 Janvier, jusqu'au 9 Mars. Le mois de Janvier commença par des frimats, & la gelée prit tout-à-coup avec vivacité, le 6; dès le 7, au soir, la Seine charrioit beaucoup de glaçons, & fut totalement prise, le 10. Le 13, il fit un peu moins froid; le 14, quoiqu'il fit toujours très-froid, il y eut un peu de pluie; le 15, il y eut de la neige, & la gelée fut plus forte; les glaçons, que la pluie de la veille avoit détachés, s'amoncelèrent les uns sur les autres, comme des rochers. Le 16, la riviere grossit beaucoup; néanmoins les glaçons furent assez forts pour résister à l'impulsion du volume d'eau, dont on sçait

cependant la force énorme : enfin , le 21 , le tems fut couvert ; il y eut de la neige , de la pluie , & les glaçons se rompirent , sans aucun accident : à la vérité , la sage prévoyance de M. *Turgot* , prévôt des marchands , dont le nom sera immortel , contribua beaucoup à prévenir tous les malheurs ; depuis plusieurs jours , il faisoit travailler , sans relâche , à rompre les glaces pour empêcher les suites funestes de la rupture des glaçons , qu'il prévoyoit devoir être prompte , par rapport à l'augmentation de la riviere , dont l'eau étoit très-trouble. La gelée fut un peu moins forte , jusqu'au commencement de Février , qu'elle reprit avec vivacité ; le tems étoit serein ; dans quelques endroits au-dessus & au-dessous de Paris , la riviere fut prise : le 22 Février , & les jours suivans , il tomba de la neige ; le 24 , le froid augmenta , & il s'y joignit un vent du nord , qui étoit très-violent. Le froid augmenta encore le 3 Mars , & dura jusqu'au 9 , qu'enfin il souffla un vent du midi , par intervalles , & qu'il y eut de la pluie.

Un froid aussi long produisit beaucoup de maladies : la mauvaise nourriture , la misere , chez les pauvres qui périssoient de froid & de faim , y contribua beaucoup ; aussi les hôpitaux étoient-ils surchargés. Les maladies , qui régnoient , étoient des dévoie-

mens, qui dégénéroient souvent en dyssenteries ; des toux, dont les poitrines délicates sur-tout, étoient fort affectées, & des fièvres continues, avec redoublemens.

A *Vernouillet*, *Triel*, *Mantes*, & dans les environs, régnoit une fièvre ardente maligne, qui faisoit périr beaucoup de monde, au point que, dans un village, sur trente personnes attaquées, il en mourut ving-neuf ; elle n'étoit pas également meurtrière par-tout : cette même maladie faisoit des ravages en Flandres, à *Douai*, & ailleurs.

Pour arrêter les progrès dangereux d'une maladie aussi funeste, & y remédier, s'il étoit possible, le Gouvernement y envoya deux médecins de la faculté de Paris, MM. *Bailly* & *Cochu*. Ils commencerent par faire l'ouverture des personnes mortes de cette maladie, & trouverent tantôt une partie, tantôt une autre gangrenée, suivant le lieu qu'avoit plus vivement affecté la matiere morbifique, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; chez presque tous, il y avoit des vers, & une matiere putride épanchée, soit dans la tête, soit dans la poitrine, soit dans le bas-ventre. Ils firent des informations exactes sur le traitement de ces maladies : on leur dit qu'on avoit employé, sans succès, différens remedes, & que les cordiaux, qu'à la campagne sur-tout, on regarde comme une panacée

propre dans toutes les circonstances , avoient eu des suites encore plus funestes ; que la plupart des malades périssoient en trois ou quatre jours.

Ils caractérisèrent cette maladie de fièvre putride - vermineuse , produite par la rigueur de la saison , la mauvaise nourriture , suite de la misère dans laquelle étoient les pauvres sur-tout , que le froid excessif empêchoit de travailler , & en conséquence de gagner de quoi se nourrir.

Ils bannirent du traitement les cordiaux , & éloignerent par-là le nouveau danger , suite d'un traitement aussi contraire. Ils insistèrent sur les saignées , les émétiques , les tisanes ameres , les boissons abondantes , & , par cette conduite sage , ils guériront la plus grande partie de leurs malades , quand ils voulurent bien être dociles ; car l'entêtement & l'opiniâtreté est souvent , chez les pauvres , un mal de plus encore à combattre.

. PRINTEMPS. Le vent du nord continuoit , & entretenoit un froid vif ; il geloit presque toutes les nuits , les herbages & les arbres donnerent à peine signe de vie : dans plusieurs endroits , les vignes furent gelées jusqu'au pied. Cette désolation de toute la nature rendit les campagnes , & plusieurs provinces misérables ; les pauvres moururent de faim , leurs travaux furent interrompus ,

cette disette rendit encore leurs maladies plus graves. Aussi l'épidémie, dont nous avons parlé dans la saison précédente, se renouvelloit-elle dans les villages & les bourgs voisins de ceux qui avoient été attaqués ; car ceux-ci en furent exempts. La maladie fut appelée, par MM. *Bailly & Cochu*, fièvre - putride - vermineuse , catarrhale. Avant leur arrivée sur 455 malades , attaqués dans trente villages , il en étoit mort 387 ; & lorsqu'on eut commencé à suivre leurs avis , sur 550 malades , il n'en périt que 53 ; peut-être même un plus grand nombre auroit guéri, s'ils avoient été plus dociles & plus exacts à suivre l'avis des médecins.

Alors il y avoit beaucoup de morts subites , de fièvres catarrhales & malignes ; il se faisoit souvent des métastases sur la poitrine , presque toujours mortelles : on voyoit aussi beaucoup de dévoiemens , de coliques , principalement chez les pauvres , ce qui étoit une suite de la mauvaise nourriture ; plusieurs en périrent. Les hôpitaux étoient surchargés de malades , & l'on voyoit s'y traîner nombre de malheureux , conduits par l'épuisement où les avoit jetés le manque de nourriture ; le scorbut étoit commun : enfin on voyoit la plus grande partie des malheurs , dont nous avons parlé dans l'année 1709.

Aux mois d'Avril & de Mai , les fièvres

malignes firent encore plus de ravages : les malades périssoient souvent dès le 3 , le 4 , le 5 & le 6 de leur maladie , & la plupart rendoient des vers. Les remèdes qu'on employoit , sembloient d'abord diminuer la violence des symptômes ; mais il se faisoit tout-à-coup une métastase funeste aux malades , soit à la tête , soit à la poitrine ; & l'on voyoit peu de ceux chez lesquels elle se faisoit , se tirer d'affaire.

Le traitement , qui sembloit réussir le mieux , consistoit en saignées promptement faites ; mais , en général , peu nombreuses , en tisanes amères , aiguës d'un ou deux grains de tartre stibié , par pinte. Quelquefois il falloit faire la médecine du symptôme , & joindre quelques béchiques , lorsque la poitrine étoit fort affectée ; mais , en général , il falloit insister sur les évacuations , & , par une boisson abondante , détremper les humeurs rendues visqueuses par les mauvaises nourritures , principe du mal , rétablir la transpiration supprimée par le froid & sur-tout par le vent du nord qui duroit toujours constamment.

On n'observa aucune distinction dans les âges & les tempéramens de ceux qui furent attaqués : des gens vieux , jeunes , foibles ; robustes , hommes , femmes , filles , garçons , tout fut indistinctement sujet aux fièvres , dont beaucoup périrent , sur-tout

parmi les pauvres, que la misère en avoit rendus plus susceptibles, par le défaut de nourriture qu'ils avoient supporté.

Quoique le vent du nord continuât, il y eut beaucoup de tonnerre le 25 Avril, & quelque espérance que le froid cesseroit, qu'on verroit renaître le printems, & la nature sortir de l'engourdissement dans lequel elle languissoit depuis si long-tems; mais on vit bientôt s'anéantir cet espoir: le vent du nord continua si violemment, que, sur-tout le 2 Mai, il y eut de la neige, de la grêle; & cette température de l'air dura jusqu'au 22, que le tems se détendit, & diminua un peu de sa rigueur.

Les mêmes maladies, quoique moins fréquentes, & moins dangereuses, régnoient à la fin du printems; mais ce qu'on observoit le plus, étoient des morts subites.

Il y avoit aussi beaucoup de douleurs de rhumatisme & de goutte, la plupart très-opiniâtres; ce qu'il est aisé de concevoir d'après la température de l'air, qui, en empêchant la transpiration, s'opposoit à l'évacuation nécessaire pour guérir ces maladies.

ÉTÉ. Le commencement de cette saison n'a pas été plus avantageux pour les biens de la terre, ni pour la santé: le tems étoit très-inconstant; il faisoit alternativement chaud & froid; il y avoit de la pluie, &

le lendemain , souvent du tonnerre. La canicule a été froide , & pluvieuse : le 3 Août, il a gelé à glace ; & le 6 du même mois , il y eut un orage très-violent , avec une pluie , un tonnerre , & un vent si fort , que plusieurs arbres en furent déracinés , & que l'eau monta jusqu'à quatre pieds dans la rue du *Four* , fauxbourg Saint - Germain , près celle de *l'Egout*. Cet orage ne dura cependant pas une demi - heure. Le 10 d'Août , la Bourgogne fut désolée par un pareil orage , qui se fit sentir dans l'espace de plus de vingt lieues. A peine se passa-t-il un jour sans pluie , qui étoit le plus souvent froide ; aussi les fruits & les grains mûrirent mal. Ce tems continua jusqu'au 27 Août , que la chaleur commença , & fut très-vive.

Malgré ce mauvais tems , les maladies , quoique de la même nature , étoient moins fâcheuses , & moins communes. Les fièvres malignes continuerent cependant , & étoient fort dangereuses : il y avoit des fièvres tierces , qui cédoient aisément au quinquina purgatif. Les enfans , sur tout , & principalement les pauvres , étoient tourmentés par des vers , suite de la mauvaise nourriture , & du peu de maturité des fruits ; les vermifuges usités les guérissoient assez promptement.

Quoiqu'il eût fait très-chaud le dernier jour du mois d'Août , le premier Septembre

il fit froid , & il y eut toute la journée de la pluie ; la chaleur revint , mais moins forte ; & il y eut , par intervalles , des jours plus froids : on fit dans ce mois la récolte des bleds , qui ne fut pas aussi mauvaise , qu'il y avoit lieu de le craindre.

Malgré cette récolte , plus abondante qu'on n'auroit dû l'espérer , le pain augmenta considérablement ; & de plus , il étoit fait avec de mauvais bled , capable de donner des maladies contagieuses. Cette disette , & cette mauvaise qualité du pain , produisit des séditions à Bicêtre , & grand bruit dans les marchés , d'autant plus que le peuple soupçonnoit des manœuvres de la part de ces gens avides d'argent , qui profitent des malheurs publics , pour augmenter la disette en faisant des magasins , & faire fortune par la misère publique. Ces soupçons étoient d'autant mieux fondés , que le bled , dont on se servoit , étoit vieux , & souvent gâté. Les Parlemens & la Police , par des réglemens sages , s'opposèrent le plus qu'ils purent aux suites funestes de ces malheurs publics , entretenus par les intrigues secrètes de gens punissables.

Les pauvres , qui supportoient le plus cette disette , & que la misère empêchoit de pouvoir être bien nourris , étoient aussi ceux parmi lesquels il y avoit le plus de maladies , qui toutes avoient pour cause la

mauvaise nourriture, & souvent le désespoir où les jettoit leur triste situation.

AUTOMNE. Le 4 Octobre, le froid commença par des gelées blanches, mais avec vivacité; le 5, il y a eu de la glace; le 12, grêle, neige, verglas. Ce froid empêcha le raisin de mûrir; & les vendanges ne donnerent que du vin détestable, tel que pouvoit le produire du raisin verd & gelé. Le dégel se fit le 16, par une chaleur subite, & une pluie abondante, qui dura toute la journée; mais; dès le lendemain, le froid recommença avec des brouillards; le 3 Novembre, il y eut de la neige; le 10, du verglas, avec un vent de nord glacial, & très-fort. Au commencement de Décembre, la pluie succéda au froid; l'inondation commença, & fut toujours en augmentant jusqu'au 27, qu'elle diminua, mais lentement. Dans sa plus grande hauteur, on dit qu'il y avoit 24 pieds 4 pouces au-dessus du lit ordinaire de la rivière: on assure que cette inondation surpassa celle de 1711.

Pendant toute cette saison, la maladie la plus essentielle étoit la misère, qui augmentoit tous les jours, sur-tout chez les pauvres: ils manquoient de tout; & lorsque, par quelque bonheur inattendu, ils trouvoient de quoi satisfaire leur extrême besoin, ils mangeoient avec voracité; leur estomac alors, peu habitué à avoir autant

de nourriture , se trouvoit dans l'impossibilité de digérer ces alimens pris en trop grande quantité ; & la disette , qu'ils avoient précédemment éprouvée , les rendoit inhabiles à profiter, avec fruit, de l'occasion qui s'étoit présentée d'affouvir leur extrême faim.

Aussi les maladies les plus fréquentes étoient-elles des fièvres malignes , des fièvres intermittentes , des dévoiemens , des dyssenteries , des jaunisses , toutes maladies dépendantes de l'état des premières voies , & qui , en conséquence , étoient beaucoup plus communes chez les pauvres , que chez les gens aisés.

Un homme âgé de 45 ans , bossu depuis sa naissance , & dont la respiration étoit toujours gênée , cordonnier de son métier , épuisé par le besoin & la tristesse où le jettoit sa situation , fut pris d'une jaunisse par tout le corps ; après avoir fait usage , pendant quinze jours , d'apéritifs entre-mêlés de purgatifs , avec une apparence de succès , il périt tout-à-coup , dans le tems où le bon effet des remèdes sembloit devoir tout faire espérer. On l'ouvrit , on trouva son foie squirrheux , la vésicule du fiel vuide , des obstructions dans les glandes du mésentère , de l'eau épanchée dans le ventre , le lobe droit du pœumon squirrheux & adhérent , le gauche un peu altéré.

Dans le même tems, un homme du même âge, fut attaqué d'un semblable maladie, mais accompagnée de fièvre. On crut devoir lui faire une saignée; & comme il avoit des nausées, on lui fit prendre, en deux doses, deux onces de manne, une once de casse, & trois grains de tartre stibié: il rendit beaucoup par haut, & rien par bas; il n'avoit alors qu'une teinte legere de jaune: à peine le tartre stibié eût-il produit son effet, qu'il devint d'un jaune très-foncé; son ventre se tendit, devint très-douloureux, les urines se supprimerent; en vain employa-t-on les émolliens, les laxatifs de toute espece: il ne se fit aucune évacuation salutaire; le peu, qu'il rendit, étoit crud; & après avoir langué pendant quinze jours, il périt.

Cet exemple confirme la vérité de l'axiome d'Hippocrate: *Corpus si purgare, &c.* Effectivement, dans cette saison sur-tout, je vis se tirer d'affaire presque tous ceux chez lesquels on ne voulut point trop se presser de donner des purgatifs, & périr ceux qu'on voulut se hâter de purger.

L'axiome d'Hippocrate avoit d'autant plus lieu dans les circonstances présentes, que presque tous les malades avoient des engorgemens dans les viscères du bas-ventre, suite nécessaire de la mauvaise nourriture, qu'ils étoient même forcés d'économiser; du désespoir où les mettoit leur

position, & du peu de transpiration, ou du mauvais air qu'ils respiroient, en se rassemblant en grand nombre dans de petits endroits, pour s'échauffer mutuellement par leur haleine.

Les gens à leur aise se ressentant moins de cette misère commune, éprouvoient moins de maladies, suite de la mauvaise nourriture; mais comme le froid les engageoit à se tenir dans des chambres dans lesquelles il y avoit bon feu, pour peu qu'ils sortissent, leur transpiration étoit interceptée.

Les maladies, qui les tourmentoient, étoient des rhumes avec des toux très-violentes, des pleurésies & des péripneumonies, qui n'exigeoient cependant rien de particulier dans le traitement, & qui cédoient, quoiqu'avec peine, au traitement ordinaire.

La seule chose qui mérite d'être observée, c'est que, chez les pauvres comme chez les riches, les récidives étoient fréquentes, pour peu qu'ils négligeassent de se ménager dans leur convalescence.

Ce qu'il y avoit cependant d'étonnant, c'est que les maladies n'étoient pas, au mois de Décembre, aussi nombreuses, qu'auroit dû le faire appréhender l'intempérie de l'air, la mauvaise nourriture, & la tristesse, dans laquelle les malheurs publics avoient jeté tout le monde.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1764.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. du mat.	A 3 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	8 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	5	29 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
2	4 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
3	10	14	11 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
4	10	15 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
5	10	14	9	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
6	7 $\frac{1}{2}$	14	10	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
7	10	12	8 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
8	9	14	8 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
9	10	14	9	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28
10	8	14	9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
11	8 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
12	9	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
13	11 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	7	27 9	27 4 $\frac{1}{2}$	27 10
14	4 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	5	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10
15	2 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	5	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	28 $\frac{1}{2}$
16	2	10 $\frac{1}{2}$	6	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
17	3	11	4 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
18	5	11	6 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
19	4 $\frac{3}{4}$	11	6	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
20	4	13	7	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
21	5	13	7 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	27 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
22	6	11 $\frac{1}{2}$	7	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
23	5 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	3	28 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2
24	2	7 $\frac{1}{2}$	3	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$
25	2 $\frac{1}{4}$	6	5	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
26	1 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
27	2	6	2 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1
28	$\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
29	$\frac{1}{2}$	6	5 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
30	4 $\frac{1}{2}$	7	5	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
31	5	7	2	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Les Matins.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N-O. grosse ond. nuag.	N-O. gr. v. nuag. ond.	Couvert. la nuit. pl.
2	O.N-O. cou. pluie contin.	O.N-O. pl. continue.	Couvert
3	O. pl. fine. couvert.	O. couvert.	Couvert.
4	S-O. couv. pet. pluie.	S.O. cou. n. couvert.	Couvert.
5	O. cou. n. b.	O. beau.	Beau.
6	N. couvert.	E. cou. nuag.	Couvert.
7	S-E. pluie.	O. couvert.	Pluie.
8	N-O. couv. brouill. cou.	N-O. couv. nuages,	Nuages.
9	S-S-O. vent. nuag. c. ond.	S-O. v. nuag. beau.	Beau.
10	S-S-O. cou. nuages.	S-O. cou. pl. nuages.	Nuages.
11	O. couv. n. couv.	O-S-O. cou. nuages.	Couvert.
12	O-S-O. cou.	S-O. c. p. pl.	Couvert.
13	S-S-O. cou. pluie cont.	S. pl. cont. gr. vent.	Beau.
14	N-O. gr. v. beau.	N-O. vent. beau.	Serein.
15	N. ser. beau.	N-E. b. ser.	Serein.
16	N-E. ser. b.	E-N E. beau. serein.	Serein.
17	NN-E. ser. brouillard.b.	N-E. b. ser.	Serein.
18	S. couv. pet. br. pet. pl.	S-S-O. beau.	Serein.
19	S. ép. brouil.	S. beau. ser.	Serein.
20	S-S-E. ser.	S-S-E. ser.	Serein.
21	S-S-O. ser. b.	S-S-O. b. ser.	Serein.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
22	O. ép. br. c.	O-N O. n. v.	Couv. vent.
23	N-N-O. c. p. pl. v. nua. ondées.	N-N-O. v. nuag. ond.	Vent. nuag.
24	N. beau. v.	N. vent. b.	Vent. beau.
25	N-O. c. p. pl.	O. cou. pl.	Couvert.
26	O. fer. nuag.	O. p. pluie.	Nuages.
27	O-N-O. b. n.	N-O. n. pl. fine.	Beau.
28	N. beau.	N-N-E. b.	Couvert.
29	O-N-O. cou.	O-N-O. c. pet. pluie.	Couvert.
30	N-O. couv. brouill.	N-O. couv. pluie.	Couvert.
31	O-N-O. c.	O-N-O. c. vent. pluie.	Vent. pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $15\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{4}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

2 fois du N-N-E.

3 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

1 fois de l'E.

Le vent a soufflé	1 fois du S-E.
	1 fois du S-S-E.
	3 fois du S.
	5 fois du S-S-O.
	4 fois du S-O.
	2 fois de l'O-S-O.
	7 fois de l'O.
	5 fois de l'O-N-O.
	6 fois du N-O.
	1 fois du N-N-O.
Il a fait	13 jours beau.
	9 jours ferein.
	12 jours des nuages.
	21 jours couvert.
	6 jours du brouillard.
	17 jours de la pluie.
	7 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1764.

Les maladies, qu'on avoit observées dans le mois précédent, ont continué pendant tout celui-ci : les petites véroles ont été plus nombreuses ; & quoiqu'elles ayent été, pour la plûpart, bénignes, on en a vu cependant quelques-unes de confluentes : en général, peu de personnes en sont mortes.

Les catarrhes ont paru se multiplier de plus en plus : les vicissitudes de la saison n'ont pas peu contribué à les entretenir. Comme ils reconnoissoient pour cause la suppression de l'insensible transpiration, on a dû principalement travailler à la rétablir.

par des boiffons délayantes, bues chaudes, & par une chaleur douce; on a été obligé auffi de purger plus ou moins, à la fin, cette humeur s'étant portée, dans le plus grand nombre des malades, vers les entrailles; ce qui a occasionné des coliques & des dévoiemens glaireux.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Septembre 1764; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu à proportion plus de chaleur, ce mois, que dans le mois précédent, la liqueur du thermometre, jusqu'au 14, s'étant portée presque journellement au-dessus du terme de 16 à 17 degrés; elle s'est même élevée quelques jours à celui de 19 degrés: un orage, arrivé le 12, a dégradé & refroidi le tems, au point que le thermometre s'est approché du terme de la glace, les derniers jours du mois.

Depuis le 12, il ne s'est presque point passé de jours sans pluie, quoique le barometre se fût maintenu assez constamment au-dessus du terme de 28 pouces: le 14, il est descendu à 27 pouces 7 lignes, & le 16, à 27 pouces 6 lignes. Le vent n'a été *Sud* que sept à huit jours, vers le milieu du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 19 $\frac{1}{2}$ de-

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 565

grés au-dessus du terme de la congelation ;
& la moindre chaleur a été de $2\frac{1}{2}$ degrés.
La différence entre ces deux termes est de
17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans
le barometre , a été de 28 pouces 6 lignes ;
& son plus grand abaissement a été de
27 pouces 6 lignes : la différence entre ces
deux termes est d'un pouce.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

6 fois du Nord vers l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

4 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'Ou.

5 fois de l'Ouest.

9 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

6 jours de brouillard.

*Maladies qui ont régné à Lille pendant
le mois de Septembre.*

La seule maladie aiguë , ou presque la
seule de ce mois , a été la fièvre continuë-
rémittente , ou plutôt la double-tierce-con-
tinuë , dont les accès , dans la plupart des
malades , revenoient régulièrement , &
étoient souvent précédés d'un frisson , du

moins de deux jours l'un. La maladie commençoit par un frisson interrompu, & revenant par intervalles : le pouls étoit dur & embarrassé, l'accablement considérable, les maux de tête violens, avec rougeur du visage & des éblouiffemens ou mouvemens vertigineux : il y avoit un sentiment d'oppression marquée au creux de l'estomac, & même à la poitrine ; une bouche mauvaise & chargée, & souvent des nausées. Il étoit essentiel de désemplir d'abord les vaisseaux sanguins par quelques amples saignées, & ensuite d'évacuer les premières voies par un émético-cathartique, qu'on étoit souvent tenu de réitérer : faute d'avoir rempli ce dernier objet, on se trouvoit obligé d'y venir dans le fort de la maladie, ce qui étant pratiqué avec prudence, n'entraînoit point d'inconvéniens. Si on négligeoit ces secours, tous les fâcheux symptômes persistoient, & étoient suivis de disparates, de délires, d'affections comateuses, de soubresauts dans les tendons, &c. qui mettoient les malades dans le plus grand danger, & auxquels ils succomboient même, malgré l'emploi du quinquina, des vésicatoires, & des autres remèdes indiqués dans de pareilles circonstances. Après les évacuations, on plaçoit, avec fruit, le quinquina, si les accès ou redoublemens laissoient encore des sujets de crainte. Les fièvres tierces & dou-

bles-tierces-régulières, qui se sont répandues, ce mois, ont dû être traitées par une méthode analogue à celle qui vient d'être proposée.

Le vent, qui étoit resté *Nord* depuis le 20 d'Août, ayant tourné au *Sud*, vers le milieu du mois, il y eut des atteintes d'apoplexie.

Le retour des vents du *Nord*, avec des pluies froides, a causé, vers la fin du mois, des angines & quelques fièvres catarrhales, qui se ressentoient de la complication de la maladie.

LIVRE NOUVEAU.

L'ONANISME; Dissertation sur les maladies produites par la masturbation. Par M. Tissot, docteur en médecine, de la société royale de Londres, de l'académie medico-physique de Basle, & de la société œconomique de Berne; troisième édition, considérablement augmentée, avec cette épigraphe :

Propriis extinctum vivere criminibus. GALL.

A Lausanne, chez Marc Chapuis & compagnie, 1764, in-12; se trouve, à Paris, chez les libraires qui débitent les livres de médecine.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

M. Valmont de Bomare, maître apothicaire à Paris, démonstrateur en histoire natu-

relle, honoraire de la société œconomique de Berne, membre de la société littéraire d'Auvergne, associé de l'académie royale des belles-lettres de Caen, de celle des sciences & beaux arts de Rouen, & correspondant de la société royale des sciences de Montpellier, commencera ce cours, dans lequel il démontrera les minéraux, les végétaux & les animaux, & en fera connoître les usages, relativement aux arts & métiers, & pour les besoins & les agrémens de la vie, en son cabinet, rue de la Verrerie, près la rue du Coq, le lundi 3 Décembre 1764, à dix heures & demie très-précise, & les continuera, les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure.

Dans ce cours, que l'auteur fait, depuis neuf ans, avec l'applaudissement de tous les connoisseurs : il exposera les phénomènes les plus importans de la nature ; il rapportera les différentes théories qu'on a imaginées sur la structure du globe de la terre ; il mettra sous les yeux de ses auditeurs toutes les substances des trois régnes ; il a lieu de se flatter que la beauté, le choix & l'abondance satisferont également l'amateur, l'artiste, le naturaliste, &c. En s'instruisant des procédés des arts & des termes propres à chacun, on aura occasion d'apprendre comment la plupart des matieres sont récoltées, le commerce qui s'en fait, les préparations qu'on

leur fait subir, & la maniere dont on les emploie. Au commencement de chaque leçon, il aura le soin de rappeler sommairement la précédente, & terminera chaque règne, par une récapitulation qui rappellera les caractères les plus distincts & les plus constants de chaque corps. L'auteur prononcera, à l'ouverture de ce cours, un discours sur le spectacle & l'étude de la nature; il suivra, dans le règne minéral, l'ordre qu'il a exposé dans sa Minéralogie imprimée; il indiquera, dans les deux autres règnes, les systèmes qu'il a cru devoir adopter; mais ses auditeurs pourront puiser d'avance des instructions sur l'histoire générale & particulière des différens corps de la nature, dans le Dictionnaire raisonné d'Histoire naturelle; qu'il a aussi donné au Public. Ces deux ouvrages se trouveront chez lui.

Outre ce cours, le sieur *Bomare* en ouvrira un second, le mardi 4 Décembre 1764, à onze heures très-précises du matin, & le continuera, les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, à la même heure.

Il continue de faire des collections assorties dans chacun des trois règnes, pour les personnes qui souhaitent se procurer un cabinet en petit.





T A B L E.

E XTRAIT des Maladies des Navigateurs. Par M. Rouppe, médecin.	Page 483
Mémoire sur les fièvres continuës, observées à Lille, par M. Boucher, médecin.	509
Observation sur l'Extirpation d'une tumeur sarcomateuse dans la matrice. Par M. Souquet, médecin.	526
Eclaircissemens sur un passage du Mémoire sur les eaux de Bar & de Beaulieu. Par M. Monnet.	534.
Remède contre le charbon, communiqué par M. Leautaud, chirurgien.	538
Observation sur une Plaque du bras, faite par un coup de feu. Par M. Alliez, fils, chirurgien.	541
Observations sur les maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747; année 1740.	547
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Octobre 1764.	560
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1764.	563
Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Septembre 1764. Par M. Boucher, médecin.	564
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Septembre 1764. Par le même.	565
Livre nouveau,	567.
Cours d'Histoire naturelle. Par M. Valmont de Bomarc.	Ib id.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre 1764. A Paris, ce 23 Novembre 1764.

POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les fix derniers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1764.

M É D E C I N E.

<i>Du Squelette humain.</i> Par M. Albinus. Page 381	
<i>De la Santé.</i> Par M. l'abbé Jacquin ; nouvelle édition.	92
<i>Lettre sur le meilleur moyen d'assurer l'éducation.</i>	93
<i>Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave.</i> Par M. le baron Van-Swieten, tome IV.	92
<i>Méthode curative, employée dans l'Hôpital de pratique de Vienne.</i> Par M. de Haen, tome IV.	189
<i>Des Maladies des Navigateurs.</i> Par M. Rouppe.	475
<i>Traité pratique sur la goutte.</i> Par M. Coste.	287
<i>Mémoire concernant différens remedes sur les maladies vénériennes.</i> Par M. Dibon.	287
<i>Parallele des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne.</i>	382
<i>Question importante : Peut-on déterminer un terme précis pour l'accouchement ?</i> Par M. Le Bas.	383
<i>Supplément au Mémoire contre la légitimité des naissances prétendues tardives.</i> Par M. Louis.	474

572 TABLE GENERALE

<i>Réfutation des réflexions contre l'inoculation , publiées par M. Raft. Par M. Relhan.</i>	377
<i>Lettre à M. Belle-Tête ; doyen de la faculté de médecine de Paris. Par M. Razoux.</i>	377
<i>Lettre apologétique de M. Tralles, sur sa méthode de traiter la petite vérole.</i>	378
<i>Réponse à la Lettre apologétique de M. Tralles. Par M. de Haen.</i>	379
<i>Recherches sur quelques points de l'Histoire de la médecine, relatives à l'inoculation.</i>	191
<i>De l'Onanisme. Par M. Tissot.</i>	567

CHIRURGIE.

<i>Pièces concernant l'opération de la taille. Par M. Le Gar.</i>	189
<i>Dissertation sur la propreté & la conservation des dents. Par M. Beaupreau.</i>	474
<i>Instructions sur les maladies de l'urethre & de la vessie. Par M. Arnould.</i>	474

CHYMIE ET PHARMACIE.

<i>Dissertation chymico-physique sur certains principes des plantes. Par M. Cartheuser.</i>	381
<i>Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine , &c. Par M. Buchoz, tome II.</i>	286
<i>Observations sur l'usage interne du colchique d'automne. Par M. Storck , trad. françoise.</i>	382

HISTOIRE NATURELLE.

<i>Les plus nouvelles Découvertes dans le règne végétal. Par M. le baron de Gleichen, dit Rufworm.</i>	188
<i>Nouveau Système d'Histoire naturelle. Par M. Brookes.</i>	189
<i>Dictionnaire domestique portatif.</i>	191
<i>Histoire abrégée des insectes. Par M. Geoffroi.</i>	286

EXTRAITS DE LIVRES.

<i>Traité des affections vaporeuses.</i> Par M. Pomme, fils.	195
<i>Des Maladies des Navigateurs.</i> Par M. Rouppe.	483
<i>Réflexions sur les préjugés qui s'opposent aux progrès & à la perfection de l'inoculation.</i>	3
<i>Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine.</i> Par M. Buchoz, tomes I & II.	291
<i>Observations sur l'usage interne du colchique d'automne.</i> Par M. Storck.	387
<i>Recueil des Mémoires de chymie, contenus dans les Actes de l'académie d'Upsal & dans les Mémoires de l'académie de Stockholm.</i>	99
<i>Histoire abrégée des insectes.</i> Par M. Geoffroi.	299
<i>Dictionnaire domestique portatif.</i>	308
<i>La Jurisprudence particuliere de la chirurgie.</i> Par M. Verdier.	209

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

<i>Description d'un enfant monstrueux.</i> Par M. Lannay Hanet.	44
<i>Narratio anatomica ab Harveio conscripta.</i>	231
<i>Traduction de cette pièce.</i>	237
<i>Observation anatomique sur un muscle biceps du bras.</i> Par M. Pietsch.	245
<i>Lettre de M. Roze, sur une fille de quatorze ans, qui est réglée.</i>	134
<i>Objections contre le nouveau Système de la menstruation, proposé par M. Le Cat.</i> Par M. Bonté.	315
<i>Observation sur la colique des peintres.</i> Par M. Nicolas Dufaulx.	24

574 TABLE GENERALE

<i>Lettre de M. Glatigni, au sujet de la colique de Poitou.</i>	409
<i>Sur une goutte-seréine, survenue à la suite d'une colique, guérie par l'émétique. Par M. de la Guilloniere.</i>	227
<i>Observation sur un choléra-morbus. Par M. Renard.</i>	119
<i>Sur une fièvre de lait à la suite d'un dé-pôt. Par M. Planchon.</i>	112
<i>Sur une maladie vermineuse. Par M.</i>	243
<i>Sur une croûte limonneuse, formée dans l'estomac. Par M. Pietsch.</i>	263
<i>Sur une rétention d'urine avec plusieurs pierres dans les reins, &c. Par M. Leautaud.</i>	349
<i>Sur une rétention d'urine, compliquée. Par M. Martin.</i>	447
<i>Mémoire sur les fièvres continuës, observées à Lille. Par M. Boucher.</i>	509
<i>Observation sur des convulsions périodiques, gué-ries par le quinquina. Par M. Sumeire.</i>	224
<i>Remède contre le charbon, communiqué par M. Leau-taud.</i>	538
<i>Examen chymique d'une eau qui se vend à Paris, sous le nom d'Eau du Peintre. Par M. Marges.</i>	343
<i>Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747.</i>	
<i>Années 1731.</i>	68
<i>1732.</i>	76
<i>1733.</i>	169
<i>1734.</i>	175
<i>1735.</i>	265
<i>1736.</i>	356
<i>1737.</i>	364
<i>1738.</i>	453
<i>1739.</i>	459
<i>1740.</i>	547

DES MATIERES. 575

<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de Mai 1764.</i>	85
<i>Juin 1764.</i>	184
<i>Juillet 1764.</i>	282
<i>Août 1764.</i>	373
<i>Septembre 1764.</i>	470
<i>Octobre 1764.</i>	563
<i>Maladies qui ont régné à Lille. Par M. Boucher.</i>	
<i>Mars 1764.</i>	87
<i>Avril 1764.</i>	89
<i>Mai 1764.</i>	185
<i>Juin 1764.</i>	283
<i>Juillet 1764.</i>	375
<i>Août 1764.</i>	472
<i>Septembre 1764.</i>	565

CHIRURGIE.

<i>Observation sur une hernie inguinale complete, guérie par la gangrene. Par M. Daunou.</i>	48
<i>Sur des accidens survenus à la suite d'une hernie avec étranglement. Par M. Bonnard.</i>	124
<i>Sur un entérocele avec gangrene & perte d'une portion de l'intestin. Par M. Deslandes-Leger.</i>	260
<i>Sur un cystocèle iliaco-ventral. Par M. Brun.</i>	426
<i>Réflexions sur les dépôts des sinus maxillaires. Par M. Jourdain.</i>	57
<i>Observations sur un cancer de l'œil & sur une maladie singulière. Par M. Martin.</i>	140
<i>Lettre sur une plaie de la gorge. Par le même.</i>	148
<i>Observation sur une plaie singulière de la face. Par M. Le Roi.</i>	151
<i>Lettre sur les inconvéniens qui résultent de l'usage des spiriteux, dans les plaies d'armes à feu. Par M. Beauflier.</i>	154

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

Observation sur un ulcère gangreneux à la vessie.
Par M. Desgenests. 159

————— *Sur une plaie de tête.* Par M. Bayle. 165

————— *Sur une plaie d'arme à feu.* Par M. Monballon. 248

Observations sur les contre-coups. Par M. Aurran. 252

Des Avantages de l'eau mercurielle sur le cautère actuel dans les caries. Par M. Jourdain. 352

Observation sur une excoriation dégénérée en fistule.
Par le même. 440

————— *Sur l'extirpation d'une tumeur carcinomateuse dans l'utérus.* Par M. Daunou. 442

————— *Sur la même maladie.* Par M. Souquet. 526

————— *Sur une plaie du bras, faite par un coup de feu.* Par M. Alliez, fils. 541

HISTOIRE NATURELLE.

Eclaircissémens sur un passage du Mémoire sur les eaux de Bar & de Beaulieu. Par M. Monnet. 534

Observations météorologiques faites à Paris. 82 — 181 — 279 — 370. — 467 — 560

Observations météorologiques faites à Lille. Par M. Boucher. 86-89-185-283-374-471-564

AVIS DIVERS.

Avis sur la jurisprudence de la médecine en France. 93

Prix proposé par l'académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon. 476

Cours de chimie. Par M. Juliot. 383

————— Par M. Rouelle. 478

Cours d'Histoire naturelle. Par M. Bomare. 567

Fin de la Table générale.